LE CABARET

DE GAUBERT

I.

Il y avait autrefois en Provence une famille dont les prétentions nobiliaires n'étaient pas médiocres : elle se vantait de descendre en ligne directe de celui des rois mages qui se prosterna le premier devant la crèche de Bethléem. Bien des gens traitaient cette origine de fabuleuse; ils soutenaient que la noblesse des Barbejas ne remontait pas au temps d'Hérode, et que leurs parchemins ne dataient guère que de sept ou huit siècles. Quelques-uns allaient même jusqu'à nier la filiation, et affirmaient que sous la reine Jeanne la famille s'était éteinte, puis renouvelée en la personne d'un trafiquant enrichi, lequel avait acheté à beaux écus comptans le nom et la seigneurie. Quoi qu'il en soit, les Barbejas portaient fièrement sur leur écusson l'étoile d'or en champ d'azur, et ne manquaient pas de donner à leurs aînés le nom du roi Gaspar, qu'ils considéraient comme le premier de leur race.

Vers la fin du XVII[e] siècle, cette famille n'était plus représentée que par messire Gaspar de Barbejas, dix-neuvième du nom suivant l'arbre généalogique, lequel seigneur n'avait eu qu'un fils de son mariage avec une demoiselle de Chardavon, morte depuis nombre d'années. Le jeune Barbejas avait la taille belle, l'air noble et poli, les traits agréables; mais ce qui le distinguait surtout, c'était une prudence, une discrétion, une solidité d'esprit rares à son âge. Si la fortune de ce jeune gentilhomme eût été au niveau de sa noblesse,

il aurait pu se considérer comme un des plus grands partis de France; par malheur, ses ancêtres n'avaient pas aussi soigneusement conservé leurs terres que leurs archives, et de tant de beaux domaines il ne restait plus rien que quelques pâturages sur le versant des Alpes et une maison d'assez bonne apparence dans la ville d'Aix.

Malgré cette décadence, les Barbejas faisaient encore bonne figure dans le monde. Leur maison était montée de manière qu'ils pouvaient à l'occasion déployer un certain faste, et le reste du temps réaliser, sans qu'il y parût au dehors, les plans de la plus parcimonieuse économie. Une servante, déjà âgée, et son fils, un jeune lourdaud, formaient tout le personnel du service. La servante répondait au nom de Dauphine et le valet à celui de François. C'étaient deux bonnes créatures dévouées, soumises, sédentaires, et tout à fait muettes sur ce qui se faisait au logis.

Les jours de représentation et de gala, M. de Barbejas portait majestueusement une immense perruque, dont la frisure étagée descendait sur ses épaules, et un justaucorps de velours de Gênes, garni de boutons d'orfévrerie. Son fils était aussi fort galamment ajusté, avec sa veste chamarrée, son habit bleu clair rehaussé d'une broderie d'argent et sa cravate lâche à la Steinkerque. Tous deux ne sortaient guère que le soir, pour aller dans les assemblées. Quand le temps était beau, ils faisaient le trajet à pied, comme pour prendre l'air; mais en cas de pluie ils n'hésitaient pas à dépenser un petit écu pour aller en chaise à porteurs. Ceux qui les voyaient arriver ainsi pimpans, le rubis au doigt et le chapeau empanaché sous le bras, ne se doutaient pas qu'ils venaient de souper avec une pomme et un verre d'eau.

M. de Barbejas n'avait jamais été en reste de politesse avec le monde qu'il fréquentait. Une fois l'année il donnait à dîner. La table était de vingt-deux couverts, et ce jour-là Dauphine tirait des armoires la vieille argenterie, passée à l'état de reliques, le linge damassé et la belle faïence aux armes des Barbejas. La fleur de la noblesse d'épée et de robe assistait à ce repas. Bien qu'on se mît à table au premier coup de midi, le soleil était toujours couché quand on levait la nappe, et les convives ne se séparaient pas avant minuit. Pendant le festin, les petites gens s'arrêtaient dans la rue, le nez en l'air, en regardant les croisées resplendissantes, et le lendemain on disait dans toute la ville : « Quelle profusion chez ces Barbejas! Il y avait quatorze entrées de chair ou de poisson! et le rôt, et les salades, et les entremets, et le fruit, tout à l'avenant!... Quand la nappe a été retirée, on a mis des cartes sur la table, la partie a commencé, et dès-lors les sirops, les vins d'Espagne et les plateaux de sucreries n'ont cessé de circuler. La salle était éclairée aux

bougies; on y voyait comme en plein jour. C'était un coup d'œil éblouissant!... » Quinze jours après, on parlait encore de ces magnificences; mais dès le lendemain la maison des Barbejas était fermée : il n'y avait plus qu'un seul feu, un seul luminaire, et le reste de l'année le vieux gentilhomme et son fils se contentaient pour leur dîner d'une soupe à l'huile et d'une salade de légumes. Ils figuraient ainsi dans le monde pendant les trois mois d'hiver; mais aussitôt que les brises printanières commençaient à souffler, aussitôt que les neiges, à demi fondues, laissaient poindre les jeunes gazons, ils faisaient leurs visites d'adieu et prenaient le chemin de leurs domaines. Le voyage n'était pas une promenade; ils allaient à cheval; Dauphine suivait à pied avec François, et l'on n'arrivait guère que le cinquième jour.

La seigneurie de Barbejas était située dans les Alpes, au fond d'une vallée qui touchait à la région des neiges. On ne récoltait guère que quelques sacs de méteil et quelques panerées de noix sur les terres cultivées, mais les pâturages rapportaient bon an mal an environ sept cents livres. La contrée d'ailleurs avait un aspect sauvage et désert. Une forêt de mélèses bordait les herbages, où les bergers nomades amenaient leurs troupeaux pendant l'été. Cette sombre masse de verdure, déchirée çà et là par de grands pics chauves dont les tons grisâtres se détachaient à peine sur le bleu pâle du ciel, formait le second plan du paysage, et au-delà l'horizon était fermé par les cimes des montagnes alpestres.

Il n'y avait pas moyen de donner le nom de château à l'espèce de masure où les Barbejas passaient les trois quarts de l'année. C'était un petit corps de logis à un seul étage, percé de fenêtres inégales et recouvert de chaume. La toiture formait un plan très incliné, tapissé de mousses d'un vert clair qui s'étendaient en larges plaques veloutées jusque sur la façade, et se confondaient avec le feuillage obscur d'un jeune lierre, dont les rameaux encadraient la porte d'entrée. Derrière ce pauvre logis, il y avait un petit enclos où François cultivait des légumes, et dans lequel bourdonnait l'industrieuse population d'une douzaine de ruches. En cet endroit, le terrain était soutenu par une muraille dont les larges assises s'appuyaient sur le roc vif. A l'extrémité de l'enclos s'élevait une tour ronde, svelte, percée de meurtrières en biseau, et où l'on entrait de plain-pied par une large brèche. Un pan de muraille reliait cette vieille tour à un autre édifice dont on reconnaissait l'emplacement à la vue des arceaux écroulés, des voûtes effondrées et des gigantesques débris qui couvraient le sol. On appelait l'ensemble de ces constructions *la Ruine*, et cette tour démantelée qui dominait encore tous les environs avait sa légende : les gens de la contrée affirmaient que c'était

bien là l'ancienne demeure, le château seigneurial des Barbejas, et que chaque année, le jour des Rois, on voyait l'étoile des mages se lever au-dessus de la Ruine en jetant des clartés pâles, puis disparaître rapidement, comme si elle s'abîmait dans les profondeurs de la tour.

Le vieux Barbejas n'attachait aucun prix aux élégances modestes dont il aurait pu, sans bourse délier, embellir sa maison rustique. Il n'appréciait que les choses de pure ostentation, et quand il avait laissé à la ville ses habits de gala, ses joyaux héréditaires, sa vieille argenterie, tout son luxe enfin, peu lui importait d'endosser la veste de ratine verte et de chausser des sabots par-dessus les gros bas de laine que lui tricotait Dauphine. Il ne se souciait pas davantage de ce qui aurait pu rendre le séjour de la Ruine plus commode et plus agréable; quoique le soleil d'été soit brûlant dans cette zone montagneuse, il n'avait pas fait planter un seul arbre devant la maison, et, quand il voulait prendre le frais l'après-midi, il allait philosophiquement s'asseoir à l'ombre de la tour. Bien qu'il eût été facile de transformer un coin de l'enclos en un petit parterre, on n'y avait jamais songé. François, qui faisait beaucoup plus de cas d'un chou que d'un rosier, appelait toutes les fleurs des mauvaises herbes, et n'en souffrait aucune dans ses carrés de légumes; mais la bonne et prodigue nature avait créé parmi les décombres et jusque sur la crête des vieux murs des parterres agrestes, de splendides bordures d'œillets simples, de cyclamens et de pivoines. Toutes ces fleurs indigènes, semées par le vent, égayaient les abords de la Ruine et donnaient un aspect presque riant à ce site sévère.

L'intérieur de la maison était d'une simplicité qui approchait du dénuement. Les fenêtres n'avaient ni vitres ni volets, et des ais mal rajustés servaient de contrevens. L'ameublement de la pièce principale se réduisait à quatre chaises de noyer avec la table pareille; il n'y avait pas vestige de tapisserie sur la muraille, et les lambris crevassés attendaient depuis un demi-siècle d'urgentes réparations. Pourtant les pauvres habitans de ce pays perdu trouvaient que les Barbejas étaient magnifiquement logés, et la chose était vraie, comparativement, car les pasteurs nomades qui, tous les étés, ramenaient leurs troupeaux de la Crau d'Arles sur les hauts plateaux des Alpes habitaient de véritables huttes sans cheminées ni fenêtres.

M. de Barbejas pouvait raisonnablement espérer pour son héritier un grand établissement qui relèverait la fortune de la famille et lui permettrait de mettre fin aux rudes économies qu'il pratiquait depuis tant d'années; mais les circonstances ne le servaient guère malheureusement : le sort voulait qu'en ce temps-là il n'y eût pas une seule demoiselle riche à marier dans la noblesse de Provence.

Les filles de qualité, élevées dans les couvens de la ville d'Aix, et qui devaient rentrer dans le monde le jour de leur mariage, n'avaient toutes qu'une très mince légitime, et naturellement Gaspar de Barbejas se serait bien gardé d'essayer de leur faire sa cour à travers les grilles. Le jeune gentilhomme entrait dans les vues de son père, bien qu'il ne fût pas au même degré ambitieux et vain. Il tenait de sa mère une âme tendre et placide, un caractère doux, timide et opiniâtre; mais l'éducation avait modifié ses instincts et changé jusqu'à un certain point ses inclinations. Quoiqu'il n'eût pas un grand fonds de vanité ni un grand besoin d'ostentation, il se prêtait sans murmurer aux combinaisons économiques de son père, et pensait comme lui qu'il est du devoir d'un vrai gentilhomme de tout sacrifier pour maintenir son rang et l'honneur de sa maison. Cette manière de voir et sa circonspection naturelle l'avaient longtemps préservé des sentimens imprudens; M. de Barbejas était sans inquiétude à ce sujet et n'exerçait aucune surveillance, tant il était persuadé de la parfaite sagesse et de la soumission de Gaspar. Son unique préoccupation était de mener à bonne fin un projet de mariage qu'il méditait en secret depuis que la bru de son choix était au monde, mais dont il n'avait jamais parlé parce qu'il fallait attendre bien des années, la petite personne étant encore si jeune qu'elle aimait mieux une poupée qu'un mari.

Un soir d'automne, vers l'époque où les premières neiges blanchissent la cime des montagnes, les Barbejas veillaient au coin du feu, dans la petite chambre enfumée et mal close qui leur servait de salon. Une torche de bois résineux, attachée à l'un des landiers de fer qui garnissaient l'âtre, éclairait cette pièce, conjointement avec une brassée de menues branches dont la vive flamme atteignait par momens jusqu'au manteau de la cheminée. Un gros chat roux et bien fourré occupait la première place devant le feu et ronflait, les pattes dans les cendres. Gaspar était assis au coin de la cheminée, le coude appuyé sur son genou, l'air pensif et comme recueilli dans une tristesse intérieure. A l'autre coin, son père, penché sur la table placée entre eux, examinait et comptait quelques piles d'écus de six livres et un tas de menue monnaie dont il tâchait de vérifier le titre et le poids. Derrière ce groupe, qui semblait absorber toute la chaleur et toute la clarté du foyer, se tenaient dans l'ombre les gens de la maison. Dauphine, la quenouille plantée droit dans sa ceinture, filait activement, et François tressait de la grosse paille pour garnir intérieurement la chaussure de ses maîtres.

— Huit cent quatorze livres, seize sols et sept deniers, dit le vieux gentilhomme en alignant encore une fois ses écus avant de les mettre définitivement dans le sac; plût au ciel que le fromage se

vendît toujours à un aussi bon prix! nous pourrions chacun faire emplette d'un habit de velours bouclé, et avoir à notre prochain dîner une belle pièce de dessert, un citronnier avec ses fruits confits sur les branches, ce qui ne s'est jamais vu dans la ville d'Aix!

Gaspar hocha la tête sans répondre, et M. de Barbejas reprit en poursuivant son château en Espagne : — Si l'année prochaine était aussi bonne que celle-ci, on pourrait donner à François une livrée neuve, avec des galons bleu et or sur les coutures, et mettre un lustre à girandoles dans la grande salle. Je voudrais bien aussi faire redorer les bras de cheminée et repeindre la chaise à porteurs, qui a certes grand besoin de réparations.

— Moins grand besoin que cette maison-ci! répondit Gaspar en tournant la tête vers la fenêtre, dont les ais, reliés par de vieilles ferrailles, craquaient ébranlés par le vent. Un bon volet de chêne encastré dans cette ouverture nous mettrait à l'abri du froid; il faudrait aussi boucher les lézardes et mettre ici une porte neuve. Si je ne me trompe, cette dépense n'irait pas à plus de douze livres.

— Douze livres! répéta M. de Barbejas avec un soubresaut. Y pensez-vous, Gaspar? Dépenser douze livres à la Ruine! Mais avec cet argent-là on peut acheter deux paires de bas de soie, ou une demi-douzaine de gants de peau d'Espagne, ou un beau nœud d'épée, ou autre chose enfin dont on se fasse honneur.

— Des choses dont nous nous passons bien ici, murmura Gaspar avec un soupir et en boutonnant son justaucorps, car le mauvais temps redoublait, et l'atmosphère de la petite salle s'était considérablement refroidie. Un moment après, il se leva pour aller voir dehors de quel côté soufflait le vent. François le suivit afin de consolider les fermetures et de boucher avec de la paille les fentes de la porte d'entrée.

Alors Dauphine rapprocha son escabelle de la table, et dit à M. de Barbejas avec une familiarité respectueuse : — Sainte Vierge! que se passe-t-il donc dans l'esprit de mon jeune maître?... Il est bien triste ce soir... Du reste, ce n'est pas la première fois que je le vois ainsi. Depuis tantôt sept mois que nous sommes à la Ruine, je m'aperçois toujours de plus en plus que son humeur est changée. Les autres années, il trouvait cent façons de passer le temps : tantôt il chassait, tantôt il allait se promener dans les pâturages et parler avec les bergers; on le voyait sans cesse en mouvement. A présent il n'a plus goût à rien, il s'ennuie.

— Ah! tu as remarqué cela? dit M. de Barbejas sans se retourner.

— Oui, monsieur, répondit la bonne femme avec un soupir, et je vous en aurais déjà parlé depuis longtemps, si j'avais pensé que votre volonté fût d'y porter remède.

— Eh! eh! tu sais donc ce qu'il y aurait à y faire? demanda le vieux gentilhomme. Quelle est ton idée?

— Mon idée est que mon jeune maître compte maintenant les jours et les heures, tant il est impatient de s'en aller d'ici, et qu'il n'aura de joie que le jour où il reverra les clochers de la ville d'Aix.

— Ah! oui-da! s'écria le vieux Barbejas avec un commencement d'inquiétude, il serait content si j'abrégeais cette fois notre séjour à la Ruine! Mais pourquoi cela? Le sais-tu, Dauphine?

— Non, monsieur, répondit-elle avec sincérité.

— Alors il faudra que je le devine, murmura M. de Barbejas.

Pendant ce colloque, il avait achevé de serrer son argent dans des sacs de grosse toile qu'il rangea ensuite de ses propres mains sur une planche haute qui lui servait de coffre-fort. Dauphine dressa aussitôt le couvert, c'est-à-dire qu'elle mit sur la table deux écuelles d'étain, deux cuillers de bois et un pot de grès rempli d'eau claire, le tout proprement arrangé sur une nappe blanche; puis elle apporta un grand plat de *poutrolha,* un morceau de fromage et trois pommes vertes. Quand cela fut fait, elle alla dire à Gaspar que le souper était servi. La *poutrolha* est une bouillie épaisse où la farine de gesse entre dans une forte proportion, ce qui lui donne un certain parfum légumineux des moins agréables; mais la saveur n'en déplaît pas quand on y est habitué. Les descendans des rois mages plongèrent leurs cuillers de bois dans ce mets national, et commencèrent à souper de grand appétit. Cependant M. de Barbejas songeait à l'espèce d'avertissement que Dauphine venait de lui donner, et se demandait pour quel secret motif Gaspar attendait avec une si vive impatience le jour où il ferait sa rentrée dans la bonne ville d'Aix. Des circonstances qui ne l'avaient point frappé naguère lui revenaient à l'esprit; il se rappelait que quelques mois auparavant, le jour même de son départ pour la Ruine, Gaspar était sorti sans motif ni prétexte, qu'il n'avait reparu qu'au moment de monter à cheval, et qu'alors il portait à sa boutonnière un brin de réséda qu'il avait précieusement conservé tout le long du chemin. Ceci aurait pu être un indice. Il était de mode alors, parmi les femmes de qualité, d'adopter l'usage exclusif de tel ou tel parfum, ou bien de porter uniquement telle ou telle fleur. Le vieux gentilhomme essaya de se rappeler s'il avait rencontré dans le monde une dame vouée au réséda, ayant toujours à la main ou au corsage un bouquet de ces petites fleurs suaves; mais il ne put se souvenir que de quelques précieuses auxquelles toute autre odeur que celle de la violette donnait des vapeurs.

Le repas ne fut pas long: quand Dauphine eut ôté le couvert, elle alla souper à la cuisine avec son fils, et les deux Barbejas restèrent

en tête-à-tête devant la table. Alors le père recommença discrètement ses investigations. Il parla de toutes les dames qu'on voyait chez Mme la gouvernante de Provence et dans les grandes maisons de la ville; mais Gaspar les entendit nommer d'un air distrait qui prouvait bien sa parfaite indifférence à leur égard. M. de Barbejas, voyant sa pénétration en défaut, abandonna ce sujet et se remit à calculer tout ce qu'on pourrait faire avec une somme de huit cent quatorze livres, seize sols et sept deniers; puis il dit après réflexion: — Dans le cas où nous ne pourrions pas avoir pour notre grand dîner un citronnier avec ses fruits confits, j'ai imaginé de le remplacer par quelque chose qui serait d'un aussi bel effet pour le moins. C'est une pièce de dessert en nougat façonnée en forme de tour, avec nos armoiries au sommet, laquelle s'écroulerait dès qu'on y aurait fait brêche, et d'où sortiraient, comme d'une corne d'abondance, toute sorte de bonbons et de sucreries. Vous hochez la tête, Gaspar; est-ce que cette invention ne vous semble pas tout à fait galante?

— Pardonnez-moi, monsieur, je la trouve admirable, répondit-il avec un soupir; mais je ne peux m'empêcher de penser que cela coûtera beaucoup d'argent, dix écus pour le moins.

— Quoi! vous regardez à la dépense lorsqu'il s'agit de notre grand dîner! interrompit M. de Barbejas avec une sorte d'indignation; quant à moi, j'aimerais mieux, je le déclare, jeûner au pain et à l'eau le reste de mes jours que de faire soupçonner que j'ai visé à l'économie dans une occasion comme celle-là : jusqu'à présent vous avez été du même sentiment, ce me semble?

— Je ne le nie pas, répondit Gaspar; puis il ajouta spontanément, en baissant malgré lui la voix et sans oser regarder son père en face : Oui, j'ai cru longtemps que ma naissance m'obligeait à penser ainsi; mais, je le confesse, j'ai maintenant d'autres idées.

A cette déclaration inouie, le vieux gentilhomme fronça le sourcil, allongea les mains sur ses genoux et dit sans s'émouvoir : — Quelles idées? voyons!

Gaspar était loin de s'attendre à tant de modération; il se préparait au contraire à recevoir avec une respectueuse fermeté le choc de la colère paternelle, et peut-être eût-il mieux aimé une explosion de reproches qui l'eût dispensé d'expliquer sur l'heure sa pensée; pourtant il n'hésita pas et répondit avec fermeté : — Souffrez que je constate d'abord l'état de notre fortune; cela est nécessaire pour que vous ne m'accusiez pas de concevoir des idées chimériques : nous sommes pauvres, monsieur, plus pauvres que les petits bourgeois et les simples artisans qui travaillent pour nous, car nous souffrons de plus rudes privations.

— Qu'importe? personne ne le sait, observa stoïquement le vieux Barbejas; aux yeux du monde nous sommes riches.

— Oui, nous n'avons reculé devant aucun sacrifice pour soutenir ce mensonge, répliqua Gaspar avec amertume; à quoi cela nous a-t-il servi, grand Dieu? — Et comme son père ne sourcilla pas en entendant ce propos, il reprit hardiment : — Considérez, je vous en supplie, notre triste situation. Trois mois durant, il est vrai, nous allons tous les soirs dans le monde; mais le reste du temps il faut que nous demeurions cachés et retirés chez nous. Notre maison ressemble à une de ces cavernes où travaillent les faux monnayeurs; il faut avoir le mot d'ordre pour y entrer, et toutes les précautions sont prises pour qu'on ne voie pas ce qui s'y passe, car âme qui vive ne doit savoir que la broche ne tourne jamais à la cuisine, et que souvent nous restons au lit jusqu'à midi afin d'épargner quelques bûches et de ménager nos hauts-de-chausses...

— Je sais tout cela, ce n'est pas la peine de me le dire, interrompit froidement M. de Barbejas.

— Mais notre situation pourrait changer, continua Gaspar; si vous le vouliez, mon père, dès demain nous serions riches.

— S'il ne faut pour cela que mon consentement, je vous le donne, s'écria le vieux gentilhomme.

— Fasse le ciel que dans un moment vous ne rétractiez pas cette parole! murmura Gaspar. Et après s'être recueilli un moment il reprit : Mon idée est des plus simples; il s'agirait seulement de vendre notre maison d'Aix et de venir nous établir pour toujours à la Ruine. Nous sommes pauvres à Aix, dans les salons de M. le gouverneur, au milieu de toute cette noblesse qui a rentes et châteaux; mais ici nous serions riches, car toutes les fortunes sont bien au-dessous de la nôtre. Nous ferions réparer ce logis...

— Et nous y vivrions comme des bergers de l'Arcadie, interrompit M. de Barbejas d'un ton calme; vous iriez aux champs, accoutré en pasteur, avec la pannetière au bras, ou bien vous feriez comme M. de Verdache, co-seigneur de la Pérusse, vous iriez labourer vos champs l'épée au côté.

— Ne raillez pas, mon père; ce ne serait point déroger! s'écria Gaspar, un peu interdit et plus mortifié peut-être que s'il eût essuyé les éclats d'indignation et de courroux auxquels il s'était attendu. Pourtant il ne se rebuta pas, et continua d'expliquer son plan de réformes. Le vieux Barbejas l'écouta sans mot dire, et en faisant intérieurement des commentaires et des suppositions qui approchaient fort de la vérité. Le bonhomme avait assez de pénétration et d'expérience pour entrevoir la cause de cette résolution, qui n'était au fond ni dans les idées, ni dans les sentimens de son fils; il devina

que Gaspar était amoureux d'une fille dont la dot n'était pas magnifique, et que tous ces plans de réforme, de vie obscure et de bonheur champêtre masquaient un projet de mariage. Cette espèce de découverte le jeta dans une sourde colère; mais il n'était pas homme à douter pour cela de l'accomplissement de ses desseins, et dès ce moment il résolut de fiancer au plus tôt son héritier avec la petite bru qu'il s'était choisie. Tandis qu'il réfléchissait à toutes ces choses, Gaspar discourait toujours sur les agrémens de la vie rurale, et s'efforçait de prouver qu'il n'y avait pas en ce bas-monde de condition plus heureuse que celle d'un gentilhomme campagnard.

— Bien! bien! me voilà tout à fait convaincu, lui répondit enfin M. de Barbejas; maintenant parlons d'autre chose. Les grues ont passé de bonne heure cette année, l'hiver sera précoce; je ne veux pas attendre qu'il y ait de la neige sur les chemins : nous partirons dans deux jours.

— Ah! c'est décidé? fit Gaspar avec un mouvement de surprise et de joie. — Puis il ajouta : — Quand nous serons à Aix, nous reparlerons de ce que je viens de vous dire, et si j'ai le bonheur de vous persuader...

— Nous verrons! nous verrons! interrompit M. de Barbejas. Songez à vos préparatifs de départ. Si le temps est beau, je voudrai peut-être me mettre en route demain, afin de profiter du clair de lune.

II.

Les Barbejas arrivèrent à Aix un beau soir, veille de la Toussaint; selon leur habitude, ils avaient attendu qu'il fût nuit close pour traverser la ville et gagner leur logis. Dès le lendemain matin, le vieux gentilhomme endossa son justaucorps de velours, chaussa ses souliers à rosettes, et se coiffa de son beau chapeau bordé d'une dentelle d'argent. Ensuite il sortit seul, et remonta la rue en saluant avec affabilité ses voisins et en frappant le pavé du bout de sa longue canne à pomme d'or. Quand il fut à cent pas de sa maison, il sentit dans l'air une douce odeur de pêche et de violette, et au même instant ses yeux s'arrêtèrent sur un petit balcon en bois, dans l'angle duquel fleurissait une touffe de réséda qui embaumait toute la rue. Une très jolie personne, sa coiffe de gaze modestement avancée sur les yeux et son livre d'heures à la main, sortait de la maison, suivie d'une jeune servante endimanchée. M. de Barbejas se rangea pour lui donner le haut du pavé, et elle passa devant lui en faisant la révérence. Il put remarquer alors qu'elle portait dans les plis de son fichu un petit bouquet de réséda, et qu'elle avait beau-

coup rougi en le voyant face à face. La grand'messe sonnait à l'église Saint-Jean. La belle demoiselle pressa le pas et disparut bientôt. Alors le vieux gentilhomme aperçut au fond de la rue Gaspar qui s'en allait aussi du côté de l'église en faisant l'aumône aux pauvres du quartier et en tirant son chapeau à tout le monde d'un air heureux et triomphant.

C'était plus qu'il n'en fallait pour éclairer un homme dont l'esprit était déjà plein de conjectures et de soupçons. Dans l'excès de son saisissement et de sa colère, il demeura un moment immobile; puis, frappant un grand coup de sa canne sur le pavé, il dit à haute voix : — Morbleu ! nous allons voir !...

Gaspar rentra ponctuellement à midi; c'était l'heure du dîner; son père n'était pas revenu encore. Comme la température était assez froide, il se mit à marcher de long en large dans la salle, tandis que Dauphine achevait d'arranger le couvert. — Savez-vous, dit la vieille servante, que monsieur pense déjà à donner son grand dîner? Il m'en a parlé ce matin.

— Bonté divine ! quel malheur ! s'écria Gaspar consterné; la moitié de nos écus y passera ! Je comptais faire un meilleur usage de cet argent.

— Ne vous inquiétez pas, répondit Dauphine avec intention; qui sait?... Il peut y avoir une bonne chance...

— Est-ce que mon père a mis à la loterie? interrompit Gaspar en haussant les épaules.

— Ce n'est pas cela ! répliqua-t-elle vivement; il s'agit de bien autre chose. Vous allez sur vos vingt-cinq ans, et, quoique rien ne presse...

— Mon père songe à me marier? interrompit encore Gaspar; tu le sais?...

— Oui, oui, ce matin il m'en a parlé; je courais vous le dire, mais vous êtes sorti...

— Ah ! grand Dieu ! s'écria le jeune homme tout éperdu; qui aurait prévu cela?

Un coup frappé à la porte d'entrée lui coupa la parole, et presque aussitôt un second coup, plus fort, fit trembler les vitres et retentit jusqu'au fond de la maison.

— C'est monsieur ! il est pressé d'entrer; la demande a réussi !... s'écria Dauphine en se précipitant dans l'escalier pour aller ouvrir.

Lorsque M. de Barbejas entra dans la salle, il comprit à la contenance de son fils que Dauphine avait parlé; mais il ne fut point fâché de cette indiscrétion, à laquelle il s'attendait probablement. La servante le débarrassa de sa canne, de son chapeau, et lui présenta, comme d'habitude, la vieille robe de chambre qu'il se hâ-

tait de passer en rentrant; mais il la repoussa avec un geste de triomphe.

— Laisse, laisse, dit-il; j'entends porter désormais toute la journée mes habits de ville...

Gaspar l'avait salué respectueusement et se tenait debout en face de lui, de l'autre côté de la table. — Asseyez-vous, mon fils, fit-il en prenant place lui-même. Et se tournant vers François, qui entrait tenant à deux mains une grosse soupière de faïence, il lui dit : — Remporte le potage et reste à la cuisine; je t'appellerai quand nous voudrons dîner.

François se retira ébahi et en refermant toutes les portes derrière lui. Alors le vieux Barbejas se redressa sur son siége, et reprit d'un ton solennel comme quelqu'un qui a médité d'avance son discours : — Jusqu'ici, mon fils, vous avez pu croire que je ne songeais pas à votre établissement, et que je n'avais encore aucune intention à cet égard. Cependant depuis plusieurs années je travaille à vous faire faire un grand mariage, et si je ne vous en ai rien dit jusqu'à ce jour, c'est qu'à mon avis il ne faut parler de ces choses-là que lorsqu'elles sont près de s'accomplir. Le moment que j'attendais avec tant d'impatience est enfin venu; ce matin même j'ai demandé pour vous, à mon vieil ami le bailli de Saumanes, la main de sa nièce et pupille, Mlle de La Gironcière, et il m'a fait l'honneur de me l'accorder.

— Vous avez fait cela, monsieur? balbutia Gaspar atterré.

— C'est un parti de soixante mille écus, sans compter la succession du bailli, continua M. de Barbejas; je vous ménageais cette héritière depuis le jour de son baptême.

— C'est une enfant, interrompit Gaspar, qui tâchait de reprendre ses esprits et de trouver des objections; elle a douze ans au plus...

— Treize ans accomplis, répliqua vivement M. de Barbejas, et, soyez tranquille, il n'y a nul empêchement à ce que le mariage soit célébré tout de suite.

Pour toute réponse, le jeune homme croisa ses mains sur la table et baissa la tête en jetant un grand soupir. M. de Barbejas n'eut pas l'air de comprendre ce que signifiaient cette attitude et ce silence, et il ajouta : — Rien ne s'oppose à ce que vous soyez marié dans la quinzaine. Un des grands avantages de cette union, c'est qu'elle ne nous obligera à aucune dépense extraordinaire; avec quelques centaines d'écus, nous ferons les choses magnifiquement. Vous entrez dans une maison bien montée, et où il y avait grand train. M. de La Gironcière et sa femme moururent, un peu plus d'un an après leur mariage, d'une fièvre pourprée qui les emporta tous les deux la même semaine. Les cadeaux de noces n'avaient presque pas servi;

les meubles étaient neufs, pour la plupart, ainsi que les vêtemens. Lorsque le bailli mit en ordre la succession, il trouva quantité d'effets précieux. J'en vis l'inventaire entre ses mains, et c'est moi qui, en prévision de ce qui arrive aujourd'hui, lui conseillai de tout laisser en place, afin que sa pupille le retrouvât en rentrant chez elle le jour de son mariage. Cela fut fait ainsi. Le bailli ferma les armoires remplies de linge, le coffre de l'argenterie, les cabinets et les tables de toilette dans lesquels M[me] de La Gironcière serrait ses robes et ses bijoux, après quoi il ferma la maison et emporta les clés. Depuis lors je n'ai jamais manqué d'aller voir avec lui toutes les années si rien ne périclitait. En vérité, les meubles, les tentures, les tapis semblent avoir été placés là hier. Il y a dans le vestibule une chaise à porteurs dans laquelle un prince du sang ne dédaignerait pas de s'asseoir. Quant à M[lle] de La Gironcière, c'est une jolie petite personne, à ce que m'a dit le bailli, et elle ne sera pas fâchée de vous épouser, car elle commence à s'ennuyer au couvent de la Visitation, où elle est entrée en quittant les bras de sa nourrice.

M. de Barbejas se tut comme pour attendre une réponse; mais Gaspar demeura sombre et muet. Alors le vieux gentilhomme déploya sa serviette et dit tranquillement : — Dînons; ensuite vous vous habillerez, et nous irons ensemble faire au bailli vos respectueux remerciemens, et lui témoigner la joie avec laquelle vous avez accepté l'honneur de son alliance.

Gaspar releva la tête à ces mots. Il était très pâle et ses lèvres tremblaient, mais son regard avait une expression de sourde énergie : on voyait qu'il avait recueilli toutes ses forces pour engager une lutte dans laquelle sa volonté ne succomberait pas.

— Mon père, dit-il, pardonnez-moi de vous désobéir; mais ce mariage est impossible.

— Plaît-il? Je ne comprends pas! fit le vieux gentilhomme avec un geste de hauteur, de souveraine autorité.

— Ce mariage est impossible, répéta Gaspar d'une voix étranglée.

Si M. de Barbejas eût insisté en ce moment, il l'eût emporté peut-être : son fils avait une trop longue habitude de soumission pour pouvoir lui résister en face; mais après un moment de silence il se contenta de lui dire froidement : — Vous réfléchirez.

Là-dessus, il frappa du pied le parquet pour avertir François qui arriva aussitôt et servit le potage, puis mit sur la table, en guise de rôt, une poitrine de mouton grillée. M. de Barbejas dîna comme à l'ordinaire; quant à Gaspar, il n'acheva pas le morceau de viande sec et racorni qui était sur son assiette. L'esprit troublé, la tête remplie de résolutions extrêmes, il ne répondait pas à son père, qui con-

tinuait de discourir, comme s'il eût compté pour rien le refus et l'espèce de protestation qu'il venait d'entendre.

Après le dîner, Gaspar se leva vivement, comme saisi d'une inspiration soudaine, et, après avoir fait une muette révérence, il se dirigea vers la porte. — N'oubliez pas que vous sortez avec moi cette après-midi, lui cria son père en le suivant des yeux. Un instant après, on entendit fermer la grande porte; alors M. de Barbejas murmura avec une colère mêlée d'inquiétude : — Qui sait où il va? Cette amourette lui fait perdre l'esprit; j'aurais dû m'apercevoir de cela plus tôt.

Toutefois il ne supposa pas que Gaspar, persévérant dans sa résistance, refusât de l'accompagner chez le bailli et de ratifier la parole donnée en son nom. Dauphine vint rôder autour de lui, et le calma beaucoup en lui disant que son jeune maître avait été sans doute se promener sur le Cours, car elle l'avait vu s'en aller dans cette direction. Or le logis où il y avait un pot de réséda sur le balcon n'était pas de ce côté-là. Pour se distraire jusqu'au retour de Gaspar, le vieux gentilhomme alla chercher son *livre de raison*, et se mit à le feuilleter, bien qu'il le sût à peu près par cœur. Il y avait autrefois dans la plupart des maisons nobles de Provence un de ces livres où le chef de la famille inscrivait les dates heureuses ou fatales de la vie domestique, et parfois aussi les choses mémorables arrivées de son temps. Cette espèce de registre se transmettait de père en fils, et contenait parfois de précieux renseignemens. Le *livre de raison* des Barbejas était un in-quarto relié en parchemin, dont la première page portait la date de 1502. Avant cette époque, les sires de Barbejas ne prenaient guère la plume que pour apposer au bas des actes notariés huit grosses lettres informes qui représentaient leur signature; Gaspar quinzième du nom, un habile homme que le roi René, de pacifique mémoire, appelait son compère, eut, vers la fin de ses jours, l'idée de consigner sur le papier l'état de ses affaires et la date des événemens considérables de sa vie. De notre temps, le digne seigneur eût écrit six volumes de mémoires; mais vu les habitudes littéraires de son siècle, il ne laissa que de simples notes. Ses successeurs l'avaient imité, et cette histoire de cinq générations tenait dans une quarantaine de pages. C'était un étrange pêle-mêle de faits importans et d'incidens vulgaires; les paragraphes se suivaient sans transition, et parfois le même feuillet contenait une date solennelle de mort ou de mariage et le relevé des gages d'une chambrière.

M. de Barbejas parcourait souvent ces annales domestiques; mais il n'y avait presque rien ajouté. Ce jour-là il prit la plume, et au-dessous d'une date déjà ancienne, celle du décès de sa jeune femme,

il écrivit : « Aujourd'hui, fête de la Toussaint, en l'année 1698, j'ai demandé pour mon fils unique, Gaspar de Barbejas, la main de Mlle de La Gironcière, et mon grand ami le bailli de Saumanes, tuteur de ladite demoiselle, m'a fait l'honneur de me l'accorder. »

Cependant le jour tombait, et la rue devenait plus bruyante; l'aveugle qui se tenait au carrefour voisin demandait l'aumône avec un redoublement de supplications nazillardes, et les porteurs de chaises doublaient le pas en criant gare! d'une voix plus retentissante. Tout ce monde-là sortait de l'église. Grands et petits se hâtaient de rentrer au logis, après avoir entendu les vêpres. Comme la température s'était refroidie, Dauphine apporta un pot de terre garni de cendres chaudes qu'elle mit sur la table, puis elle ouvrit les volets comme pour constater qu'un rayon de soleil éclairait encore le faîte des maisons. M. de Barbejas ferma le *livre de raison,* et promena lentement ses mains sur les parois vernissées du pot à feu; il avait un visage si sévère que Dauphine en frémit.

— Voici la nuit, dit-il après, un long silence.

— Pas encore, répondit la bonne vieille servante; il n'est guère plus de quatre heures. François est en bas qui guette et tient la porte entr'ouverte.

— J'attends! fit M. de Barbejas avec un soupir de colère.

Un moment après, Gaspar rentra.

— Enfin! s'écria le vieux gentilhomme en se levant impétueusemen et en allant au-devant de son fils. Celui-ci s'avança, le visage pâle, l'air agité. Au lieu de s'excuser, il salua silencieusement d'un geste de tête, comme pour demander la permission de prendre un siége, et s'assit sur une chaise, près de la table. — Êtes-vous prêt, monsieur? dit M. de Barbejas en se contenant; le bailli nous attend depuis une heure.

— Non, mon père, répondit Gaspar d'une voix étranglée; il ne nous attend plus... Je viens de lui faire ma visite...

— Seul!... interrompit le vieux Barbejas; seul! et pourquoi?

Gaspar ne répondit rien : il ne savait en quels termes avouer l'acte décisif qu'il venait d'accomplir, ni par quels respects et quelles soumissions il parviendrait à apaiser son père; celui-ci n'eut pas besoin qu'il s'expliquât, et, pressentant la vérité, il leva les mains au ciel avec un mouvement de stupéfaction, en s'écriant d'une voix tonnante : — Vous venez de démentir la parole que j'avais donnée au bailli! Votre mariage est rompu!...

Le jeune Barbejas baissa la tête sans proférer un mot et confessa ainsi le fait. Une sueur froide lui venait aux tempes, son visage blémissait : il éprouvait l'angoisse d'un homme qui s'attend à l'explosion d'une mine ou aux secousses d'un tremblement de terre; mais,

par un effort de volonté, il gardait une contenance assurée. Dauphine, effrayée, se tenait à l'écart, droite contre la muraille, et François, tout tremblant, écoutait à la porte entrebaillée.

M. de Barbejas demeura un moment immobile et muet, puis il se mit à marcher dans la salle les bras croisés et en respirant bruyamment, comme pour exhaler le premier feu de sa colère. Gaspar l'observait, presque rassuré : c'était surtout le premier choc qu'il avait craint, et il lui semblait que, puisque son père ne lui avait pas donné sur-le-champ sa malédiction, c'est qu'il ne devait pas être inexorable.

Le vieux Barbejas se promena pendant un quart d'heure d'un bout de la salle à l'autre, puis tout à coup, s'arrêtant devant son fils, il lui dit ironiquement : — Voilà qui est bien commencé! mais ce n'est pas tout, il vous reste maintenant à me proposer un autre mariage. Votre choix est fait sans doute?

— Pas encore, balbutia Gaspar interdit; la chose est grave, et je ne sais pas...

— Je sais, moi, interrompit M. de Barbejas avec une espèce d'éclat de rire; un beau parti, ma foi!... M[lle] de Gaubert! quatre cents livres de rentes et un trisaïeul cabaretier!...

— Qui vous a dit cela, mon père? s'écria Gaspar en rougissant d'indignation; jamais gentilhomme du nom de Gaubert n'a tenu auberge ni cabaret.

— Je n'avance jamais rien que je n'en sois très certain, répliqua avec hauteur M. de Barbejas; les Gaubert sont anciens, je n'en disconviens pas, la branche aînée s'est maintenue honorablement en Piémont, où elle s'est établie et a contracté de belles alliances; mais la branche cadette a dérogé : un Guillaume de Gaubert, qui s'était ruiné au service de la ligue, mit enseigne sur la porte de son château et se fit cabaretier. En l'année 1628, il vivait encore et continuait d'héberger les voyageurs. Ceci ne saurait être mis en doute; le *livre de raison* en fait foi.

Il n'y avait pas moyen de discuter une telle autorité. Gaspar, confondu, joignit les mains en jetant un soupir de détresse.

— Eh! eh! vous ignoriez cela, poursuivit impitoyablement M. de Barbejas; eh bien! ce n'est pas tout encore : le cabaret de Gaubert existe toujours, il s'est transmis de père en fils comme un fief, et dans ces derniers temps il est tombé en quenouille. A la vérité, ce n'est pas l'héritière des Gaubert qui tient le cabaret, ce n'est pas elle qui donne à boire, mesure l'avoine et marque à la craie sur le mur la dépense des muletiers. Elle a mis en son lieu et place un manant de l'endroit, lequel lui fait, bon an mal an, cent trente écus de rente, et c'est tout ce qu'elle possède; mais, fût-elle aussi riche

que la reine de Saba, je ne consentirais jamais à l'appeler ma bru. Corps du Christ! il ferait beau voir notre étoile d'or figurer sur l'enseigne de son cabaret, à côté du mouton de sinople des Gaubert!

Il se tut, comme suffoqué d'indignation à la seule pensée d'une telle honte, et se remit à marcher de long en large, les bras croisés, le menton enfoncé dans son rabat. Gaspar n'avait jamais eu entre les mains le *livre de raison*. Son père le tenait sous clé avec les autres reliques de famille, et en toute autre circonstance il n'eût osé l'ouvrir sans autorisation; mais en ce moment sa tête était bouleversée: il ouvrit résolûment le volume qui était resté sur la table, et chercha le paragraphe qui constatait que le blason de Gaubert avait reçu une telle éclaboussure. Bien qu'aucun doute ne s'élevât dans son esprit, il voulait voir de ses propres yeux la preuve d'un fait aussi énorme. Dauphine venait d'apporter une petite lampe qui ne jetait guère plus de clarté qu'un ver luisant. Le pauvre amoureux tourna les feuillets jusqu'à l'année 1628, et déchiffra la note suivante :

« Du 17 may, payé à Guillaume de Gaubert, pour la couchée et une bouteille de vin rouge que j'ai bue en arrivant, — VIII sols. — Plus, pour le souper de mon valet et pour un picotin d'avoine donné à mon cheval en sus de sa provende, — VI sols. »

Puis au-dessous de ce mémorandum trivial :

« Hier il y a eu dans ces quartiers une grande tourmente de neige et de vent du nord. Ce mauvais temps m'a pris sous la montagne de Cousson, à quatre lieues de la Ruine, et j'ai été obligé de me remiser au cabaret de Gaubert. La bourrasque a été en augmentant jusqu'au coucher du soleil, après quoi le vent est tombé subitement, et il a gelé si fort, que les oiseaux sont morts de froid dans les champs. Ce matin, Guillaume de Gaubert a dit en ma présence que durant sa vie, qui passe aujourd'hui quatre-vingts ans, il n'avait jamais vu, entre Pâques et la Pentecôte, un froid si rude, et qu'assurément ceci engendrerait, outre la perte des biens de la terre, des maladies pestilentielles. »

Et plus loin, sur l'autre page, après une série de dates lugubres : « Cejourd'huy, 20 mai 1629, Jeanne-Ursule, ma quatrième fille, est morte de la peste, qui depuis le mois de janvier a emporté sept personnes de notre famille. Ainsi s'est vérifiée la prédiction de Guillaume de Gaubert. »

Gaspar referma le *livre de raison* et dit d'un air humilié : — Les Gaubert ont dérogé, c'est vrai! — Puis il ajouta timidement : — Mais cela regarde surtout les enfans mâles; les filles changent de nom en se mariant.

A ce mot, le vieux Barbejas se retourna indigné. — Cette amou-

rette vous fait perdre l'esprit! s'écria-t-il. Après ce que je viens de vous déclarer, vous persistez! Mais vous ne calculez donc pas les suites d'une telle folie? Vous ne comprenez pas quelle figure vous feriez après un tel mariage? Quatre cents livres de rente!... C'est pour le coup que votre détresse paraîtrait aux yeux du monde, et que vous seriez réduit à porter de vieux habits! Eh! eh! il ne vous resterait plus qu'à prendre votre nom de terre et à vous faire appeler désormais Barbejas de la Ruine!

Ce sarcasme fit impression sur Gaspar, il en rougit de confusion; mais sa constance ne fut pas ébranlée, au contraire : il jura intérieurement de subir tous les effets de la colère paternelle plutôt que de renoncer à ses amours. Ce fut en vain que M. de Barbejas recommença ses admonitions et tenta de le réduire; il persista avec une opiniâtreté respectueuse dans sa résolution. Alors le vieux gentilhomme prit sa canne, enfonça son chapeau sur sa perruque, et dit d'un air terrible : — Eh bien! nous allons voir! Sortez, monsieur, sortez, et ne reparaissez devant moi que lorsque je vous ferai appeler!

Gaspar se leva et voulut parler. — Venez, lui dit Dauphine en le tirant par sa manche, venez dans votre chambre. Bonté divine! pour ce soir, c'est assez comme cela.

M. de Barbejas commanda à François d'allumer le falot et de marcher devant lui; puis il descendit précipitamment l'escalier, en faisant sonner ses talons de bois sur les marches usées.

François ouvrit la porte, s'effaça contre le mur, et dit respectueusement : — Où dois-je conduire monsieur?

— Chez M. le bailli de Saumanes, répondit-il. Marche.

Il faisait sombre, et la rue était déserte. François allait devant à grandes enjambées, et avec un mouvement saccadé qui faisait danser la lumière de son falot sur les murailles. En tournant le coin de la rue, M. de Barbejas sentit, comme le matin, une bouffée d'air qui lui jetait au visage le parfum des résédas fleuris. Alors il leva les yeux vers le balcon, et répéta en doublant le pas : — Eh! eh! nous allons voir!

III.

Le lendemain soir, Mlle de Gaubert veillait seule dans sa chambre, au coin du feu. C'était le jour le plus mélancolique de l'année, le jour des Morts; les cloches sonnaient le dernier glas à toutes les églises, et ce carillon funèbre était dominé par les sifflemens aigus du mistral, qui soufflait avec furie depuis le coucher du soleil. Mlle de Gaubert, assise sur une chaise basse, les mains jointes, et un

livre de dévotion ouvert sur ses genoux, priait avec des alternatives de ferveur et de distraction. Elle voulait de tout son cœur élever sa pensée vers Dieu, mais par momens une préoccupation invincible s'emparait de son esprit. Alors elle fermait son livre, et, relevant la tête, elle écoutait, plongée dans une inexprimable tristesse, le vent, qui faisait trembler les vitres dans leurs minces bordures de plomb, et le bourdonnement sourd des cloches, qui répétaient à intervalles égaux leur note lamentable.

Il y avait autour de cette belle fille comme un parfum charmant d'élégance et de modestie; tout ce qui l'environnait décelait le goût de certaines recherches délicates et les habitudes d'une vie austère. Sa chambre ressemblait tout à la fois à une cellule et au salon d'une de ces belles dames qui avaient mis à la mode les meubles de Boule et les étoffes de Perse. Le lit était caché dans une espèce d'alcove devant laquelle retombait un rideau de toile blanche, chargé de broderies comme une nappe d'autel; des rideaux pareils garnissaient les fenêtres, et les siéges étaient en point de Hongrie bleu clair, nuancé de jaune. C'était Mlle de Gaubert qui avait brodé cette partie de l'ameublement et filé de ses mains le tapis de laine qui recouvrait presque entièrement le carreau. Il y avait un ouvrage commencé sur son métier à tapisserie, placé devant une des fenêtres, et sa quenouille, debout dans un coin, était chargée de lin. Un prie-Dieu, surmonté d'un crucifix d'ivoire sur fond noir, faisait face à la cheminée, dont le chambranle était orné d'une pente frangée à la mode flamande. A l'un des angles de la chambre, on voyait une étagère qui contenait quelques volumes aux sombres reliures, et dans l'angle opposé une jardinière où les résédas frileux étaient ce soir-là à l'abri du mistral.

Pauline de Gaubert avait alors vingt-deux ans; mais ses traits étaient si fins, sa taille si déliée, son teint d'une fraîcheur si suave, que sa beauté avait encore un caractère presque enfantin. Orpheline dès la première année de sa vie, elle avait été élevée aux Ursulines d'Avignon, et elle était sortie du couvent à dix-neuf ans pour venir demeurer à Aix, chez une jeune veuve, sa parente. Celle-ci s'appelait Mme de Roquevire. C'était une petite femme sèche, bistrée et d'une certaine laideur. Quoiqu'elle fût du même âge que Mlle de Gaubert, elle prenait au sérieux son titre de douairière, et se considérait comme le chaperon de sa belle cousine. Toutes deux menaient une vie fort retirée; on ne les voyait guère qu'à l'église ou à la promenade, loin de la ville, dans les endroits où n'allait pas le beau monde. Leur train de maison était des plus modestes; elles n'avaient qu'une servante et ne recevaient guère chez elles que quelques dames et demoiselles dévotes, auxquelles elles donnaient la collation deux ou trois fois l'année.

Gaspar avait vu pour la première fois Mlle de Gaubert à l'église, et l'histoire de leurs amours était un vrai roman à la mode espagnole : depuis un an qu'ils s'aimaient, ils ne s'étaient guère parlé que des yeux; leurs rendez-vous se passaient à distance; elle se montrait une minute sur le balcon, et lui la saluait sans s'arrêter, de l'autre côté de la rue. Deux fois il lui avait dit quelques mots furtivement, en sortant de la messe, et le jour de son départ pour la Ruine, comme il passait pour la vingtième fois sous la fenêtre, elle lui avait jeté un brin de réséda caché dans son fichu. C'était tout, et pourtant ils s'aimaient, et ils avaient juré d'être fidèles l'un à l'autre jusqu'à la mort.

Ce jour-là, durant les offices, Gaspar n'avait pas paru à l'église, et c'était inutilement que la belle Pauline avait entr'ouvert vingt fois ses rideaux pour le chercher des yeux dans la rue. Le fait en lui-même était à peu près insignifiant, mais les amans ont une manière à part d'apprécier les choses; il n'y a rien d'indifférent pour eux, et ce soir-là Mlle de Gaubert avait le cœur rempli d'une amère tristesse. Mme de Roquevire, qui naturellement était sa confidente, l'avait consolée de son mieux; puis elle était sortie pour faire, avant souper, une visite dans le voisinage.

La soirée était presque écoulée; tous les bruits du dehors avaient cessé peu à peu; on n'entendait plus que les gémissemens affaiblis du vent et de loin en loin la voix enrouée de quelque compagnon sortant du cabaret. Au premier coup de dix heures, Jeannette, la servante, qui dormait dans sa cuisine, se réveilla en sursaut, alluma sa lanterne, et sortit pour aller chercher Mme de Roquevire. Il arrivait ainsi parfois que Mlle de Gaubert restait seule le soir sous la garde de Sultan, le chien de la maison, une vaillante bête avec laquelle il n'y avait rien à craindre des voleurs. Dès que Jeannette fut sortie, Sultan, qui était couché au pied de l'escalier, monta chez sa maîtresse comme pour lui dire qu'il restait un gardien au logis; il fit le tour de la chambre, flaira les meubles et vint s'accroupir près de la cheminée.

Un instant après, on frappa à la porte de la rue. Mlle de Gaubert eut presque peur : jamais pareille chose n'arrivait, et aucune visite n'était possible à cette heure; mais elle se rassura aussitôt en voyant que Sultan, au lieu de se relever avec des aboiemens furieux, se tenait tranquille et remuait la queue en tournant son œil fauve vers l'escalier. L'idée lui vint que Jeannette avait oublié sa clé, et, sans hésiter, elle alla sur le palier tirer la corde au moyen de laquelle on ouvrait de tous les étages la porte de la rue; ce n'était pas sa cousine qui rentrait, et elle devint toute tremblante en reconnaissant le pas d'un homme qui montait l'escalier. Avant qu'il eût franchi les dernières marches, elle avait reconnu Gaspar.

— Ah! mademoiselle, pardonnez-moi! lui dit-il en la suivant dans la chambre; je viens vous faire mes adieux... peut-être pour toujours.

Elle s'était arrêtée devant sa chaise et s'appuyait des deux mains au dossier comme pour s'y retenir; son saisissement était si grand qu'elle ne répondit pas. Sultan se releva et fit fête au jeune Barbejas, qui ne manquait jamais de le flatter de la main en passant, lorsqu'il le trouvait au seuil du logis.

— C'est demain,... demain, au point du jour, que je pars, reprit-il d'une voix étouffée. Ah! Pauline, ma chère Pauline! je vous serai fidèle jusqu'à la mort.

Elle ne s'étonna point de l'entendre parler ainsi; à force de penser à lui et de se figurer, d'après sa propre passion, en quels termes il lui exprimerait son amour, elle s'était familiarisée avec ce langage, qu'elle entendait pour la première fois. Son cœur battait avec tant de violence qu'elle ne pouvait parler, mais elle leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin qu'elle faisait les mêmes sermens. Puis elle se laissa aller sur sa chaise en pleurant. Gaspar se mit à ses genoux, et, l'attirant à lui, il la serra dans ses bras avec des transports d'amour et de douleur. Il y avait dans ces élans de passion une si grande innocence, une émotion si chaste, que le pauvre amoureux ne songea même pas à prendre un baiser sur la joue de sa belle amoureuse, qui répétait d'une voix entrecoupée : — Vous partez... je ne vous verrai donc plus... Qu'ai-je fait, que le ciel m'envoie une si mortelle douleur!... J'ai tant pleuré déjà pendant votre absence!... Et je ne vous ai revu que pour vous perdre aussitôt... Est-il possible que je sois si malheureuse!... Ah! ne croyez pas que je puisse vivre loin de vous!

Et lui, à son tour, répondait : — Je ne vous oublierai jamais, mon cher cœur... La douleur de cette séparation me sera mortelle assurément, si je n'emporte l'espoir de vous retrouver fidèle... Jurez-moi encore que vous m'aimerez toujours, toujours.

Depuis un quart d'heure, ils en étaient là, et ils avaient répété cent fois les mêmes choses lorsque Mme de Roquevire rentra. Mlle de Gaubert courut au-devant d'elle et dit, en lui montrant le jeune Barbejas, qui, pâle, défait et les yeux gonflés, la saluait en silence : — Il part!...

— Je le sais, répondit la veuve d'un air animé, on vient de me l'apprendre; mais vous, cousine, savez-vous tout ce qui s'est passé? M. de Barbejas est allé aujourd'hui raconter dans toute la ville ses affaires de famille. Chez M. le premier président, où il a fait visite cette après-midi, on a interrompu le jeu pour l'écouter. Il disait que l'amour avait fait perdre l'esprit à son fils, mais qu'il saurait bien le remettre dans son bon sens en l'éloignant de vous. Il vous a outragée en déclarant publiquement que jamais une Gaubert ne se-

rait sa belle-fille. A son avis, vous êtes trop pauvre et de trop petite noblesse pour prétendre à un tel honneur. Il disait encore qu'une occasion des plus favorables se présentait pour faire voyager son fils, et que dès demain il l'envoyait rejoindre à Toulon M. le comte de Forbin, qui l'embarquera incontinent et l'emmènera au bout du monde. M. le bailli de Saumanes, qui était avec lui, appuyait tous ces propos, et prenait feu là-dessus comme s'il s'agissait de ses propres affaires. En ce moment, on ne parle d'autre chose dans la ville, et je ne doute pas qu'il n'en soit question au souper de Mme la gouvernante.

— Qui vous a rapporté tout cela, cousine? demanda Mlle de Gaubert avec une sorte de tranquillité.

— Mme d'Ancezune, que je quitte à l'instant. Elle m'a dit encore que M. le bailli de Saumanes avait dès hier soir arrangé ce départ avec M. le comte de Forbin, lequel a passé la nuit ici, se rendant à Toulon, en toute hâte, pour le service du roi.

— Tout cela est vrai, dit alors Gaspar; mais, madame, soyez témoin de l'engagement que je prends de ne me marier jamais, si je n'épouse Mlle Pauline de Gaubert. Ni le temps ni l'absence ne pourront changer mes sentimens; je le lui jure ici devant vous, devant Dieu.

— Si vous renonciez à moi, votre père s'apaiserait, vous ne partiriez pas, dit la pauvre fille, qui en ce moment ne voyait pas de pire malheur que l'absence.

— Non, non, il exigerait encore davantage, murmura Gaspar, n'osant avouer que, pour rentrer en grâce auprès de son père, il lui faudrait épouser la pupille du bailli de Saumanes; si je renonce à vous, ce sera pour me jeter dans un couvent et y finir ma vie.

Cette idée n'effraya pas Mlle de Gaubert. — Eh bien! dit-elle résolûment, je vous imiterai. Allez, allez dire à votre père que vous ne partez pas, que vous renoncez au monde, et moi, dès demain, je rentre aux Ursulines.

— Ne l'écoutez pas, monsieur! s'écria Mme de Roquevire; vous ne tarderiez pas à vous repentir tous deux de cet engagement. Il est toujours temps de prendre un parti aussi désespéré. Croyez-moi, ne vous abandonnez pas à votre chagrin; ayez confiance en l'avenir. Quand même vous vous en iriez aux Indes ou en Amérique, quand même votre absence durerait plusieurs années, on ne vous oubliera pas ici, et à votre retour vous aurez encore bien des années de bonheur à passer sur la terre.

— Mon Dieu! faites que j'aie cet espoir! murmura Mlle de Gaubert en levant les yeux au ciel.

— Je reviendrai, dit Gaspar, animé d'une soudaine confiance; je reviendrai, et vous m'aurez gardé votre cœur fidèlement.

— Oui, répondit-elle, obstinée dans sa douleur; mais peut-être je serai morte... Alors promettez-moi de venir, ne fût-ce qu'une fois, prier au cimetière...

— Ne parlez pas ainsi! interrompit Mme de Roquevire, ce n'est pas le moment de s'attendrir avec ces pensées lugubres. Vous vivrez tous deux; il vous retrouvera, et après avoir donné au monde un bel exemple de constance, vous vous marierez enfin.

La demie après neuf heures sonna en ce moment. Gaspar se leva et prit la main de Mlle de Gaubert en lui disant : — Nous sommes liés par une promesse faite devant Dieu; vous m'attendrez.

— Oui, répondit-elle d'une voix éteinte, vous aussi, souvenez-vous de cet engagement... Ne m'oubliez pas... Adieu.

Il l'attira vers lui, la baisa au front, et, après l'avoir mise tout éplorée entre les bras de Mme de Roquevire, il se précipita vers l'escalier. Presque aussitôt la porte se referma derrière lui, et les deux cousines l'entendirent s'éloigner en courant.

— Il doit s'être échappé pour venir ici, dit la veuve; son père l'aura tenu sous clé tout le jour, afin qu'il n'eût pas le temps de nous faire ses adieux.

Mlle de Gaubert s'assit et regarda autour d'elle avec une sorte de stupeur.

— Tout ceci me semble un rêve, dit-elle en passant la main sur son front. Il est parti!... Peut-être je ne le verrai plus...

— Chassez donc ces idées funestes! interrompit Mme de Roquevire avec une affectueuse vivacité. Vous voilà au désespoir, comme si votre amant était mort et enterré; mais considérez donc que vous le reverrez et que très certainement vous l'épouserez un jour.

Là-dessus elle alla préparer une tasse d'eau de mélisse; puis elle ajouta en revenant vers la pauvre désolée : — Il faut absolument surmonter votre douleur, sinon à son retour il vous trouvera enlaidie. Tenez, mon cœur, prenez ceci; vous êtes toute défaite.

Elle but docilement, ensuite elle recommença à pleurer et à s'attendrir en se rappelant les commencemens de ses amours. — C'est l'an dernier, la veille de Noël, à la messe de minuit, qu'il m'a parlé pour la première fois, disait-elle. Vous le rappelez-vous, cousine? Nous étions dans la grande nef, à Saint-Sauveur. Il y avait foule pour voir la crèche, et nous ne pouvions pas entrer dans la chapelle. Quoiqu'il fût au bas de la nef, et nous devant la grille du chœur, il parvint à s'approcher de nous et il nous salua. J'étais si troublée que je ne lui aurais pas rendu son salut, si vous ne m'aviez serré le bras en faisant vous-même la révérence. Alors il nous fit faire place, et nous entrâmes dans la chapelle de la crèche. Tous les cierges étaient allumés, et les filles chantaient le *Gloria in excelsis* avec accompagnement des orgues. Il se mit derrière moi pour em-

pêcher que la foule m'incommodât, et il me dit à voix basse : « Ah! mademoiselle, j'aurais volontiers donné la moitié de ma vie pour ce qui m'arrive en ce moment, pour le bonheur d'entendre avec vous cette belle musique. Mon âme est ravie... Je crois être au seuil du paradis. » Je ne répondis pas, mais il vit bien que je partageais ses sentimens, car il me regarda d'un air touché, en serrant la main contre son cœur.

— Le vieux Barbejas était à deux pas de nous, et il ne vit rien, dit Mme de Roquevire; mais quand même, il eût été trop tard : son fils vous aimait depuis la première fois qu'il vous a vue.

— Oui, pour notre malheur à tous deux peut-être, répondit Mlle de Gaubert, revenant avec obstination aux pensées qui la navraient; puis elle s'attendrit de nouveau en songeant aux discrets témoignages par lesquels Gaspar l'avait persuadée et à toutes les marques qu'il lui avait données de son amour. Comme Sultan s'était approché d'elle et la regardait en jetant de petits cris plaintifs, elle lui passa la main sur la tête en lui disant : — Oui, pauvre bête, tu ne le verras plus venir le long de la rue et s'arrêter devant la porte pour te caresser; tu ne te relèveras plus en me regardant d'un air joyeux, comme tu faisais quand tu l'entendais passer le soir sous le balcon.

Mme de Roquevire ne savait comment la consoler et la tirer de cet attendrissement douloureux; elle y parvint enfin en parlant du voyage qu'allait entreprendre Gaspar, et en faisant des conjectures sur l'époque de son retour. Alors Mlle de Gaubert se reprocha amèrement de ne pas lui avoir demandé quel serait le terme probable de son absence, et comment il lui donnerait de ses nouvelles, car dans la précipitation de leurs adieux ils ne s'étaient pas même promis de s'écrire.

Le reste de la soirée s'écoula ainsi. A minuit, Mme de Roquevire monta chez elle après avoir couché sa cousine, et recommandé à Jeannette de lui faire prendre de grand matin une tasse d'infusion d'armoise bien chaude.

Gaspar avait dit qu'il partait au point du jour, mais Mlle de Gaubert était sûre qu'il ne s'en irait pas sans passer une dernière fois devant sa maison. Vers quatre heures, elle se leva et sortit de sa chambre en écoutant et en retenant son souffle. Un grain de sable ayant crié sous son pied, elle quitta ses mules, et descendit l'escalier une main sur la rampe et l'autre main en avant pour s'orienter, car l'obscurité était complète. Sultan la flaira quand elle fut près de lui, et se recoucha incontinent. Elle gagna ainsi une petite salle du rez-de-chaussée qui donnait sur la rue, et après avoir ouvert la fenêtre avec précaution, elle appuya sa tête aux barreaux de fer dont la courbure faisait saillie au dehors, et elle attendit. Le plus

profond silence régnait autour d'elle; il faisait froid, et un rayon de lune traversait la rue comme un glaive qui reluit dans les ténèbres. La tristesse inexprimable de cette nuit d'hiver la frappa; il lui sembla que la nature entière s'associait à sa douleur et à son deuil. — Hélas! hélas! se dit-elle, son absence va faire autour de moi toujours l'hiver, toujours la nuit...

Elle était là depuis une demi-heure, lorsqu'elle entendit au tournant de la rue quelqu'un qui s'avançait rapidement : c'était Gaspar. Il ralentit le pas en approchant. Alors elle l'appela à voix basse : — Je suis descendue pour vous dire encore une fois adieu, fit-elle en lui tendant les mains à travers les barreaux.

— Vous avez pensé que je viendrais, dit-il, touché jusqu'aux larmes.

— Vous écrirez? reprit-elle précipitamment.

— Oui, ma chère âme; oui, souvent.

— Hélas! encore un mot : cette cruelle séparation durera-t-elle longtemps, ou bien pouvons-nous espérer de nous revoir dans quelques mois?

Il hésita à lui répondre. Alors elle ajouta douloureusement : — Vous ne le savez pas... Votre absence durera un an, deux ans peut-être?

— Non! non! s'écria-t-il, nous ne serons pas séparés si longtemps, c'est impossible. — Puis il ajouta au hasard : — Je serai de retour dans six mois.

Un bruit de portes et de fenêtres qu'on ouvrait avec fracas s'éleva au bas de la rue, du côté de la maison des Barbejas, et en même temps le pas d'un cheval retentit au loin sur le pavé.

— Ah! voilà... c'est fini... vous allez partir, dit Mlle de Gaubert en se rejetant en arrière et en se couvrant le visage de ses mains. Adieu! adieu!

Gaspar resta là encore un moment, se retenant des deux mains aux barreaux de fer et comme abîmé dans son chagrin; puis il retourna chez lui. La maison était ouverte et le cheval arrêté devant la porte. M. de Barbejas, en veste de nuit et son bonnet de toile sur la tête en guise de perruque, donnait ses ordres pour le départ. Il n'eut pas l'air de s'apercevoir que son fils rentrait furtivement et vint à lui en se frottant les mains et en disant : — Le temps est au sec; voilà une petite bise qui promet un beau soleil pour tout le jour.

— Un très beau soleil, dit machinalement Gaspar.

— Je crois vous avoir fait toutes mes recommandations, reprit M. de Barbejas du même air que s'il se fût agi d'un voyage de huit jours à la Ruine; présentez mes très humbles devoirs à M. le comte de Forbin, et ne manquez pas de le complimenter de ma part sur

les dernières grâces qu'il a reçues du roi. Les sept cents livres qui sont dans votre valise suffiront pour votre dépense à terre; une fois embarqué, vous n'aurez plus besoin d'argent. Vous savez les conditions que je mets à votre retour; je n'y changerai rien. Si vous comprenez votre devoir et votre intérêt, vous reviendrez bientôt, et même, quoique vous ayez le pied à l'étrier, il dépend encore de vous de ne pas partir.

Gaspar avait la mort dans l'âme et n'était pas sans quelque tentation de révolte; mais le respect filial l'emporta sur son amour, sur ses secrètes violences. Quoique son père le réduisît au désespoir, il ne voulut pas le quitter sur une parole amère, et s'inclinant d'un air tout à la fois résolu et soumis, il lui dit simplement : — N'avez-vous plus rien à me commander, mon père?

— Rien, si ce n'est de me donner fréquemment de vos nouvelles, répondit celui-ci.

Ils s'embrassèrent cérémonieusement, sans soupirs, sans étreintes; puis Gaspar tendit les deux mains à Dauphine et à François, qui pleuraient, en leur disant d'un air pénétré : — Adieu, mes bons amis, adieu!

Quand il fut parti, le vieux Barbejas remonta dans sa chambre, et se remit au lit en réfléchissant sur l'acte d'autorité qu'il venait d'accomplir. Quoiqu'il éprouvât quelque tristesse en songeant à l'isolement où il allait vivre, il ne regrettait nullement d'avoir agi avec tant d'énergie, et calculait en son esprit combien de temps pourrait durer la résistance de Gaspar. Il était convaincu que quelques mois d'absence devaient user l'inclination la plus tenace, et sans s'inquiéter des regrets qui resteraient peut-être dans le cœur de son fils, il comptait venir à bout de le marier à la fin de l'année. Au lieu de s'attendrir sur son départ, il se mit donc à songer avec satisfaction au résultat probable de cette séparation momentanée. M. de Barbejas n'était pas cependant un père dénaturé; il aimait son fils, mais il vivait à une époque et dans un monde où les affections naturelles ne se manifestaient pas avec expansion, où les relations de famille n'étaient ni aussi intimes, ni aussi tendres qu'elles le sont aujourd'hui. L'orgueil du sang, le point d'honneur exagéré, commandaient souverainement. On s'occupait avec sollicitude de la fortune de ses enfans, mais on les aimait sans faiblesse et l'on faisait leur bonheur d'autorité. Les filles qui sortaient du couvent pour se marier savaient qu'elles ne seraient pas consultées, et l'idée ne leur venait même pas de protester contre le choix de leurs parens. De leur côté, les jeunes gens épousaient sans hésiter des héritières qu'ils avaient à peine entrevues derrière les grilles d'un parloir. M. de Barbejas avait agi d'une manière toute simple en voulant marier ainsi son fils, et dans cette affaire l'opinion publique lui donnait raison.

Gaspar était parti si précipitamment, qu'il n'avait pu prendre congé de personne; mais dès le lendemain le vieux gentilhomme alla faire visite, au nom de son fils, dans toutes les bonnes maisons de la ville. Pendant trois ou quatre jours, on le rencontra partout en habit de cérémonie, et plus majestueux que jamais, racontant à tout venant pour quel motif il s'était séparé de son fils, et comment il l'avait fait partir avec M. le comte de Forbin, qui lui rendrait le service de le faire voyager jusqu'à ce qu'il fût guéri de son inclination pour Mlle de Gaubert. On parla beaucoup de cette aventure dans la ville d'Aix. Pendant plusieurs jours, Mlle de Gaubert fixa l'attention de la société que fréquentaient les Barbejas; on se demandait de ses nouvelles, les jeunes gens allaient à l'église pour l'apercevoir, et les dames tâchaient de la rencontrer. La pauvre fille était trop absorbée dans sa douleur pour remarquer cette curiosité: elle aurait voulu s'enfermer chez elle et attendre dans la retraite la plus profonde le retour de Gaspar; mais Mme de Roquevire jugea qu'elle ne devait pas prendre cette attitude humiliée, et elle la força, dès le premier jour, à paraître comme d'habitude. Du reste, sa réputation ne souffrit nullement de cette espèce d'éclat, et les plus méchantes langues gardèrent le silence en face d'une intrigue si chaste et d'un amour d'une honnêteté si avérée.

M. de Barbejas trouva dans l'absence de son fils un motif fort naturel pour se dispenser de donner son grand dîner. Il vécut assez retiré cet hiver-là, toujours sous le même prétexte, mais en réalité parce qu'il ne pouvait faire grande figure dans le monde avec les cent livres qui lui restaient, et qu'il fallait ménager jusqu'à l'année suivante. Tous les soirs, il allait chez son grand ami, le bailli de Saumanes, faire une partie de trictrac, et raisonner pendant une heure ou deux sur le mariage de son fils avec Mlle de La Gironcière.

Gaspar s'était embarqué, à Toulon, sur un vaisseau de l'escadre qui allait dans les mers du Nord faire la guerre aux Anglais. Deux mois après son départ, il écrivit à Mlle de Gaubert une lettre toute pleine de sermens et de doléances. Le comte de Forbin l'aimait fort et le traitait comme son propre fils, mais il n'avait pas de vocation pour la marine. L'aspect de ses montagnes lui plaisait mieux que celui de l'océan, et il eût préféré cent fois la hutte d'un berger des Alpes au vaisseau de haut bord sur lequel il naviguait. Mlle de Gaubert versa bien des larmes en lisant cette lettre, qui ne parlait pas de retour. L'hiver s'écoula ainsi. Un peu après les fêtes de Pâques, M. de Barbejas s'en retourna à la Ruine pour y passer l'été. Cette fois il y vécut dans un parfait contentement, attendu que le fromage atteignit un prix exceptionnel, et qu'il comptait avec ce surcroît de revenu faire des magnificences pour les noces de son fils. Sur la fin de l'automne, il reprit le chemin de la ville, et dès le len-

demain de son arrivée il écrivit à Gaspar de revenir pour épouser Mlle de La Gironcière après les fêtes de Noël. Il y avait alors un an passé que le jeune Barbejas était parti, et il n'avait donné qu'une fois de ses nouvelles. Dans sa réponse, datée d'un des ports de la Manche, il déclara résolûment qu'il ne voulait pas retourner à de telles conditions dans la maison paternelle. Le vieux gentilhomme n'insista pas, et remit le mariage à l'année suivante. Tandis qu'il poursuivait ainsi patiemment l'accomplissement de ses desseins, Mlle de Gaubert attendait avec une inébranlable confiance le retour de Gaspar.

Cette situation se prolongea au-delà de toute prévision. Comme le jeune Barbejas était d'un naturel opiniâtre et son père d'un caractère inflexible, ils persistèrent chacun dans sa voie. Chaque année, l'un renouvelait ses sommations, et l'autre ses refus respectueusement motivés. Pour son malheur, Mlle de Gaubert avait un cœur fidèle, et sa constance égalait l'entêtement des Barbejas : ni l'absence, ni les apparences de l'oubli, ne purent la guérir de son premier amour, et les belles années de sa vie s'écoulèrent dans de mélancoliques espérances et de stériles aspirations. Enfin cette espèce de lutte eut coup sur coup une double solution : Mlle de La Gironcière, depuis longtemps majeure, se lassa d'attendre un mari perpétuellement ajourné, et elle épousa, malgré son tuteur, un officier du régiment d'Armagnac, pour lors en garnison à Aix. M. de Barbejas fut saisi d'un tel courroux à cette nouvelle, qu'il tomba malade, et mourut quelques jours après le mariage qui mettait à néant ses projets de si longue date et ses inébranlables volontés.

IV.

Gaspar rentra dans sa ville natale un soir d'automne, après douze ans d'absence. Malgré la constante protection du comte de Forbin, sa carrière n'avait pas été brillante; il n'avait fait aucune de ces grandes campagnes navales, aucun de ces lointains voyages qui laissent de vifs et glorieux souvenirs. Ses états de service ne mentionnaient que de longues croisières dans les mers brumeuses du nord de l'Europe, et il revenait de cette espèce d'exil avec le titre d'enseigne de vaisseau et une pension de six cents livres. Depuis son départ, il n'avait jamais manqué de donner de ses nouvelles une fois l'année à Mlle de Gaubert; mais il ne lui avait pas annoncé son retour. Personne ne l'attendait, lorsqu'à la tombée de la nuit, par un temps pluvieux, il remonta la rue déserte et vint heurter à la porte du logis paternel. Comme autrefois, après avoir soulevé le marteau, il frappa le seuil, à petit bruit, du bout de sa canne. Aussitôt Dauphine reconnut que c'était lui qui arrivait, et elle accourut avec François.

La maison présentait toujours le même aspect propre et rangé; pas un meuble n'avait été renouvelé ou seulement déplacé. La chaise à porteurs, recouverte de sa housse, était toujours au fond du vestibule; le fallot, garni de quatre vitres bien claires, était accroché sous l'arceau avec le balandran de toile grise de François, et il semblait que le vieux Barbejas allait apparaître au haut de l'escalier, son chapeau sous le bras et sa longue canne à la main. Gaspar monta dans la salle et s'assit en face du fauteuil vide de son père; ses yeux étaient remplis de larmes; il regarda tristement autour de lui et interrogea Dauphine. La vieille servante comprit l'espèce de remords qu'il éprouvait, et elle le consola avec son droit bon sens :

— N'ayez point de regret, lui dit-elle; vous ne lui avez pas donné de chagrin; je l'ai toujours vu content. Toutes les années il a donné son grand dîner, et c'était de plus en plus magnifique. La dernière fois il y avait vingt-huit plats de dessert, sans compter la pièce du milieu. Le soir, en se couchant, il me dit : « Dauphine, on ne servira jamais un plus beau repas dans la ville d'Aix. M. le premier président m'a fait l'honneur de me le dire après avoir demandé deux fois d'un blanc-manger à la rose. » Il n'avait point de souci d'ailleurs; la santé était bonne, l'appétit aussi; je lui faisais un peu plus de cuisine qu'autrefois, du bouillon les jours gras, et parfois les jours maigres du poisson. Il sortait tous les jours, et c'était plaisir de le voir se promener sur le Cours quand il faisait beau temps; il marchait plus droit et de meilleure grâce qu'un jeune homme. Sa dernière maladie l'a pris subitement; il n'a plus parlé, et il est trépassé tout doucement sans agonie.

— Parlait-il de moi quelquefois? demanda Gaspar avec un soupir.

— Tous les jours. Quand vous écriviez une lettre, il allait le dire partout et racontait ce que vous faisiez sur mer. Sans cesse il parlait de l'escadre, et des Anglais et des Hollandais, contre qui vous faisiez la guerre, et tous les mois il faisait dire une messe pour que vous fussiez victorieux.

Ces détails adoucirent les regrets de Gaspar; son imagination s'apaisa, et dès ce moment aucun remords ne se mêla à sa tristesse. C'est le bienfait de la mort d'effacer de notre mémoire les défauts et les torts de ceux que nous avons perdus. Gaspar de Barbejas oublia les rigueurs paternelles, et il ne lui resta au fond du cœur que des sentimens de respect et d'amour filial.

— Ainsi, dit-il, mon père ne s'est jamais plaint de l'isolement où je l'avais laissé?

— Non, jamais, répondit Dauphine.

— Et il n'a rien manifesté devant toi de ses volontés dernières?

— Jamais rien. Il a passé de vie à trépas sans s'en apercevoir, et le temps lui a manqué.

Gaspard soupira et reprit : — Il a écrit peut-être; Dauphine, apporte-moi le *livre de raison.*

Elle alla ouvrir la chambre du défunt, laquelle était de plain-pied avec la salle, et revint aussitôt avec le volume.

— Feu monsieur tenait ce livre dans le coffre avec l'argenterie, dit-elle en le mettant sur la table.

Le dernier descendant des Barbejas considéra un moment la couverture usée et maculée. Il lui semblait que le parchemin jauni conservait les vagues empreintes des mains qui l'avaient touché. Ses traditions de famille, les exemples que tant de générations lui avaient légués, revenaient à sa mémoire et réveillaient vivement en lui l'orgueil de sa naissance. Il ouvrit enfin ces pages séculaires et chercha vers la fin du manuscrit; mais il ne trouva rien : la note relative à son mariage avec Mlle de La Gironcière était la dernière chose que son père eût écrite. Ce souvenir lui fut amer; il s'accusa de révolte et d'ingratitude à l'égard de celui qui avait si constamment voulu relever en sa personne la fortune des Barbejas. Sous l'influence de ces souvenirs, l'amant de la belle Pauline redevenait ce qu'il avait été jadis, avant que la passion l'eût transformé. Il n'avait pas tout à fait oublié ses engagemens, mais il envisageait les devoirs de son rang, il calculait ses revenus, et l'idée d'aller s'établir à la Ruine ne lui venait pas comme autrefois. Néanmoins le souvenir de ses amours traversait par momens sa pensée. Il ne prononça pas le nom de Mlle de Gaubert; mais ce soir-là même, pendant que Dauphine lui servait un souper improvisé, il se mit à la questionner sur ce qui s'était passé dans le quartier durant son absence. La bonne femme lui apprit les événemens survenus chez ses voisins d'un bout de la rue à l'autre; puis elle ajouta discrètement : — Il y a une personne dont vous serez peut-être bien aise d'avoir des nouvelles. Elle n'est pas mariée et demeure toujours dans le quartier. On n'a jamais mal parlé d'elle. Depuis que vous êtes parti, elle va tous les étés à la campagne, près de ce cabaret de Gaubert qui lui appartient. Une fois, en revenant de la Ruine, nous l'avons rencontrée sur le chemin.

— Qu'a dit mon père? demanda Gaspar.

Dauphine hésita un peu et répondit : — Il a dit entre ses dents et en la regardant de travers : Elle n'est plus jolie.

Le lendemain, on savait dans toute la ville que Gaspar de Barbejas était arrivé, et chacun s'empressa de lui faire visite. Il avait pris le grand deuil, et recevait dans la salle avec le cérémonial d'usage, donnant l'accolade à tout le monde et ne reconduisant personne, pas même le premier président au parlement.

Huit jours après, il sortit dans sa chaise à porteurs drapée de noir, et fit des visites; mais il n'alla pas chez Mlle de Gaubert. On parla d'elle devant lui très discrètement, sans allusions; il sut ainsi

qu'elle vivait un peu plus dans le monde, et put comprendre qu'elle y était classée parmi les vieilles filles.

Quelque temps après, il la rencontra fortuitement dans une maison où l'on recevait l'après-midi. Lorsque Gaspar entra, les parties de jeu étaient engagées, et Mlle de Gaubert travaillait avec quelques dames charitables à des vêtemens pour les orphelins. Sa cousine, Mme de Roquevire, se pencha à son oreille lorsqu'on annonça M. de Barbejas : — Au nom du ciel, lui dit-elle, faites bonne contenance; tout le monde a les yeux sur vous.

Gaspar fit le tour des tables de jeu en présentant ses respects, ensuite il vint saluer Mlle de Gaubert avec un visage tranquille, comme quelqu'un qui rend ses devoirs à une personne indifférente qu'il a vue la veille; la pauvre fille s'inclina sans lever les yeux, elle était près de s'évanouir. Ce fut Mme de Roquevire qui répondit au compliment de Gaspar. Celui-ci éprouva, en revoyant l'objet de ses premières amours, un sentiment de profonde tristesse : cette fleur de beauté qu'il avait laissée si brillante et si fraîche était passée; la belle Pauline n'avait plus de tous les attraits de sa jeunesse que son doux regard et la grâce de son sourire; par un naïf retour sur lui-même, Gaspar leva les yeux vers un miroir et considéra avec une secrète amertume sa propre figure; lui aussi avait vieilli. Apparemment Mme de Roquevire devina sa pensée, car elle dit en le regardant en face : — Vous devez ne plus reconnaître personne après une si longue absence; eh! eh! monsieur de Barbejas, vous aussi vous êtes un peu changé.

Il sentit le trait, et ne sourcilla pas.

— C'est l'effet des fatigues et des privations auxquelles on est sujet dans la carrière que j'ai suivie, répondit-il simplement. Vous, madame, vous n'avez pas subi l'effet du temps : sur mon honneur, je vous trouve rajeunie.

Ce compliment n'était pas une ironie; comme toutes les femmes incontestablement laides, la veuve avait éprouvé le bénéfice des années : la maturité de l'âge, en lui donnant un certain embonpoint, avait éclairci son teint et adouci ses grands traits anguleux. Mais elle n'attachait aucune importance à ce petit avantage, et le propos de Gaspar ne la flatta nullement.

— Ma cousine et moi, nous avions entendu dire que vous étiez de retour, reprit-elle d'un ton aigre-doux; mais nous ne pensions pas avoir l'honneur de vous rencontrer ici aujourd'hui.

— C'est un hasard dont je me félicite, répondit-il avec l'accent le plus naturel. — Et comme la conversation tombait, il reprit : — On m'a dit, madame, que votre procès contre les héritiers de feu M. de Roquevire était enfin terminé, et que vous l'aviez gagné avec les dépens; cette nouvelle m'a causé une sensible joie.

— Vous êtes trop bon, répliqua-t-elle sèchement. — Et après un moment de silence elle ajouta avec intention : — L'arrêt de MM. du parlement me mit en possession, il y a sept ans passés, d'une petite terre dans le voisinage des biens de ma cousine; je suis à une demi-heure de chemin du cabaret de Gaubert, et vous apercevrez de loin ma maison quand vous irez à la Ruine.

— Si vous y étiez dans ce moment-là, je m'empresserais de vous rendre mes devoirs en passant, répondit poliment Gaspar.

Un moment après, Mlle de Gaubert ayant laissé tomber ses ciseaux, il se hâta de les ramasser, et les lui présenta en faisant une profonde inclination.

— Mille pardons, monsieur, balbutia-t-elle sans le regarder. Alors il s'assit près d'elle, et débita quelques banalités qui s'adressaient à tout le cercle; puis il se rapprocha des tables de jeu, et s'assit pour faire une partie d'hombre.

Une demi-heure après, Mme de Roquevire se leva, jugeant qu'elle pouvait sans affectation emmener sa cousine. Celle-ci n'avait pas quitté sa place; elle travaillait avec une activité machinale, ne détournant pas les yeux du bout d'ourlet qu'elle était en train d'achever, et répondant au hasard quelques monosyllabes quand on lui adressait la parole. Sur le signe que lui fit Mme de Roquevire, elle plia lentement son ouvrage, mit sa pelisse, et dit à voix basse : — Allons, cousine.

Elles sortirent doucement, en faisant de petites révérences discrètes, afin de ne pas interrompre les conversations. Gaspar s'aperçut qu'elles se retiraient, et, sans quitter les cartes, il les salua d'un geste respectueux. Lorsqu'elles furent dans la rue, Mme de Roquevire dit avec sollicitude : — Appuyez-vous sur moi, cousine; vous m'avez fait grand'peur tantôt; vous étiez si pâle, qu'il m'a semblé que vous alliez tomber en défaillance.

Elles n'avaient qu'une rue à traverser pour gagner leur maison. En rentrant, Mlle de Gaubert monta à sa chambre sans rien dire et s'assit, le visage caché dans ses mains, en face de Mme de Roquevire. Celle-ci la considéra un moment avec inquiétude; puis elle s'écria en croisant les bras : — Eh bien! ma pauvre enfant, que dites-vous de cette rencontre? Vit-on jamais rien de pareil?

Mlle de Gaubert resta la tête baissée, et ne répondit pas.

— Un tel procédé passe toute imagination, reprit la veuve avec véhémence; n'êtes-vous pas indignée, outrée, confondue enfin?

— Non, ma cousine, répondit Mlle de Gaubert en relevant la tête et en tournant vers le ciel ses yeux mouillés de larmes et rayonnants d'une douce joie.

— Comment? Que dites-vous? s'écria Mme de Roquevire avec une sorte de stupeur.

— Je l'aime, je suis heureuse, murmura la pauvre fille.

— Vous voyez bien pourtant qu'il a oublié ses engagemens, qu'il ne songe pas à vous épouser, qu'il ne vous aime plus!

— Qu'importe? Il est revenu! s'écria Mlle de Gaubert avec un élan de généreuse tendresse, de passion opiniâtre et désintéressée; je ne tremblerai plus d'apprendre qu'il est mort, que la mer l'a englouti... A présent le tonnerre et les tempêtes peuvent gronder, je n'ai plus peur pour lui!... Je n'éprouverai plus les tourmens, les affreuses inquiétudes de l'absence. A chaque instant, je pourrai me dire qu'il est là, que je le rencontrerai peut-être. Ah! c'est trop de bonheur pour une pauvre créature qui a si longtemps souffert! Tantôt, quand je l'ai vu, quand j'ai entendu le son de sa voix, j'ai cru que j'allais mourir; la force me manquait pour supporter tant de joie... Qu'est-ce qui pourrait me faire souffrir maintenant? Si mon âme était accablée de quelque peine, je n'aurais qu'à me dire pour la faire cesser : Il est ici, celui que j'ai tant pleuré; il est ici, il ne partira plus.

— Ah! mon cher cœur, vous divaguez! dit la veuve consternée; pour votre gloire et pour votre repos, il faut vaincre cette inclination...

— C'est impossible, répondit-elle; je me suis accoutumée à vivre avec cette chaîne. Depuis bien des années, je n'ai pas passé un seul jour sans que celui que j'aime fût sans cesse présent à ma pensée. Malgré tant de douleur et d'angoisses, mon cœur a trouvé des douceurs infinies dans cet unique attachement. Ah! croyez-le bien, le bonheur d'aimer est encore plus grand que celui d'être aimée. L'amour que je porte à M. de Barbejas ne finira qu'avec ma vie; mais, soyez tranquille, cousine, ni mon honneur, ni ma bonne renommée n'en souffriront. Le monde est juste; il ne condamne pas celles dont le cœur est faible et la vie innocente. Quand j'étais dans la fleur de de ma jeunesse, j'ai aimé M. de Barbejas sans mystère et aussi sans reproches. Aujourd'hui je l'aimerai secrètement, humblement, ainsi qu'il convient à une pauvre fille qui n'a plus ni jeunesse, ni beauté, et quelque petite que soit la part qu'il me donnera dans son amitié, je m'en contenterai.

— Et s'il se mariait? dit la veuve.

— Je prendrais le voile, répondit sans hésiter Mlle de Gaubert.

Depuis son arrivée, Gaspar n'avait pas passé une seule fois sous les fenêtres de Mlle de Gaubert. Ce jour-là, en sortant de la maison où il l'avait rencontrée, il suivit pour rentrer chez lui la rue où elle demeurait. Le logis avait toujours le même aspect propre et soigné, mais tout était muet à l'intérieur, personne ne paraissait aux croisées; les rideaux étaient tirés partout, et l'on n'apercevait pas,

comme autrefois, entre les volets du rez-de-chaussée, le visage riant de la petite Jeannette qui filait en chantant, assise dans la salle basse. Cependant les résédas fleurissaient toujours au coin du balcon, et leurs tiges frêles, débordant entre les barreaux, semblaient secouer dans l'air leurs doux parfums. Gaspar soupira et passa en rasant le mur. En ce moment, Mlle de Gaubert travaillait penchée sur son métier à tapisserie. Elle ne se douta pas que celui qu'elle aimait était si près d'elle. Le vieux Sultan, endormi sur le tapis, releva la tête en flairant autour de lui; son instinct l'avait averti, mais il ne se dérangea pas.

L'officier de marine avait contracté pendant ses croisières des habitudes qui n'étaient pas générales à cette époque.

A pétuner il s'était mis,

comme dit Scarron le burlesque, et il avait rapporté de Hollande une provision de feuilles de tabac qu'il fumait volontiers, les pieds sur les chenets. Ce soir-là, il s'installa au coin du feu, bourra sa longue pipe de terre, et se mit à aspirer voluptueusement le gaz nauséabond qui s'exhalait du fourneau d'un brun huileux et remplissait la salle de ses émanations narcotiques. D'abord il se prit à réfléchir et à calculer de rechef ses dépenses et ses revenus, car une sorte de remords s'élevait dans son cœur, et il songeait avec quelque attendrissement au regard ému et furtif que Mlle de Gaubert avait jeté sur lui lorsqu'il était entré dans ce salon où on ne l'attendait pas. En l'état, il pouvait maintenir son rang sans s'imposer les dures privations auxquelles il avait été soumis jadis; mais en se mariant il devenait sujet à de plus lourdes obligations. La vanité du siècle voulait qu'une dame s'habillât autrement qu'une demoiselle, et ce n'était qu'à un certain âge que les femmes de condition pouvaient renoncer à leurs parures mondaines. Mlle de Gaubert était mise avec une extrême simplicité : grâce à son état de fille, elle pouvait se présenter partout en robe de taffetas uni, avec un mantelet noir et une coiffe de gaze; mais en devenant Mme de Barbejas, il lui fallait des dentelles et des bijoux. Or, tout compte fait, le revenu de la Ruine joint au revenu du cabaret de Gaubert était loin de suffire à ces nécessités fastueuses.

L'officier de marine bourra encore une fois sa pipe, se renfonça dans son fauteuil, et murmura avec un grand soupir : — Nous ne pourrions pas tenir notre rang dans le monde. Que la volonté de Dieu soit faite! le nom de Barbejas s'éteindra avec moi!

Mme CHARLES REYBAUD.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

IX.

L'HISTOIRE ET LES HISTORIENS DE LA HOLLANDE.

Il n'est guère d'histoire plus mal connue que celle des Pays-Bas. Les limites imposées par un territoire restreint à la langue nationale, la réserve naturelle au caractère hollandais, l'orgueil blessé des grandes puissances auxquelles la petite république des Provinces-Unies a autrefois disputé si vaillamment la terre et la mer, telles sont sans doute les causes du peu de retentissement qu'ont eu, au-delà du théâtre où ils se sont accomplis, des événemens dignes de mémoire. Des écrivains néerlandais ont à la vérité réclamé contre ce silence et cet oubli; mais qui les a lus? Je me propose d'indiquer quelques-unes des sources auxquelles l'histoire des Pays-Bas doit être puisée. J'ai dit ce qu'est aujourd'hui la nation hollandaise : je dois montrer encore comment se sont développés ses institutions, son commerce et ses rapports extérieurs. Ainsi se compléteront mes précédentes études sur la Néerlande (1).

Quelles sont les origines de la population actuelle des Pays-Bas? L'opinion générale des historiens, et notamment de Junius, Dousa, Grotius et Scriverius, est que les modernes Néerlandais descendent

(1) Voyez les livraisons du 1er juillet, 15 août, 15 octobre, 15 décembre 1855, 1er mars, 1er mai, 15 juin, 15 octobre 1856.

des anciens Bataves. Les Bataves furent de tout temps les alliés des Romains. Même après l'insurrection de ces barbares sous Civilis, des rapports d'amitié se rétablirent entre eux et les conquérans du monde. On comprend que l'amour-propre national des Hollandais attache une certaine importance à une filiation qui leur donne pour souche une race vaillante, libre, combattant à côté du premier peuple de l'univers. Ce point d'histoire a pourtant été controversé. Épuisés par de continuelles levées de troupes et par de sanglantes batailles, dont le succès fut souvent dû à leur valeur, les Bataves, ces derniers soutiens de l'empire chancelant, ont, dit-on, vraisemblablement été écrasés et anéantis dans la chute de l'ancienne Rome. Les flots de nations germaniques, les Saxons, les Franks, les Cauches, en se précipitant sur les limites de l'empire romain, durent balayer au loin les alliés, les frères d'armes du peuple déchu (*socii, amici et sodales populi romani*), et effacer les traces d'une existence sociale qui leur était odieuse. En fait, vers 470, le nom des Bataves disparaît de l'histoire pour ne plus se montrer; il n'en est fait aucune mention dans la suite des changemens que subit le théâtre de leur ancienne puissance. « Cette nation, dit un historien hollandais du XVIIIe siècle, Wagenaar, semble avoir été en partie exterminée par les armées latines, en partie transplantée par les Romains, en partie détruite par les aventuriers venus du Nord ou arrachée du sol natal, en partie mêlée aux Franks, aux Saxons, aux Frisons, tellement qu'à dater du Ve siècle il est difficile de trouver beaucoup de sang batave dans les veines de ceux qui habitent l'ancien territoire de ces barbares. » De telles raisons doivent sembler spécieuses au point de vue de l'histoire; mais la physiologie moderne apprécie autrement les faits. Des déluges d'hommes peuvent accourir, remuer la terre et la couvrir comme font les flots de l'océan : les qualités de la race originelle n'en restent pas moins empreintes sur l'histoire, sur le sol, sur les mœurs, sur le caractère national; elle a créé le moule. La science ethnologique donne ainsi raison à l'opinion de Grotius, qui veut que les envahisseurs de l'île de Batavie, *insula Batavorum,* aient été absorbés l'un après l'autre par l'influence des Bataves.

J'indiquerai seulement à grands traits les principaux changemens qu'a traversés la Néerlande sous la période de la féodalité. Dès le Xe siècle (923), la Hollande a été gouvernée par des comtes. Les autres provinces avaient également des chefs qui relevaient plus ou moins de l'empereur : l'Utrecht avait ses évêques, la Gueldre ses ducs, la Frise ses *princes* ou *rois*. Toutes ces provinces et celles de la Belgique moderne, — l'Artois et les Flandres françaises, — s'entre-déchiraient et s'opprimaient l'une l'autre tour à tour, tandis que presque toutes avaient cruellement à souffrir des invasions des Nor-

mands. Peu à peu, soit par des mariages, soit par des conquêtes, se forma l'agglomération politique des diverses parties de la Néerlande, quoique jusqu'à nos jours les traces des anciens états séparés et presque indépendans de l'empire se retrouvent, ici dans les Frisons, là dans les habitans de la Gueldre, plus loin dans les Hollandais proprement dits, comme en Belgique dans les Wallons et les Flamands. La célèbre et romanesque Jacqueline de Bavière se vit forcée de se démettre du comté de Hollande, lequel passa alors à la maison de Bourgogne. Déjà Charles le Hardi, duc de Bourgogne, avait réuni sous son autorité presque toutes les parties de la Néerlande et de la Belgique : il avait conçu le projet de les ériger en un royaume auquel il voulait donner le nom de son duché. L'empereur Frédéric III et le roi de France Louis XI contrarièrent ce plan. Enfin Charles-Quint étendit son sceptre sur toutes les provinces des Pays-Bas, dont il laissa l'héritage à Philippe II. Toutefois il s'en fallait de beaucoup que ces membres formassent un corps : chaque province gardait ses états, avec un gouverneur, un lieutenant ou un stadhouder. Aussi, lorsque Philippe II, aspirant à une sorte d'unité politique et religieuse, voulut violenter ces restes de nationalités éparses, il rencontra dans les esprits une résistance indomptable. Sous son gouvernement, les Pays-Bas étaient d'ailleurs inondés par ses compatriotes, dont le caractère hautain et fastueux froissait le simple et libre génie des Frisons, des Saxons et des Flamands. Une catastrophe était inévitable. Déjà la province de Hollande formait le noyau de l'*union* qui s'était préparée depuis longtemps contre l'unité artificielle essayée par l'étranger. Cette province, successivement possédée par les maisons de Lorraine, de Hainaut, de Bavière, de Bourgogne et d'Autriche, puis par les Espagnols, avait passé par des fortunes diverses, mais toujours plus ou moins imposées, jusqu'au jour où, suivant l'exemple des autres provinces confédérées, elle ressaisit enfin son indépendance nationale.

La vie des peuples commence avec la liberté. Aussi, malgré l'intérêt que peuvent présenter les âges chevaleresques (1), mes recherches historiques se limiteront à la renaissance des Pays-Bas, sous l'empire d'une constitution qu'ils s'étaient donnée. L'histoire de la Hollande, à partir de cette époque, nous est conservée par trois or-

(1) Il est curieux de voir comment le régime du moyen âge a fini dans les Pays-Bas. La souveraineté de ces petits états féodaux a été plus d'une fois un objet de commerce. La seigneurie indépendante de l'île d'Ameland fut vendue par les héritiers du dernier seigneur van Camminga, en vente publique, pour une somme de 170,000 florins, et cela au stadhouder de la Frise. Une autre seigneurie, Westerwolde en Groningue, fut achetée par un négociant d'Amsterdam, Willem van den Hoove, qui la revendit en 1619 à la ville de Groningue pour la somme de 140,300 florins.

dres de témoignages bien distincts, d'abord les monumens et les traditions locales, puis les travaux historiques proprement dits, enfin les relations des hardis marins qui fondèrent la grandeur coloniale du pays.

I.

Une des périodes de l'histoire de la Hollande qui a laissé le plus de traces dans les monumens et dans la physionomie extérieure des cités néerlandaises est le grand mouvement qui, au XVIe siècle, souleva les forces vives de la nation contre la domination étrangère. A partir de Briel, la première place dont s'emparèrent les Hollandais, on peut suivre pas à pas les progrès et les alternatives de cette guerre sainte. La ville de Harlem, par exemple, porte encore les cicatrices de la lutte héroïque et désespérée qu'elle soutint contre les Espagnols. Je me suis promené plus d'une fois autour des vieux remparts de cette ancienne place forte, aujourd'hui déchirés par des lézardes, percés de maisons neuves qui s'encadrent fièrement entre les bastions troués par les arbres qui végètent jusque dans la pierre, et dont l'ombre se prolonge à la surface du canal : la vue de cette enceinte et des portes, sombres défilés qui serpentent jusque dans la ville, me retraçait les principales circonstances du siége. Dès ce temps-là, les remparts de Harlem étaient mauvais, je parle des murailles; mais le patriotisme des habitans se chargea de couvrir cette vieille cité, et un tel boulevard se montra inexpugnable.

Le siége de Harlem précéda celui de Leyde. Les avertissemens ne manquaient pas. Amsterdam, qui ne s'était point encore déclarée ouvertement pour la cause de la réformation et de l'indépendance, représenta aux habitans de Harlem les dangers de la résistance dans laquelle ils s'engageaient, le nombre et la discipline de l'armée ennemie, le peu de confiance qu'on devait placer dans le prince d'Orange, lequel n'avait pas encore réussi à délivrer une seule ville assiégée. Devant ces conseils de la prudence humaine, les citoyens hésitaient. Une harangue hardie et animée de Wybald van Ripperda, capitaine de la garde bourgeoise, domina leur irrésolution. Il leur rappela le sang de leurs concitoyens qui venait de couler sur les ruines de Naarden et la fidélité qu'ils avaient jurée au prince d'Orange. Ce discours fut accueilli par un cri unanime d'enthousiasme : « Oui, répondirent les citoyens de Harlem, chacun de nous donnera sa vie pour la défense de la ville et le triomphe de la bonne cause. » Les images furent aussitôt arrachées des églises, et on établit partout le service du culte réformé. Le 9 décembre 1572, don Frédéric, lieutenant du duc d'Albe, marcha contre Harlem avec

soixante compagnies d'infanterie espagnole, seize d'Allemands, vingt de Wallons, et quinze cents chevaux. Ces forces étaient accablantes, comparées à celles des assiégés. La garnison ne comptait guère tout d'abord au-delà de quinze cents hommes; mais chaque citoyen devint soldat. Les femmes elles-mêmes coururent aux armes. Kenau Hasselaer, veuve d'un certain rang et d'une assez grande fortune, forma un régiment de trois cents femmes, qui, tout en conservant le costume de leur sexe, n'en montrèrent pas moins une intrépidité virile. Les opérations du siége s'ouvrirent toutefois sous de mauvais auspices pour les assiégés. Don Frédéric, couvert par un épais brouillard comme par un manteau, s'empara du fort de Sparendam, situé à peu de distance de la ville. Il put ainsi jeter ses ouvrages d'attaque et de retranchemens sans être inquiété par le feu de la garnison. J'abrège l'histoire de ce siége mémorable. A peine une brèche était-elle ouverte qu'on la fermait aussitôt avec du bois, des sacs, de la terre et tout ce qu'on avait sous la main. Les habitans passèrent les longues nuits d'hiver à construire un mur intérieur, plus haut et plus fort que l'ancien, dont l'ensemble menaçait ruine. Riches et pauvres, adultes et enfans, hommes et femmes, tout le monde concourut aux travaux de défense, mania la bèche et la pioche. Il ne se passait presque pas un jour sans qu'un assaut fût livré par les assiégés aux assiégeans. Plus d'une fois les Hollandais s'élancèrent sur les tranchées de l'ennemi, pillèrent et brûlèrent ses tentes.

Le froid était rigoureux, mais l'hiver devint un allié; les élémens semblaient prendre le parti de la Hollande. Les habitans de Harlem recevaient constamment des habitans de Leyde des vivres et des munitions qu'on conduisait sur des traîneaux à travers le lac changé en une mer de glace. Des renforts de troupes leur arrivaient par la même voie. Malheureusement pour les assiégés, la sévérité de la saison se détendit, et le printemps, qui réjouit toute la nature, vint aggraver la triste situation de la ville. Quoique les Espagnols eussent fait de larges brèches près de la porte de la Croix et de Saint-Jean, leurs assauts furent repoussés à deux reprises, et, après sept mois d'hostilités infructueuses, après avoir essuyé une perte de dix à douze mille hommes, ils furent obligés de lever le siége, en se bornant à tenir la place bloquée. Bossu néanmoins profita du dégel pour couper la digue qui retenait les eaux entre l'Y et la mer de Harlem. Il ouvrit par ce moyen un passage à travers lequel une escadre composée de soixante chaloupes de guerre entra dans le lac et vint stationner devant la ville. Ce lac a été puni : l'historien chercherait aujourd'hui vainement les vagues de celui qui, enfant de la Hollande, dit un poète, osa porter les vaisseaux ennemis jusque dans l'intérieur des terres.

Cependant la situation de cette ville bloquée devenait chaque jour plus lamentable. Les provisions commençaient à manquer. Un grand nombre des habitans avaient péri par la faim. Les rues étaient encombrées de malades et de mourans. Les amis des assiégés essayèrent à plusieurs reprises de leur envoyer des vivres, mais sans succès. Les habitans prirent alors la résolution de se former en un corps d'armée, de mettre leurs femmes et leurs enfans au centre, et de s'ouvrir un chemin, l'épée au poing, à travers les lignes de l'ennemi. Les troupes allemandes qui étaient dans la ville refusèrent seules de se joindre à une entreprise si audacieuse. Instruits de cette intention et craignant les effets du désespoir, les Espagnols envoyèrent un parlementaire qui promit grâce et amnistie à la condition que la ville se rendrait et remettrait cinquante-sept de ses principaux membres entre les mains des *maîtres légitimes*. Il était convenu aussi que les habitans pourraient racheter du pillage leurs maisons et leurs biens en payant une somme de 240,000 florins. Des conditions aussi dures n'auraient jamais été acceptées, si le mot de clémence n'avait point été prononcé par l'ennemi. Lorsque les Espagnols firent leur entrée dans la place, ils trouvèrent la garnison réduite de quatre mille à dix-huit cents hommes. Trois jours s'écoulèrent; on comptait sur la parole donnée, et les habitans avaient mis bas les armes. Tout à coup Ripperda, le gouverneur de la ville, et les cinquante-sept notables qui avaient été remis en otage subirent le dernier supplice. Quatre bourreaux furent ensuite requis pour une autre tâche, et deux mille hommes, parmi lesquels des soldats de la garnison, des habitans de la ville, des ministres du culte protestant, furent froidement immolés. La boucherie touchait à sa fin, les assommeurs étaient fatigués; les victimes qui restaient dans les prisons furent liées deux à deux et jetées dans le lac de Harlem. Le siége avait duré du mois de décembre 1572 jusqu'au mois de juillet 1573. Le triste dénoûment d'une résistance si longue et si vaillante jeta d'abord la consternation dans les Provinces-Unies; mais une cause n'est point perdue tant que le sentiment du droit n'est point éteint. Quatre ans plus tard, les Hollandais rentrèrent en possession de Harlem. Les souvenirs du siége sont conservés dans l'hôtel-de-ville, élégant édifice : là j'ai vu, non sans émotion, un vieux tableau qui représente l'état de cette malheureuse cité durant les sombres jours où elle donna à la Néerlande l'exemple d'un héroïque dévouement (1).

L'histoire de la Hollande, nous l'avons dit, se raconte elle-même dans les monumens; elle est là partout visible et en quelque sorte

(1) On m'a également montré des pièces relatives à l'histoire du siége dans les archives de la maison de ville, où j'ai été conduit par M. le professeur van Breda.

vivante : il ne manque jusqu'ici que l'historien. S'agit-il, par exemple, de la mort tragique du Taciturne? Les moindres circonstances du crime sont expliquées, commentées par la vue des lieux et des objets que l'esprit conservateur des Hollandais a sauvés de l'oubli. Tout cela donne la physionomie des faits. Le lieu de la scène est à Delft, dans un vieux bâtiment massif avec des fenêtres cintrées, une porte étroite et un bas-relief de style bourgeois au-dessus de la porte. Cette maison, dont on a fait une caserne, a conservé le nom de *Prinsenhof* (cour du prince). C'était la résidence du prince d'Orange. Le prince ce jour-là venait de dîner. On peut suivre de l'œil le chemin qu'il parcourut à travers une cour qui conduit à un antique escalier dans le goût flamand. Là se tenait caché l'assassin. Une inscription hollandaise vous dit sur quelle marche de l'escalier le *père de la patrie* tomba. Des traces sur le mur vous indiquent où les balles ont frappé. Le coup de feu fut nécessairement tiré à bout portant. La balle de plomb extraite de la blessure est conservée au musée de La Haye avec l'habillement que portait ce jour-là le prince d'Orange, un simple pourpoint de cuir, taché de sang, percé par les balles, et qui porte encore la trace de la poudre. Vous pouvez suivre la fuite de l'assassin Balthazar Gerards : voici, derrière la maison du Taciturne, les remparts qu'il escalada et le canal qu'il se proposait de traverser à la nage. En face de l'habitation du prince d'Orange s'élève une vieille église, et au-dessus de cette église une tour qui penche. La tour est surmontée au sommet par quatre cônes de pierre. L'église, d'une architecture sévère et dont les lignes ont été effacées par le temps, semble comme attristée par le souvenir d'un crime (1). C'est dans une des chambres de cette tour séculaire que fut enfermé Gerards pendant la nuit qui suivit l'assassinat. La copie de la sentence par laquelle il fut condamné à mort se trouve au musée de La Haye. J'ai vu à Delft la salle dans laquelle fut transporté le prince d'Orange blessé. Dans cette salle sombre et morose, je crus entendre les dernières paroles du Taciturne : « Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi et de mon pauvre peuple! » Il expira dans les bras de sa sœur et de sa femme, la fille de Coligny, qui avait déjà vu son père tué d'une manière semblable à la Saint-Barthélemy (2).

Après la mort l'apothéose. Comme il arrive souvent, l'assassin

(1) Il y a deux ou trois années, un libraire de La Haye acheta à une vente publique la *confession* de Balthazar Gerards, qualifiée d'authentique et d'autographe. Cette pièce, qui a donné lieu à beaucoup de discussions historiques entre les savans de la Hollande et de la Belgique, a passé dans les archives de ce dernier royaume.

(2) La maison de Louise de Coligny est à La Haye sur le *Plein;* on en a fait le ministère des colonies.

avait manqué son but : il avait cru frapper dans le prince d'Orange la cause de la réformation, il venait au contraire de donner à cette cause la consécration du martyre. Il existe à Delft, sur la grande place, devant l'hôtel-de-ville, une église d'un goût plus délicat que le vieil édifice qui fait face à la maison du Taciturne. Cette *église neuve* est le Westminster de la Hollande. Là s'élève le tombeau érigé par les Provinces-Unies à la mémoire du libérateur. Sans partager l'admiration des Hollandais pour ce monument, qui laisse beaucoup à désirer au point de vue de l'art, j'ai visité avec un intérêt profond la dernière demeure d'un grand homme qui sut fonder et respecter les libertés de la vieille Néerlande. Le Taciturne n'était point exempt de défauts : quelques historiens lui reprochent, non sans raison, une ambition dissimulée : peut-être mourut-il à temps pour sa gloire; mais il serait injuste de méconnaître les services qu'il rendit aux Pays-Bas. Les Hollandais n'ont pas oublié une des circonstances de la vie du prince et un de ses attachemens. Ils lui ont donné pour compagnon de son dernier sommeil un allié fidèle, un ami, — son chien. La figure de l'animal est sculptée en marbre et repose au pied de l'image de son maître. Ce chien sauva, dit-on, la vie au prince dans une surprise de nuit; la tradition ajoute qu'après la mort du Taciturne, il se laissa périr de faim. En Hollande, la poésie s'attache à ces souvenirs de la vie privée.

L'histoire de la Néerlande contient des pages sanglantes : quelle histoire n'a pas les siennes? Dans la ville de La Haye se dresse le *Binnenhof,* berceau de la résidence, masse d'édifices et de maisons qui appartiennent à différens styles d'architecture, un peu étonnés de se voir réunis, mais dont l'ensemble est imposant. Là siégeaient les anciens états-généraux et les états de la province de Hollande. Dans l'enceinte de cette cour tomba au commencement du XVIIe siècle la tête du vieux Oldenbarneveldt, un des fondateurs de la république des Provinces-Unies, qui mourut martyr d'un dogme politique, celui de la délimitation des pouvoirs dans un état libre. Là j'ai visité, non sans intérêt, la salle où la première chambre du royaume tient aujourd'hui ses séances : cette salle est pleine de souvenirs. Sur les murs, ornés comme ils l'étaient alors, on croit voir se lever, pour prendre part aux délibérations, les ombres des frères de Witt et de tous les hommes d'état qui ont fondé la grandeur maritime et politique des Provinces-Unies. L'œil de l'historien cherche encore leur place dans ces lieux témoins de leur élévation et de leur chute honorable. La mort tragique des frères de Witt est pour ainsi dire écrite sur les pierres de la prison située à deux pas du *Binnenhof.* Cette prison, dite *Gevangenpoort,* existe encore; elle s'étend dans l'épaisseur de vieux murs creusés en arcade. J'ai vu la chambre dans laquelle fut enfermé

Cornelis de Witt sur la fausse inculpation d'avoir voulu attenter à la vie du prince d'Orange. Le prisonnier venait de subir la question : il reposait sur son lit, le corps brisé, l'âme indomptable. Tout le temps qu'avait duré la torture, il avait opposé à la douleur un front calme, à ses accusateurs un regard ferme et dédaigneux, à ses juges ces vers d'Horace : *Justum et tenacem propositi virum...* A côté de lui, son frère lui lisait la Bible. Jean de Witt, ex-pensionnaire de Hollande, était venu à la prison sur l'avis que son frère Cornelis le demandait : c'était un piége. Des hommes armés de haches et de marteaux frappent à la porte; le geôlier, intimidé ou séduit, cède à leurs menaces. Les furieux s'élancent par un escalier vers la chambre où étaient les frères de Witt, qui, au milieu de tout ce tumulte, avaient conservé un admirable sang-froid. On force les victimes à se lever et à suivre leurs ennemis sur la place. Les deux frères s'embrassent dans un dernier adieu et se mettent en devoir de descendre l'escalier. Ils avaient à peine fait deux ou trois pas, lorsqu'un coup vigoureux, asséné par derrière, précipita au bas de l'escalier Cornelis, qui s'appuyait au bras de Jean. Traîné à quelque distance de là par les rues, foulé aux pieds et hideusement frappé, il ne fut bientôt plus qu'un cadavre.

On montre encore, sous l'arche qui sert de communication entre le *Binnenhof* et le *Plaats*, une petite porte enchâssée dans la muraille : c'est par cette porte qu'on fit sortir Jean de Witt. Le *Plaats* est une place entourée de maisons, où le sang a plus d'une fois coulé. Une espèce de triangle en pavés blancs, avec une pierre au milieu, indique qu'en cet endroit, le 22 décembre 1392, fut massacrée Adélaïde de Poelgeest, maîtresse d'Albert, comte de Hollande. Sur cette place, Jean de Witt parut la tête nue et ensanglantée devant la multitude. C'est entre le lieu où périt Adélaïde de Poelgeest et les arbres du *Vijverberg* que, frappé d'un coup de lance dans la figure, insulté, blessé au cou, il tomba sur ses genoux en tournant les yeux vers le ciel et en priant. Un coup de feu l'abattit. Le *Vijverberg* (montagne de l'étang) forme une plaine qui d'un côté est couverte par des allées d'arbres, et de l'autre côté se creuse en un étang ou vivier. Ce n'est que dans un pays plat comme la Hollande qu'une élévation de terrain aussi peu sensible peut obtenir le nom de *berg* (colline). Le cadavre, hideusement maltraité, fut traîné sur une petite pelouse qui s'élève tout près du lieu de supplice, et qu'on nomme *Groene zoodje*. Je laisse à l'histoire le triste soin de raconter les actes de barbarie commis sur les restes inanimés de ces deux grands citoyens. Des gravures du temps, conservées dans la collection de M. Wintgens, représentent ces atrocités, auxquelles les femmes prirent une part active et exécrable. La nuit cacha du moins sous son voile une partie de ces horreurs.

A côté de la trace des événemens tragiques, l'historien aime à retrouver le souvenir des inventions utiles qui ont accru le bien-être et les lumières du genre humain. Douze villes de la Grèce se disputaient l'honneur d'avoir donné naissance à Homère : il n'est donc point étonnant que deux cités de l'Europe moderne réclament la gloire d'avoir servi de berceau à la découverte de l'imprimerie. J'ai lu dans la ville de Harlem, au pied d'un monument élevé à la mémoire de Laurent Coster, cette inscription hardie : *Laurentio Costero, Harlemensi viro consulari, typographiæ inventori vero monumentum hoc erigi curavit collegium medicum.* Les titres sur lesquels s'appuie cette prétention nationale sont déposés à l'hôtel-de-ville de Harlem, à la bibliothèque publique de La Haye et dans quelques collections particulières, entre autres celles de MM. Enschédé et Schinkel. Ces monumens typographiques, qui sont en même temps les pièces du procès, méritent à coup sûr l'intérêt de l'historien. Un des premiers livres qu'on suppose avoir été imprimés dans les ateliers de Jean Coster est le *Speculum salvationis humanæ.* On le conserve dans l'hôtel-de-ville avec l'Apocalypse, *l'Art de bien mourir* (*Ars moriendi*), l'*Histoire de la vierge Marie,* et quelques autres ouvrages. L'inépuisable obligeance des bibliothécaires de La Haye m'a ouvert les trésors de la collection d'incunables, une des plus riches et des plus curieuses qui existent au monde. Là existe un exemplaire de la *Bible des Pauvres*, imprimée en caractères fixes. On peut suivre en quelque sorte à vue d'œil, sur des fragmens réunis et confrontés avec art, le passage de l'imprimerie tabellaire aux lettres mobiles. La bibliothèque de La Haye possède entre autres une pièce de conviction unique : c'est un *Donat* (1) des plus anciens et complet. Plus de six cents monumens typographiques racontent ainsi l'enfance d'une invention à laquelle la civilisation moderne doit une partie de ses conquêtes morales. La plupart des premiers spécimens de l'art typographique ont été retrouvés par hasard dans les reliures d'anciens livres. La conséquence que les bibliophiles néerlandais tirent de cette collection d'incunables, c'est que de 1420 à 1440 il existait à Harlem un atelier dans lequel les caractères mobiles ont été pour la première fois employés.

L'impartialité m'oblige à dire que l'Allemagne traite ces prétentions avec un suprême dédain. « Si vous avez, dit-elle, des monumens typographiques dont la date soit antérieure à la Bible de Mayence, imprimée en 1457, montrez-les; autrement résignez-vous au silence. Qu'est-ce que prouvent vos pages informes de livres oubliés, anonymes, sinon que vos imprimeurs étaient maladroits?

(1) On appelait *Donats,* du nom de l'auteur, *Donatus,* des livres d'instruction élémentaire.

Parce qu'ils faisaient mal, vous en concluez qu'ils ont fait les premiers; nous en concluons, nous, qu'ils n'ont pas su imiter les bons modèles. » A cela que répondent les Hollandais? « Une découverte ne se produit point tout de suite avec un caractère de perfection. Cette période d'enfance et de tâtonnement, qui signale l'aurore de toutes les inventions humaines, nous la retrouvons précisément dans les traits de notre typographie embryonnaire. Votre Bible de Mayence porte au contraire le cachet d'un art très avancé. L'imprimerie n'a pas dû commencer par là. Une chronique allemande de 1499 reconnaît que si l'art de la typographie a été développé à Mayence, cet art avait d'abord été trouvé en Hollande. Les expressions latine et germanique dont se servent les chroniqueurs allemands pour désigner l'imprimerie indiquent plutôt le perfectionnement d'une découverte que la découverte elle-même; ils attribuent à Harlem l'*adinventio*, l'*uyrbildung*. »

J'ai cherché, entre les deux camps, à me faire une conviction réfléchie : la chose m'était peut-être plus facile qu'aux Allemands et aux Hollandais, car je suis juge désintéressé dans le débat. Si l'on s'arrête uniquement aux faits matériels, aux dates connues, l'invention de l'art typographique revient sans contredit à l'Allemagne; mais si l'on consulte les inductions morales, si l'on prend la peine de confronter et de vérifier les types, si l'on recueille les indices historiques, on arrive à cette conclusion, qu'antérieurement à la Bible de 1457 il existait en Hollande, selon toute vraisemblance, une école de typographie. Cette école avait son caractère à elle, caractère informe, enfance de l'art (1). Elle s'est maintenue et conservée quelque temps, n'empruntant rien à l'Allemagne, se perfectionnant elle-même pas à pas, mais toujours dans son type, dans sa donnée. Elle a laissé en Hollande des monumens nombreux qui ne se retrouvent nulle part ailleurs, ni en Allemagne, ni en Angleterre, ni en Italie, ni en France. L'imprimerie continua d'être ainsi dans les Pays-Bas en progrès sur elle-même jusqu'au jour où des ouvriers allemands vinrent s'y établir et apportèrent avec eux les types de Guttemberg.

Laurent Coster, dont le vrai nom était *Lourens Janszoon Koster*, était un citoyen de la ville de Harlem, dans laquelle il naquit vers 1370. Il remplissait les fonctions de trésorier de la ville et quelques autres charges importantes. On voit encore sur la place, en face de la cathédrale, l'endroit où étaient ses ateliers, *Costeri ædes typographiæ natales*. En 1823, lors du quatrième jubilé séculaire de cette invention, que s'attribuent les Hollandais, un monument fut érigé en

(1) Il existe sur cette question de priorité un livre, quelque peu tranchant, de M. J. Scheltema. Faust, à l'en croire, ne serait qu'un ravisseur qui aurait volé le secret de son maître.

l'honneur de Jean Coster dans le bois de la ville (*Haarlemmerhout*). La Hollande a encore élevé, en 1856, à l'inventeur présumé de la typographie une nouvelle statue, qui a été l'occasion de fêtes enthousiastes. Les Hollandais réclament, en fait de typographie, une autre gloire que nul ne leur conteste : on leur doit ces belles éditions qui font la joie des connaisseurs. C'est dans les Pays-Bas qu'il faudrait écrire l'histoire des Elzevirs. Le *Museum Westreenianum* (1), à La Haye, ouvert une fois par mois au public, selon les intentions du légataire, contient plusieurs de ces petits chefs-d'œuvre qu'on dirait imprimés avec des lettres de diamant. L'imprimerie néerlandaise a aussi rendu à la littérature et à la philosophie un autre ordre de services en accueillant, au XVIIe et au XVIIIe siècle, la pensée française, alors proscrite en France et dans le monde entier. Presque tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV, puis les encyclopédistes ont trouvé dans les presses d'Amsterdam le moyen de répandre leur influence en Europe. Ces éditions d'ouvrages qui ne pouvaient voir le jour dans le pays où ils avaient été conçus ont fait la réputation de plusieurs maisons de librairie. La révolution de 1789, en introduisant en France la liberté de la presse, soutira bientôt toute la sève qui alimentait cette branche de commerce dans les Pays-Bas. Aujourd'hui ces librairies qui ont donné l'hospitalité à la pensée libre, et qui ont fait la fortune de certains noms tout en s'enrichissant elles-mêmes, ne sont plus qu'un souvenir; mais ce souvenir mérite qu'on s'y arrête.

Si l'on voulait raconter l'histoire économique de la Hollande (2), l'aspect du pays et des populations attentivement interrogé pourrait aussi servir à compléter en plus d'un point les documens écrits. A observer de près le Hollandais, on reconnaît tout de suite qu'un des principaux traits de son génie industriel est de tirer les infiniment grands des infiniment petits. Nulle part ailleurs, je crois, on ne trouve tant de mains occupées à recueillir et à transformer des objets doués par la nature d'une mince utilité. J'ai vu à Zwol des

(1) Le créateur de ce musée était un excentrique : personne de son vivant, pas même ses amis, pas même ses collègues, les directeurs de la bibliothèque royale de La Haye, n'avait été admis à visiter les richesses qu'il accumulait secrètement et sans cesse. Un jour cependant il s'était décidé à introduire les directeurs de la bibliothèque dans cet Eldorado de l'art typographique, à la condition qu'ils seraient vêtus de robes de chambre sans poches, qu'il les conduirait et les ramènerait lui-même; mais au moment de l'exécution de ce singulier programme, le cœur lui manqua, et il ne fut plus question d'aucune visite au Musée Westréenien jusqu'à la mort du fondateur.

(2) Pour s'initier aux ressources économiques du pays, on peut consulter l'ouvrage du Frison Simon Styl, celui de M. E. Lusac, *la Richesse de la Hollande*, publiés dans le siècle précédent; puis les travaux du comte de Hogendorp, dont une nouvelle édition annotée vient d'être donnée par M. Thorbecke; l'*Histoire du commerce de la Hollande*, de M. van Rooy; des traités séparés de MM. Koenen, van Heemskerk, Sloet, Moltzer, etc.

bateaux à voile entièrement chargés de joncs qui croissent dans les îles et les marais de la Nord-Hollande. Ces joncs servent à tresser des nattes, industrie obscure, mais qui occupe des milliers de familles. A Noordwolde, la fabrication des petits paniers est une source de travail et d'aisance. Tout ce qui fait vivre l'homme, tout ce qui donne du pain et des vêtemens à la population ouvrière ou agricole est respectable. Les ruisseaux de la Néerlande nourrissent de petits poissons dont l'écaille sert à faire des perles; la pêche de ces poissons, l'engraissage des veaux sur les côtes du Zuiderzée, la culture des navets dans la Hollande septentrionale, la fabrication des sabots, l'entretien des arbres à fruit, toutes ces forces humbles et occultes de la fortune publique ont contribué pour une certaine part à l'état florissant d'un pays qui a soutenu de longues guerres contre les élémens et contre les puissances étrangères. Dans l'Overyssel, la chasse aux canards sauvages donne des résultats qui ne sont point à dédaigner (1). N'oublions pas les industries maritimes. La pêche des huîtres et des moules est une source de produits pour les populations de la Zélande et du Texel (2).

L'esprit hollandais, si minutieux et si pratique, n'a pourtant pas toujours résisté à l'attrait des chimères. Certaines vieilles maisons de Harlem portent des inscriptions hollandaises annonçant que les

(1) Cette chasse est d'ailleurs une des plus ingénieuses qu'on puisse voir : des canards apprivoisés s'élèvent dans l'air et attirent les canards sauvages; de petits chiens, dressés à un tel exercice, poursuivent ces derniers dans des marécages ou sur les bords d'un canal où ils vont se prendre eux-mêmes dans des filets. L'homme qui préside à la chasse tient dans la main un charbon flambant pour se dissimuler dans la fumée : il a ainsi trouvé l'art de se rendre invisible.

(2) La partie ouest de l'île de Texel fournissait en 1853 quarante petits bateaux chargés de disputer ces coquillages aux vents et aux marées. Les habitans de l'île s'occupaient de cette pêche pendant une partie de l'année et obtenaient 590,000 huîtres, dont la vente s'élevait à 6,000 florins. Dans la Zélande, la pêche des moules et des huîtres se faisait à Bruinisse en 1853 avec soixante-dix bateaux. On tire ces coquillages hors de la mer dans des filets à mailles de fer. Un poissonnier de La Haye me racontait un jour ses tribulations et son désappointement à propos d'une entreprise qui se présentait d'abord sous d'heureux auspices. Les pêcheurs de Scheveningen étaient venus lui rapporter qu'ils avaient découvert à quelque distance de la côte un banc d'huîtres. Le marchand, séduit par cette perspective, fit acheter dans la Zélande tout un matériel considérable et s'embarqua lui-même avec les pêcheurs pour diriger l'expédition. On rencontra le banc d'huîtres à l'endroit indiqué; mais les bâtimens de Scheveningen n'étaient pas construits de manière à réussir dans cette nouvelle manœuvre. Ils ne se trouvèrent ni assez forts ni assez profonds pour résister au roulis de la mer; ballottés par le mouvement des vagues, les filets ne firent qu'effleurer le banc d'huîtres, qui demeura insaisissable. Il fallut abandonner cette mine, qui promettait des résultats si fructueux. Le marchand revint avec une douzaine d'huîtres qui lui avait coûté 6,000 florins. « Et pourtant, ajoutait-il, le banc est encore là! » Cette industrie est d'ailleurs pleine de hasards; il y a des hivers où dans les parcs le propriétaire perd jusqu'à dix mille huîtres d'un coup. Ces chances expliquent le prix élevé de ce mets, fort recherché sur les tables riches de la Hollande.

propriétaires de ces antiques et vénérables demeures ont subi autrefois de grandes pertes, par suite des perturbations nombreuses introduites dans les fortunes. Ces inscriptions mystérieuses font allusion à la manie des tulipes. L'amour des fleurs ne jouait d'ailleurs dans ces combinaisons financières qu'un rôle très secondaire. Les innocentes tulipes étaient le prétexte, non le but de marchés à terme dans lesquels s'engageaient avec une fureur extrême les boursiers du temps. Les fameux oignons furent assimilés aux différens effets des fonds publics, et, comme ceux-ci, achetés ou vendus à des prix qui variaient de jour en jour. Les parties liquidaient ensuite leurs comptes à des époques fixes. C'était ainsi un jeu nouveau et prodigieux, où tous les citoyens pariaient les uns contre les autres. « Avant que la saison des tulipes fût passée, dit un écrivain hollandais, il y avait plus d'oignons cotés sur la place que, selon toute vraisemblance, les jardins de la Hollande n'en pouvaient fournir. » Quelques-uns de ces oignons célèbres n'ont en effet jamais existé. Le *semper augustus*, qui fut l'objet d'achats et de ventes frénétiques, n'a nulle part été vu en fleur. On jouait alors sur les tulipes comme on a joué de nos jours sur les actions de chemins de fer. Le gouvernement de la Hollande dut prendre des mesures pour réprimer cette soif d'agiotage. Aujourd'hui les tulipes ont cessé d'être des valeurs financières, mais elles n'en continuent pas moins de s'épanouir, précieuses et fières, dans les plates-bandes des jardiniers fleuristes. J'ai visité dans la ville de Harlem ces cultures historiques. Les tulipes de choix réunies dans ces musées de la nature m'ont paru fort belles, mais pas plus belles (j'avoue humblement mon ignorance) que d'autres tulipes vulgaires devant lesquelles les connaisseurs lèvent les épaules. Quelques-unes de ces folles maîtresses pour lesquelles d'anciens amans se sont ruinés coûtent encore des sommes assez considérables (1,000 florins par exemple); ces prix, quelque extravagans qu'ils soient, ne sont plus en rapport avec les évaluations chimériques attachées jadis à des fleurs qu'on n'a jamais vues. C'était peut-être là leur mérite.

Deux établissemens publics jettent encore un jour précieux sur l'histoire de la Néerlande, — le cabinet de médailles à La Haye et les archives du royaume. La collection numismatique est fort riche. Toute l'époque de la réformation, la guerre de l'indépendance, les principaux événemens de la république, les hommes célèbres, revivent là sur le bronze, l'or, l'argent ou les pierres précieuses. Les archives de La Haye occupent sur le *Plein* un bâtiment considérable (1). C'est là que logeaient autrefois les députés de la province

(1) Il y a seulement cinquante ans que M. Henri van Royen, membre de la première

de Hollande. L'archiviste actuel, M. Backhuyzen, est un homme d'esprit et de savoir qui a découvert de nouveaux trésors pour les études historiques dans ce monde de vieux papiers. Il a bien voulu me servir de guide à travers les salles où les époques s'étagent de rayon en rayon, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours (1). Parmi les vénérables parchemins qui se déroulèrent sous mes yeux, je signalerai surtout un document précieux : c'est une adresse des différentes villes de la Néerlande qui proposent de conférer au prince d'Orange le titre de comte, titre qui équivalait presque à celui de souverain des Pays-Bas. Le sceau de toutes ces villes, moulé en cire vierge, constitue à lui seul un curieux monument héraldique. Cette adresse fut rédigée, par le consentement de quelques provinces, peu de temps avant la mort du Taciturne. Le savant jurisconsulte J.-D. Meyer a consacré un discours académique à l'examen des projets qui existaient alors pour donner une couronne au Taciturne. Il explique et défend à son point de vue les motifs de cette résolution. Les communes néerlandaises échappées à la domination espagnole avaient besoin, dit-il, d'un lien pour remplacer la suzeraineté féodale. La mort du Taciturne ajourna la réalisation de ces plans, en donnant naissance à une république mixte, composée, d'une part d'élémens

chambre de l'assemblée législative de cette époque, proposa de rassembler toutes les chartes et autres documens confiés autrefois à la garde des diverses administrations publiques et provinciales. Cette proposition fut acceptée, et M. van Wijn, chargé de ce travail, reçut le titre d'archiviste. Un nombre considérable de mémoires du temps des comtes de Hollande et une grande quantité de chartes furent découverts par lui dans les greniers, sous les combles et dans une des tours du *Binnenhof* à La Haye. Ces documens et ces manuscrits n'avaient pas vu le jour depuis des siècles. M. van Wijn explora aussi les archives de la Zélande et du Hainaut; il rapporta de son voyage plus de deux cents chartes des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, et le sceau original du *roi des Romains*, Guillaume. Outre les archives du royaume à La Haye, on s'est appliqué, depuis quelques années, à mettre en ordre des archives provinciales et locales qui offrent une mine féconde pour une meilleure appréciation de faits peu connus ou mal interprétés jusqu'ici. C'est ainsi que les archives d'Utrecht, celles de la Gueldre, de la Frise, d'Amsterdam et d'autres villes ont fourni d'amples matériaux aux recherches des archivistes, MM. Nyhoff, Eekhoff, Scheltema, etc.

(1) Dans les premières salles se trouvent les archives du temps des comtes de Hollande, dans les salles suivantes sont classés les registres des résolutions de leurs hautes puissances les états-généraux des Provinces-Unies, puis les registres et les archives de l'ancien conseil d'état de la république, puis les registres des états de Hollande, parmi lesquels vingt volumes contiennent des notes écrites la plupart de la main du grand-pensionnaire Jean de Witt. « J'ignore, dit un écrivain hollandais, M. Schotel, si ceux qui ont écrit l'histoire de de Witt ont jamais jeté les yeux sur ces lettres, mais ce dont je suis certain, c'est qu'il n'est pas de meilleure source à consulter pour ceux qui osent esquisser le caractère de ce grand homme. » La correspondance diplomatique des états-généraux et des états de Hollande contient aussi un grand nombre de lettres importantes. On vient d'ajouter à cet établissement public les archives de l'ancienne compagnie des Indes.

aristocratiques et fédéralistes, de l'autre d'élémens démocratiques, mais dans laquelle, en somme, l'aristocratie dominait. Le stadhouder ou le pouvoir exécutif s'appuyait sur les masses, lesquelles cherchaient en lui un chef suprême dont la main pût les défendre contre la tyrannie des grands ou des patriciens; leur cri de ralliement était : « *Orange boven*, l'orange en haut! » Les états, eux, s'appuyaient sur les régences des villes, souveraines dans leur district. Il résultait de cet antagonisme des deux pouvoirs, dont le premier cherchait toujours à déborder le second, des luttes incessantes, luttes pleines de péripéties. Le stadhoudérat fut de temps en temps aboli; les guerres que le pays eut à soutenir ramenèrent toujours cette autorité vague, mal définie, mais à laquelle le souvenir du Taciturne donnait un prestige dangereux pour les libertés publiques. A tous les momens de crise, la nation éprouvait le besoin de se personnifier dans un homme, et cet homme était alors d'autant plus prépondérant que son autorité reposait sur la nécessité, sur l'enthousiasme quelquefois aveugle de la multitude et sur l'ombre d'un grand nom.

Dans les mêmes archives, j'ai vu le manuscrit de *l'union d'Utrecht*. Ce traité fut écrit et signé sur un cahier de gros papier commun. Toutes les Provinces-Unies s'y engagèrent à former une ligue pour secouer le joug de l'Espagne. Ce manuscrit historique, d'une forme simple et rude, contraste singulièrement avec le traité de Westphalie, tracé sur du magnifique parchemin et conservé dans une boîte de velours, à coins et à fermoirs dorés. L'une de ces deux pièces est en quelque sorte la crèche de la liberté hollandaise, l'autre en est la résurrection. Le traité de Westphalie commence par une phrase curieuse : « Voulant mettre un terme aux maux que la guerre perpétue entre les peuples... » L'archiviste, M. Backhuyzen, me faisait observer avec raison que le gouvernement espagnol avait mis un bien long temps à s'apercevoir de ces maux et à y compatir. L'acte d'union qui fonda l'existence nationale de la Hollande date de 1579; l'acte qui la consacra, par la déclaration solennelle de l'Espagne, date de 1648. Un autre acte important, celui qui rendit la paix à l'Europe en terminant la *guerre de la succession espagnole*, fut signé en 1713, dans l'ancien hôtel-de-ville d'Utrecht, communément nommé *het Huis van Loo*, et qui se trouve aujourd'hui transformé en caserne. La Hollande était alors le théâtre des négociations politiques entre les grands états. A une lieue de La Haye s'élève la flèche de l'église de Rijswijk, un petit village près duquel, en 1697, fut conclu un autre traité de paix entre la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Espagne. Ce traité fut signé dans une maison du prince d'Orange, qui a aujourd'hui disparu, mais dont l'emplacement est marqué par un obélisque. Les villes, souvent même les simples villages de la

Hollande ont conservé surtout deux ordres de souvenirs, dont l'un se rapporte à la grande lutte de l'indépendance, et l'autre aux guerres que le pays soutint contre Louis XIV. C'est ainsi que Groningue célèbre par une fête commémorative l'anniversaire du siége que cette ville soutint en 1672, sous son grand capitaine Rabenhaupt, contre les troupes de l'évêque de Munster, allié du roi de France.

II.

Nous venons d'indiquer quelques-uns des vestiges qu'aurait à consulter celui qui voudrait écrire une histoire des Pays-Bas par les monumens. Si l'on s'adresse maintenant à la littérature historique proprement dite, on rencontrera tout un groupe de documens non moins dignes d'une attention sérieuse. Les Hollandais se sont toujours montrés très fiers de leur langue nationale, à laquelle certains d'entre eux assignent d'ailleurs une antiquité fabuleuse. Un certain Jan van Gorp a écrit un livre dans lequel il se proposait de prouver qu'Adam et Ève parlaient hollandais dans le paradis terrestre. En même temps, et par une contradiction assez curieuse, ce philologue, dédaignant la langue la plus ancienne du monde, écrivait sa pensée en latin. Longtemps ce dédain du dialecte vulgaire se maintint parmi les savans et les lettrés. Les grands écrivains de la grande époque, Érasme, Grotius, Heinsius, Vossius, Spinoza, Barlœus et Arminius, se sont exprimés dans la langue de Pline et de Cicéron. On ne saurait dire pourtant qu'il n'existât point alors de littérature néerlandaise. L'idiome des anciens Frisons, des Bataves et des Belges était le teuton dans ses divers dialectes, dont on retrouve encore plusieurs vestiges dans la langue néerlandaise. De la fusion de ces dialectes se forma l'ancien néerlandais, qui remonte jusqu'au VIe siècle de notre ère (1). Il subit au moyen âge les vicissitudes qui atteignirent tous les idiomes de l'Europe, et passa par diverses phases normandes, germaines et françaises; mais le fonds de l'idiome primitif se conserva, et la branche frisonne surtout resta presque intacte. Des chroniques du XIIIe et du XIVe siècle, en langue nationale, existent, parmi lesquelles on cite celles de Maerlant, de Melis Stoke, de Louis de Velhem, de Jean de Helu, qui ont été rééditées ou annotées au milieu de ce mouvement d'exploration qui s'est développé depuis un quart de siècle dans toute l'Europe. Les travaux de MM. les professeurs Jonckblaet, de Vries, David et autres témoignent assez que la Hollande et la Belgique ne sont point restées en arrière dans la recherche des trésors historiques et littéraires.

(1) *Histoire de la Langue néerlandaise*, par M. Ypey, professeur de Groningue.

Je me bornerai à citer un très ancien poème intitulé *Natuurkunde* (*Philosophie de la Nature*), dans lequel l'auteur parle des étoiles, « ces chandelles de l'air, » des astres « qui chantent entre eux des chants merveilleux, » des démons, « chevaliers des ténèbres qui vivent dans l'éther et qui font toute sorte de mal aux hommes. » Un catholique hollandais, M. Alberdingk Thijm, a rendu le service d'exhumer plusieurs autres monumens primitifs de la langue néerlandaise (1).

L'influence bourguignonne avait cependant altéré le caractère original de l'ancienne littérature de la Hollande. La langue néerlandaise perdait chaque jour du terrain dans les classes élevées. Il est certain que les racines de l'idiome national se trouvaient fortement atteintes par les secousses politiques, les émigrations, l'invasion des réfugiés de tous les pays, qui cherchaient un asile en Hollande. Cet idiome fut en conséquence négligé par les beaux esprits et les écrivains qui visaient à la célébrité. Van Baarle, qui vivait à la fin du XVIe siècle, adresse cette remontrance à deux jeunes poètes dont il était le patron : « Quelle langue parlons-nous, nous autres Néerlandais? Un idiome composé de mots empruntés à un jargon étranger. Nous ne sommes qu'une bande nomade de Cattes conduits par le hasard vers les bouches du Rhin. Pourquoi donc ne pas adopter de préférence la langue sacrée de Rome? Les puissans descendans de Romulus ont autrefois campé dans ces plaines que nous habitons. » Il est heureux que ce conseil n'ait point été suivi. Si les Hollandais n'avaient point eu de langue, ils n'auraient point ressaisi leur nationalité. Sans le secours des prédications faites dans l'idiome vulgaire, sans les publications en vers et en prose de van Breederode et des chefs de chambres de rhétorique, les populations néerlandaises n'auraient jamais été remuées par le souffle de la parole et de l'idée au point où elles le furent au milieu du XVIe siècle. On doit donc un souvenir respectueux aux fondateurs de la langue et de la littérature nationales. Déjà les écrits de Philippe de Marnix avaient paru; déjà dans la cité d'Amsterdam s'était formé un noyau de littérateurs distingués autour de deux hommes, Coornhert et Spieghel, présidens de la chambre de rhétorique, qui portait pour devise : *In liefde blœyende* (elle fleurit au sein de l'amitié). C'était le berceau de la régénération littéraire qui devait préparer la régénération politique et religieuse.

Tel était l'état des esprits et le mouvement de la littérature nationale lorsque parut Hooft. Peter Cornelisszon Hooft avait fait ses

(1) Ces travaux ont paru pour la première fois dans un recueil estimable, *l'Astrée*, dirigé par M. Wat.

études à l'université de Leyde, sous Joseph Scaliger. Encore jeune, il éprouva le besoin d'affermir et de développer ses connaissances à l'école des voyages. L'Allemagne, la France et l'Italie lui présentèrent successivement un théâtre de faits qu'il observa en homme mûr pour la réflexion. Sur les bords de l'Arno, admis à la cour du grand-duc et introduit dans la société de la Crusca, il se familiarisa avec les meilleures productions de la littérature italienne. Dante lui apprit comment on tire une langue vulgaire des ténèbres de l'enfance, et ces leçons ne furent point perdues. De retour dans les Pays-Bas, Hooft témoigna un grand amour pour le langage de sa terre natale; il se montra dès-lors soucieux de répandre dans le dialecte hollandais ce caractère d'éloquence et ces grâces de l'esprit qui relèvent d'autres idiomes. Retiré dans son château de Muiden, où il recevait une société choisie, Hooft se livrait alternativement aux joies sévères de l'étude et aux délassemens de l'amitié. Un de ses grands plaisirs était la musique. Les vieux murs, aujourd'hui noirs et chancelans, du château de Muiden ont plus d'une fois tressailli sous le timbre des voix les plus harmonieuses de l'époque. Les contemporains de Hooft vantent sa mémoire infatigable et son jugement. Dans les matières religieuses, il se montrait d'une tolérance rare pour le temps où il vivait. Un pasteur réformé, qui résidait à Muiden, avouait lui-même qu'il devait beaucoup, sous ce rapport, à la société de son hôte et de son ami. Lorsque ce ministre, homme excellent du reste, avait par hasard tonné du haut de la chaire contre les dissidens, Hooft l'invitait à sa table, et là il lui donnait de si bonnes leçons de charité, que le prédicateur s'adoucissait par degrés, apprenait à supporter les opinions de ses adversaires, et se montrait plus indulgent. Dans la conversation, le propriétaire du château de Muiden faisait preuve d'une affabilité exquise. Son extérieur, son costume et ses manières, qu'il ne voulut jamais soumettre aux caprices et aux fluctuations de la mode, exprimaient la vieille simplicité hollandaise, laquelle n'était d'ailleurs pas sans noblesse. Un homme d'une impartialité d'esprit si grande, d'une sagesse si antique, d'une condition sociale qui le mettait en rapport avec les principaux personnages de son temps, était naturellement préparé à écrire l'histoire. Hooft était poète, et même un des plus grands poètes de la Hollande, ce qui n'altérait point son jugement; mais nous nous occupons surtout de l'historien. Versé dans les affaires de l'état, témoin des luttes glorieuses qui avaient tiré son pays du néant, enthousiaste de la grandeur politique et de la gloire maritime des Provinces-Unies, assombries pourtant par un nuage de sang, il entreprit un volumineux ouvrage auquel il donna le titre de ***Nederlandsche historien*** (histoire de la Néerlande).

Déjà avant cette histoire plusieurs ouvrages, mémoires ou récits spéciaux sur les combats, les siéges, les événemens mémorables, avaient paru en Hollande et en Belgique. Il nous suffira de signaler l'*Histoire des Événemens de* 1500-1566, par Jacques van Wesenbeeck, conseiller pensionnaire d'Anvers, et les récits très détaillés de Bor et de van Meteren (1). Tous ces ouvrages péchaient par la forme; c'était le style prolixe et monotone des chroniques. Hooft vint, et la Hollande, qui avait tout dernièrement reconquis ses droits, retrouva aussi ses annales. Il avait préludé à la grande œuvre de sa vie en écrivant dès 1618 la vie de Henri IV, où l'on remarque une peinture vigoureuse du massacre de la Saint-Barthélemy. En 1626, Hooft commença enfin son histoire, *Nederlandsche historien*, à laquelle il consacra tout le reste de ses jours, jusqu'en 1647. Ses lettres, dont on vient de publier une nouvelle édition, attestent la peine incroyable qu'il s'est donnée pour se prémunir contre toute erreur. Il s'entourait des conseils et des lumières des hommes spéciaux, tels que Jacques Wytz, son ami Huygens, le père du grand géomètre, et quelques autres diplomates qui avaient eu une large part dans les négociations. Ce qui frappe dans cet ouvrage, c'est un air de vérité, de grandeur et de majesté historique. Seulement l'auteur, tout en fondant la langue nationale, ne peut s'isoler complétement des influences littéraires de son époque; l'étude des auteurs classiques lui était trop familière pour ne point poursuivre et asservir sa pensée jusque sous la forme nouvelle qu'il voulait réhabiliter. L'imitation de l'antique a étouffé chez lui, du moins en partie, l'originalité qu'on aimerait à retrouver dans un historien primitif. On en jugera par quelques lignes qui servent d'exposition à son récit.

« J'entreprends d'écrire une histoire riche en vicissitudes et en incidens, terrible en batailles, en combats sur mer, en siéges, pleine d'une sombre animosité, agitée par la rébellion, pénible à raconter à cause des meurtres dont elle est souillée par l'oubli des droits de la guerre, histoire navrante par les cruautés commises même dans la paix. Des succès sur les puissances étrangères, des trèves; des factions intestines et des guerres qui en surgissent; les flammes tout à coup étouffées; la paix de nouveau, mais non durable. Les habitans frémissant sous le fouet et poussés aux armes, des cités troublées, des églises violées, des provinces dévastées, la morale et la religion ruinées. Les hommes se frappant les uns les autres, et appelant sur eux les fléaux du ciel; des tremblemens de terre, des maladies épidémiques, la famine, de sévères hivers, d'épouvantables inondations; des villages, des bestiaux, des hommes submergés. Les chefs du gouvernement chassés; des

(1) Pour les historiens nationaux ou étrangers qui ont écrit sur l'histoire de la Néerlande ou de la Belgique jusqu'au milieu du XVIIe siècle, on doit consulter l'ouvrage intitulé *Bibliothèque des Historiens des Pays-Bas*, par M. de Wind; Middelbourg 1833.

princes proscrits, dépouillés de leurs états et de leurs sujets; toute l'Europe encombrée d'exils; d'âpres hostilités à la cour; les lois, les priviléges, les règlemens foulés aux pieds; deux des plus nobles têtes de la chrétienté (1) tombant, avec celles des plus braves gentilshommes, sur l'échafaud; le prince d'Orange, au cœur de la Hollande, malgré la surveillance des courtisans et des gardes, odieusement assassiné. La maison régnante (dont le sort ne dépend que de deux personnes) divisée, et le fils unique du roi (2), le seul héritier présomptif de l'empire, mis à mort par les ordres de son père; nombre d'habitans tombant sous la main de l'exécuteur pour cause de religion. L'action de répandre le sang innocent estimée comme un exploit; la vie, la propriété de chacun menacée, et rarement épargnée. Ceux qui ne pouvaient être convaincus d'hérésie ou de rébellion accusés de connivence avec les hérétiques ou les rebelles; la naissance et la richesse imputées à crime; la vertu devenue la plus dangereuse des possessions, surtout la modération et le silence. Des coquins et des brigands promus aux charges publiques, élévation toujours plus odieuse que ne sont dégoûtans les actes de ces hideux scélérats; quelques-uns d'entre eux saisissant les évêchés et les diverses dignités ecclésiastiques, les autres s'emparant des honneurs temporels, faisant tout ce qui leur passait par l'esprit, et mettant sur le gouvernail de l'état une main brutale. Les citoyens poussés contre les citoyens, les parens contre les parens, et celui qui n'avait point d'ennemis trahi par ses propres amis...

« Cependant ces temps malheureux ne furent point tellement dénués de vertus qu'ils ne puissent offrir quelques exemples édifians. La vie et la fortune d'un frère confiées à un autre frère, et ce dépôt respecté; une foi immuable conservée par des hommes appartenant à différentes croyances; de secrètes épargnes volontairement offertes pour la cause de la Néerlande et de la liberté; une piété profonde, un grand zèle pour les bonnes œuvres; la maison, le foyer, abandonnés par attachement pour des convictions désintéressées; la mort, que dis-je? même les plus sévères tortures, supportées avec constance; la plus grande générosité jusqu'au milieu de la rage du combat; un courage surhumain enfanté par le désespoir; la miséricorde dominant l'amour du gain et épargnant un ennemi, sans aucune espérance de retour; la sagesse, l'exactitude et la prévoyance dans les conseils. Les négociations les plus délicates et les plus difficiles menées à terme par une réserve extrême, par une infatigable persévérance, et le vaisseau de l'état dirigé heureusement vers le port au milieu des plus terribles tempêtes, — de telle sorte que, dans le cours de plusieurs siècles, on ne trouverait point la matière d'événemens plus instructifs pour ce qui regarde la marche des affaires humaines, ni plus étranges et dignes d'observation, ni plus propres à fonder les principes et à instruire les peuples. »

Cette citation suffit à donner une idée des qualités et des défauts de Hooft comme historien. Ses qualités sont l'énergie, la concision, la gravité; ses défauts sont l'emphase, la recherche de l'expression, et surtout l'imitation de Tacite. Quoique Hooft soit sans contredit le

(1) Les comtes d'Egmond et de Horn.
(2) Don Carlos.

premier historien et l'un des plus remarquables écrivains de la Hollande, j'aime à chercher dans la littérature néerlandaise un esprit plus naïf, plus original, qui ait vu son temps et son pays à travers ses impressions personnelles et non à travers un reflet de l'antiquité. Cet historien, le trouvera-t-on dans Jan Wagenaar? Ce dernier n'a point la phrase sévère et magistrale de Hooft. On peut même dire avec M. Groen van Prinsterer que c'est un écrivain médiocre. Ne lui demandez ni l'enthousiasme, ni les vues élevées, ni la couleur. Son style est clair, mais froid et traînant, sa pensée sans élévation. On l'a surnommé avec trop d'indulgence le Hume néerlandais. Né à Amsterdam en 1709, il avait été nourri dans la pratique du commerce, circonstance à laquelle on peut attribuer le caractère positif de son esprit, enclin surtout aux détails, et son style, auquel convient assez bien l'épithète de bourgeois. On a reproché en outre à son ouvrage l'étendue disproportionnée qu'occupe l'histoire de la Hollande, comparée à celle des autres Provinces-Unies. Il serait pourtant injuste de lui refuser un mérite assez rare : Wagenaar est un collecteur scrupuleux des faits et des documens. Il a rendu sous ce rapport un grand service à ceux qui ont écrit et qui écriront après lui l'histoire des Pays-Bas. Son ouvrage, publié successivement de 1749 à 1759, parut d'abord en vingt gros volumes; mais le nombre en fut doublé par les *additions* et par des *suites*, que rédigea en grande partie l'élève de Wagenaar, l'archiviste van Wyn : ces suites embrassent la seconde moitié du siècle. Ce volumineux travail a pour titre : *Histoire de la Patrie et des Provinces-Unies, spécialement de la Province de Hollande, depuis les temps les plus reculés jusqu'en* 1751.

L'*Histoire de la Patrie* a joui pendant longtemps en Hollande, surtout dans la classe moyenne, d'une vogue prodigieuse. Wagenaar, malgré de grandes prétentions à l'impartialité, avait ouvertement embrassé la cause des états dans cette longue lutte historique entre les deux pouvoirs. On aime à suivre dans son livre, au milieu des orages, le berceau des institutions représentatives flottant sur une mer agitée. Un succès si durable, si exclusif, qui défiait tous les autres essais historiques, suscita enfin un contradicteur, et ce contradicteur fut Bilderdijk. Le poète hollandais avait commencé en 1811 une *Histoire nationale,* dont la police ombrageuse de l'empire, d'accord peut-être avec les anciens magistrats d'Amsterdam, avait gêné la publication. Bilderdijk, dégoûté par ces obstacles, abandonna son œuvre pendant quelques années. Plus tard il y revint, et cela par la voie de l'enseignement. Il avait formé parmi les élèves de l'université de Leyde une sorte d'école historique, d'où sortit M. Groen van Prinsterer, aujourd'hui conser-

vateur des archives de la maison d'Orange. Bilderdijk réunit les cahiers de ses cours, et céda, dès 1832, son travail remanié à M. Tydeman, le vénérable professeur que j'ai visité à Leyde. M. Tydeman ne commença la publication de cette histoire qu'après la mort de l'auteur : il y ajouta des notes savantes, des explications, le tout formant treize volumes. La manière dont Bilderdijk envisage et présente les faits racontés avant lui par Wagenaar froissa bien des opinions reçues; ce fut toute une levée de boucliers. Il se forma ainsi deux écoles, dont l'une continuait de s'appuyer sur l'autorité de Wagenaar, et dont l'autre tenait pour Bilderdijk. Le professeur Siegenbeek se constitua le défenseur du vieil historien *profané*. Des voix s'élevèrent du camp opposé; la lutte continua et continue encore avec une extrême ardeur, car la publication posthume de l'ouvrage de Bilderdijk vient seulement de finir.

Il faut dire un mot des opinions de l'historien pour expliquer le tumulte des esprits auquel donna lieu cette discussion littéraire. Bilderdijk était ultra-monarchique : son idéal était l'ancien état féodal tel qu'il avait existé dans les Pays-Bas sous les anciens comtes, souverains de fait, mais non absolus. Ces idées dominent dans son livre : de là un esprit de dénigrement systématique contre Oldenbarneveldt, les frères de Witt et tous les hommes d'état qui ont lutté contre le stadhoudérat. Bilderdijk avait été proscrit par le parti anti-stadhoudérien, et les animosités politiques ou religieuses étaient vivaces dans le cœur du poète. On ne peut du moins s'expliquer autrement ces diatribes amères, ce ton militant et dogmatique, dont s'arrangent les sectaires, mais qui conviennent si peu à l'historien. La lecture de ces pages, quelquefois éloquentes, fait naître une impression pénible : je regrette pour mon compte de voir un esprit distingué, mais chimérique, s'égarer violemment dans les rêves du passé et chercher parmi des ruines, souvent même au milieu des ténèbres de l'ignorance, le type d'une société dont les esprits ne voulaient déjà plus au XVIe siècle. Tel qu'il est, l'ouvrage de Bilderdijk n'en doit pas moins être consulté par quiconque veut s'initier aux annales de la Néerlande; il a d'ailleurs rendu des services, il a fait naître la critique historique. L'admiration exclusive de Wagenaar avait posé des bornes à l'examen des faits et à l'esprit de curiosité; ces bornes, on ne pouvait les renverser « qu'en déclarant, comme dit M. Groen van Prinsterer, une guerre à mort à cette histoire stéréotypée qui avait pris possession des esprits (1). » Depuis ce temps-là, grâce à la publication de nombreux documens, l'horizon historique s'est élargi; on a défriché le vaste champ des

(1) Les *Archives de la maison d'Orange*.

archives, on a écrit des histoires spéciales, des biographies; vienne maintenant un Hooft moderne, et en fait d'histoire la Néerlande n'aura plus rien à envier aux autres nations de l'Europe.

Cette histoire est attachante à plus d'un point de vue, mais surtout comme indiquant le berceau des institutions représentatives. Après les moyens à l'aide desquels les Provinces-Unies ressaisirent leur indépendance, il n'est rien de plus digne d'attention que la sagesse et l'énergie développées par elles dans le maintien des libertés reconquises. Les anciens croyaient que la fortune ne résistait point à l'audace; les modernes Bataves ont montré qu'elle cédait surtout à la persévérance. Ils se servirent de la tranquillité que leur procurait un état de paix entrecoupé d'ailleurs par des guerres glorieuses pour fonder la puissance du travail et la prospérité du commerce. La navigation néerlandaise prit alors des développemens dont on retrouve les traces aux deux extrémités du monde. Les vaisseaux, ces maisons voyageuses, saluaient en passant les autres maisons, immobiles, enracinées au sol, demeures fixes de l'homme, partagé, lui aussi, entre les travaux de la terre et ceux de l'industrie. Au fond, il existe une certaine ressemblance entre le caractère de la nation hollandaise et celui que la classe moyenne montra en France dans la révolution de 89; l'une et l'autre, mais à des intervalles de temps éloignés, dégagèrent leurs institutions politiques des besoins du commerce et des droits de l'activité humaine. L'économie, la prévoyance, le respect des intérêts matériels dans ce que ces intérêts ont de légitime, toutes les vertus domestiques élevées à l'état de religion sociale, tels sont les élémens à l'aide desquels s'est constitué dans un coin de la terre le gouvernement des Provinces-Unies. A une époque où toute l'Europe vivait encore sous l'empire des institutions militaires, la *république des marchands de fromage*, comme on l'appelait dédaigneusement à la cour de Louis XIV, a révélé ce qu'il y avait de grandeur solide et de dignité dans un état libre qui assurait à chacun la propriété de ses œuvres. Le gouvernement représentatif est d'un enfantement difficile : aussi l'éducation des mœurs politiques en Hollande fut-elle lente et laborieuse, et plus d'une fois interrompue par des catastrophes. Le sentiment de la nationalité, une foi vaillante dans le principe auquel la république devait sa naissance et ses prodigieux succès, un amour de l'indépendance qui savait s'imposer des bornes, toutes ces qualités pratiques soutinrent la confédération des Provinces-Unies au milieu des rudes épreuves qu'elle eut à traverser (1).

(1) Le lien entre les institutions politiques et la prospérité commerciale de la Néerlande n'a point échappé à Swedenborg. Comme tous les libres penseurs, comme tous les hommes excentriques du XVIIe et du XVIIIe siècle, il avait à plusieurs reprises cherché

Hooft, Wagenaar et Bilderdijk sont les trois principaux historiens de la Hollande. A côté de leurs travaux, il faut mentionner cependant quelques ouvrages de date plus ou moins récente. Peu d'années avant la publication de l'ouvrage de Bilderdijk, le gouvernement avait mis au concours le sujet suivant : *De la meilleure méthode d'écrire l'histoire nationale.* Plusieurs savans, MM. Royaards, Scheltema, Jonge et Groen van Prinsterer, répondirent à cet appel; mais le projet d'écrire une histoire officielle n'a pas eu de suite. Le vœu du gouvernement seconda toutefois la renaissance des études historiques en Hollande. M. Groen van Prinsterer a publié un *Manuel de l'Histoire nationale,* écrit dans un esprit systématique, mais qui se distingue par des qualités magistrales. Le professeur Arend, mort récemment, avait commencé une histoire générale du pays qui se continue aujourd'hui par la main de M. van Ree. Le professeur Visscher, d'Utrecht, a défriché le champ ingrat de la bibliographie. M. Knoop, officier et écrivain, a ouvert la voie de l'histoire militaire, où il a été suivi par MM. Sypesteyn, de Bordes, Netscher et quelques autres. Enfin M. Bosscha, professeur d'Amsterdam, vient de terminer un ouvrage intitulé *Fastes militaires de la Néerlande.* Le docteur Backhuysen, M. de Jonge, le docteur Nyhoff, conservateur des chartes dans la Gueldre, MM. Halbertsma, de Vries, Scheltema fils, ont répandu une lumière nouvelle sur certaines parties obscures des annales hollandaises. Déjà dans la dernière moitié du siècle précédent l'histoire du droit public et de la diplomatie avait trouvé de savans interprètes. Le professeur Kluit avait écrit une *Histoire de la Constitution hollandaise;* le baron de Spaan, très versé dans l'histoire du moyen âge, publia depuis une excellente *Introduction critique à l'Histoire de la Gueldre.* Tout récemment M. le professeur Vreede a mis au jour une *Histoire de la Diplomatie néerlandaise.* L'histoire de la réformation a été surtout l'objet de travaux recommandables. En pouvait-il être autrement? Les Pays-Bas ont extrait du dogme religieux une partie de leurs institutions poli-

un asile dans les Pays-Bas. Se trouvant à Rotterdam durant la kermesse, il observait en silence les amusemens du peuple, les saltimbanques, les exhibitions foraines. Tout cela lui inspira les réflexions suivantes : « Je recherchai, dit-il, les causes en vertu desquelles une nation aussi grossière que la nation hollandaise a élevé son commerce au-dessus de toutes les autres nations et a fait de ses provinces les marchés de l'Europe. La première cause est que la Hollande est une république, forme de gouvernement plus agréable à Dieu que la monarchie absolue; la seconde est que la Hollande jouit d'une grande liberté. Ici vous ne trouvez point d'esclaves : tous les Hollandais sont maîtres, tous se regardent commes les égaux des princes et des empereurs; ils portent ce caractère dans leur maintien.... » Puis il ajoute : « Mais ils adorent Mammon, et ce culte de l'or est incompatible avec une longue et réelle prospérité. » C'est en effet le culte des intérêts matériels qui a amené le déclin de la puissance néerlandaise.

tiques. La *Vie de Merula,* martyr protestant, par le professeur Moll, est une esquisse émouvante qui devait attrister et flatter en même temps les croyances nationales. MM. Dermout et Ypey ont écrit une *Histoire de la Réformation aux Pays-Bas;* la monographie de M. Koenen sur les *réfugiés* réformés français, d'autres études sur les diverses communautés établies l'une à côté de l'autre en Hollande ne sauraient être oubliées ici.

La Néerlande a des historiens; mais la philosophie de l'histoire y a compté jusqu'à ce jour peu de représentans (1). Cette lacune tient probablement à la nature du génie hollandais, plus enclin à raconter les faits qu'à en rechercher les causes. Ce ne serait pourtant pas sortir du caractère pratique que de remonter à la source des événemens qui ont successivement réduit l'importance de cette nation, autrefois prépondérante sur les mers et dans les conseils de l'Europe. La décadence!... je ne veux point donner à ce mot une signification amère : plus d'un grand état aurait à envier la tranquillité, la richesse et les libertés vraies dont jouissent les Pays-Bas à l'ombre de leurs institutions tutélaires. Tous les Hollandais de bonne foi s'empressent pourtant de reconnaître que la Hollande n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était au XVIIe siècle. Les causes qui ont amené cet amoindrissement sont nombreuses : il me suffira d'en indiquer une, et je la prendrai dans l'ordre moral. La réformation calviniste avait communiqué aux Provinces-Unies un mouvement d'expansion immense. La Néerlande dut à cette influence religieuse, âme de l'affranchissement politique, une partie de son audace sur les mers et de sa merveilleuse force de résistance devant la coalition des armées étrangères. Depuis ce temps-là, le protestantisme a cessé d'être militant : si un long état de repos n'a point enlevé l'énergie aux croyances nationales, il en a du moins diminué la puissance d'impulsion. Au sein de cette tranquille victoire, les Pays-Bas n'ont pas su trouver dans un autre ordre d'idées une nouvelle source d'inspirations héroïques. Réduite à un rôle à peu près passif au milieu des convulsions qui ébranlèrent la société vers la fin du XVIIIe siècle, et qui rajeunirent les forces de quelques états, la Néerlande dut subir une révolution qu'elle n'avait pas faite. Pour que les nations résistent à l'influence étrangère, il faut qu'elles soient heureuses chez elles, il faut qu'elles jouissent d'institutions libres, solides, spontanées, dont le jeu flexible et naturel s'accorde avec leurs mœurs. La Hollande réunissait ces rares avantages : aussi, tout en

(1) Il y a cependant un écrivain qui a su, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, appliquer les procédés de la philosophie historique à un sujet important, l'*origine et la prospérité des Pays-Bas*. C'est Simon Styl. Il se distingue surtout par une rare habileté à démêler la cause des événemens et à dessiner vivement les caractères des personnages.

acceptant quelques conquêtes de la révolution française, défia-t-elle le système impérial d'anéantir sa nationalité. Là se borna son action dans le grand drame historique qui ouvrit le XIX[e] siècle. Isolée du mouvement de sympathie ou de résistance qui agitait alors toute l'Europe, traversée par les armées françaises, attendant avec patience son salut des événemens, elle vit tomber en silence son commerce maritime. A la suite des désastres de Moscou et de Waterloo, la paix rétablit, en même temps que la nationalité néerlandaise, les branches d'industrie et de travail que la guerre n'avait point mortellement frappées. Sous une constitution nouvelle, qui admettait l'intervention du pays dans les affaires de l'état, la Hollande put vivre et prospérer encore, mais non ressaisir son ancienne splendeur. En 1830, la défection de la Belgique lui enleva les avantages que les traités de 1815 lui avaient promis, laissant ainsi à la Néerlande la seule grandeur politique qui puisse encore relever l'importance des petits états, la liberté.

III.

Après les annalistes politiques, les chroniqueurs maritimes nous montrent le génie néerlandais sous un de ses plus glorieux aspects. La Hollande a fourni une des plus belles pages à l'histoire des entreprises navales pendant le XVI[e] et le XVII[e] siècle. L'art de la navigation et la stratégie maritime ne peuvent se développer dans un pays sans un ensemble de circonstances géographiques et de dispositions morales que la force des événemens révèle, mais n'engendre pas. La constitution exceptionnelle des Pays-Bas, les coutumes des habitans et leur manière de vivre appellent surtout ici l'attention de l'historien.

J'ai visité dans la Nord-Hollande, à quelque distance d'Amsterdam, des villages sur l'eau : il me serait difficile de donner un autre nom à des groupes de quinze, vingt ou trente barques surmontées de huttes en bois dans lesquelles logent des familles de cinq ou six personnes. Ces villages changent quelquefois de place. Les habitans, qui sont des pêcheurs ou des femmes de pêcheurs, suivent, comme certaines tribus nomades, leur humeur vagabonde, assurés qu'ils sont de trouver toujours leur vie dans les eaux. Il est curieux de voir, dans ces maisons qui nagent, la cheminée faite d'une plaque de tôle, les petites fenêtres ornées de rideaux et les lits en forme de tiroir. Quand on se trouve las de cette existence flottante, on est toujours libre d'attirer le bateau à terre. A quinze minutes de La Haye, sur le bord d'un canal qui mène à Delft, j'ai rencontré, en me promenant, une de ces embarcations échouée et transformée

en une résidence fixe. Une vieille femme demeure là dans la carcasse d'un ancien bateau surmontée d'une petite maison construite avec de vieilles planches; le tout est recouvert d'une toile cirée qui fait l'office de toiture et qui défend l'intérieur de la maison contre la pluie. Il y a deux chambres, l'une dite chambre à coucher, avec deux lits, et l'autre dans laquelle une vieille étagère d'un bon style supporte des verres de Bohême, des tasses en porcelaine du Japon, et tout un luxe de chinoiseries qu'envierait plus d'un salon ou plus d'un cabinet d'antiquaire. A côté du bateau converti en cabane est la basse-cour, dans laquelle se promènent en caquetant quelques poules. Une portion de terre, cultivée en forme de jardin et entourée d'une haie vive, fournit les fruits, les légumes et les racines pour la provision d'hiver. A quelques pas de là est un autre bateau habité de même par une autre famille, qui défriche aussi un coin de terre, mais qui, se défiant sans doute de son humeur voyageuse, n'a point voulu attirer sa demeure hors de l'eau. Ces pénates flottans sont seulement amarrés au bord du canal par une corde. Des barques qui deviennent des maisons, des maisons qui au besoin redeviennent des barques, tout cela constitue un ordre de faits qu'on ne rencontre guère qu'en Hollande. De telles mœurs n'ont point été sans influence sur la fortune maritime des Pays-Bas. Aussi la littérature hollandaise n'a-t-elle été que l'expression du sentiment populaire en célébrant les exploits des marins hollandais et leurs rapports avec les peuples les plus éloignés. Antonides van der Goes a écrit sur le golfe de l'Y un poème où le génie des Péruviens, Ataliba, apparaît, appelant les Hollandais dans les eaux des tropiques et leur demandant de venger les indigènes écrasés par la tyrannie des Espagnols. Cet épisode rappelle, quoique de loin, l'Adamastor de Camoëns.

Quand on considère en combien peu de temps et dans quelles circonstances difficiles cette puissance maritime s'était élevée, on ne sait ce qu'on doit admirer davantage, ou le caractère entreprenant des Hollandais, ou la position géographique des Pays-Bas, formés par les eaux. Vers la fin du XVI[e] siècle, c'est-à-dire quelques années après l'indépendance nationale, les vaisseaux hollandais couvraient déjà toute l'étendue des mers. Grotius assure que les Pays-Bas avaient alors plus de soixante-dix mille hommes occupés aux travaux de la navigation. Le même publiciste ajoute que la marine de ce petit coin de terre ne le cédait en rien à celle d'aucune grande puissance, et qu'on y construisait annuellement deux mille bâtimens de mer, sans doute en comptant les barques. Les Pays-Bas avaient la même année jusqu'à quatre cents vaisseaux employés au commerce de Cadix et de Lisbonne. En 1598, quatre-vingts navires partirent pour les Indes ou pour l'Amérique.

L'histoire de la marine hollandaise a été écrite par M. de Jonge (1). Les traces de cette histoire maritime ne doivent cependant pas être cherchées uniquement dans les livres; on en trouve à chaque pas des monumens visibles sur le sol de la Néerlande. En me promenant sur les quais d'Amsterdam, j'ai rencontré la petite maison du grand de Ruyter. Né de parens pauvres et obscurs, l'amiral ne rougissait point de son origine : il en parlait au contraire devant les personnages les plus considérables de l'époque, et proposait son exemple aux simples marins comme un motif d'émulation. Tout enfant, il avait été envoyé à la mer en qualité de mousse. Ruyter conserva toute sa vie les mœurs et le train d'un modeste bourgeois. On cite de cette simplicité qui lui était naturelle quelques traits amusans. Le comte de Guiche raconte qu'un matin, se rendant au navire de l'amiral hollandais après la bataille *des quatre jours*, en 1666, il le trouva qui balayait lui-même sa cabine et qui donnait à manger à ses poules. Un tel caractère était aisément incorruptible. Il refusa plusieurs fois l'invitation qui lui était faite de se rendre près des cours étrangères. Cette grandeur personnelle, ses victoires, les immenses services qu'il avait rendus à son pays, tout cela ne put le protéger contre la violence des mouvemens politiques soulevés dans les Pays-Bas par le grand duel du pouvoir exécutif et des états-généraux. Après le massacre des frères de Witt, cette maison qui logeait à Amsterdam le marin le plus habile de son siècle, l'homme qui en quatre jours, comme on disait alors, avait sauvé quatre fois son pays, cette maison, dis-je, fut assaillie par une multitude furieuse. La seule accusation qu'on eût à produire contre lui était son attachement aux de Witt. Sans le courage et la fermeté du capitaine de la garde bourgeoise, la maison de l'amiral eût été pillée. A quelque distance de cette humble habitation, où de Ruyter a passé, est dans l'Église-Neuve (*Nieuwe Kerk*) la tombe où il demeure maintenant. Les circonstances de sa mort doivent être rappelées. De Ruyter avait été envoyé dans la Méditerranée avec une flotte de dix-huit vaisseaux : il était attendu par un ennemi dont les forces consistaient en trente voiles. Vainement l'amiral hollandais représenta-t-il lui-même qu'il y avait de la témérité à exposer ainsi le drapeau des états, par un esprit de bravade, aux insultes de l'étranger. La seule

(1) A côté de cette histoire générale, il faut citer quelques monographies. Ainsi Brandt, pasteur des remonstrans à Amsterdam, biographe de Hooft, dont il avait été le contemporain et l'ami, célèbre par une *Histoire de la Réformation*, a raconté la vie de Ruyter. M. van Kampen a consacré une étude à Tromp, et les Evertsen ont trouvé un biographe dans l'historien même de la marine hollandaise. On ne saurait non plus passer sous silence *les Hollandais au Brésil, notice historique sur les Pays-Bas et le Brésil*, par Netscher Pieter Marinus; La Haye 1853.

réponse qu'il reçut à ses remontrances fut une imputation étrange: on osait insinuer que l'amiral devenait timide en vieillissant. Vainement aussi ses amis cherchèrent-ils à lui persuader que l'intérêt de sa gloire et de sa patrie voulait qu'il refusât d'aborder la mer avec des forces si inégales. « Mon devoir, répondit-il, est d'obéir aux ordres des états. » Puis, après avoir dit un dernier adieu à sa famille et à ses amis, après avoir exprimé lui-même l'opinion qu'il ne reviendrait pas, il partit. L'amiral s'embarqua à Helvoetsluys; un bon vent le conduisit, et il rencontra entre les îles de Stromboli et de Salino la flotte française, qui était sous les ordres de Duquesne. Les deux flottes se joignirent dans une première bataille qui fut sans résultat. Ayant opéré sa jonction avec dix vaisseaux espagnols misérablement équipés, de Ruyter chercha un second engagement sur les côtes de la Sicile. Duquesne avait, de son côté, reçu un renfort de quatre frégates. Presque dès le commencement de la bataille, de Ruyter reçut un boulet de canon qui lui enleva une partie du pied gauche et qui lui brisa deux os de la jambe droite. Il continua de donner ses ordres avec une activité que rien ne put ralentir, et il dissimula si bien la gravité de sa blessure, que nul, ami ou ennemi, ne conçut le moindre soupçon du désastre qui venait de frapper la flotte néerlandaise. Les relations que les témoins et les acteurs de cette bataille navale nous ont laissées diffèrent grandement entre elles : les deux partis s'y adjugent l'un et l'autre la victoire. Dans tous les cas, la plus terrible et la mieux constatée des défaites n'aurait point été pour les Hollandais une calamité égale à la perte de leur amiral. Là était tout l'événement de la bataille. De Ruyter succomba en peu de jours aux suites de ses blessures. Il mourut à soixante-neuf ans. Un monument lui fut érigé, aux frais de la nation, dans le chœur de l'Église-Neuve à Amsterdam. Une inscription latine rappelle ses titres à l'éternelle reconnaissance des Hollandais, ses combats dans l'Océan et dans la Méditerranée, ses entreprises le long des côtes de l'Atlantique, où il réprima l'insolence des pirates, ses victoires que n'obscurcit pas un seul revers, sa mort grande comme sa vie. Je ne citerai de cette inscription, trop longue et trop pompeuse pour un grand homme, que les derniers mots: *Immensi tremor Oceani.*

La vie et les actions glorieuses des marins hollandais occupent une place considérable dans l'histoire de la Néerlande; mais il faut surtout que l'historien recherche l'origine des institutions qui élevèrent la fortune maritime des Pays-Bas à un tel degré de splendeur. Au premier rang de ces institutions figure la compagnie des Indes-Orientales. Cette société n'existait pas encore, que déjà des vaisseaux marchands de la Hollande se livraient à d'assez longs

voyages. Une disette ayant éclaté en Italie, ils portèrent sur les côtes de cette péninsule des grains achetés sur les bords de la Baltique. La fertilité naturelle du sol italien s'étant rétablie après quelques années, cette branche de commerce tomba. Les marins de la Hollande et de la Zélande cherchèrent alors un autre marché sur lequel pût s'exercer leur industrie. Un navigateur, Cornelius Houtman, de Gouda, qui avait séjourné plusieurs années à Lisbonne et y avait eu des démêlés avec l'inquisition, retourna sur ces entrefaites à Amsterdam. Là il vanta avec enthousiasme les profits que le commerce néerlandais pourrait retirer, lui aussi, des nouvelles relations ouvertes par les Anglais et les Portugais avec les îles de l'Inde. Ses observations engagèrent neuf marchands d'Amsterdam à se former en une société pour l'établissement du commerce avec les peuples de l'Orient. Ils équipèrent à leurs frais quatre vaisseaux également propres à la guerre et au transport des marchandises. Le 2 avril 1595, ces quatre bâtimens partirent du Texel et arrivèrent le 2 août au cap de Bonne-Espérance; mais, retenus par des vents contraires, retardés dans leur course par des disputes qui s'élevèrent entre les équipages, ils n'atteignirent qu'au mois de juin de l'année suivante l'île de Java. Là ils eurent à essuyer l'opposition d'une compagnie de marchands portugais établis à Bantam, la capitale de l'île. Ces derniers firent de grands présens au chef indien pour obtenir de lui qu'il empêchât le trafic des nouveau-venus avec les habitans de Java. Ils excitèrent même à un tel degré de violence les soupçons des indigènes, que les vaisseaux hollandais se virent attaqués et perdirent quelques hommes dans cet engagement. Quittant alors Java, ces vaisseaux se dirigèrent sur Bali, où ils reçurent un meilleur accueil et purent se procurer à bas prix une abondante cargaison d'épices. Cependant l'un des navires, l'*Amsterdam,* avait tellement souffert, qu'on jugea à propos de le briser. Les trois autres bâtimens, après un voyage de plus de deux ans, rentrèrent en 1597 dans la ville d'Amsterdam, chargés de poivre, de muscade, de girofle, de cannelle et de gingembre. Leur arrivée fut saluée par une fête populaire. Hélas! plus d'un marin manquait à cette fête. De deux cent cinquante hommes partis pour l'expédition des Indes, quatre-vingt-dix seulement retournèrent dans leur patrie; le reste était mort en chemin de maladies, de privations et de tortures morales.

Depuis l'expédition de 1595, le commerce entre les Provinces-Unies et les Indes-Orientales alla toujours se développant, malgré les pertes et les désastres qu'occasionnaient de temps en temps les hostilités combinées des indigènes et des Portugais. Bientôt même les commandans des navires hollandais commencèrent à combattre efficacement dans l'esprit du peuple indien l'effet des faux rapports que

les Espagnols et les Portugais avaient répandus contre eux. Ils firent des alliances avec les habitans de l'île de Banda, avec le roi de Ternate et celui de Candy dans l'île de Ceylan. Le roi d'Achem s'était montré jusque-là l'ennemi le plus intraitable des Hollandais. Un capitaine de vaisseau zélandais lui donna le conseil d'envoyer deux ambassadeurs aux Provinces-Unies, afin de s'assurer lui-même que les Hollandais n'étaient point tels que les Espagnols et les Portugais les avaient représentés. Le roi se laissa persuader. Un de ses ambassadeurs mourut à son arrivée dans les Pays-Bas et fut enterré avec pompe à Middelburg. L'autre visita le prince Maurice dans son camp, où il fut reçu avec une extrême magnificence. Un traité d'alliance et de commerce fut conclu entre le roi d'Achem et le prince au nom des états. A son retour dans les Indes, l'ambassadeur remplit tout le pays du récit de ses impressions de voyage. Il ne laissa échapper aucune occasion de combattre les fables absurdes que l'intérêt égoïste des marchands espagnols et portugais avait répandues sur le compte des Hollandais (1). Quant à lui, il parlait avec une estime profonde de l'excellence de la nation qu'il avait vue, de la richesse et de l'intégrité des commerçans néerlandais, de la puissance de leur marine naissante. Sous l'influence de ces conjonctures favorables, des compagnies s'établirent dans plusieurs villes de la Hollande et de la Zélande; mais elles ne tardèrent point à reconnaître qu'elles se portaient innocemment préjudice les unes aux autres. Plusieurs vaisseaux, à leur arrivée dans les îles des Indes-Orientales, trouvèrent le marché déjà occupé. La concurrence des acheteurs engageait les marchands indiens à élever le prix des épices. D'un autre côté, la grande quantité de marchandises que les navires hollandais rapportaient en même temps dans les villes des Pays-Bas, n'étant ni dirigée par une pensée unique, ni distribuée par une main suprême, amenait sur certains points des engorgemens. Ces considérations déterminèrent les états à réunir toutes ces compagnies isolées, éparses, incohérentes, dans une seule compagnie *des Indes-Orientales*. Cette fameuse institution naquit en 1602; elle fut pour la Néerlande la source d'une immense richesse et aussi de jalousies incessantes entre les autres nations et les Pays-Bas. La compagnie des Indes-Orientales, formée à l'origine pour vingt et un ans, obtint le privilége exclusif de la navigation à l'est du cap de Bonne-Espérance et à l'ouest du détroit de Magellan. Le capital de la société s'élevait à 6,600,600 florins. La moitié de cette somme avait été fournie par Amsterdam, un quart par la Zélande, et le reste par les villes de Delft, de Rotterdam, de Hoorn et d'Enkhuysen. A peine installée,

(1) Les Portugais avaient imaginé de dire que les Espagnols et les Portugais étaient les seuls peuples blancs de l'Europe, et que les Hollandais vivaient à l'état de corsaires sur les uns et les autres.

cette compagnie forma des alliances avec les souverains de l'Inde pour bâtir des forts et placer des gouverneurs néerlandais dans l'intérieur des îles. Comme les naturels de l'Inde n'auraient rien compris à la souveraineté des états, les alliances furent généralement conclues au nom du stadhouder. Un des avantages immédiats qu'apporta l'établissement de la compagnie des Indes fut de concentrer les forces navales des Pays-Bas. La nation hollandaise fut ainsi à même de repousser les attaques du roi d'Espagne, qui, depuis quelque temps, réunissait tous ses efforts pour arrêter les progrès du commerce néerlandais dans les Indes. Il ne se passait presque pas d'année sans que les vaisseaux marchands de la Hollande se rencontrassent avec les navires de l'Espagne dans les mers orientales. Il s'ensuivait des engagemens sérieux et opiniâtres, dans lesquels l'avantage demeurait le plus souvent aux marins hollandais. La compagnie, pour mettre un terme à ces violences, équipa une flotte de quatorze vaisseaux bien armés, dont Wybrand van Warwyk fut nommé amiral. Wybrand demeura près de cinq années dans ces mers, où il rétablit la sécurité. En 1606, il découvrit l'île à laquelle il donna le nom de Maurice.

Cependant la compagnie des Indes s'était élevée en quelques années à un état florissant. Elle jouissait aux Indes d'une autorité absolue. Elle nommait elle-même son gouverneur-général, ses magistrats, ses amiraux et tous ses officiers de mer et de terre, lesquels prêtaient d'ailleurs serment d'obéissance aux états. Elle faisait la guerre et la paix. Elle recevait les ambassadeurs des rois qui voulaient traiter avec elle et leur envoyait ses représentans. Elle avait obligé plusieurs petits princes à lui céder leurs possessions ou à devenir ses tributaires. Elle avait fondé des colonies, bâti des forts et des villes partout où elle le jugeait utile à ses intérêts. Elle entretenait un bon nombre de troupes réglées et une quantité innombrable de vaisseaux qui couvraient les mers des Indes, ou qui revenaient en Hollande chargés des richesses de tout l'Orient. Cette prospérité souveraine éveilla la jalousie de la compagnie anglaise des Indes (1). La compagnie hollandaise accusait de son côté la Grande-Bretagne d'exciter parmi les naturels des sentimens d'hostilité et de leur fournir des armes, des munitions contre les marins des Pays-Bas. En 1615, Grotius essaya d'accommoder quelques différends qui avaient surgi entre les deux compagnies. Les négociations étaient encore pendantes lorsque les Hollandais, animés par un sentiment de défiance, jetèrent les fondemens de la ville de Batavia, dans l'île de Java.

(1) Quiconque voudra écrire avec impartialité l'histoire maritime de la Hollande devra consulter à Londres les archives de l'Angleterre. Dans ce riche et immense dépôt, nous avons trouvé une foule de pièces relatives aux différends survenus entre les deux peuples qui se sont si longtemps rencontrés dans la paix et dans la guerre.

Cette ville devint bientôt le centre de leur commerce dans le Levant. Maîtresse des îles d'Amboine, de Banda, de Ternate, de Malacca, de Ceylan, de Macaçar et du cap de Bonne-Espérance, la compagnie hollandaise tenait d'une main, dit un poète, l'urne des mers, et de l'autre une corne d'abondance d'où s'échappaient les fruits et les épices. Avant que les Hollandais n'en prissent possession, les terres du cap de Bonne-Espérance étaient condamnées à la stérilité; mais depuis l'établissement de ce peuple industrieux à la pointe de l'Afrique, le sol produisit du froment, une quantité de fruits excellens rassemblés des quatre parties du monde, et des vins de différentes qualités. La mémoire de van Riebeek, fondateur de cette colonie importante, y est toujours en grand honneur.

La compagnie des Indes-Orientales avait des comptoirs sur toute la côte de Coromandel : elle possédait la ville de Négapatnam et le fort de Gueldre; sur la côte de Malabar, elle commandait à Cochin, à Cananor et à Coula. Elle faisait un grand commerce avec Moka, Gameron, Surate, le Bengale, le Japon, la Chine, le Tonquin, Sumatra et Bornéo. A Moka, elle portait les épices, dont les Arabes font une grande consommation, et elle en rapportait de l'encens, de la myrrhe, des gommes, de la casse, du baume, de l'aloès, du café et d'autres marchandises. Ses vaisseaux fréquentaient aussi les autres ports de l'Arabie, tels que Aden, Mascatte et Bassorah. Le commerce des Hollandais s'étendait jusqu'à Ispahan. Ils ne payaient au roi de Perse aucun droit d'entrée ni de sortie; la compagnie était seulement obligée de prendre tous les ans à Gameron, ville située sur le sol persique, une certaine quantité de balles de soie à un prix réglé. Elle tirait de la Perse des étoffes d'or et d'argent, des tapis d'une beauté incomparable, et aussi des laines de Caramanie, des perles, des turquoises. Le royaume de Pégu lui fournissait de la laque, de l'or, de l'argent, du rubis, des saphirs. Elle avait un comptoir à Siam, où elle entretenait quelques commis. Là elle trouvait abondamment du riz, des dents d'éléphant, de l'étain, du plomb, des bois précieux, des peaux de cerf, beaucoup d'or et de très belles porcelaines. Un traité de commerce conclu avec le Japon lui assurait le commerce exclusif avec cet empire. La compagnie faisait des échanges très avantageux avec la Chine; elle en rapportait de la soie, des toiles de coton, du chanvre, du très beau marbre, du thé, du sucre, du musc, et des ouvrages d'un art inimitable. Quand on embrasse d'un coup d'œil ce vaste mouvement commercial, quand on se figure ces vaisseaux faisant pénétrer jusqu'à l'extrême Orient les merveilles de l'industrie européenne et en rapportant toutes les richesses de la nature, quand on se dit que cette prospérité incommensurable était sortie d'un marais, d'un pauvre village de pêcheurs (tel était Amsterdam à l'origine), on a une grande idée de ce petit

peuple navigateur qui, fort de ses institutions et de ses libertés, sut étendre sa main sur toutes les terres et toutes les mers. Un voyageur anglais qui avait visité les Pays-Bas au commencement du XVIIe siècle résume ainsi ses observations : « J'ai vu un peuple dont le territoire restreint et inondé ne produit guère naturellement que de l'herbe, mais qui, par son industrie, a su s'approprier en abondance les fruits du monde entier. »

A côté de la compagnie des Indes-Orientales florissait la compagnie des Indes-Occidentales. L'établissement de cette institution ne remonte qu'à 1621 : elle fut dissoute en 1674 et rétablie, par octroi des états-généraux, le 20 septembre de la même année. Cette société regardait du côté du Nouveau-Monde. La riche moisson que les découvertes des navigateurs faisaient éclore comme par enchantement dans les solitudes de l'Atlantique laissa tomber quelques gerbes entre les mains des vigoureux marins hollandais. Les principales colonies que possédait la compagnie des Indes-Occidentales étaient Surinam, Curaçao, Aruba et Bon-Aire. Les états de Zélande, auxquels la colonie de Surinam appartenait d'abord, en transportèrent la possession à la nouvelle société, qui, n'étant pas en état d'y envoyer elle-même tous les secours nécessaires, en céda un tiers aux magistrats d'Amsterdam et un autre tiers à M. d'Aarsen, seigneur de Sommelsdyk. Les productions de cette colonie étaient le sucre, le café, le cacao, le coton et l'indigo.

Outre ses établissemens en Amérique, la compagnie des Indes-Occidentales en possédait quelques autres en Afrique. Près du Cap-Vert, dans la petite île de Gorée, les forts de Goor et de Nassau lui étaient d'une grande importance pour protéger le commerce du Cap. Sur la côte d'Or, elle tenait Saint-George-de-las-Minas et Nassau, elle commandait les forts d'Achem, de Darmbo, d'Acaro, de Sanca et de Benden. Cette compagnie traitait avec les indigènes depuis la côte d'Or jusqu'à la région des Cafres, dans les royaumes d'Aden, de Benin, de Congo et d'Angora (1). Elle ne permettait à personne de trafiquer sur les côtes de l'Afrique. En Amérique, au contraire, la compagnie ne faisait presque point d'expéditions pour son compte; elle autorisait tout le monde à pratiquer le commerce des Indes-Occidentales, pourvu qu'on lui payât certains droits; mais tous les navires, sans exception, étaient obligés de revenir en Hollande avec leur cargaison de retour. La direction était partagée entre cinq chambres, dont l'administration était confiée à cinquante-sept directeurs. Les Espagnols appelaient la Hollande l'araignée des mers. La métaphore est juste, si l'on veut dire qu'avec un très petit

(1) Les principales marchandises qu'elle tirait de ces régions étaient de l'or, de l'ivoire, des cuirs, des gommes, du riz, et, il faut bien le dire, des esclaves.

corps de nation elle atteignait par ses extrémités à tous les points du globe. Ce vaste réseau de relations maritimes ne profitait pas seulement d'ailleurs au commerce. Depuis l'année 1616 jusqu'en 1626, les Hollandais découvrirent tout le pays connu sous le nom de la Nouvelle-Hollande. Le Carpenter-Land, au sud de la Nouvelle-Guinée, la terre de Van-Diémen et la Nouvelle-Zelande furent également tirés de l'obscurité des mers par la main de ces infatigables navigateurs. Les noms des gouverneurs-généraux Koen, Maetsuycker, van Diemen et Imhoff se lient surtout à cette grande histoire de conquêtes et de découvertes.

La plupart des colonies et des établissemens de la Néerlande lui ont été arrachés par les Anglais durant les guerres de l'empire. La puissante compagnie des Indes-Orientales avait d'ailleurs sombré avant la chute de la république des Provinces-Unies. Après avoir réalisé des bénéfices immenses, après avoir fourni vers 1660 des dividendes annuels qui montaient jusqu'à 40 et 60 pour 100, cette colossale institution avait fini en laissant des affaires fort embrouillées, que les états-généraux furent appelés à liquider. Une partie des possessions coloniales qui avaient été ravies à la Néerlande pendant la guerre lui furent restituées après les traités de 1815. Ce qui lui reste, quoique peu considérable si on le compare à ses anciennes conquêtes, est encore important, et peut être la source d'une grande prospérité commerciale et financière. Vers 1824, la *Société du commerce néerlandais* fut établie pour l'exploitation des Indes-Orientales. La direction générale de la société, d'abord résidant à La Haye, se trouva par la suite transportée à Amsterdam : le capital fut fixé à 24 millions de florins. Des agens de la société se répandirent dans les différentes villes commerçantes du royaume. On institua une intendance principale à Batavia et des sous-intendances de la société dans les autres possessions d'outre-mer. Le commerce du thé fut en outre organisé à Amsterdam et à Rotterdam par des associations de négocians connus sous le nom de *directeurs des magasins* (*pakhuismeesteren*). Les directeurs des magasins remplacèrent, pour cet article de commerce, la ci-devant compagnie des Indes. La direction des colonies hollandaises et en particulier de Java constitue aujourd'hui une des branches les plus importantes et les plus délicates de l'administration publique. On calcule que les ressources fournies annuellement par les Indes néerlandaises suffisent à payer les intérêts de la dette nationale. Je ne doute point que ces ressources ne puissent encore s'accroître avec les progrès de la culture et sous un meilleur régime colonisateur. La presse a vivement attaqué dans ces dernières années tout le système du gouvernement hollandais à l'extérieur, et en particulier les lois d'exception qui régissent les habitans de Java. Je n'entrerai point dans cette discus-

sion, les Indes-Orientales qui appartiennent à la Hollande ayant été dans cette *Revue* même l'objet d'une étude intéressante (1).

Une plaie ancienne afflige malheureusement les possessions de la Hollande connues sous le nom d'Indes-Occidentales, et cette plaie, c'est l'esclavage. Bien peu d'hommes d'état hollandais soutiennent en principe une institution contraire à l'esprit du christianisme, mais quelques-uns d'entre eux se fondent sur des considérations économiques pour apporter quelques délais à l'abolition de l'esclavage des noirs. Cette question a été plusieurs fois, au sein des états-généraux, le terrain de discussions orageuses qui se sont prolongées dans la presse quotidienne. Les choses en étaient là lorsque parut il y a trois ans, dans les Pays-Bas, un livre (2) qui, pour l'effet et le retentissement, sinon pour la forme, ne peut guère être comparé qu'à *la Case de l'oncle Tom*. L'auteur est un ancien ministre protestant, aujourd'hui membre des états-généraux, M. van Hoevell. Son caractère honorable, son nom déjà connu dans la littérature néerlandaise, ses longs rapports avec les populations exotiques, tout donnait à cette publication un cachet d'autorité. Les gravures jointes au texte étaient de nature à provoquer l'horreur, la pitié, l'indignation, tous les sentimens énergiques du cœur humain. Aussi l'émotion fut-elle profonde et étendue. Ce livre obtint dans l'espace d'une année les honneurs de trois éditions réelles, succès rare en Hollande.

Le docteur van Hoevell choisit pour théâtre de ses observations une des possessions hollandaises, l'île de Surinam. Son ouvrage n'est ni un roman, ni une histoire, ni un voyage : c'est une enquête. Une suite de témoignages, de récits et d'épisodes, dont il écarte, dit-il, avec soin toute fiction littéraire, telles sont les pièces à l'aide desquelles l'auteur instruit avec une résignation triste le procès de l'esclavage.

La possession de Surinam ou la Guyane néerlandaise est un des plus beaux pays du monde. M. van Hoevell décrit avec enthousiasme, avec amour, cette opulente et heureuse nature, ces savanes embaumées, ces bois de palmier-pina, de tamarins, d'orangers, de cactus, de bananiers, ces lacs ombragés par les lianes aux fleurs grimpantes. Dans certains districts, le génie hollandais a transporté ses préoccupations et ses habitudes favorites. Plusieurs colons se sont établis de préférence dans des zones marécageuses, où ils ont continué les traditions de la patrie absente en suspendant les rivières entre de gigantesques digues, en creusant des canaux, en assujettissant les fleuves à leurs moyens de locomotion, en rectifiant le cours des eaux,

(1) Voyez les livraisons du 1er novembre, 1er décembre 1848 et 1er février 1849.

(2) *Slaven en Vrijen onder de Nederlandsche Wet*. Une bonne étude intitulée *Liberté et Esclavage*, par M. Hubert van Soest, a été publiée sur ce livre de M. van Hoevell, en 1856, à La Haye.

en forçant cet élément de désordre ou de destruction à devenir sous leur main une source d'abondance, de mouvement et de fertilité agricole. Au milieu de ce luxuriant paysage, où tout croît, prospère, chante, vit, rayonne, un être souffre : l'homme. On s'aperçoit bientôt que le narrateur a voulu faire ressortir le contraste amer qui existe entre les bontés de la nature et les maux qu'engendre l'esclavage. La population esclave ou métisse est environ de quarante mille âmes. La race éthiopienne oppose aux lois meurtrières de l'asservissement sa fécondité, sa douceur, son caractère insouciant et enjoué; cependant elle décroît à Surinam depuis l'abolition de la traite. M. van Hoevell réfute l'opinion soutenue par quelques voyageurs que le nègre accepte l'esclavage, qu'il ne conçoit rien au-delà, que la liberté même lui fait peur, et cette opinion, il la réfute par des faits.

Une foule de noirs transplantés des côtes de l'Afrique dans les établissemens de Surinam eurent le courage de se soustraire à la domination de leurs maîtres. Ils pénétrèrent successivement dans les forêts, y formèrent peu à peu des villages, et cultivèrent le sol. Les fruits de cette culture, joints aux produits de la chasse et de la pêche, leur assurèrent une existence chétive, mais indépendante. L'exemple fut contagieux, la désertion s'accrut. Les nègres affranchis par la fuite, se sentant à leur tour les plus forts, ne se contentèrent bientôt plus du repos égoïste que leur offraient les solitudes du Nouveau-Monde. Ils nouèrent des relations avec leurs frères soumis encore à l'esclavage, et, après avoir fait de vigoureuses incursions sur les domaines qu'ils avaient quittés, emmenèrent avec eux les esclaves dans leurs retraites impénétrables. Le gouvernement néerlandais jugea à propos d'intervenir. Ce fut une guerre longue, ruineuse, à peu près inutile. Ayant découvert quelques-uns de leurs villages entre la Saramacca et la Surinam, on les anéantit; mais la campagne coûta cher, et les nègres, repoussés plus avant dans les solitudes, en sortaient de nouveau pour reprendre leurs habitations, dès que les troupes s'étaient éloignées. L'autorité se résigna donc à une transaction. Par une convention solennelle, le gouvernement néerlandais céda aux esclaves fugitifs la partie intérieure et inhabitée de la colonie. Il leur accorda la permission de venir par groupes déterminés à Paramaribo pour y faire le commerce, et il s'engagea même à leur distribuer tous les quatre ans des cadeaux de poudre, d'armes, de toiles et de couteaux. Depuis la déclaration de leur indépendance, ces anciens esclaves se sont formés en trois tribus distinctes. Chacune de ces tribus obéit à un chef ou *granam*, qui porte un uniforme militaire ainsi qu'un bâton avec une pomme dorée. Sur tous ces insignes sont marquées les armes des Pays-Bas. On évalue le nombre des nègres libres à huit mille. Les nègres forestiers se distinguent des nègres des plantations par une constitution physique

plus robuste. Dans leurs villages, ils courent le plus souvent nus, n'ayant qu'une sorte de ceinture nouée autour de la taille; mais lorsqu'ils descendent à Paramaribo, ils portent des vestes courtes en indienne. La vie de ces nègres est toute primitive. Le peu de culture qu'on remarque chez eux est l'ouvrage des femmes. Les hommes sont d'ailleurs d'excellens bûcherons et de hardis chasseurs. Le gouvernement néerlandais leur donne une prime de quatre florins pour chaque peau de cougouar qu'ils apportent à Paramaribo. Cet argent est employé par eux à acheter des fusils, du plomb, de la poudre, des briques, des haches, des habillemens. M. van Hoevell attribue l'enfance sociale des nègres aux circonstances dures et difficiles qui les entourent, à leur vie solitaire, surtout au préjugé qui règne dans le pays sur les travaux agricoles, considérés comme le dernier degré de l'avilissement. « L'idée du travail agricole, dit-il, entraînant une idée d'esclavage, il est naturel que le nègre l'évite comme l'ombre d'un passé qu'il déteste. » Le germe de l'amélioration et du développement social se trouve comprimé chez les nègres réduits à une condition aussi misérable; mais l'auteur ne doute point que ce germe n'existe, et les faits confirment son opinion. En 1852, les nègres forestiers ont descendu le cours des rivières avec des bois de construction dont le produit s'est élevé à 100,000 florins. Le goût du travail libre, élément générateur de la civilisation, n'est donc pas éteint chez ces anciens esclaves.

Longtemps les noirs de Surinam ont été livrés à l'arbitraire de leurs maîtres. En 1851, le gouvernement néerlandais adopta des règlemens qui témoignaient d'une certaine sollicitude pour le sort de la population noire. M. van Hoevell ne nie point que des motifs louables n'aient dicté cet acte d'humanité relative; mais il s'attache à prouver que de tels règlemens sont impuissans, inefficaces, et le plus souvent éludés par les maîtres des plantations. Le législateur autorise d'ailleurs les punitions corporelles sous le contrôle de l'autorité, et à ce propos M. van Hoevell ouvre devant nous le registre pénal, ce livre rouge de l'esclavage. La rédaction en est simple et concise : un numéro d'ordre, le nom du propriétaire, le nom de l'esclave, son âge, le nombre de coups, la nature de la faute, voilà tout. Presque toujours le motif de la punition est indiqué d'un seul mot : *négligence, brutalité, entêtement.* Le cas de vol est excessivement rare; encore les vols portent-ils sur des objets de peu de valeur, généralement sur des fruits, des bananes. D'après ce registre, du 1er janvier à la fin de décembre 1851, cinq cents esclaves, hommes, femmes, filles, garçons, nègres, mulâtres et métis, avaient été fouettés au piquet de justice de Paramaribo par des agens de l'autorité néerlandaise, et cela sur la demande des propriétaires. Ce piquet de justice où, conformément à la loi, les esclaves sont châtiés par la

main de l'exécuteur, qui est lui-même un esclave, est entouré d'instrumens sinistres : des colliers de fer, des courroies, une hideuse table à bascule qui sert d'échafaud pour les esclaves frappés d'une condamnation capitale. Les fouets sont noirs de sang. « Ce n'est pas la couleur naturelle de cette lanière, » fit observer le visiteur. L'exécuteur sourit. « Que diriez-vous donc, répondit-il, si vous voyiez les verges de tamarin? C'est bien autre chose : sous ces verges, les morceaux de chair éclatent de toute part. »

Dans cet enfer de l'esclavage, dont il parcourt les cercles avec le courage du moraliste, l'auteur nous promène ainsi de supplice en supplice. Je ne le suivrai point dans cette voie douloureuse : ce qu'on peut reprocher à son livre, c'est la monotonie dans l'horrible et dans le révoltant. Il est vrai que ce défaut, si défaut il y a au point de vue de l'art, peut être rejeté sur la nature même du sujet. Pour se défendre du reproche d'exagération, M. van Hoevell engage fièrement les partisans de l'esclavage à recueillir, dans une enquête officielle, les témoignages des hommes qui lui ont fourni les élémens de son livre; ce défi n'a point été relevé.

Les règlemens de la colonie ont établi que les enfans esclaves ne pourraient pas être séparés de leur mère. C'est un progrès sur le système des États-Unis. M. van Hoevell signale néanmoins les moyens dont on se sert à Surinam pour éluder le texte de la loi. Et puis, si l'enfant noir a une mère, il est censé ne point avoir de père : la nature proteste contre cette demi-négation de la famille. On a vu dans les plantations des nègres réduits à la terrible nécessité de flageller leur propre fils par les ordres du maître. D'autres fois cette paternité anonyme, sans droits, sans devoirs, se révolte à ses risques et périls, mais au nom de la voix du sang, contre certaines transactions que réprouve la morale. Un vieux nègre avait été enfermé dans un grenier; là, exposé aux flèches de plomb d'un soleil tropical, livré à toutes les tortures de la faim et de la soif, fou de douleur et de désespoir, il se brisa le crâne. Ce vieillard était père et n'avait pas voulu consentir au déshonneur de sa fille.

M. van Hoevell a extrait des sombres annales de l'Inde-Occidentale (1) néerlandaise beaucoup d'autres pages touchantes et dramatiques. Son livre a fait plus pour la cause de l'abolition que tous les raisonnemens philosophiques : il a ému. C'est au cœur et à la conscience qu'il s'adresse. Quoique M. van Hoevell démontre que l'esclavage est une mauvaise institution, même au point de vue économique, le fait de l'affranchissement des esclaves dans les colonies néerlandaises peut encore être retardé de quelques années par des considérations d'intérêt matériel; mais dès aujourd'hui l'opinion

(1) Dans les colonies de l'Inde-Orientale, l'esclavage proprement dit n'existe pas.

publique réclame en Hollande un ordre de choses plus conforme à la morale et à l'humanité.

L'histoire de l'esclavage dans les colonies néerlandaises se rattache à l'histoire de la métropole : on ne pouvait la passer sous silence; mais quelques taches que le temps fera certainement disparaître ne sauraient effacer un ensemble d'efforts imposans. Dans leurs rapports extérieurs aussi bien que dans leur vie politique, les Pays-Bas nous présentent un assez grand théâtre d'idées, de faits, d'enseignemens et d'exemples qui méritent d'être recueillis. Une petite nation, fille de ses œuvres, qui devance presque tous les grands états de l'Europe et du Nouveau-Monde dans la pratique des libertés, qui s'empare des mers avec une poignée d'hommes et de vaisseaux, qui ouvre à travers les tempêtes la voie du commerce, et trace chez elle, au milieu des agitations politiques, les limites du droit constitutionnel, n'est point une nation que l'historien doive dédaigner. Ce qui la distingue surtout, c'est un esprit de calcul intrépide. Une nation douée d'un sens si pratique devait inaugurer de bonne heure le gouvernement de la classe moyenne. Ici pas plus qu'ailleurs le régime représentatif ne s'est improvisé : il a exigé de longues études, des sacrifices et des luttes; le bon sens obstiné de la race a triomphé de ces obstacles. Les événemens extérieurs et intérieurs ont depuis un siècle amoindri le rôle politique de la Hollande et réduit sa prospérité commerciale; mais elle garde dans sa constitution et, ce qui vaut encore mieux, dans ses mœurs le germe impérissable d'une liberté qui sait se maintenir.

La Hollande a perdu dans les hasards de la guerre ce qui fait les peuples grands : elle conserve ce qui fait les peuples heureux. Il est à désirer que la Néerlande persévère dans sa voie : tout en agrandissant le cercle de ses rapports avec les autres états de l'Europe, tout en s'assimilant les progrès des nations étrangères, elle ne doit point abjurer ses traditions historiques, son individualité naïve et forte, son esprit religieux greffé sur l'amour du sol et sur le respect des ancêtres. D'autres sociétés modernes peuvent éblouir par une action plus grande exercée sur les destinées du monde; mais il n'en est guère où se révèle plus clairement l'influence de sages institutions sur l'accroissement de la fortune publique. Après avoir laissé dans le passé un long sillon de lumière, les Pays-Bas jouissent encore dans le présent d'une valeur morale qui, durant les quinze premières années de ce siècle, a su résister aux entraînemens de la force matérielle et aux séductions de la gloire. Enclavés au milieu des grandes puissances rivales, les états de second ordre comme la Hollande n'en sont pas moins nécessaires à la paix et à la tranquillité de l'Europe, dont ils maintiennent l'équilibre.

ALPHONSE ESQUIROS.

DERNIERS TEMPS

DE

L'EMPIRE D'OCCIDENT

II.

ANTHÉMIUS ET RICIMER.[1]

I.

Un des malheurs attachés aux gouvernemens faibles et le plus grand peut-être, c'est qu'ils ne s'appartiennent plus à eux-mêmes : voisins, amis, ennemis, tout le monde enfin se croit le droit d'intervenir dans leurs affaires intérieures, de leur dicter des conseils qui deviennent des lois, de peser sur leurs institutions, de leur prescrire jusqu'au choix des hommes qui doivent les administrer. Rome l'éprouvait maintenant après l'avoir si rudement et pendant tant de siècles fait sentir au reste de l'univers. C'était le tour des Barbares de faire des empereurs de Rome à la pointe de leurs épées. Alaric avait donné un tyran à l'Italie; la Gaule en reçut plusieurs de la façon des Alamans et des Burgondes, et le césar légitime Avitus arriva au midi des Alpes comme un élu des Visigoths. Ces ingérences étrangères avaient lieu indépendamment de la pression que pouvaient exercer sur les choix de l'armée, du sénat ou du peuple de Rome, les auxiliaires barbares à la solde de l'empire. Il n'y eut pas jusqu'à Genséric, l'implacable ennemi des Romains, qui

(1) Voyez la livraison du 15 juin 1857.

osa présenter son candidat au trône romain d'Occident, et sa prétention fut d'autant plus insolente, qu'il la faisait dériver du sac même de Rome.

Le Vandale Ghiseric ou Gheiseric, que nous nommons communément Genséric, bâtard d'une esclave et d'un roi, petit, laid et boiteux, meurtrier de sa belle-sœur et de ses neveux, qu'il avait fait jeter dans une rivière la corde au cou, pour se débarrasser d'une rivalité possible dans l'avenir, était, parmi les Barbares et suivant les idées politiques du ve siècle, un homme de génie. Carthage reprit au souffle de cet Annibal germain ses deux vieilles passions, l'amour de la piraterie et la haine de Rome. Appelant au secours de la barbarie vandale tout ce qui restait encore de barbarie indigène sur le sol africain, Genséric s'allia aux Maures, leur livra le pillage des villes, les incorpora sur ses flottes et dans ses armées. Les cités municipales, privées de leurs murailles et de tout moyen de protection, furent désertées par leurs habitans. Sans la vitalité surhumaine que montra l'église catholique au milieu des persécutions de tout genre, cette civilisation originale et féconde de l'Afrique romaine, mélange d'élémens latins et puniques, qui avait jeté un si vif éclat sur le christianisme et sur les lettres, aurait infailliblement péri. La spoliation marchait de pair avec la plus cruelle tyrannie, et les meilleures terres des meilleures provinces passèrent des mains des anciens colons dans celles des Vandales ou des Alains, leurs compagnons de conquête. Tel était Genséric au dedans. Au dehors, la nouvelle Carthage devint, grâce à lui, aussi redoutable que l'ancienne : on ne navigua plus en sûreté dans les mers de l'Italie et de la Grèce; aucun port ne fut à l'abri de l'insulte. Les îles Baléares, la Corse, la Sardaigne, la Sicile elle-même, soumises par ses flottes, reprirent le pavillon carthaginois comme au temps d'Amilcar. On eût dit que l'histoire du monde remontait le cours des siècles; mais Genséric donna un spectacle que les siècles précédens n'avaient point vu, celui d'une armée partie de Carthage campant sur le Forum et maîtresse de Rome pendant quatorze jours.

La foi vandale valait d'ailleurs la foi punique, si même elle ne la surpassait point en astuce. Nul roi barbare ou civilisé ne fut plus fourbe que Genséric; c'est là le caractère de sa supériorité sur ses contemporains et sa gloire dans la tradition germaine. « Il était, dit Jornandès, sobre de paroles et profond de pensées, calculateur incomparable quand il s'agissait de provoquer les nations, toujours prêt à semer des germes de discordes et à susciter des haines. » A la fourberie réduite en système, il joignait une avarice insatiable; l'or était sa seule passion, gagner son seul désir, entasser sa seule volupté. Tout autre sentiment lui était inconnu; on vantait sa tem-

pérance, et il ne céda jamais ni à la pitié ni à l'amour. C'est cette froideur naturelle, cette absence d'entraînemens et de faiblesses, qui, effrayant les Romains, faisaient comparer ce Barbare, impassible dans ses destructions, à une divinité malfaisante, et lui valurent le renom du plus grand des Barbares.

Si la grandeur de ces sombres héros du v[e] siècle consistait dans leur séparation de l'humanité, Genséric serait effectivement au-dessus d'Attila, qui, après tout, avait les penchans bons ou mauvais d'un homme, chez qui l'orgueil nourrissait la passion de la guerre, qui ravageait le monde pour le plaisir de vaincre, d'humilier ses ennemis, de rendre son nom redoutable, de sentir les nations sous ses pieds. Ces instincts dans le roi des Huns dominaient l'amour du pillage et du vol; il avait l'âme d'un conquérant sauvage, Genséric celle d'un pirate. Le premier eût voulu posséder l'univers, le second le dépouiller. Les cruautés du fils de Moundzukh et ses dévastations avaient souvent pour mobiles la vanité, le besoin de frapper les imaginations : s'il eût pris Rome, il n'en aurait fait qu'un monceau de cendres; il en aurait déraciné jusqu'aux fondemens, heureux d'attacher son nom à la ruine d'une ville qui osait se dire éternelle; mais il suffit de la prière d'un prêtre pour l'arrêter. Aucune prière n'aurait fléchi Genséric aux portes de Rome, et quand il s'y fut introduit furtivement à l'aide de la trahison, il ne la détruisit point, il la pilla à loisir, chargeant sur sa flotte jusqu'aux portes de bronze et au toit des temples, puis il regagna précipitamment l'Afrique comme un voleur qui met à l'abri ses larcins. Lorsqu'en 450 il vint proposer au roi des Huns de se jeter en commun sur l'Italie, il choisissait bien son allié : Attila aurait revendiqué pour son lot la gloire des batailles et de l'épouvante, Genséric l'argent.

Dans le butin que Genséric emporta de Rome figurait celle qui lui en avait ouvert les portes, Eudoxie, femme de Maxime et veuve de Valentinien III. Le pirate l'emmenait avec ses deux filles, Eudocie et Placidie, non pour les dérober au juste ressentiment de leur patrie, qu'elles n'avaient pas craint de sacrifier à des vengeances domestiques, mais pour tirer d'elles plus tard une bonne rançon, car il supposait que des veuves et nièces d'empereurs, des petites-filles de Théodose, devaient posséder de grands biens, soit en Occident, soit en Orient. La même pensée lui fit emmener aussi et réduire en captivité tout ce qu'il put saisir dans Rome de jeunes filles et de jeunes garçons du haut patriciat, entre autres Gaudentius, fils du grand et infortuné Aétius.

Quoique mère de deux enfans nubiles, Eudoxie était encore dans tout l'éclat de cette beauté fatale qui lui valut l'amour et les folles confidences de Maxime, et Attila, si elle fût tombée entre ses mains,

l'aurait envoyée probablement sur les bords du Danube et de la Theiss grossir le troupeau de ses femmes; mais Genséric ne lui accorda pas un regard. Il eut soin de marier, dès son débarquement à Carthage, l'aînée des deux princesses à son fils Hunéric, qui devait être son successeur; puis il calcula par quel moyen il obtiendrait des Romains la dot de sa bru et le rachat des deux autres. En vertu du principe que le bien de l'esclave est la chose du maître, il se mit à réclamer aussi les propriétés d'Aétius au nom de Gaudentius, son captif. Entrant en pourparlers, d'un côté, avec le sénat de Rome, de l'autre avec l'empereur d'Orient, il déclara que si on ne lui restituait pas sans délai ce qu'on lui retenait, disait-il, il irait le chercher lui-même, l'épée et la torche en main, dans tous les ports de l'Italie et de la Grèce. Payer au Barbare cette sorte de tribut ou le lui refuser en laissant entre ses mains l'impératrice et sa fille non mariée étaient deux actes d'une égale ignominie : l'Italie préféra le second, qui la vengeait du moins d'Eudoxie; mais l'héritier du trône d'Orient ne put rester insensible au malheur de la postérité de Théodose. Il essaya tout pour obtenir par des voies amiables la liberté des princesses : il offrit à Genséric son amitié et la paix, il le menaça d'une expédition en Afrique; mais avances ou menaces, rien ne toucha le Vandale : « Que nous fassions la paix ou la guerre, répondait-il imperturbablement, il me faut la dot de ma belle-fille et la rançon des deux autres. »

Ces débats durèrent sept ans, et ce furent sept années de désastres pour le commerce du monde entier. Enfin une nouvelle combinaison, sortie du génie de Genséric, mit fin à la captivité d'Eudoxie et de sa seconde fille. Celle-ci, lorsqu'elle habitait encore la maison de son père et qu'elle n'était qu'un enfant, avait été fiancée à un jeune Romain de l'illustre maison des Anices, nommé Olybrius. Rien n'égalait en noblesse cette fière maison Anicia, de qui l'on avait pu dire qu'en prenant au hasard parmi ses membres, on trouvait toujours un consul; mais la bravoure n'était plus au ve siècle l'attribut des noms patriciens, et quand les troupes vandales entrèrent dans Rome, Olybrius, au lieu de protéger sa fiancée ou de partager les infortunes de cette famille qui allait être la sienne, quitta la ville et s'enfuit à Constantinople. Il paraît pourtant qu'ils s'aimaient, et Placidie garda en Afrique un souvenir fidèle de son fiancé. Confident de cet amour, Genséric se mit en relation avec Olybrius et le prit pour intermédiaire des réclamations qu'il adressait à l'empereur Léon, lui promettant la liberté et la main de Placidie, si, par ses bons offices, il rentrait en possession des biens de la sœur. Olybrius s'employa tout entier à cette négociation, qui réussit par son entremise. On liquida ce qui restait de la succession de Valentinien III et

de Grata-Placidia, soit en Orient, soit en Occident; les biens immeubles furent vendus; on joignit au produit de cette vente tout ce qu'il y avait encore de meubles, d'étoffes, de bijoux, d'objets d'art appartenant à cette maison, et le tout, transporté par un navire romain à Carthage, fut livré au roi des Vandales en échange de l'impératrice et de sa fille. Eudoxie reçut à Byzance un accueil digne de son ancienne condition, et Placidie épousa Olybrius.

Alors s'ouvrit le second acte de cette tragi-comédie qui se jouait entre Genséric et l'empire romain. A peine les noces d'Olybrius et de Placidie venaient-elles de se terminer, que des messagers arrivèrent de Carthage à l'empereur Léon et au sénat de Rome. Les lettres dont ils étaient porteurs conseillaient aux deux gouvernemens de choisir pour empereur d'Occident Olybrius, voisin de la pourpre par sa noblesse et gendre du dernier césar héritier du sang de Théodose; « d'ailleurs, ajoutait Genséric, il est par sa femme le beau-frère de mon fils, et avec lui vous aurez la paix. Que si vous le refusiez, quoique le plus noble d'entre vous, par quelle raison agiriez-vous de cette manière, sinon parce qu'il est mon parent? Il me resterait alors à venger l'insulte que vous m'auriez faite gratuitement. » On pense bien qu'un double refus suivit ce message impudent soit à Constantinople, soit à Rome; Genséric accomplit sa menace, et les déprédations vandales recommencèrent de plus belle. La Méditerranée fut infestée de pirates enlevant les plus gros navires qui osaient s'exposer, pénétrant dans les moindres recoins, et criant à ceux qu'ils pillaient et brûlaient : « Faites Olybrius empereur d'Occident! » C'était le temps des grands embarras de l'Italie, Majorien venait d'être assassiné, et Sévère, à peine assis sur le trône impérial, commençait à chanceler déjà. A sa mort, Genséric redoubla de menaces et de sollicitations, tandis que le lâche Olybrius, qui était entré dans ses vues, semait l'argent à pleines mains pour se créer un parti. Jamais le monde n'avait assisté à un plus déplorable spectacle : deux rois barbares, l'un généralissime des troupes romaines, l'autre le plus cruel ennemi de Rome, bloquant pour ainsi dire le sénat par terre et par mer pour lui dicter la loi, et l'un lui refusant, l'autre lui imposant un empereur. Ricimer et Genséric se retrouvaient encore là avec leur haine de race et leur inimitié héréditaire, se faisant la guerre pour disposer du trône des césars, comme autrefois pour savoir à qui appartiendrait Agrigente ou Alésia.

On ne peut douter que la honte d'une pareille situation n'eût pesé sur les résolutions de la ville de Rome, lorsqu'en 466 elle avait supplié Léon de lui choisir un empereur, et Ricimer, de son côté, coupa court aux intrigues d'Olybrius en agréant le choix fait par Léon. Dans cet état de choses, la première pensée des deux empereurs, le

premier désir des deux empires fut de s'affranchir de la dépendance de Genséric, qui, avec la connivence de Romains encore plus odieux que lui, pouvait empêcher tout ordre, tout gouvernement de s'établir en Occident. Léon aurait tenté seul et pour son compte une descente en Afrique, si le bon accord renaissant entre les deux empires et l'amitié personnelle d'Anthémius ne lui eussent assuré le concours de l'Occident.

On prépara donc en commun une expédition dans laquelle naturellement le premier rôle appartint à l'empire d'Orient, comme au plus riche, au mieux fourni de vaisseaux et de soldats et à celui qui avait eu l'idée de la guerre. A l'aspect des armemens qui s'exécutaient de toutes parts, on ne craignait pas de proclamer cette expédition la plus formidable qui eût jamais paru dans les eaux de la Méditerranée. En effet, au jour marqué pour le départ de la flotte orientale, le port de Constantinople, réputé le plus vaste de l'ancien monde, réunissait onze cent treize navires de haut bord, montés par sept mille marins et disposés pour recevoir, soit immédiatement, soit en route, à des stations déterminées, une armée de plus de cent mille hommes. Quarante-sept mille livres pesant d'or venant des contributions publiques, dix-sept mille tirées de l'épargne du prince et sept cent mille livres d'argent étaient destinées par Léon aux dépenses de la campagne : le gouvernement occidental, suivant toute apparence, devait pourvoir aux frais de sa flotte et de son armée. Ce ne fut pas tout : Léon eut l'habileté d'intéresser le petit état de Dalmatie à une entreprise que ne pouvait répudier sans crime et sans honte aucune province de l'empire, fût-elle actuellement séparée, si elle avait conservé dans sa scission le moindre sentiment romain.

L'histoire de ce petit état, démembré de la Romanie occidentale, est assez curieuse et mérite que nous en parlions quelques instans. Durant les troubles qui suivirent en Italie la mort d'Aétius, un des officiers dévoués à ce grand général, Marcellinus, dont il a été déjà question, secouant l'obéissance de Valentinien qu'il ne voulait plus servir, se retira en Dalmatie et entraîna cette province dans sa révolte. On ignore quel lien existait entre Marcellinus et la Dalmatie, s'il était lui-même Dalmate, s'il avait administré le pays comme gouverneur militaire, ou si sa renommée seule lui avait attiré le dévouement d'une nation belliqueuse et fière, car Marcellinus joignait à la droiture du caractère les talens d'un général consommé, et beaucoup d'Occidentaux voyaient en lui le vrai successeur d'Aétius. Sous ce chef habile et résolu, la Dalmatie, séparée de la communauté romaine et constituée en état indépendant, sut se faire respecter de son ancienne métropole. Cet homme, en révolte contre le gouvernement de l'Italie,

avait au fond le cœur tout romain; il le montra sous les règnes d'Avitus et de Majorien en venant se joindre aux expéditions alors dirigées contre les Vandales. Sa présence en Sicile fut même signalée par quelques exploits brillans; mais Ricimer le repoussait toujours. Ricimer, son ancien compagnon d'armes et son ennemi, s'interposait entre le gouvernement romain et lui chaque fois qu'ils voulaient se rapprocher, et le chef dalmate mécontent se retira au milieu de son peuple, décidé à oublier cette Rome dont un Barbare écartait les Romains. Pourtant Léon réussit à l'apaiser; Marcellinus consentit à faire partie de la nouvelle expédition; il livra sa flotte, sa petite armée, sa personne, pour le service de l'empereur d'Occident, et reçut en récompense le titre de patrice. Ricimer n'osa pas s'opposer de vive force à des arrangemens que tout le monde semblait désirer, mais il en conçut une sourde et profonde colère : laisser s'introduire dans les affaires du gouvernement occidental un homme d'un tel mérite et d'une telle popularité, c'était abdiquer son pouvoir, et il jura de ne le pas souffrir longtemps. Il s'abstint, sous divers prétextes, de toute coopération personnelle à la guerre qui allait s'ouvrir; Anthémius l'imita, et l'empereur et le patrice restèrent en Italie face à face, occupés de leurs communes affaires, et uniquement soucieux, l'un de veiller sur son trône, l'autre d'observer son maître.

La voix publique en Occident décernait à Marcellinus la conduite de la guerre; mais les intrigues du palais de Constantinople, et peut-être au fond l'orgueil des Orientaux, lui donnèrent un prompt démenti. Sur les marches du trône d'Orient se trouvait un personnage nommé Basilisque, frère de l'impératrice Vérine, femme de Léon, esprit épais et infatué de lui-même, qui, favorisé par le hasard dans quelques commandemens importans, se regardait comme le premier général de l'empire, et répétait complaisamment que Léon sans lui aurait cessé de régner. A force de se croire ainsi la sauvegarde du trône, il en vint peu à peu à y convoiter une place, à ne voir que disgrâce et noire ingratitude dans les honneurs dont l'empereur le comblait, et à se rapprocher de ses ennemis. Le frère de l'impératrice devint le confident, l'instrument, le complice de quiconque haïssait le prince ou conspirait dans l'ombre contre son pouvoir. L'empire de Constantinople, comme celui de Rome, avait alors son tuteur en la personne d'Aspar, barbare alain ou goth (les historiens ne sont pas d'accord), premier patrice d'Orient et généralissime des armées impériales. L'influence que cette haute position lui donnait, Aspar, lors du décès de l'empereur Marcien, l'avait mise au service de Léon, qui lui dut incontestablement la couronne : nous dirons plus tard à quelles conditions.

La bonne intelligence ne fut pas de longue durée entre le protégé

et le protecteur, et Aspar prit vis-à-vis de son nouveau maître une attitude arrogante qui devint peu à peu de l'hostilité ouverte. Heureux de trouver pour ses intrigues un point d'appui dans la famille impériale, il stimula les rancunes et l'ambition de Basilisque. La guerre qui allait commencer pouvait, en cas de réussite, jeter un grand éclat sur le règne de Léon et fortifier sa puissance personnelle, ce qui cadrait mal avec les desseins du Barbare : aussi désirait-il qu'elle ne réussît point, et il ne trouva rien de mieux, pour la faire échouer, que d'en procurer le commandement à Basilisque. Des ressorts mis en jeu avec adresse, surtout la vanité de l'impératrice Vérine, aiguillonnée à propos, menèrent le petit complot à bonne fin, et, malgré les répugnances de Léon, Basilisque fut nommé généralissime. Il en reporta naturellement tout le mérite à Aspar, lequel exigea de lui pour récompense qu'il ménageât par tous les moyens possibles les Vandales et leur roi. Feignant de ne voir dans cette guerre si nationale qu'une querelle religieuse, suscitée par la ferveur catholique de Léon, il recommandait à Basilisque de ne point pousser à bout une nation arienne, attendu que lui, Aspar, était arien, qu'il savait bien que le mauvais vouloir de l'empereur et les persécutions des catholiques, une fois assouvis au-delà des mers, ne s'arrêteraient pas là, et passeraient bientôt de ses coréligionnaires vandales à lui et aux siens. Les instructions d'Aspar, appuyées sur ce singulier raisonnement, n'en étaient pas moins absolues et impératives, et Basilisque dut promettre de ménager l'ennemi qu'il était chargé de combattre. Aspar s'en remettait pour le reste à l'ignorance et à la cupidité bien connues du généralissime; il s'en remettait aussi à l'habileté de Genséric, auquel il opposait un aussi indigne adversaire. La nomination de Basilisque rejeta donc Marcellinus au second rang; mais Anthémius le chargea du moins de la conduite des troupes occidentales.

Le plan de campagne concerté entre les deux empires était d'ailleurs hardiment conçu. La flotte occidentale, formant l'aile droite de l'expédition, devait, sous la conduite de Marcellinus, partir d'Italie, descendre dans l'île de Sardaigne, en chasser les Vandales, et rallier ensuite sur les côtes de Sicile le gros de la flotte orientale. Celle-ci se partageait en deux divisions dont la moins forte, composant l'aile gauche et confiée à un officier d'une grande expérience nommé Héraclius, devait toucher au port d'Alexandrie, y prendre les garnisons réunies de l'Égypte, de la Thébaïde et de la Cyrénaïque, pour attaquer Tripoli, qu'on espérait enlever sans combat. Laissant dans le port ses vaisseaux à l'ancre, Héraclius devait marcher par terre droit à Carthage, pendant que Basilisque, avec la division principale, ferait voile sur la Sicile, et de là sur Carthage, en

combinant son mouvement avec celui d'Héraclius. L'exécution fut prompte et décisive aux deux ailes. Marcellinus, heureusement débarqué en Sardaigne, eut bientôt balayé l'île de tout ce qu'elle contenait de Vandales et rétabli le drapeau romain. Non moins heureux dans son coup de main sur Tripoli, Héraclius enleva la ville et vit accourir à lui, d'un bout à l'autre de la province tripolitaine, les anciens sujets romains et les indigènes attachés aux souvenirs de Rome. Basilisque de son côté, avec l'escadre du centre, dispersa la flotte vandale qui voulut couvrir l'approche de la Sicile : tout semblait assurer la victoire aux Romains. Genséric lui-même le crut, et, saisi d'une terreur panique, il courut se renfermer dans le port de Carthage, où rien d'ailleurs n'était prêt pour soutenir un siége. Si Basilisque l'avait suivi, si ses troupes de débarquement étaient venues montrer aux Carthaginois les aigles romaines, la ville était prise. Au reste le roi vandale les attendait. Plongé dans un morne abattement, il interrogeait au loin la pleine mer, lorsque les voiles de Basilisque parurent à l'horizon, mais elles s'éloignaient de la direction de Carthage et poussaient au large du côté de l'orient. Genséric sentit qu'il était sauvé, et avec l'espérance il retrouva les ressources inépuisables de son génie.

La ville de Carthage était bâtie, comme on sait, dans l'intérieur de ce vaste golfe que forment, à l'occident le cap Zibib, alors nommé promontoire d'Apollon, à l'orient le cap Bon, qu'on appelait *Hermæum*, promontoire de Mercure. A l'ouest de ce dernier, et dans une anse voisine de la pointe, se trouvait une petite ville du même nom, offrant un mouillage d'étendue médiocre et exposé en outre aux vents les plus dangereux de la côte. On comptait deux cents quatre-vingts stades ou quatorze de nos lieues entre Carthage et le bourg de Mercure. C'est là que Basilisque vint jeter l'ancre, soit par impéritie, soit par une prudence excessive dans la circonstance actuelle, afin de s'enquérir de la marche d'Héraclius et de sonder par lui-même les dispositions des habitans. Il était à l'ancre depuis quelques heures seulement, lorsqu'arriva dans son camp un officier vandale porteur d'un message de Genséric. Le message était humble et semblait respirer le plus complet abattement : « Le roi des Vandales, repentant des offenses qu'il avait faites aux Romains, promettait, disait-il, de se soumettre à l'empereur Léon et de vivre en paix avec lui; mais, tout en se reconnaissant vaincu, il devait consulter son peuple sur les conditions de cette paix : quelque délai était nécessaire pour prendre à cet égard un parti, et il demandait à Basilisque cinq jours de trêve, au bout desquels il lui ferait connaître la résolution commune. » L'envoyé, prenant ensuite à part le général romain, lui remit, au nom de son maître, une somme considérable,

qui était comme une première marque de la reconnaissance du roi, un premier acheminement vers une paix que les Vandales semblaient souhaiter avec ardeur. Basilisque se souvint des instructions d'Aspar, et l'armistice fut conclu.

Basilisque passa les cinq jours de trêve dans la plus complète inaction, jouissant d'avance d'une victoire qui lui coûtait si peu, et se proposant de ménager encore Genséric dans le débat des conditions de la paix. Étudier le pays, se mettre en relation avec les habitans, il n'y songea plus. S'il s'enquit du sort d'Héraclius et de sa division, on l'ignore; mais assurément il ne chercha pas à savoir ce qui se passait du côté de Carthage, car la moindre information à ce sujet l'eût tiré de sa quiétude. Il était en effet question, dans la grande métropole des possessions vandales, non de soumission, mais d'attaque. Genséric réparait à force ses navires, disposait des brûlots, ramassait dans cette intention les moindres barques de la côte, armait tous ses sujets vandales ou maures, et la confiance qu'il avait recouvrée lui-même par le succès de sa ruse animait jusqu'au dernier de ses soldats. Habile à prévoir les variations de temps ordinaires dans ces parages, il avait calculé que la direction du vent, jusqu'alors favorable aux opérations d'une flotte venant sur Carthage, ne tarderait pas à changer au désavantage des Romains, qui étaient à l'ancre dans une crique peu spacieuse et mal garantie. Sa prévoyance ne fut pas trompée. Dans la cinquième journée de la trêve, le vent changea brusquement, et se mit à souffler avec force de Carthage sur le promontoire de Mercure. Aussitôt le roi vandale fit appareiller, et à la tombée de la nuit il sortit du port avec deux flottes, la première de vaisseaux de haut bord, bien fournis d'armes et garnis de troupes, la seconde de petits navires et de barques sans équipage et remplis de matières combustibles, l'une remorquant l'autre. Ils s'avancèrent ainsi avec précaution et dans le plus grand silence comme pour une surprise, précaution d'ailleurs superflue, car Basilisque n'avait ni vedette de terre, ni garde de mer, et quand les Vandales approchèrent du port de Mercure, l'armée romaine, campée sur ses vaisseaux, était plongée dans le sommeil.

Au signal donné par Genséric, la flotte vandale se range en demi-cercle, et les brûlots, détachés de leurs amarres, sont livrés à la mer et aux vents qui les portent sur la flotte romaine. Les premiers vaisseaux atteints par le feu le communiquent aux autres; les voiles et les cordages s'enflamment, et la lueur d'un immense incendie éclaire tout à coup le golfe et la pleine mer. Cette lueur sinistre tire les Romains de leur assoupissement. En un instant, les ponts sont encombrés par une foule désordonnée; on se presse, on se heurte, des cris de surprise et d'épouvante se mêlent au sifflement du vent

et au pétillement du bois qui s'embrase. Dans ce mouillage trop étroit pour une si vaste flotte, les vaisseaux romains, serrés et comme collés les uns aux autres, ne peuvent se mouvoir et manœuvrer pour éviter le péril. En vain marins et soldats, s'encourageant au travail, repoussent avec des perches les brûlots que le flot amène, l'incendie éclate du côté où l'on ne songe pas à le combattre. Dominé par une peur aveugle, chacun pourvoit à son salut sans s'inquiéter de celui des autres : tout vaisseau romain atteint de la flamme est coulé bas sans plus de pitié qu'un brûlot ennemi. L'escadre vandale mit le comble à la confusion en s'avançant jusqu'à la portée du trait et faisant pleuvoir sur cette flotte en désarroi une grêle incessante de dards et de flèches. Le feu, l'eau, le fer assaillent de tous côtés les Romains, qui n'ont plus que le choix de leur mort.

Basilisque, détrompé de ses rêves, parvint à s'enfuir à la faveur de l'obscurité; plusieurs l'imitèrent; d'autres, plus courageux, affrontèrent la ligne des Vandales et la rompirent après une lutte acharnée. Au nombre de ceux-ci se trouvait le lieutenant de Basilisque, Jean, surnommé Daminec, homme comparable aux anciens Romains, et fait pour accomplir les plus grandes choses, si le sort lui eût donné un autre chef. Enveloppé par les vaisseaux ennemis, il les attaque lui-même à l'abordage, tue ce qui lui résiste et culbute les Vandales à la mer; mais le nombre croissant de ses ennemis le force à la retraite, et il voit son propre navire assailli à son tour par les Barbares. Dans cette extrémité, il s'approche du bord tout en combattant, et semble sonder de l'œil l'abîme qui s'ouvrait sous ses pieds. Le second fils de Genséric, nommé Ghenz ou Ghenzo, qui se trouvait là et qui avait admiré le courage du Romain, comprit son intention, et d'une voix forte il lui cria d'arrêter, qu'il lui garantissait la vie sauve. « La vie! répondit celui-ci avec dédain; sache bien que Jean ne tombera jamais dans la main des chiens! » Cela dit, il s'élança tout armé dans la mer et disparut. Les fugitifs se rallièrent en Sicile; mais quand Basilisque passa en revue ce qui lui restait d'hommes et de vaisseaux, il constata que la flotte et l'armée étaient réduites de plus de moitié.

Tout n'était pourtant pas perdu; Marcellinus venait d'arriver de Sardaigne en Sicile avec la flotte d'Occident, et sous son habile direction la guerre pouvait renaître. Les Occidentaux, habitués à compter beaucoup sur ce général, objet de l'affection populaire, se berçaient peut-être de cette espérance, quand un officier de ses troupes, qui l'approchait souvent, lui tendit une embûche et le tua. On prétendit que cet homme était un familier de Ricimer chargé d'observer son chef, de démontrer au besoin par un coup de poignard que l'armée occidentale n'avait confiance qu'en Ricimer, et que toute

expédition non ordonnée ni conduite par le Suève était sûre d'échouer. Si l'on en croit les historiens, cette nouvelle mit le comble à la joie de Genséric : « O Romains, se serait écrié le Barbare, vous venez de vous couper la main droite avec la gauche! » La même nouvelle arrêta Héraclius en marche sur Carthage. Le prudent général évacua la Tripolitaine, où il n'avait plus rien à faire, et regagna la frontière romaine; l'armée occidentale rentra en Italie.

Ainsi se termina cette entreprise, commencée sous de si beaux auspices et pour une si juste cause. La perte de soixante mille soldats, les ressources de l'état dissipées, une dette écrasante pour les populations de l'Orient et l'avilissement du nom romain, voilà quel en fut le résultat. Basilisque, rentré en fugitif à Constantinople, n'osa ni paraître devant l'empereur, ni se montrer en public; il alla se cacher comme un coupable dans l'asile de Sainte-Sophie. Un grand exemple eût été nécessaire en de si grands maux, et Léon le devait aux ambitieux et aux lâches dont les intrigues troublaient son règne; mais l'impératrice Vérine intervint encore, et Basilisque en fut quitte pour aller vivre tranquillement en Thrace, dans la ville d'Héraclée, où il put rêver de nouvelles lâchetés et de nouveaux complots.

En Occident, les Barbares, qu'avait d'abord intimidés cet immense appareil, ainsi que le bon accord rétabli entre les deux moitiés de la Romanie, reprirent toute leur audace. On en vit en Espagne un exemple singulier. Les Suèves, qui étaient venus témoigner de leur attachement à l'empire par une ambassade solennelle au moment des préparatifs de la campagne, n'en eurent pas plus tôt connu l'issue, qu'ils se jetèrent sur Lisbonne, dont un habitant leur ouvrit les portes; puis ils envoyèrent en Italie pour se justifier le traître qui leur avait livré la ville. C'était un défi insolent qu'ils adressaient à Rome dans ses revers. A l'intérieur de l'empire, et surtout en Italie, la disparition de Marcellinus dissipa les illusions dont on s'était bercé depuis deux ans. La main invisible qui venait de frapper l'homme destiné peut-être à sauver Anthémius était évidemment la même qui avait dirigé le poignard contre Majorien et préparé le poison de Sévère. Ricimer était toujours là, terrible, implacable; rien n'avait changé en Occident.

II.

Anthémius aussi ne répondait pas complètement aux espérances de son début. Honnête, éclairé, charitable et au fond chrétien très orthodoxe, il avait apporté en Occident, avec les habitudes d'un patricien grec, l'esprit léger qui distinguait sa nation, le goût des sub-

tilités métaphysiques, des doctrines bizarres, de la thaumaturgie, en un mot de toutes ces spéculations sophistiques si courues au-delà des mers, et qui passaient en-deçà pour curiosité irreligieuse et condamnable. Suivant l'usage des nobles byzantins, il entretenait dans sa maison, parmi ses cliens et ses parasites, de graves représentans des sciences à la mode, philosophes à longue barbe ou à besace, rhéteurs, sophistes, hérésiarques chargés de disputer devant lui et de traiter pour son agrément toutes les questions accessibles à l'esprit humain. Deux surtout qui possédaient son affection particulière, mais qu'il eût dû prudemment laisser à Constantinople, vinrent s'installer avec lui au palais des césars. L'un était un sophiste nommé Sévère, pour lequel il s'engoua jusqu'à le faire consul en 470; l'autre était chrétien, mais de l'hérésie de Macédonius, et s'appelait Philothée. Ces deux hommes ayant exercé par leur présence ou par leurs actes une influence fâcheuse sur la popularité d'Anthémius, je dois en dire quelques mots.

Sévère, né dans la ville de Rome, l'avait quittée fort jeune pour aller étudier en Orient les sciences occultes, honorées alors bien gratuitement du nom de philosophie. Alexandrie était le foyer principal de ces folles spéculations; il s'y fixa. Le disciple devint maître, et sa maison, remplie de livres et de curiosités naturelles ramassées de toutes parts, fut visitée par les thaumaturges de tous les pays. Il y vint jusqu'à des brahmes de l'Inde, qui pratiquèrent chez lui, à la grande stupéfaction des Égyptiens, les rites étranges et les austérités plus bizarres encore en usage près du Gange et de l'Indus. Sévère avait adopté pour monture un cheval dont le poil jetait de grandes étincelles quand on le frottait, et qui passait pour merveilleux. Cette recherche des choses extraordinaires dénotait habituellement un païen livré à la magie, et en effet Sévère était païen. Lorsqu'Anthémius l'eut amené à Rome, le thaumaturge se mit à exposer, sous l'autorité du prince et avec une liberté qui n'existait pas en Italie, les doctrines mystérieuses où se réfugiait le polythéisme expirant, ce qui accrédita le bruit que l'empereur lui-même était païen, ou du moins penchait secrètement vers l'ancien culte, et qu'il voulait se servir de Sévère pour restituer à la ville du Capitole sa splendeur passée, avec sa religion abolie. Voilà ce qu'était l'hôte favori du palais d'Anthémius.

Philothée, chrétien, comme je l'ai dit, appartenait à l'école subtile des pneumatomachiens, branche éloignée de l'arianisme, qui considéraient le Saint-Esprit comme une énergie divine répandue dans l'univers, et non point comme une personne distincte du Père et du Fils : hérésie frappée d'anathème en 381 par le concile de Constantinople, mais professée toujours en Orient comme doctrine philo-

sophique. S'appuyant sur la même amitié et le même crédit, Philothée prêchait dans Rome à tout venant ses dogmes en horreur aux orthodoxes, suscitait des disputes, appelait à son aide tout ce que la ville contenait de chrétiens dissidens, et les engageait à tenir des assemblées où l'on discuterait toutes les doctrines; l'inquiétude gagna l'église romaine. Non-seulement le pape Hilaire adressa là-dessus à l'empereur des observations particulières; mais il l'interpella publiquement dans l'église de Saint-Pierre, et lui fit promettre avec serment, en présence des fidèles, qu'il n'autoriserait point de pareilles nouveautés dans la ville des apôtres. Ces faits, qui n'avaient réellement que peu d'importance, en prirent beaucoup dans l'esprit du peuple, parce qu'ils venaient d'un Grec, et qu'ils choquaient les mœurs occidentales.

Anthémius fit un meilleur emploi des lumières et de la libéralité de son esprit en améliorant les lois. Il arrivait fréquemment, dans l'état de trouble perpétuel où vivait la société, que des biens dévolus au fisc impérial, à titre de confiscation ou de déshérence, étaient reconnus tôt ou tard appartenir à des maîtres certains qu'on en avait dépouillés. Quand ces biens se trouvaient toujours entre les mains de l'état, la restitution pouvait s'en faire aisément sous un prince équitable; mais s'ils avaient été concédés à des tiers par la libéralité des empereurs, la question présentait plus de difficulté. Une loi de Constantin prononçait que, dans ce cas, la donation subsisterait, sauf au prince à dédommager les intéressés comme bon lui semblerait. Frappé de l'injustice de cette décision, Anthémius consulta Léon sur la convenance qu'il y aurait à la réformer. La question se posait entre le droit de la propriété et le respect dû aux actes du prince; Léon n'hésita pas à se prononcer en faveur du premier. Il jugea que les particuliers devaient être reçus à poursuivre la restitution de leur chose, nonobstant toute donation qui en aurait été faite par un empereur. « En effet, dit-il (et ce sont les termes de la loi), l'équité et la justice devant toujours accompagner les actions des souverains, rien ne convient mieux à la majesté du prince que de conserver à chacun ce que le droit commun lui assure. Un bon prince ne se croit permis que ce qui est permis aux simples particuliers; il ne doit point transformer en droit une libéralité contraire aux lois, de peur que l'un ne se réjouisse d'être enrichi de ce qui ne lui appartient pas, et que l'autre ne pleure de se voir privé de ce qui est légitimement à lui. » Nobles paroles qui caractérisent bien la législation du temps, empreinte généralement d'un grand esprit d'équité, comme si la société près de se dissoudre songeait à fortifier le droit individuel. L'humanité, chassée des faits par la spoliation et la violence, cherchait un asile dans les lois.

Cependant le mauvais succès de l'expédition d'Afrique et avant

tout vraisemblablement l'assassinat de Marcellinus jetèrent entre le beau-père et le gendre de nouveaux fermens de discorde. Avec ce caractère irascible qui gâtait les bonnes qualités d'Anthémius, avec le sombre et cruel ressentiment qu'inspirait à Ricimer la moindre offense, les querelles sur de pareils sujets purent devenir des injures irréparables que la tendresse de l'épouse et de la fille ne suffisait plus à pacifier. L'histoire oublie même, dans ce déchirement de la famille impériale, la jeune Byzantine dont l'union avec Ricimer avait semblé le gage assuré de la paix. Aucun contemporain ne la mentionne plus, soit que, forcée de choisir entre son père et son mari, elle se fût rangée du côté du père, soit qu'une destinée plus douce, en l'enlevant prématurément au monde, lui eût épargné le triste spectacle dont l'empire allait être témoin. Des confidences faites imprudemment au dehors envenimèrent les divisions intérieures, qui se transformèrent en divisions politiques. Anthémius, avec peu de mesure, exprimait publiquement son regret d'avoir pris un Barbare pour gendre, et on l'entendit plus d'une fois reprocher à l'Italie ce sacrifice de son sang, qu'il avait fait pour la sauver; Ricimer, avec plus d'habileté, exploitant les préjugés de l'Occident contre l'Orient, ne désignait plus l'empereur que par les surnoms de *Galate* et de *Petit-Grec*, qu'on répétait autour de lui pour lui plaire. Le peuple, les soldats, le sénat étaient partagés, mais l'armée penchait en masse pour le patrice. Un jour enfin, Ricimer quitta Rome et se retira dans Milan, près des campemens des fédérés barbares; Anthémius, resté à Rome avec les corps de l'armée qu'il supposait fidèles, et dont le principal était la division qu'il avait amenée d'Orient, envoya demander des renforts au maître des milices des Gaules. Cette brusque séparation, accompagnée de pareilles circonstances, parut la fin des hésitations mutuelles. Tout le monde se dit que la guerre civile commençait.

L'émotion fut grande, surtout en Ligurie, où l'on pouvait s'attendre à supporter les premiers désastres de la guerre. Les villes se concertèrent; elles tinrent conseil, et il fut décidé qu'une députation de la noblesse ligurienne irait à Milan demander audience à Ricimer, lui faire entendre la prière de l'Italie, et lui arracher, s'il était possible, une promesse de paix. Admis près du patrice, les députés l'abordèrent dans une attitude suppliante, prosternés à ses genoux, et tous pleurant à chaudes larmes. « Que la modération vienne de vous! lui disaient-ils d'une commune voix; ouvrez le chemin à la concorde! » Ricimer les releva avec bienveillance. Habile à déguiser ses sentimens, il leur parut dans ses explications aussi désireux de la paix qu'ils pouvaient l'être eux-mêmes, aussi effrayé des conséquences de sa rupture avec son beau-père, aussi disposé à saisir tous les moyens d'accommodement. « N'insistez pas près de moi, qui

ne veux et n'ai voulu que la paix, leur dit-il; c'est à Rome qu'il faut vous adresser, afin d'obtenir que là-bas on en fasse autant. Mais qui osera se charger d'une telle ambassade? qui essaiera de ramener à la raison un Galate furieux, surtout quand ce Galate est un prince? Celui qui ne sait pas modérer sa colère, plus on le prie, plus il éclate. — Donnez-nous seulement votre consentement à la paix, lui répondent les Liguriens, et nous nous chargeons du reste. Nous avons à Pavie un homme, élevé récemment à l'épiscopat, devant qui s'inclineraient jusqu'aux bêtes les plus sauvages. Lui montrer une bonne œuvre à faire, c'est le gagner à son désir sans qu'il soit besoin de le prier. Son visage reflète son âme et inspire le respect. Tout catholique le vénère, tout Romain l'aime; un Grec même l'aimerait, s'il eût mérité de le voir. Parlerons-nous de son éloquence? L'enchanteur thessalien qui enchaîne les serpens ne connaît pas de charmes plus puissans que ceux qui découlent de ses lèvres : on ne peut lui rien refuser. Son auditeur lui appartient dès qu'il parle, et nulle défaite n'est possible, si on lui permet de répliquer. »

Ce fut dans ces termes, fortement empreints d'exagération et de recherche suivant le goût du temps, que les nobles Liguriens proposèrent à Ricimer d'accepter l'évêque de Pavie pour négociateur entre Anthémius et lui. Fidèle à son rôle, qui était de mettre de son côté dans cette circonstance décisive l'apparence de la modération, et de faire pencher vers lui, s'il était possible, l'opinion des Italiens, Ricimer n'eut garde de repousser l'intervention d'un prêtre que l'Italie vénérait. « Cet homme merveilleux dont vous me parlez m'est déjà connu, leur dit-il, et sa plus grande merveille selon moi, c'est qu'il n'a que des admirateurs et des amis. La nouveauté de sa fortune, contre l'habitude, ne lui a, que je sache, suscité aucun envieux. Allez donc vers lui; priez l'homme de Dieu de venir me voir, et joignez, s'il le faut, mes prières aux vôtres. » L'audience finie, la députation, sans perdre un instant, se mit en route pour Pavie, ou plus exactement *Ticinum*, car Pavie portait encore dans le v[e] siècle ce nom, emprunté au Tessin, qui en baigne l'extrémité occidentale: elle n'adopta que plus tard celui de *Papia* ou *Pavia*, sous lequel elle devint la capitale fameuse des Lombards et du royaume frank d'Italie.

Cet évêque, que les peuples venaient chercher pour en faire l'arbitre des princes, n'était point un fier patricien comme Ambroise, rompu aux affaires dans les préfectures du prétoire, ni, comme Augustin, un rhéteur expérimenté et sûr de sa parole, ni, comme Jérôme, un écrivain irrésistible, remplissant le monde de sa science et de ses débats; c'était un prêtre grandi dans l'église à l'ombre de l'autel, et qui ne connaissait guère du monde que l'enceinte de Pavie, où il était né. On racontait des prodiges de cette vie obscurément

passée aux yeux du siècle, mais qu'avaient illuminée, aux yeux de l'église, de rares vertus rehaussées par de grands talens. Une auréole éclatante répandue autour de son berceau, lorsqu'il était encore dans les langes, avait annoncé sa vocation future, assurait-on, et c'était alors que son père l'avait nommé Épiphane, c'est-à-dire le révélé, promettant de le consacrer au service de Dieu aussitôt qu'il serait en âge. A huit ans, Épiphane était lecteur dans l'église épiscopale de Pavie, à douze ans notaire du vieil évêque Crispinus, autrement son secrétaire, chargé de recueillir, au moyen de signes abrégés qu'on appelait notes, les discours et les délibérations, et de tenir les registres de l'évêché. Ordonné sous-diacre à dix-huit ans, il reçut pour occupation principale l'administration des biens ecclésiastiques. Ce fut l'école modeste où se formèrent cette intelligence pratique des affaires et ce don céleste de la persuasion qui firent plus tard d'Épiphane l'ambassadeur en quelque sorte obligé des princes et des peuples.

Pavie, devenue plus tard une cité si vaste et si renommée, était alors une fort petite ville, qui ne comptait que deux églises desservies par un clergé peu nombreux. Les chefs de ce clergé, assistans ordinaires de l'évêque, étaient : l'archidiacre Sylvestre, gardien des vieilles traditions et de la vieille discipline, mais meilleur pour le conseil que pour l'action; un noble Gaulois, nommé Bonosus, excellent prêtre, de qui l'on disait ce mot touchant, « que si son corps avait eu la Gaule pour berceau, son âme venait de la patrie d'en haut; » enfin Épiphane, le plus utile des trois, quoique le plus jeune. C'était sur lui que tombaient la plupart des travaux, et il y en avait de rudes dans cette société en dissolution, qui se rattachait à l'église comme à la seule colonne qui soutînt encore l'édifice prêt à crouler. Fallait-il aller trouver le magistrat et plaider devant lui la cause de l'église ou celle des pauvres, c'était Épiphane qu'on en chargeait. Une famille commençait-elle à se désunir, ou la zizanie à pénétrer parmi les citoyens; était-il besoin de soutenir ou de prévenir un procès, l'esprit de conciliation arrivait avec Épiphane. Les mœurs de ce jeune homme étaient irréprochables. Toujours maître de ses penchans, il imposait aux autres, par sa modération et sa souveraine équité, la puissance qu'il exerçait sur lui-même. Il donna un jour de son mépris des injures et de son sang-froid un exemple éclatant qu'on se plaisait souvent à rappeler. L'église de Pavie possédait sur les bords du Pô des terres qu'elle avait à défendre à la fois contre les érosions du fleuve et contre les empiétemens des voisins. Le Pô, à chaque crue, changeait la configuration de la rive, donnant à l'un, prenant à l'autre, et ce n'était qu'à force de visites, de mesurages contradictoires et aussi de contestations que les riverains parvenaient à reconnaître et à fixer les limites de leur patrimoine. Or l'église

comptait dans son voisinage un adversaire avide, injuste, emporté, toujours prêt à appuyer ses fausses prétentions par la violence. Au milieu d'un débat pendant lequel Épiphane avait opposé la plus froide raison aux emportemens de Bauco (c'était le nom de cet adversaire), celui-ci, devenu furieux, leva son bâton sur le mandataire de l'église et le frappa si fort à la tête que le sang jaillit. Le jeune homme, qui était agile et vigoureux, se contenta de lui saisir le bras et de le désarmer sans lui faire aucun mal; mais les témoins de cette scène odieuse accourent, armés à leur tour, et Banco n'aurait pu échapper à la mort, si sa victime n'eût intercédé pour lui. On vit Épiphane, libre de ressentiment, comme si cette cause n'eût pas été la sienne, placer sa tête ensanglantée entre ses vengeurs et l'indigne qui l'avait si grossièrement outragé.

Arrivé au terme de l'âge et sentant la mort approcher, Crispinus prit avec lui Épiphane, et tous deux se rendirent à Milan, près du métropolitain : « Mes jours sont comptés, lui dit l'évêque, je vous recommande ma ville et mon église; je vous recommande encore celui-ci, à qui je dois d'avoir vécu jusqu'à ce moment, faible que j'étais et chargé d'années. » Il visita ensuite l'un après l'autre les hauts personnages de Milan, où résidait la fleur de la noblesse ligurienne, les suppliant de ne point contrarier, quand le moment serait venu, l'élection d'Épiphane, qu'il se choisissait pour successeur, mais de favoriser plutôt près des citoyens de Pavie l'accomplissement de son désir. « Mes enfans, leur répétait-il, je m'en vais, moi, et ce jeune homme, plein de vigueur et d'âme, a de longues années à courir (Épiphane avait alors vingt-cinq ou vingt-six ans); il y a bien longtemps déjà que je ne suis évêque que par lui; il était ma tête, mes jambes, mes yeux, ma parole, ou plutôt nous étions un évêque à nous deux. » A Pavie, de pareilles recommandations eussent été inutiles, on y connaissait trop bien Épiphane. Au bout de quelque temps, Crispinus mourait, et le jeune homme, élu à Pavie, ordonné à Milan, prit sa place. Il se montra sous la mitre épiscopale ce qu'il avait été dans les plus humbles fonctions de l'église, calme, ferme, juste et charitable pour les autres, dur envers lui-même jusqu'aux pratiques les plus austères, simple de cœur, mais gardant comme un dépôt sacré la dignité de l'épiscopat, sobre de paroles, mais d'une éloquence irrésistible dès qu'il avait rompu le silence. Tel est le portrait que nous en a tracé un homme qui fut élevé près de lui, comme lui-même l'avait été près de Crispinus, et qui lui succéda également sur le trône des évêques de Pavie (1). Sa réputation fut bientôt aussi grande hors de sa ville que dans son troupeau. Il n'y eut pas

(1) Il se nommait Ennodius, et nous lui devons, outre la biographie de son maître, l'éloge du grand Théodoric et d'autres ouvrages pleins d'intérêt pour l'histoire.

d'affaires privées ou publiques sur lesquelles on ne le consultât, pas de magistrat dont le tribunal fût plus fréquenté du pauvre et du riche, pas de loi mieux exécutée qu'une décision d'Épiphane. Voilà ce qui fit que les notables de la Ligurie, voyant la guerre civile près d'éclater, songèrent naturellement à lui comme au conciliateur de tous les différends.

Épiphane les écouta dans un profond silence, et, sans paraître étonné de leurs propositions, il leur dit brièvement : « Ce sont là de graves affaires, bien au-dessus de mon expérience et de mes forces; néanmoins ce que vous désirez sera fait. Quoi que ma patrie me demande, mon devoir est de ne lui rien refuser. » Prenant aussitôt congé d'eux, il partit pour Milan, vit le patrice et reçut ses explications. Le rusé Barbare protesta sans doute qu'il n'avait jamais voulu que la paix, qu'il la voulait encore, et que ce n'était pas lui qui la rompait le premier; il prit le ciel à témoin de son horreur pour cette guerre qu'il provoquait depuis deux ans, qu'en réalité il avait rendue inévitable. A la suite de ces protestations et de ces sermens, il engagea le prêtre à en porter l'assurance à Rome, se réservant le droit de proclamer plus tard que le Galate furieux, incapable d'entendre la raison, n'avait voulu écouter ni ses explications sincères, ni les conseils d'un homme par la bouche duquel la grâce céleste semblait parler. Quelles que fussent la perspicacité d'Épiphane et son habitude de lire au fond des cœurs, il accepta les engagemens de Ricimer comme des armes qu'on pourrait invoquer au besoin contre lui; il jugeait d'ailleurs avec raison qu'en de telles crises la chose importante était de gagner du temps, afin de laisser aux événemens une chance pour de nouvelles combinaisons, et aux passions humaines le loisir de se calmer.

On entrait alors en carême, et, désireux de présider lui-même aux préparations de la fête de Pâques dans son église, l'évêque voulut accomplir son voyage aussi promptement que possible; mais, quelque hâte qu'il mît, sa renommée le devançait toujours. Partout le peuple accourait pour le saluer; les paysans se pressaient sur les routes, les gens des villes aux approches des stations; nul ne doutait du succès de sa démarche. Une paix ainsi demandée paraissait une paix accordée. Aussi, quand la nouvelle de sa mission parvint au palais impérial, Anthémius s'était montré embarrassé et soucieux. « Je reconnais bien là Ricimer et ses ruses, s'était-il écrié; tout est calcul chez lui jusqu'au choix de ses ambassadeurs. A-t-il blessé quelqu'un par ses offenses, il l'achève par des supplications qu'on ne peut repousser. Cependant qu'on introduise près de moi l'homme de Dieu lorsqu'il se présentera : s'il me demande des choses possibles, je l'exaucerai; s'il m'en demande d'impossibles, je ferai en sorte qu'il m'excuse. » Puis, comme répondant à des doutes

intérieurs, il avait ajouté : « Non, non, ce qu'on me proposera au nom de Ricimer, je ne pourrai pas l'accepter : je connais trop bien cet homme : il est insatiable dans ses désirs, sans raison ni justice dans ses conditions; mais que le prêtre qu'il m'envoie soit néanmoins admis, sa présence me sera agréable. » A l'arrivée d'Épiphane, un détachement de la garde palatine alla l'attendre près des portes de la ville, et lui fit cortége à travers les rues. Rome entière était debout. On voulait toucher ses vêtemens, on l'arrêtait dans sa marche pour embrasser ses genoux; on n'entendait de tous côtés que ce cri poussé vers le ciel : « Saint évêque, conseille, ordonne! »

Introduit devant le prince, qui le reçut avec tous les honneurs dus aux envoyés publics, assis sur son trône, vêtu de la pourpre, et le diadème au front, il obtint la permission d'exposer son message. Il le fit dans un discours préparé dont son disciple Ennodius nous a conservé le sens, sinon les paroles, et ce discours est tel qu'on pouvait l'attendre d'un homme si prudent dans une négociation si délicate. Épiphane laisse discrètement de côté les griefs domestiques d'Anthémius, ces plaies de famille qu'on irrite en les touchant; il n'excuse ni n'accuse Ricimer, et ne s'érige point en juge entre le beau-père et le gendre. Il n'est point seulement l'ambassadeur du patrice, il est celui de l'Italie; il vient solliciter du prince l'oubli de ses ressentimens au nom du Dieu des miséricordes; il vient demander au Romain la paix qu'un Barbare accepte.

« Prince vénérable, lui dit-il, il a été réglé dans les suprêmes desseins de l'ordonnateur céleste que celui à qui était confié le soin d'un si grand empire reconnût, comme nous l'enseigne la foi catholique, pour son maître et son modèle le Dieu d'amour et de merci, ce Dieu par qui la furie des guerres se brise contre les armes de la paix, qui foule aux pieds l'orgueil, qui fait prévaloir la concorde et la rend victorieuse du courage même. C'est ainsi que David, tenant sous sa main son ennemi désarmé, est devenu plus illustre par le pardon que par la vengeance. Ainsi encore les rois, à qui appartient le gouvernement du siècle, ont appris, par un art divin, à se laisser fléchir aux supplications. En effet, exercer l'autorité avec miséricorde, c'est l'élever au-dessus de la terre, c'est l'égaler presque à la domination du ciel.

« L'Italie, confiante en vos sentimens, ô prince, et le patrice Ricimer m'ont envoyé vers vous, moi si petit, vers vous si grand, pour vous prier au nom de ces saintes vérités, conjecturant sans doute qu'un Romain accorderait la paix, don précieux de Dieu, quand un Barbare la demande. Ce sera dans les annales de votre vie un triomphe signalé d'avoir vaincu sans verser le sang, et puis je ne sais quelle guerre est plus belle que la lutte de la bonté contre la colère, quel plus noble succès peut être ambitionné que celui d'ame-

ner, à force de bienfaits, la fierté d'un Goth intraitable à rougir d'elle-même. Croyez-moi bien, vous ferez sentir plus fortement à Ricimer sa propre défaite en cédant à la première demande d'un homme qui n'a jamais supplié.

« Songez encore, prince très auguste, aux incertitudes de la guerre. Quel qu'en soit l'événement, ce que chacun de vous deux aura perdu sera perdu pour votre empire, tandis que si Ricimer est votre ami, ce qu'il possède est à vous, vous en êtes les maîtres communs. Réfléchissez enfin qu'il s'est donné sur vous un grand avantage en offrant la paix. »

Après ces mots, l'évêque garda le silence. Le prince aussi se taisait comme embarrassé de sa réponse et de l'attention favorable dont les paroles d'Épiphane avaient été l'objet. Tirant bientôt de sa poitrine un profond soupir, il commença en ces termes :

« Mes sujets de plainte contre Ricimer ne sauraient s'expliquer, ô saint pontife. Il ne m'a servi de rien jusqu'ici de l'avoir comblé de bienfaits : mes bienfaits, je les ai poussés jusqu'à cet excès (j'en rougis pour l'empire et pour mon sang) de le recevoir dans ma famille, me sacrifiant à la république, sans m'inquiéter du blâme ou de la haine des miens. Lequel des césars, mes prédécesseurs, a jamais consenti à mettre sa propre fille au nombre des présens qu'il fallait payer à un Gète couvert de peaux pour assurer la tranquillité publique? Mais nous ne savons pas épargner notre sang quand il s'agit de conserver celui des autres. Qu'on n'aille pas croire pourtant que ce sacrifice nous a été imposé par une crainte personnelle: dans notre préoccupation du salut de tous, nous n'avons pas encore appris à trembler pour nous; toutefois nous croyons qu'un empereur ne mérite guère la gloire du courage, s'il ne sait pas trembler un peu pour les autres.

« Mais je veux mettre à nu devant vous, vénérable père, la perversité de celui dont vous me parlez : ses efforts ont été en sens inverse des miens; plus je me suis montré son bienfaiteur, plus il s'est montré mon ennemi. Par combien de manœuvres et de guerres n'a-t-il pas cherché à troubler la république! N'a-t-il pas soufflé chez les nations étrangères la haine de Rome et la furie de la destruction? Ne les a-t-il pas aidées dans leurs entreprises? Et quand il n'a pas pu nous nuire directement, il suggérait à d'autres le moyen de le faire. Et nous lui donnerions la paix! Et sous le voile d'une menteuse amitié nous soutiendrions cet ennemi domestique que ni l'alliance jurée, ni les liens de la parenté n'ont pu contenir dans le devoir! C'est avoir pris l'avance sur un adversaire que de connaître son âme, et le sentir votre ennemi, c'est déjà l'avoir vaincu, car la haine dévoilée perd l'aiguillon empoisonné qu'elle avait armé dans l'ombre. Mais si un personnage aussi respectable que vous, très saint

pontife, se porte médiateur et caution, lui qui saura lire au fond de cette âme perverse les complots dont elle est capable saura également les réprimer quand ils apparaîtront à ses yeux; alors je n'ose plus refuser une paix que vous-même aussi vous demandez.

« Pourtant s'il vous trompait, comme il a fait de tant d'autres; si cette démarche n'était qu'une feinte pour profiter de votre bonne foi et la rendre complice de ses trahisons... Oh! qu'il recommence la guerre avec ce crime de plus, il la recommencera blessé à mort! En tout cas, je remets dans vos mains et ma personne et la république; la grâce que j'avais résolu de refuser à Ricimer, même suppliant, même prosterné à mes pieds, je vous la donne. Je crois agir sagement en dirigeant, d'après l'avis d'un bon pilote, le navire incertain de sa route et battu par les tempêtes. Et d'ailleurs comment se refuser à vos prières, quand on voudrait avoir prévenu jusqu'à vos moindres désirs? » — « Grâces soient rendues au Dieu tout-puissant qui a fait descendre sa paix dans le cœur du prince, son vicaire sur la terre! » s'écria le vénérable prêtre, les bras levés vers le ciel et l'âme tout émue. L'assistance était troublée comme lui.

Afin de rendre plus irrévocables les paroles qu'il venait de prononcer, Anthémius voulut les confirmer par serment; puis l'évêque se retira. Aucune prière ne put le retenir plus longtemps à Rome; il lui tardait d'aller reprendre dans son église, avec la direction de son troupeau, les austérités auxquelles il se soumettait d'habitude durant la semaine sainte. On n'était plus qu'à vingt jours de la solennité de Pâques, mais Épiphane fit une telle diligence qu'il rentrait dans sa ville le quatorzième à l'improviste, ayant laissé sur la route, fatigués ou malades, une partie de ceux qui l'avaient accompagné. Pavie célébra en même temps son retour et la conclusion de la paix. La bonne nouvelle passant rapidement de ville en ville, la Ligurie tout entière fut dans la joie, et le nom d'Épiphane se mêlait aux actions de grâces qui s'élevaient de toutes parts vers le ciel. Milan eût voulu féliciter son ambassadeur, et elle l'invita à venir dans ses murs recevoir les témoignages de la reconnaissance publique; mais Épiphane ne revit ni Milan ni Ricimer. Quant au patrice, si l'on en croit l'auteur contemporain que nous suivons dans ce récit, il ne fut pas le moins étonné et du succès du saint évêque et de la promptitude de ce succès : il se flattait d'avoir rendu la paix impossible.

III.

Forcé de mettre bas les armes, le patrice eut recours à ses manœuvres ordinaires, si nettement qualifiées par Anthémius dans sa réponse à l'évêque de Pavie. Toute cette barbarie qui des Pyrénées

aux Alpes noriques, maîtresse des montagnes et de leurs défilés, tenait l'Italie comme emprisonnée dans ses serres commença bientôt à remuer. Ce furent d'abord les compatriotes de Ricimer qui, renouvelant leurs courses en Pannonie, ou les continuant en Espagne, semblèrent donner le signal d'un pillage universel. Euric, réconcilié avec l'empereur depuis un an, reprit la guerre sans raison ni prétexte, ravageant plus cruellement que jamais les provinces centrales de la Gaule. Il n'y eut pas jusqu'aux Franks qui, descendant de leurs cantonnemens de l'Escaut jusqu'à la Basse-Loire, ne vinssent attaquer l'empire; ils tuèrent un comte romain nommé Paulus et enlevèrent Angers d'assaut. Comme pour mettre le comble au désordre, une tentative d'usurpation eut lieu en Italie de la part d'un Italien nommé Romanus : un souffle malfaisant amoncelait à plaisir toutes les tempêtes sur le trône d'Anthémius, qui put reconnaître encore une fois ce que valait la paix de Ricimer. Romanus, saisi et remis aux mains des décemvirs, fut puni du dernier supplice. Quant à la Gaule, abandonnée sans secours aux dévastations d'Euric, soupçonnant d'ailleurs ses principaux fonctionnaires de connivence avec le roi barbare, elle suppliait Anthémius de lui donner pour patrice et généralissime un noble Arverne en qui elle mettait sa confiance, Ecdicius, beau-frère d'Apollinaire et fils de l'empereur Avitus; mais Anthémius, occupé de ses propres embarras et peu soucieux du reste, gardait le silence.

Dans cette extrémité la Gaule fit appel à sa propre énergie; les nobles armèrent leurs cliens, les citadins se formèrent en milices; on élut des chefs, et par des correspondances, par une police spontanée et volontaire, par des ligues formées entre les personnes et entre les villes, on se mit en mesure d'arrêter d'une part le progrès des Goths, de l'autre la trahison des fonctionnaires. Sidoine, enlevé de nouveau au repos de ses livres, se trouva l'un des chefs les plus ardens et les plus accrédités de ce mouvement patriotique, qui consistait à conserver la Gaule aux Romains en quelque sorte malgré Rome. Chargé d'enrôler pour la cause de la patrie tout ce qui restait encore de cœurs généreux, il écrivait à un de ses amis : « Accours à nous, toi et tous ceux qui te ressemblent; venez au secours de la cité d'Auvergne, menacée dans sa liberté. Si la république est sans force, si nous n'avons plus de secours à attendre, si, comme il ne paraît que trop vrai, le prince Anthémius est réduit à l'impuissance, aidez-nous au moins de vos conseils. La noblesse arverne doit-elle s'expatrier ou se faire couper les cheveux, pour aller s'enterrer dans les cloîtres? Vous nous aiderez à choisir entre ces deux partis, les seuls qui nous restent. »

L'Italie était perdue, si les Burgondes, qui tenaient pour la cause

de l'empire, s'étaient déclarés contre lui, et ils l'eussent fait sans doute tôt ou tard à l'instigation de Ricimer; mais heureusement pour Anthémius une guerre domestique vint à propos détourner ces barbares de la guerre étrangère. Il éclata entre leurs quatre rois, qu'on appelait vulgairement les tétrarques, une de ces divisions, si cruelles dans les familles royales des Barbares, qui ne s'apaisaient que par le meurtre des pères et l'extermination des enfans. On vit plus tard chez les Franks des exemples de cette haine de bêtes féroces entre proches parens; on en voyait alors chez les Visigoths, qui passaient pour les plus civilisés des Germains, et dont le trône pourtant ne se transmettait plus que de fratricide à fratricide. La guerre de famille prit encore chez les Burgondes un plus haut degré d'atrocité; les tétrarques s'assaillirent mutuellement, et leur lutte avec des vicissitudes diverses se prolongea pendant plus de dix ans, au milieu d'horreurs qui révoltaient les Barbares eux-mêmes. En 470, Chilpéric et Godomar, coalisés contre Gondebaud, le chassèrent de Lyon, sa résidence royale, et le forcèrent à se réfugier au-delà des Alpes avec quelques fidèles qui refusèrent de l'abandonner. Accompagné de sa petite troupe, Gondebaud se rendit près du patrice, dont il était le neveu, et aux côtés duquel nous le trouvons en 472. Les exilés burgondes grossirent le parti d'Anthémius de bras vigoureux et dévoués à sa personne.

Tandis que la paix rétablie par l'autorité personnelle d'Épiphane allait ainsi se minant elle-même, une révolution importante s'accomplissait à Constantinople. Cette révolution, par ses rapports d'analogie avec ce qui se passait alors en Occident, mit toute l'Italie en émoi, et parut ouvrir carrière d'un côté ou de l'autre à des événemens décisifs. L'influence très considérable de cette cause lointaine sur le dénoûment des affaires occidentales me met dans la nécessité de m'y arrêter quelques instans; j'en exposerai l'origine, la marche, les accidens divers aussi clairement et en aussi peu de mots que je pourrai.

J'ai déjà parlé d'Aspar, cet Alain, premier patrice de la Romanie orientale, dont les conseils firent échouer en 469 l'expédition d'Afrique : son mauvais vouloir contre Léon ne se borna pas là. Fils d'un Ardabure déjà tout-puissant au temps de Théodose II, il avait reçu de son père le pouvoir qu'il exerçait, et il voulait le transmettre à ses enfans; c'était comme une dynastie barbare placée à côté du trône électif de Constantinople, et destinée à le dominer. Au moment où Marcien mourut, Aspar, maître des troupes, les fit pencher pour la candidature de Léon, et celui-ci reconnut qu'il devait en grande partie à sa protection le trône impérial; mais le protecteur ne prétendait point rendre un service gratuit, et Léon s'était engagé, sous la foi du serment, à nommer césar un des fils du patrice, si lui-

même devenait auguste. Quand il le fut, il s'effraya à bon droit de ce qu'il avait promis. Les trois fils d'Aspar, Ardabure, Patricius et Hermenaric, joignaient à leur qualité de barbares celle d'ariens, d'ariens passionnés, quoique médiocrement convaincus, et d'autant plus suspects, soit au peuple de Constantinople, soit au clergé catholique. Leur élévation au rang de césar devait rencontrer dans la métropole surtout une opposition qu'il serait dangereux de braver; puis lequel choisir des trois? Ardabure, l'aîné, avait la réputation d'un soldat courageux et d'un général habile; mais il était cruel, plein d'un mépris hautain pour les croyances romaines et cynique dans son impiété. On raconte qu'un jour, dans un accès de gaieté féroce, il banda son arc contre le vénérable Stylite Siméon, et fit mine de tirer le saint sur sa colonne comme on tire un oiseau au vol. Un pareil sacrilége ne pouvait pas être césar, et Hermenaric, le troisième des frères, n'était encore qu'un enfant. Voilà les objections que faisait Léon. Quant à Patricius, ce choix présentait moins d'obstacles, soit qu'il eût quelques bonnes qualités, soit qu'il ne fût barbare qu'à moitié, ayant eu pour mère une Romaine, comme semble l'indiquer son nom latin. Léon, sans vouloir nier l'engagement qu'il avait pris, l'éludait sous mille prétextes, et promenait Aspar de délai en délai, balancé entre le remords de sa conscience et sa répugnance légitime à une action qu'il jugeait mauvaise pour la religion et pour lui-même. Aspar, se croyant joué, sommait avec hauteur le prince de payer une dette sacrée, et l'on dit qu'un jour, saisissant le manteau impérial que portait Léon, il s'écria : « Il n'est pas vraisemblable que celui qui revêt cet habit veuille manquer à sa parole! — Non, répartit vivement Léon, mais il ne l'est pas davantage qu'il se laisse forcer et traiter comme un valet! »

Au fond, la conscience de l'empereur devait l'emporter sur la politique, car il se croyait obligé, quelles qu'en pussent être les conséquences, à l'acte qui lui répugnait tant. Il essaya de faire reculer Aspar en exigeant pour suprême condition que Patricius, dont il ferait choix comme césar, abjurerait l'arianisme. S'il supposait que des ariens en apparence si zélés refuseraient une pareille condition, il se trompait, elle fut acceptée. Poussé alors dans ses derniers retranchemens, Léon parla de fiancer Patricius à sa seconde fille, Léoncie, qui était encore un enfant : c'était un nouveau retard qu'il gagnait malgré ses scrupules; mais en attendant les fiançailles de Léoncie, il maria sa première fille, Ariadne, qui n'était point née dans la pourpre, comme disaient les Grecs, parce qu'il l'avait eue avant son principat, il la maria, disons-nous, à un Isaurien très considérable dans son pays et qui disposait à son gré de ce petit peuple turbulent, belliqueux, le seul des peuples d'Orient qu'on pût opposer aux fédérés barbares. Il fut évident pour tout le monde, pour Aspar surtout,

que Léon prenait ses précautions contre son ancien protecteur, et une lutte sourde, mais persévérante, semblable à celle qui divisait l'Occident entre Ricimer et Anthémius, s'établit entre l'empereur et le grand patrice d'Orient. On eût cru voir sous des noms différens la même tragédie se jouer en même temps des deux côtés de la Méditerranée.

Patricius fut enfin proclamé césar et fiancé à la jeune Léoncie; mais on blâma Léon, et en quelques lieux le mécontentement public alla jusqu'à l'émeute. C'était une grande humiliation pour cette famille altière. Elle s'en prit à Léon des répugnances du peuple, et le patrice, levant le masque, se mit à conspirer presque ouvertement. On découvrit qu'il tentait sous main la fidélité des Isauriens, l'appui le plus sûr de l'empereur, et qu'il s'était vanté de renverser Léon tout aussi facilement qu'il l'avait élevé : ses fils et leurs créatures dévouées semblaient même préparer en secret quelque coup décisif. Ces bruits arrivèrent de toutes parts à l'empereur, que l'on commençait à plaindre, et on les accompagna d'avertissemens, de conseils, de prophéties, qui toutes avaient pour but de le pousser lui-même à un acte de vigueur. Les exhortations de ce genre, assez mal déguisées sous des formes mystiques, retentissaient jusque dans les églises et dans les cloîtres. « J'ai eu une vision, disait un solitaire alors très renommé, Marcel, abbé des Ascœmètes; je prenais un peu de repos après la prière de la nuit, quand la vision se dressa devant moi. J'aperçus un lion et un dragon qui se battaient ensemble, et comme le dragon était d'une grandeur prodigieuse, il tourmentait le lion, l'enlaçant de sa queue et cherchant à l'étouffer. Le lion le fouettait de la sienne, en poussant des rugissemens d'angoisse; mais ses efforts étaient vains, parce qu'ils ne portait aucun coup contre le dragon. Je le vis enfin perdre ses forces avec son sang, s'abattre et rester couché par terre sans mouvement; puis tout à coup il se relève, il se dégage des plis du monstre, il le terrasse, l'étrangle, et le laisse inanimé le ventre contre terre. » La vision du solitaire était bien transparente, et personne n'eut besoin de lui en demander l'explication, car le nom même de l'empereur signifiait lion, et celui d'Aspar avait une grande analogie avec le mot grec qui désignait un serpent venimeux.

Un dénoûment ne pouvait tarder, de quelque côté qu'il vînt : Aspar se laissa prévenir. Un jour qu'il entra dans le palais, seul et sans les précautions ordinaires, parce qu'il n'apercevait aucun signe menaçant, les eunuques s'approchèrent de lui comme pour lui faire cortége, et, découvrant tout à coup des armes cachées sous leurs longues robes, ils l'assaillirent, le percèrent d'outre en outre et le laissèrent pour mort sur la place. Pendant ce temps-là, Ardabure et Patricius étaient saisis par des soldats dans le lieu où ils se trou-

vaient; Ardabure, ayant résisté, fut mis en pièces; Patricius reçut de nombreuses blessures, dont il ne mourut point, et Léon se contenta de le bannir après avoir rompu ses fiançailles avec Léoncie, qui n'était point encore sa femme. Un grand trouble suivit ces exécutions. Nombre de Barbares et d'officiers romains du parti d'Aspar se présentèrent en armes devant le palais; il y eut même un comte Goth nommé Ostro ou Ostroui, qui, avec quelques autres Goths, força l'entrée et pénétra jusque dans l'intérieur des appartemens, où ils déchargèrent leurs flèches. Contraints de faire retraite après un grand carnage, puis chassés de la ville, ils allèrent exciter la révolte parmi les Barbares riverains du Danube. Telle fut la nouvelle qui arriva de Grèce à Rome dans les derniers mois de l'année 471; elle y causa presque autant d'émotion que l'événement lui-même en avait pu produire à Constantinople. Léon voulut l'annoncer à son collègue par une lettre de sa main, comme on annonce un triomphe : « Je me suis défait de ces deux hommes, lui dit-il sans ambages, afin que personne ne prétende élever sa domination en face de la mienne. » A cette leçon facile à comprendre, il joignit une sorte de proposition d'alliance, en offrant à Anthémius, pour le fils aîné qu'il avait laissé à Constantinople, la jeune Léoncie, dégagée de ses liens de fiançailles : ligue singulière entre deux empereurs qui se passaient mutuellement le poignard pour dégager les approches du trône contre les entreprises de patrices étrangers. La barbarie la plus redoutable n'était plus à la frontière, elle était au sein de l'empire, à la tête des troupes romaines, à côté des césars.

La leçon, puisque c'en était une, ne fut pas perdue pour Ricimer, qui, peu désireux de jouer jusqu'au bout le rôle d'Aspar, se hâta de devancer Anthémius. Son premier soin fut de se réconcilier avec Genséric, lui promettant de préparer la voie au trône impérial pour son protégé Olybrius, si Olybrius était homme à saisir l'occasion qui allait se présenter en Occident. Le rapprochement de ces deux ennemis, qu'on croyait irréconciliables, s'accomplit sans bruit, à l'insu de Léon comme à l'inçu d'Anthémius, et le monde romain en eut le premier indice par l'apparition d'Olybrius dans la Haute-Italie au commencement de l'année 472. Depuis près de dix ans que le descendant des Anices avait épousé Placidie, il vivait avec elle à Constantinople paisiblement et obscurément, et semblait avoir mis de côté pour jamais ses rêves ambitieux, quand les excitations réunies de Genséric et de Ricimer réveillèrent dans son cœur un feu mal éteint. Sollicité par ce dernier de se rendre sans éclat et sans retard en Italie, il prit ses mesures pour que Léon, qui ne se doutait de rien, n'empêchât point et même en quelque sorte parût approuver son départ pour l'Occident; mais, dès son débarquement sur les côtes de l'Adriatique, Olybrius courut rejoindre le patrice,

qui l'accueillit comme un candidat à l'empire, le présenta à ses troupes, et le fit enfin proclamer auguste dans les derniers jours de mars. La guerre était déclarée. Anthémius réunit autour de lui tout ce qu'il avait de troupes fidèles dans l'armée d'Italie; elles étaient peu nombreuses, et sa principale force consista dans la petite armée que le maître des milices des Gaules (c'était un Goth nommé Bilimer) amena d'Arles sur sa demande, au risque de livrer à un coup de main d'Euric la métropole des provinces transalpines. Anthémius chargea ce Barbare de la garde de Rome et de sa propre défense.

Ricimer se mit en marche, traînant derrière lui l'indigne césar qu'il avait fait de moitié avec Genséric. Ni la Ligurie, ni la Toscane, n'essayèrent de l'arrêter. On eût dit qu'à la vue d'une guerre en laquelle se résumaient toutes les fureurs publiques et privées, les populations italiennes, glacées d'effroi, laissaient passer librement, comme l'instrument de la fatalité, ce gendre qui allait tuer son beau-père, ce patrice assassin de tant d'empereurs. Dans l'intérieur de Rome, la plupart des habitans restaient fidèles à Anthémius; mais les fauteurs de Ricimer imposaient par leur ton hardi et menaçant, et la ville semblait être divisée en deux camps. Ricimer vint prendre position près du Ponte-Mole, et entoura la ville d'une ligne de blocus. Pendant deux mois, toute entreprise de vive force fut vigoureusement repoussée; mais les subsistances étant interceptées, la famine se fit sentir, et à sa suite le découragement et les maladies. Bilimer voulut tenter une action décisive, il offrit la bataille au-delà du pont d'Adrien, près du tombeau qui renfermait les cendres de cet empereur. Après une lutte acharnée, il fut battu et tué, son armée fut mise en déroute. Ricimer, poursuivant les fuyards l'épée dans les reins, pénétra dans la ville, et s'empara de deux quartiers où ses troupes se fortifièrent.

Ce fut dès-lors une guerre de quartier à quartier, de rue à rue, de maison à maison. Le pavé était encombré de cadavres qui pourrissaient sur les places, et dont l'air était infecté. Du haut du mont Palatin, Anthémius pouvait suivre chaque jour les progrès de son ennemi et l'affaiblissement de ses défenseurs. Quand il jugea sa cause perdue sans ressource, il résolut d'évacuer la ville en faisant une trouée dans la ligne de siége, probablement par la route d'Ostie, avec l'espoir d'atteindre cette ville, et de se réfugier sur la flotte; mais Ricimer se tenait sur ses gardes, Anthémius fut tué pendant cette retraite. Sa mort arriva le 11 juillet. Quelques mots d'un chroniqueur donneraient à penser que Ricimer le frappa de sa propre main, et plus d'un historien l'a répété depuis; le fait n'est pas vraisemblable : Ricimer se contentait de désigner ses victimes; les exécuteurs dévoués ne lui manquaient pas. Rome fut mise au pillage, et

le patrice n'épargna que ceux qui dès le commencement s'étaient déclarés de son parti. C'était le troisième saccagement que la ville éternelle éprouvait depuis soixante ans; mais ce dernier lui venait d'un général romain et d'une des armées de l'empire.

Olybrius s'installa dans le palais désert et dévasté. Le sénat tremblant vint le reconnaître à cette même place où quatre années auparavant il complimentait Anthémius sur son deuxième consulat, et le beau-père et le gendre sur leur concorde. Il paraît que durant les derniers jours du siége, les sénateurs, afin d'épargner à la cité romaine une ruine complète, suggérèrent au malheureux empereur la résolution de partir, et l'y décidèrent peut-être malgré lui. Cette conduite prudente dans des circonstances si désespérées donna lieu, en Orient, à des interprétations malveillantes : les Byzantins crurent y voir une trahison du sénat de Rome contre un prince qui lui venait de Constantinople, et au bout de plusieurs années Zénon, successeur de Léon, s'en plaignait encore avec amertume. Ricimer ne profita pas longtemps de sa victoire. Quarante jours après son beau-père, il mourut lui-même, en proie à des souffrances cruelles que les historiens du temps, habituellement peu retenus dans leurs conjectures, n'attribuent pourtant pas au poison. Ce ne fut pas la main des hommes, mais celle de Dieu qui frappa ce monstre souillé de sang, dans la joie du plus odieux de ses forfaits. Le 23 octobre de cette même année, soixante-cinq jours après la mort de Ricimer, trois mois et douze jours après celle d'Anthémius, arriva le tour du nouveau césar, qui, dit-on, mourut à Rome de mort naturelle. La même destinée avait fait disparaître presque à la fois tous les acteurs de ce lugubre drame, les vainqueurs après le vaincu, les bourreaux après la victime.

Il en resta cependant un, le plus obscur et le dernier venu, ce roi Gondebaud, neveu de Ricimer, que celui-ci, à ce qu'il semble, avait pris pour lieutenant dans la dernière guerre. Après la mort du patrice, et par reconnaissance pour sa mémoire, Olybrius avait transféré son titre à Gondebaud, avec le commandement général des armées romaines. Ainsi, quand Olybrius lui-même alla rejoindre ses aïeux dans les tombeaux des Anices, l'empire d'Occident, sa capitale, son sénat, ses armées restèrent entre les mains d'un petit roi burgonde chassé de ses états, et qui ne possédait d'autre titre au gouvernement des Romains que d'avoir été le neveu de leur tyran.

AMÉDÉE THIERRY.

SCÈNES

DE LA VIE JUIVE

EN ALSACE

I.

Il y a peu de mois, l'invitation d'un vieil ami me conduisit en Alsace, dans un village israélite, au milieu de scènes que j'avais pu contempler dès mon enfance, mais où s'alliait pour moi le charme du souvenir à une sorte de nouveauté. Grâce à un singulier hasard, je pus observer durant ces quelques jours non-seulement les types les plus curieux de la société israélite des campagnes de l'Alsace, mais les solennités les plus caractéristiques de la vie juive. A la fête religieuse du vendredi soir et du sabbat succédèrent les cérémonies d'un mariage, puis celles des funérailles. Tous ces tableaux se développeront dans l'ordre où ils se sont offerts, sans que l'imagination ait aucune part dans la disposition des divers incidens que j'ai à raconter.

Le village de Bolwiller, habité par une nombreuse population israélite, est situé à peu de distance de Mulhouse. Là vit le père Salomon, beau vieillard de soixante-dix ans, à la figure pleine de finesse et de bonhomie. C'est le père Salomon qui devait être mon hôte, et c'est un vendredi que je quittai Mulhouse pour me rendre à Bolwiller. J'eus soin de ne me mettre en route qu'assez tard dans l'après-midi, afin de n'arriver que vers quatre heures à Bolwiller. J'évitais ainsi de tomber d'une façon incongrue au milieu des pré-

paratifs du sabbat, car le vendredi il y a double besogne pour la population féminine d'un village israélite. La loi mosaïque ne permettant pas de toucher au feu le samedi, il faut apprêter non-seulement les mets du soir, mais ceux du lendemain. Je savais encore que si la matinée du vendredi est laborieuse, la soirée est un de ces rares momens de trève où une population israélite révèle avec une complète franchise l'esprit qui l'anime (1). Avec les derniers rayons du soleil du vendredi s'évanouissent chez ces bonnes gens toutes les préoccupations, tous les chagrins, toutes les misères de la semaine. Le *char des soucis*, qui, disent-ils, traverse chaque nuit les hameaux pour laisser au pauvre la ration des peines du lendemain, ce char, douloureux symbole de la vie rustique, s'arrête le vendredi à l'entrée de chaque village, et ne s'ébranle de nouveau que le lendemain au soir.

J'arrivai donc à Bolwiller un vendredi, justement à *l'heure du sabbat*. On appelle ainsi l'heure qui précède la réunion à la synagogue, l'heure où les jeunes filles réparent leur toilette, un peu dérangée par les travaux extraordinaires de la journée. A cette heure aussi les pères de famille attendent tout habillés, moins la redingote, le signal qui les appelle au temple; ils emploient leurs loisirs à préparer, en les brûlant par le bout, les mèches de cette lampe à sept becs, — image plus ou moins parfaite du fameux chandelier à sept branches qui se retrouve inévitablement dans toutes les familles israélites des villages de l'Alsace, et qu'on fabrique exprès pour elles. A mesure que je montais la grande rue, je voyais dans plusieurs maisons s'allumer des lampes de ce genre. Soudain trois coups secs, frappés avec un marteau de bois de distance en distance, tantôt sur un volet, tantôt sur une porte cochère, par le *Schuleklopfer* (2) en grande tenue, firent autant d'effet que la plus bruyante des cloches sonnant à toute volée. Aussitôt sortirent pour se rendre à la synagogue des groupes d'hommes et de femmes vêtus de leur costume du samedi. Ce costume est particulier aux villageois israélites. Celui des hommes se compose d'un large pantalon de drap noir qui recouvre presque entièrement de grosses bottes huilées, d'une énorme redingote bleue à la taille très courte, au collet et aux revers démesurément développés, d'un chapeau étroit à la base, s'élargissant vers le haut, et d'une chemise de toile grossière, mais blanche, se terminant par deux cols tellement formidables qu'ils cachent presque entièrement la figure, tellement empesés que, pour regarder de côté ou d'autre, ces braves gens

(1) Le sabbat commence dès le vendredi soir. Dans la religion juive, la veille d'une fête est célébrée comme la fête même.

(2) *Frappeur à la synagogue*. Les cloches, dans le rit juif, sont chose inconnue.

décrivent des demi-tours à droite ou à gauche. Les femmes portent une robe de couleur foncée, un grand châle rouge orné de palmes vertes, un bonnet de tulle chargé de rubans rouges. Un bandeau de velours tient la place des cheveux, qui sont, depuis le jour du mariage, soigneusement refoulés. La parure se complète par un beau rituel, édition Redelheim (1), magnifiquement relié en maroquin vert, et que chacune des fidèles étale majestueusement sur son abdomen.

Bientôt je me trouvai seul dans la rue. Aller directement chez mon hôte, je l'eusse fait volontiers; mais de quel front entrer un vendredi soir dans une maison israélite de village sans avoir passé par la synagogue? J'y courus, un peu honteux, je l'avoue, de mon retard. Mon hôte, que je rencontrai au seuil du temple, parut s'apercevoir de mon embarras. S'avançant vers moi et me tendant la main, accompagnée du cordial *salem alechem* (2) d'usage : — Rassurez-vous, mon cher Parisien, me dit-il, vous n'êtes point en retard. Vous sachant en route, j'ai prié le chantre de patienter quelques instans, et de ne pas entonner le *Boï Besalem* (3) avant votre arrivée, dont je ne doutais pas. — Je ne fus pas insensible à ce trait de courtoisie religieuse, et j'en remerciai mon hôte.

La maison du père Salomon, comme toutes les maisons de la localité, était composée d'un rez-de-chaussée servant de magasin, et d'un premier étage habité par la famille. Un escalier étroit, presque perpendiculaire, parsemé de sable rouge et éclairé par une sorte de girandole en fer-blanc fixée au mur, nous conduisit à la porte de face, ornée de deux larges *mezouzas* (4). Mon hôte était père de famille : sa femme vint à moi, précédant deux jolies filles à l'œil et aux cheveux très noirs, et trois vigoureux gars. Toute cette couvée m'accueillit en riant. Dans les villages d'Alsace, c'est toujours en riant qu'on reçoit les hôtes, surtout si l'on craint qu'ils ne vous parlent en français. De cette façon, tout en se montrant gracieux, on gagne du temps. La précaution était bien inutile avec moi, qui me pique autant que pas un de parler dans toute sa correction notre incorrect, mais fin et pittoresque patois judaïco-alsacien.

Pendant que le père Salomon chantait avec ses fils le *Malke Sa-*

(1) Nom d'une localité très connue, ainsi que Soulzbach, pour ses ateliers typographiques destinés à répandre les livres hébreux.

(2) « Que la paix soit avec vous! »

(3) Ce sont les deux premiers mots de la prière qu'on récite le vendredi soir. Une fois cette prière dite, la fête est commencée.

(4) Étuis en fer-blanc fixés aux poteaux des portes. Ils renferment, écrite sur parchemin, l'oraison la plus importante pour les fidèles israélites, commençant par ces mots: *Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu est un.*

lem (1), écouté par le reste de la famille dans un religieux silence, je promenais mes regards autour de moi. Je considérais avec bonheur tous ces objets qui sont à peu près les mêmes dans toute maison israélite aisée, objets que j'avais vus si souvent dans mon enfance, et qui avaient gardé leur primitive simplicité : la lampe de rigueur suspendue au plafond; une table toute servie, mais recouverte d'une perse rouge dont la protubérance trahissait, près du gros fauteuil en cuir, la présence des deux pains blancs commandés pour le vendredi soir. Dans un coin, une fontaine avec bassin en cuivre rouge reposait sur un pied en bois de couleur verte, dont la partie inférieure, formant armoire, était exclusivement destinée à serrer le rituel et quelques livres talmudiques. Sur un côté du mur, le côté du levant, on remarquait une grande feuille de papier blanc encadrée avec un soin particulier, et où se lisait le mot hébreu : *Mizrach*, c'est-à-dire *orient*. Le *mizrach* indique aux étrangers, — c'est une prévenance comme une autre, — le point cardinal où il est ordonné de se tourner pour prier l'Éternel. Deux gravures représentaient, l'une Moïse, au front surmonté de deux rayons lumineux, tenant dans sa droite les tables de la loi, dans sa gauche, le bâton classique; l'autre, le grand-prêtre Aaron, la poitrine et les épaules couvertes du *coschen* et de l'*ephod* (2), la tête ceinte du turban pontifical. Au-dessus d'une petite glace, une énorme tête de cerf portait alternativement le chapeau ou le bonnet de coton du maître, selon qu'il se trouvait au logis ou dehors.

Après le repas, composé des plats succulens de la cuisine alsacienne, précédé et suivi de prières et de psaumes que les juifs chantent avec des inflexions de voix traditionnelles, le père Salomon m'apprit que son neveu, le fils de son frère Jekel, devait se marier le mercredi suivant avec la fille du *parnass* (3) de Wintzenheim, village situé à une lieue de Colmar. « Mon frère Jekel, que vous verrez demain, vous invitera à la noce. Pour aujourd'hui, nous passerons, en votre honneur, la soirée ici. Êtes-vous toujours, comme autrefois, amateur des récits au coin du feu? Nous avons ici le voisin Samuel, qui vient souvent passer le vendredi soir avec nous. En voilà un qui sait conter! Demandez à ma femme et à mes enfans. Je ne sais pas ce qu'il n'a pas lu, ni surtout ce qu'il n'a pas retenu! Histoires ordinaires, histoires extraordinaires, légendes, aventures, sorcelleries, on n'a qu'à lui secouer la manche pour en faire tomber tout cela. Seulement, mon cher *orech* (hôte), permettez-moi une ob-

(1) Un des cantiques qu'on chante au sortir de la synagogue, de retour dans le foyer domestique.

(2) Exode, c. XXVIII, v. 4.

(3) Chef civil d'une communauté juive.

servation. Vous autres Parisiens, vous croyez peu ou point aux choses surnaturelles. Les opinions sont libres; mais si Samuel nous raconte une histoire de sorcellerie, n'ayez pas l'air incrédule : autrement il s'arrêterait et se fâcherait; il est fier à sa façon.

En ce moment, un pas lourd retentit dans l'escalier. La porte s'ouvrit sans qu'on eût frappé. — Bon samedi, la compagnie! dit une grosse voix qui était celle de Samuel en personne.

Samuel pouvait avoir cinquante ans. Une large paire de favoris encadrait sa figure intelligente, quoique un peu grosse. Samuel est un de ces types de la campagne, comme il y en a tant en Alsace, et qui sont propres aux rôles les plus divers. Le digne voisin du père Salomon remplissait avec un égal succès les fonctions si différentes et si délicates de chantre suppléant à la synagogue, de garde-malade, de conteur, de barbier, d'agent matrimonial et de commissionnaire.

Le nouveau-venu, qui semblait avoir conscience de sa valeur, s'établit carrément et familièrement à côté du maître de la maison. — Samuel, lui dit mon hôte sans plus de préambule, tu arrives à propos. Puisque tant est qu'on ne peut faire la partie ce soir (1), tu vas nous raconter quelque histoire, mais quelque chose de bien, qui puisse plaire à monsieur. C'est un ami qui habite Paris.

Samuel me salua de la tête sans toucher à son chapeau. — Je n'ai pas l'habitude de me faire prier, répondit-il; mais laissez-moi chercher un peu. Voyons! qu'est-ce que je pourrais bien vous raconter?

Ici ce fut un véritable assaut livré par l'auditoire tout entier au répertoire et à l'érudition de Samuel. La maîtresse de la maison insista sur la légende de la reine de Saba, traversant à certaines époques le village de Bolwiller à une heure après minuit, assise, les cheveux flottans et vêtue de blanc, sur un char d'or roulant sans attelage. Les deux filles de Salomon prièrent Samuel de leur raconter l'histoire si tragique de la petite Rebecca, qui, pour avoir jeté, un samedi soir, un coup d'œil indiscret à travers la petite fenêtre de sa cuisine, aperçut et entendit mugir le fameux ***Mohkolb*** (2) couché sous la pierre de l'évier, et mourut de peur. Les fils de mon hôte réclamaient les aventures du vieux Jacob, qui s'égara en allant à la foire de Saint-Dié. Après avoir marché toute la nuit, il s'était trouvé à trois heures du matin au même point d'où il était parti la veille au soir, et fut poursuivi jusque dans sa maison par une troupe d'***hommes***

(1) Chez les juifs, il est défendu de jouer aux cartes le samedi.

(2) Sorte de monstre tout couvert d'yeux, appelé encore *Dorfthier* (bête du village), qui joue un grand rôle dans les légendes.

de feu (1) qui laissèrent sur sa porte, comme une sinistre menace, l'empreinte de leurs doigts enflammés. Le père Salomon demanda l'histoire du trop célèbre Nathan, dit ***Nathan le Diable***, l'effroi et le scandale de la pieuse communauté de Grusenheim; Nathan, qui, grâce à ses pactes avec l'enfer, avait, au vu et au su de tout le monde, fait sonner des carillons dans son grenier, pleuvoir des lettres mystérieuses de tous les plafonds et sortir des quatre murs de la salle basse des langues de feu brûlant sans se consumer (2).

— Tout cela, dit Samuel en se rengorgeant, vous l'avez déjà entendu en tout ou en partie : je vais maintenant vous raconter une histoire bien autrement curieuse, que je n'ai jamais racontée à personne; je désire même qu'elle reste entre nous, car je ne voudrais pas m'attirer, non plus qu'à vous, quelque mauvais parti.

— Avant de commencer, dit mon hôte, prends ce verre de vin, Samuel, et trinque avec monsieur.

Puis, se tournant vers la maîtresse de la maison : — *Jedelé*, fais entrer la *femme de samedi* (3); qu'elle verse de l'huile dans la lampe, qu'elle arrange les mèches et entretienne le feu.

Appuyant ensuite son menton sur ses deux mains et ses coudes sur le livre des psaumes encore ouvert : — Samuel, dit le père Salomon, commence; on t'écoute.

Samuel vida d'un seul trait son verre de vin, non sans avoir fait d'avance la prière voulue (4), et enfonça un peu son chapeau, qu'il avait gardé, bien entendu, comme tout le monde; puis, dans un patois malheureusement intraduisible, il commença en ces termes.

II.

« L'histoire que je vais vous raconter remonte un peu haut. Il peut bien y avoir quarante ans qu'elle est arrivée à feu mon grand-père, que vous autres jeunes gens n'avez pu connaître, mais que vous vous rappelez bien, n'est-ce pas, père Salomon? »

Le père Salomon fit un signe affirmatif.

(1) En allemand, *feurige Männer*. Les *hommes de feu* ne sont autre chose sans doute que les feux-follets poétisés.

(2) L'histoire de Nathan est célèbre dans le monde juif du Haut-Rhin. Dans le petit village de Grusenheim, situé à trois lieues de Colmar, non loin du Rhin, les personnes dévotes vous montreront avec frayeur aujourd'hui encore les ruines de la maison qu'il habitait.

(3) Femme du peuple non israélite qui fait, vingt-quatre heures durant, dans chaque famille juive, les travaux interdits par la loi.

(4) Prière que les juifs de la campagne font toujours en hébreu avant de boire : « Nous te louons, Seigneur notre Dieu, roi de la terre, qui fais prospérer le fruit de la vigne. »

« Mon grand-père n'était pas riche; il vivait comme moi, au jour le jour, et comme moi faisait un peu de tout. C'était au fort de l'hiver, un samedi soir, une heure après que la semaine avait commencé (1). Le gros Hertzel le rencontre et lui dit : — Bonne semaine.

— Bonne année (2), répond-il.

— Judel, il y a quelque chose à gagner pour toi.

— Cela me va.

— Il va falloir que tu passes la nuit hors de chez toi.

— Cela m'est égal.

— Voici : ma femme et moi, nous étions attendus lundi matin à Dornach chez mon beau-frère Isaac, à qui, — il y aura après-demain huit jours, — il est né un petit garçon. Nous devions être les parrains (3); mais depuis deux jours ma femme est au lit avec la fièvre, et moi je ne peux pas la quitter. Il faut donc que mon beau-frère soit prévenu, afin qu'il ait le temps de se pourvoir de nouveaux parrains. J'ai attendu jusqu'au dernier moment, comme tu vois. Si je jetais une lettre à la poste, elle n'arriverait pas à temps : j'aime mieux te la confier, Judel; tu la remettras à Isaac. Tiens, voici une pièce de cent sous tout de suite, et quand tu seras de retour, tu en auras une autre.

— C'est convenu.

« Bon! pensa mon grand-père : d'ici à Dornach il y a huit lieues; mais, comme je suis bon marcheur, je les ferai en six heures. Six heures pour aller, six heures pour revenir, une heure pour me reposer, ça fait treize; si je pars maintenant, demain matin, à huit heures au plus tard, je serai de retour, et j'aurai gagné de quoi faire bombance vendredi soir prochain. — Donne-moi mon pantalon garni de cuir, dit-il à ma pauvre vieille grand'mère, mes souliers à double semelle, mes guêtres, ma blouse et le vieux manteau. N'oublie pas les *tephiline* (4), dont j'aurais besoin pour la prière du matin, que je ferai en route, en revenant ici. — Ma grand'mère lui donna tous ces objets en pleurant.

— Qu'est-ce que tu as à pleurnicher ainsi? Tu n'aimes donc pas à me voir gagner quelque chose?

(1) Avec le samedi soir commence pour les israélites la nouvelle semaine.

(2) C'est la formule de salut usitée.

(3) Le baptême des israélites, c'est la circoncision, qui se fait le huitième jour après la naissance de l'enfant. La marraine apporte dans ses bras l'enfant jusqu'à la porte du temple; le parrain le tient sur ses genoux, dans le temple même, pendant l'opération.

(4) Lanières en cuir qu'on roule autour du bras gauche et autour de la tête quand on fait la prière du matin; ces lanières contiennent dans un creux, écrite sur parchemin, la prière renfermée dans les *mezouzas*. (Deutéronome, c. VI, v. 4-10.) Les juifs réalisent ainsi le précepte : « Tu lieras mes paroles en signe sur tes mains, et elles seront des fronteaux entre tes yeux. » (Deutér., VI, v. 8.)

— Si, mais je n'aime pas te voir partir un samedi soir. Je dis qu'il y a du danger à se mettre en route un samedi soir. »

« En cela, ma grand'mère n'avait pas tort : c'est malheureusement le samedi soir qu'*il* (1) fait des siennes, et qu'on entend mugir le *Mohkolb;* c'est un samedi soir que la servante d'Élie l'aubergiste, qui avait regardé dans la glace, aperçut derrière elle deux yeux enflammés, et reçut d'une main invisible un soufflet qui la défigura; c'est un samedi soir que le fils de Sara fut enveloppé dans un tourbillon de vent et faillit être emporté par les *schedim* (2), car il les entendit, sans les voir, sauter et crier autour de lui, et n'en fut délivré qu'en jetant au milieu du rond de poussière son bâton, qu'il releva taché de sang. Enfin ce qui effrayait surtout ma grand'mère, c'est que, pour aller de Bolwiller à Dornach, il fallait traverser un certain petit pré. Or sur ce petit pré il y avait des arbres; au pied de ces arbres, du gazon; sur ce gazon, par-ci par-là, de petits ronds où l'herbe ne poussait pas, et l'herbe n'y poussait pas, parce qu'elle était brûlée jusqu'à la racine, et elle était brûlée, parce qu'elle avait été foulée à certaines heures de la nuit. Ceux qui l'avaient foulée étaient les *machschavim* (3). Mon grand-père n'était pas poltron. — Bah! dit-il, il n'est pas d'heure dans la nuit où je n'aie voyagé, et je n'ai jamais été mangé par personne. Avant qu'il soit peu, je serai de retour, et puis, avec les cent sous que m'a donnés le gros Hertzel, j'irai acheter des pommes de terre chez notre voisine, qui les vend bien bon marché, chez la vieille Mey.

« C'était, comme je vous l'ai dit, en hiver. On était en février. Le froid était vif. La neige tombée depuis quelques jours s'était gelée contre terre et brillait au loin à la clarté de la lune. Il faisait bon marcher. Mon grand-père chemina pendant plus de cinq heures sans que rien, absolument rien retardât sa marche. « Encore trois quarts d'heure, se disait-il, et je serai arrivé. » En effet, il apercevait déjà le mur blanc qui entoure le petit pré. Au moment où il arrivait près d'un petit pont de pierre qui se trouve en face du mur blanc, onze heures et demie sonnaient à l'horloge de Dornach. Il s'arrêta tout à coup : il lui semblait avoir entendu un bruit étrange; il se tourna, se retourna, et ne vit rien. Il croyait s'être trompé. Il avançait toujours, et arriva enfin au pied du mur blanc. Il s'arrêta de nouveau. Cette fois il ne s'était pas trompé : il avait surpris comme un mouvement de pieds foulant la terre, et son oreille avait été frappée par des cris sauvages et des éclats de rire. »

(1) Le *diable*. Les gens du peuple se gardent, surtout la nuit, de prononcer ce mot.
(2) Mot hébreu qui signifie *démons*.
(3) Mot hébreu signifiant *sorciers*.

Ici Samuel s'interrompit. L'assistance tout entière laissa échapper un *nohn* sur le sens duquel il n'y avait pas à se tromper. En patois allemand-juif, *nohn* (1) est une de ces formules d'impatience qui, traduite en langage ordinaire, signifie à peu près : « Continuez donc, ne vous arrêtez pas en si beau chemin! Qu'arriva-t-il? voyons! après! »

Le bonhomme, visiblement satisfait, reprit ainsi :

« Par manière de précaution, mon grand-père tira tout doucement de sa poche et de dessous son manteau ses *tephiline*, et tourna crânement l'angle du petit mur, quand il aperçut soudain devant lui... quoi?... une vingtaine de vieilles femmes en chemise, les cheveux en désordre, se tenant par la main, dansant en cercle sur la neige, et proférant des mots inconnus avec un bruit épouvantable. Au milieu d'elles, une autre créature du même genre, tournant sur elle-même, tenait dans ses bras amaigris quelque chose comme une poupée qu'elle jetait aux autres, qui l'attrapaient et la relançaient tour à tour. Tout autre que mon grand-père serait resté immobile de frayeur. Pour lui, il ne perd pas son sang-froid : se rappelant ce que lui avait dit, sur la façon de conjurer les apparitions, l'ancien grand rabbin Hirsch, dont vous avez le portrait ici, et qui, comme vous savez, était un grand *balkebole* (docteur en cabales), il prononce une formule qu'il n'a jamais voulu apprendre à personne, pas même à moi, puis il jette ses *tephiline* au milieu de ce vacarme. Le bruit cessa aussitôt. Toute cette troupe hideuse se transforma d'abord en autant de chats noirs qui grimpèrent sur les arbres voisins, où flottaient des vêtemens. Puis les vieilles femmes reprirent avec ces vêtemens leur forme véritable, se tinrent quelques instans silencieuses et immobiles, et au bout de quelques minutes s'évanouirent.

« Vous pensez bien, continua Samuel, que mon grand-père ne mit pas beaucoup de temps à franchir la distance qui le séparait encore de Dornach. Il avait bien vite ramassé ses *tephiline;* il ne marchait plus, il courait. Au bout de vingt minutes, il était à l'entrée du village. Arrivé devant la maison d'Isaac, il ne fut pas peu surpris de voir, à une heure aussi avancée de la nuit, des groupes d'hommes et de femmes qui stationnaient devant la porte et chuchotaient entre eux. Mon grand-père traverse la foule et entre chez Isaac. Il trouve tout en désordre. Isaac se promenait de long en large et se parlait à lui-même. « Quel malheur et quel bonheur à la fois! Oh! non, tout cela n'est pas naturel. » — Je viens de Bolwiller, dit mon grand-père en l'abordant. Voici une lettre pour vous; c'est pressé. — Isaac lit la lettre : — Oh! mon Dieu, s'écrie-t-il, il s'en

(1) Du mot allemand *nun*.

est fallu de bien peu que nous n'eussions pas besoin de parrain du tout.

« Isaac raconta à mon grand-père ce qui s'était passé. Pendant que sa belle-mère avait quitté la chambre de l'accouchée, afin de donner un coup de main à la cuisinière pour le repas du lendemain, l'enfant nouveau-né avait soudain disparu du berceau, et durant deux heures on s'était perdu en suppositions. On avait accusé les bohémiennes qui avaient rôdé pendant quelques jours autour de la maison; on avait fait des recherches, on avait déposé plainte chez le maire, quand, il y avait une demi-heure à peu près, en apportant un bouillon à la femme d'Isaac, on s'aperçut que la fenêtre de la chambre était entr'ouverte, et on avait trouvé l'enfant tout gelé, tout bleu et tout meurtri, mais par bonheur vivant encore, couché aux pieds de sa mère.

« Mon grand-père se frappa le front. — Dites donc, Isaac, à quelle heure votre enfant a-t-il disparu?

— Entre neuf et onze heures.

— Quand a-t-il été retrouvé?

— A onze heures et demie et quelques minutes.

— Isaac, vous n'avez rien oublié de tout ce qui doit se pratiquer dans une maison israélite où il y a une femme en couches?

— Rien que je sache.

— Vous avez fait dire des prières par le rabbin?

— Le rabbin de Dornach est encore là, à côté, qui dit les prières d'usage la veille de la circoncision.

— Qui est chargé de veiller l'accouchée?

— C'est Kendel, ma belle-mère, que voilà.

— Kendel, dit mon grand-père, y a-t-il des psaumes dans la chambre où se trouvent la mère et l'enfant?

— Quelle question! fit la Kendel.

— Vous êtes sûre qu'ils ne sont pas tarés (1)?

— Le marchand de livres hébreux à qui je les ai achetés les a lui-même fixés au mur.

— Vos *mezouzas* sont-ils en ordre?

— J'en ai fait poser de neufs à toutes les portes.

« Mon grand-père ne comprenait plus... Soudain il lui vient une idée : — Kendel, dit-il encore, avez-vous fait la cérémonie des *cercles* (2)?

(1) On dit que des psaumes sont *tarés* quand ils ne sont pas écrits avec l'orthographe voulue, quand il y a des lacunes, quand le livre qui les contient est déchiré ou endommagé.

(2) Cette cérémonie consiste à décrire avec une épée, un couteau ou tout autre instrument tranchant, plusieurs cercles autour de la tête de l'accouchée et de l'enfant

« Pour toute réponse, Kendel s'évanouit. Elle l'avait oubliée.

— Si votre enfant vit encore, c'est à moi que vous en êtes redevable, dit mon grand-père.

« Et il raconta ce qui venait de se passer derrière le mur blanc, sur le petit pré. »

— Voilà ce qui s'appelle une histoire, Samuel! dit le père Salomon.

« Attendez donc la fin, répondit l'intarissable conteur. Ah! vous croyez que c'est fini? Mon grand-père n'en fut pas quitte à si bon compte, pour s'être mis en route un samedi soir. Il fut, comme bien vous pensez, fêté et choyé par ces braves gens dont il venait de sauver l'enfant. On voulait qu'il restât jusqu'au lendemain. Sur son refus, on voulait au moins lui faire boire un coup et manger un morceau; mais mon grand-père n'était pas plus gourmand qu'il n'était poltron. Il se mit de nouveau en route une demi-heure à peine après son arrivée. Bien que l'heure fût assez avancée pour qu'il n'y eût plus à craindre de rencontre fâcheuse (1), mon grand-père, en apercevant de nouveau le mur blanc, se sentit assez peu rassuré. En traversant le petit pré, il ne vit que quelques mèches de cheveux et des coquilles d'œufs broyées sur la neige. Il tournait déjà l'angle du mur, lorsque quelque chose de velu s'embarrassa dans ses jambes et se frotta contre lui. C'était un gros chat noir qui roulait et déroulait sa queue en poussant des miaulemens plaintifs et supplians. — Serait-ce quelqu'un de ces animaux de tout à l'heure? pensa mon grand-père, et il porta la main à sa poche pour en tirer ses *tephiline*. Malheur! il les avait laissés sur la table en déposant son manteau chez Isaac. Le gros chat se dressa devant lui, poussa de nouveau ses miaulemens plaintifs, et avança une de ses pattes, avec laquelle il semblait désigner un arbre voisin où flottaient quelques vêtemens. Mon grand-père comprit. — C'en est une de la bande de tout à l'heure, se dit-il; la mémoire lui aura fait défaut; elle ne se souvient sans doute plus de ses *schemes* (2), et elle ne sait plus comment se transformer et comment avoir ses jupes. Ce n'est pas moi qui les lui rendrai. — Puis, d'une voix forte : ***Est-ce sûr ou mal sûr*** (3)? Le chat miaula; alors mon grand-père brandit son bâton, ramena son bras en arrière, et asséna à ce chat un coup si vigou-

nouveau-né pour conjurer toute maligne influence et éloigner les mauvais esprits. D'ordinaire on charge un proche parent de cette opération, qui doit se faire tous les jours à la brune durant tout le temps des couches.

(1) L'heure critique est celle qui précède minuit.

(2) Nombres cabalistiques à l'aide desquels les sorciers et sorcières opèrent leurs merveilles.

(3) *Geheuer oder Ungeheuer* en allemand. Quiconque fait une rencontre équivoque dans la nuit doit, avant d'agir, prononcer cette formule.

reux, qu'il lui cassa net une patte de devant. Le chat poussa un cri et disparut.

« Mon grand-père marcha si vite, qu'il faisait à peine jour quand il fut de retour à Bolwiller. — Ma femme, se dit-il, dort peut-être encore; puisque je suis debout, je veux aller, avec ma pièce de cent sous, acheter un sac de pommes de terre chez la vieille Mey.

« Et il enfila la petite rue du coin. Il trouva la porte de la vieille Mey toute grande ouverte. Il entra dans la cour, passa devant le pressoir, puis sous le hangar, et, arrivé sur le seuil de la cuisine, il appela. Comme on ne répondait pas, il entra dans la cuisine. Un grand désordre y régnait contre l'ordinaire : çà et là, des balais; dans le voisinage de la cheminée, des assiettes cassées et des morceaux de suie fraîchement tombée. Un gémissement sortait de la chambre voisine.

— Eh! la voisine? Il y a une heure que je vous appelle.

« La Mey lui dit d'entrer. Elle était couchée. — Judel, dit-elle, je te donnerai tes pommes de terre pour rien, mais sois bon. Tu es un brave homme, je le sais.

— Qu'avez-vous donc?

— Oh! je souffre bien!

— Est-ce que vous seriez tombée en faisant votre besogne avant le jour?

— Oh! oui, j'ai fait de la besogne avant le jour, mais une bien vilaine besogne : on m'a entraînée, vois-tu, et comme la porte était fermée, il m'a fallu prendre un autre chemin...

— Ah! ah! vous serez allée voisiner chez le petit Seppi; votre vieux aura été jaloux, il vous aura battue et blessée?

— Oh! ce n'est pas lui. Il est à la foire depuis trois jours.

— Alors qui est-ce donc?

— Tu ne me trahiras pas?

— Non. Qui vous a fait du mal?

— C'est toi.

— Et quand donc vous aurais-je blessée?

— Ce matin.

— Ce matin! à quelle heure?

— Entre une et deux heures.

— Vous voyez bien que vous avez perdu la tête, puisque ce matin, à une heure, j'étais à huit lieues d'ici.

— Oui, mais quand tu m'as blessée... — Et elle lui montra son bras gauche, qu'elle portait en écharpe.

— Eh bien?

— Ce n'était pas un bras, mais,... tu sais,... le chat noir... la patte?... Je t'avais demandé mes jupes, tu ne m'as pas voulu com-

prendre. Va, Judel, cherche-moi mes jupes, avant que mon mari revienne; elles sont sur l'arbre près du pont de pierre...

« Mon grand-père jeta un cri et se sauva à toutes jambes. Il n'a raconté cette aventure à personne aussi longtemps que *l'autre* a vécu. Je suis sûr que tout cela est vrai, car mon grand-père ne mentait pas. »

Samuel se leva.

— Samuel, dit le maître de la maison, tu peux te vanter de nous avoir fait passer un fameux *vendredi soir*.

En ce moment, le coucou placé dans un coin de la salle sonna dix heures. Mon hôte à son tour se leva tout droit, comme mû par un ressort. — Mon cher ami, me dit-il, c'est l'heure du repos; vous devez être fatigué. La *femme de samedi* va vous éclairer et vous conduire dans votre chambre. — Puis, se tournant vers Samuel, il ajouta d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux : Tu seras peut-être cause, toi, avec tes histoires de sorciers, que je ne pourrai dormir; ça vous trotte toujours par la tête, et on fait de mauvais rêves. A propos, si je ne te vois pas d'ici là, ne manque pas de venir mardi matin à dix heures pour me faire la barbe avant notre départ pour la noce.

Le lendemain, on se leva de bonne heure pour aller au temple. L'office du matin et le dîner achevés, — on dîne à midi, — je fis mes visites aux parens et aux amis de mon hôte, qui, bien entendu, m'accompagnait dans ma tournée, ainsi que sa femme. Le père Salomon, les mains posées à la hauteur du diaphragme et béatement enfoncées dans les longues manches de sa redingote bleue, nous fit descendre le village de ce pas lent et solennel que l'israélite de la campagne affecte particulièrement le samedi et les jours de fête. Notre première visite fut pour l'oncle Jekel. Nous trouvâmes réunie chez lui toute la verte et gaillarde jeunesse de l'endroit, fêtant assez bruyamment la *Spinnholtz*. On appelle de ce nom une sorte de gala donné par le fiancé à ses camarades dans l'après-midi du dernier samedi qui précède son mariage. C'est là comme un adieu fait à la vie de garçon. La fiancée, de son côté, doit le même tribut à ses amies, et il est hors de doute qu'en ce moment, à Wintzenheim, la fille du digne *parnass* faisait la même politesse à la jeunesse féminine du lieu. L'oncle Jekel, comme mon hôte l'avait prévu, m'invita à la noce en insistant de la façon la plus cordiale. Je n'eus garde de refuser, et le reste de la journée se passa à visiter le hameau.

A notre retour, nous trouvâmes une vingtaine de personnes établies chez le père Salomon et devisant bruyamment entre elles, tout en regardant de temps à autre par la fenêtre pour voir si l'étoile du soir était ou n'était pas encore montée au ciel. C'étaient quelques fidèles qui avaient l'habitude de venir en hiver, parfois le vendredi

et toujours le samedi, faire en commun leur prière du soir chez le père Salomon. C'est là un honneur pour le maître de la maison, et on ne l'accorde guère dans les villages qu'aux personnes qui, comme mon ami, sont haut placées dans l'opinion de la *kehila* (1).

Les dernières paroles de la prière du soir firent l'effet de ce coup de sifflet qui, dans les théâtres, précède et amène les changemens de décoration. Le sabbat était fini à l'instant même. La salle prit un aspect nouveau; les nappes disparurent. La lampe aux sept becs fut hissée au plafond de bois noir. Puis entrèrent, bonnets de coton en tête, pipe fraîchement allumée à la bouche, et lanterne à la main, six ou sept voisins qui venaient faire, selon leur habitude le samedi soir en hiver, leur partie chez les Salomon. Le gagnant devait remporter chez lui non point une valeur en argent, mais une valeur en nature, qui était représentée pour le quart d'heure par une belle oie grasse, blanche comme la neige, fièrement appendue à un crochet de la fenêtre, où elle attendait son bienheureux acquéreur. Il fallait voir celui que le sort avait favorisé se lever soudain et dépêcher un exprès à sa femme pour lui annoncer qu'il l'avait gagnée! C'était, à s'y méprendre, un de ces tableaux d'intérieur si admirablement saisis par les maîtres de l'école flamande. Rien n'y manquait pour rendre l'illusion complète : ni la simplicité rustique de la salle et des meubles, ni la bonhomie des profils, ni les pots de bière placés à la portée des joueurs, ni les bouffées de tabac, ni enfin la présence d'un gros matou à robe jaune, témoin obligé de toutes ces scènes d'intérieur, chaudement blotti derrière le poêle, dos en voûte, queue en trompette, et contemplant nos joueurs avec cette expression placide de profonde observation que les chats prennent quelquefois depuis qu'Hoffmann leur a prouvé que parmi leurs ancêtres ils comptaient des philosophes.

III.

C'était le mercredi suivant qu'on devait célébrer le mariage du neveu de mon hôte. Le village de Wintzenheim, où nous devions nous rendre, est à huit lieues de Bolwiller. Le père Salomon m'emmena avec l'aînée de ses filles et la cadette.

Comme mon digne hôte, ainsi que son frère, trouvait plus sûr, plus commode et plus agréable de voyager dans son propre équipage que de s'enfermer dans un wagon du chemin de fer qui longeait notre route, on avait, dès la veille, arrêté deux voitures appe-

(1) Communauté.

lées pompeusement dans le pays chars-à-bancs, et que j'appellerai chars-à-planches. L'une était destinée au fiancé et à sa famille, l'autre aux Salomon. Ce ne fut guère que vers dix heures du matin que notre monde fut prêt, encore le maître de la maison n'était-il pas arrivé. Tout en l'attendant, nous prîmes place dans les carrioles. Le père Salomon parut enfin sur le palier du premier étage. Il était tourné vers quelqu'un qu'on ne voyait pas. A en juger par le mouvement de sa tête et de ses mains, il semblait donner à ce personnage un témoignage de non équivoque satisfaction; puis il descendit les marches de l'escalier, vif et preste, malgré ses soixante et dix ans. Son carrik, couleur café au lait et à mille collets, couvrait ses épaules; son bonnet de coton était tiré sur ses oreilles, et son chapeau rond solidement planté sur ce même bonnet. Il faisait sortir avec délices d'une très belle pipe en écume, ornée d'un couvercle et d'une chaînette d'argent, d'épaisses bouffées de tabac dit *violette*, et sentant sa contrebande à dix pas. Cette pipe, ce tabac, n'étaient de mise que dans les occasions solennelles.

Tout en prenant place à côté de nous, Salomon me regardait en souriant et d'un air de contentement qui signifiait : — Ah ! çà, vous ne me dites rien? vous n'admirez pas? — Je n'eus pas de peine à m'apercevoir, en observant bien mon interlocuteur, que la main du barbier conteur avait passé sur son menton, et que ce jour-là maître Samuel avait fait sa besogne avec une adresse qui eût fait honneur à Figaro lui-même. Et cependant Samuel n'avait pas eu à sa disposition un rasoir de Bilbao, mais simplement une modeste paire de ciseaux de Bouxwiller, seul instrument que le rit juif autorise à se promener sur les barbes orthodoxes (1). Je compris donc la légitime satisfaction du père Salomon. Il était resté fidèle à la prescription religieuse, et sa barbe n'en était pas moins bien faite; il goûtait le plaisir de la difficulté vaincue.

Le village de Wintzenheim compte beaucoup de juifs. Il jouit de tous les avantages d'une grande communauté. Il y a là une synagogue d'une assez belle construction, une école israélite communale, un rabbinat, de nombreuses *hévresse* (sociétés religieuses). Wintzenheim possède un ministre officiant qui n'est ni plus ni moins qu'une célébrité, digne, selon l'expression du père Salomon, de se faire entendre dans la synagogue consistoriale de Francfort. L'heureux chef, le *parnass* de cette bienheureuse communauté, était Ma-

(1) « Ne rasez pas autour les extrémités de votre chevelure, et ne détruis pas l'extrémité de ta barbe. » (Lévitique, c. XIX, v. 27.) En vertu de cette prescription, le Talmud a défendu l'usage du rasoir, parce qu'il détruit promptement. On tolère cependant les ciseaux, sans doute parce qu'ils fonctionnent avec plus de lenteur : c'est une interprétation de casuiste, et néanmoins les fidèles s'y conforment.

rem, le père de notre fiancée, chez qui nous allions précisément célébrer la noce. Chemin faisant, Salomon m'apprit que Marem, grâce à son commerce de lie de vin et de peaux de chevreaux, était arrivé à une position très satisfaisante, qui lui permettait de donner à l'aînée de ses filles une dot de trois mille livres en beaux deniers comptans et un trousseau en sus, bien qu'il lui restât encore deux filles à établir; qu'aimé et estimé de tout le monde, des catholiques comme des israélites du lieu, Marem serait le plus fortuné des hommes, si Dieu ne l'éprouvait cruellement dans ses affections de père. Le plus jeune de ses enfans, son fils unique, s'éteignait, depuis trois ans bientôt, dans les langueurs de la phthisie, cette terrible maladie, beaucoup trop commune, hélas! en Alsace.

A quelques pas du village de Wintzenheim, nos conducteurs firent une petite halte; ils ornèrent de rubans rouges leurs chapeaux d'abord, puis la crinière et la queue de leurs petits chevaux; ils se redressèrent ensuite sur les siéges, firent claquer leurs fouets, et nous menèrent à fond de train, à travers une longue file de curieux, jusqu'à la maison Marem. La manière dont le *parnass* vint nous recevoir rappelait l'hospitalité traditionnelle de ses ancêtres de la Palestine. On aurait pu se faire quelque illusion, n'eût été un froid assez piquant de novembre et surtout le bonnet de coton posé sur le chef de notre respectable hôte.

Au repas du soir, digne précurseur du repas de noce, le neveu de Salomon, assis à côté de sa fiancée, tira de sa longue redingote un coffret qu'il ouvrit et plaça devant elle. Ce coffret contenait divers objets en orfévrerie, offrande du prétendu; c'est toujours la veille du jour solennel que se font ces sortes de dons : aussi cette soirée s'appelle-t-elle la soirée des *sablonoth,* mot hébreu qui signifie *cadeaux*. Tout ce que le village contenait de notabilités juives vint faire sa visite aux Marem et à leurs hôtes. On causa beaucoup et bruyamment. La maîtresse de la maison gardait seule une attitude péniblement silencieuse. Elle tenait tendrement enlacées dans ses deux mains les deux mains amaigries d'une sorte de fantôme aux pommettes rouges et saillantes, aux yeux caves et à la toux stridente, placé près d'elle dans un fauteuil à roulettes. Je reconnus le pauvre poitrinaire dont m'avait parlé Salomon.

On se retira vers onze heures. Comme la maison Marem n'était pas de beaucoup assez vaste pour contenir tous les étrangers présens, plusieurs d'entre nous durent coucher chez les voisins : c'est là un trait de mœurs à noter en passant. Le villageois alsacien reçoit-il plus d'amis qu'il n'en peut loger, personne n'a besoin de frapper à la porte de l'auberge. Tout propriétaire israélite aisé possède, dans une partie quelconque de son corps de logis, une chambre d'amis,

qu'il tient à la disposition, non-seulement de ses hôtes, mais des hôtes de ses amis.

Dès le matin, malgré un froid assez vif, une animation inusitée régna dans le village. Hommes et femmes allaient et venaient allègres et empressés. Lorsque dans nos campagnes il se célèbre une noce, tout le monde se met en frais, comme si tout le monde devait en être. Ce jour-là, on se lève de grand matin; l'intérieur de chaque maison présente un aspect de propreté particulier; ce jour-là aussi chacun fait un peu de toilette. La raison en est simple : une noce attire toujours des étrangers; ces étrangers peuvent avoir des fils et des filles; ces fils et ces filles peuvent être en état de se marier; un choix peut se décider; donc parens, jeunes gens et jeunes filles ont tous intérêt à produire une impression favorable.

Le fiancé, accompagné de ses proches, va de bonne heure au temple pour y faire sa prière; il en sort à peu près vers huit heures pour aller au-devant de la fiancée, qu'on amène dans le péristyle de la synagogue. Là se trouve un banc à dos en acajou et chargé d'inscriptions hébraïques. On fait asseoir les deux fiancés sur ce banc; le rabbin déploie sur leurs têtes un voile blanc, et sur ce voile les assistans répandent à l'envi des poignées de seigle et de froment, emblème de fécondité future. On peut le dire sans crainte d'être taxé d'impiété : au train dont vont les choses en Israël, cette formalité est presque superflue.

Quand je revins à la maison Marem, la cour était pleine et tumultueuse. Il y bourdonnait une foule confuse et bruyante, qui se pressait impatiente autour d'une table placée au milieu. Sur cette table étaient étalées des piles de gros sous et de pièces d'argent, formant à peu près une somme de cinquante écus. Un homme, — apparemment un ami de la maison, — était là, faisant décliner leurs noms et qualités à tous ceux qui s'approchaient. C'était une véritable Babel de costumes, de langages et de cris. Il y avait des hommes en blouse et en casquette, parlant à merveille le patois du pays : c'étaient des indigènes. D'autres portaient une redingote râpée, ornée de boutons bleus d'acier, un chapeau rond, un bâton de châtaignier surmonté d'une mèche de laine orange enlacée de fils de laiton; leur allemand était un peu moins incorrect, quoique encore singulièrement baragouiné : c'étaient des voisins d'outre-Rhin. D'autres enfin, à la figure anguleuse, au front élevé, aux épaules carrées, portaient un couvre-chef à larges bords cachant mal de grosses boucles de cheveux noirs; un cafetan de couleur douteuse, des bottes à revers autrefois cirées à l'œuf, étaient les pièces distinctives de leur costume; ils prononçaient très distinctement *u* pour *ou* : c'étaient des sujets de sa majesté impériale l'autocrate de

toutes les Russies. Tous étaient des israélites indigens; tous, Alsaciens, Allemands, Polonais, vivaient de la charité de leurs frères, chez qui, par un rare esprit de solidarité, ils étaient sûrs de trouver chaque vendredi soir bonne table et bon gîte en échange d'une espèce de billet de logement. Ce billet est délivré aux israélites indigens dès leur entrée dans chaque bourg habité par des coreligionnaires. Il n'est pas de chef de famille, quelque modeste que soit sa fortune, qui le jour du repos, son tour arrivé, ne se fasse un plaisir et un devoir de faire asseoir à ses côtés et, comme on dit là-bas, sous sa lampe, un de ses frères déshérités, et de lui faire oublier les tribulations de la vie errante par l'hospitalité la plus cordiale et la plus familière. Aujourd'hui toute cette population flottante était réunie sur un seul point, attirée, comme de juste, par la noce. Ils venaient, selon l'antique usage, toucher leur obole de la dîme, généreuse coutume qui s'est maintenue parmi nous à travers les siècles, et qu'observent surtout les juifs de la campagne. Là, le plus humble des israélites ne recevrait-il en dot que cinq fois la somme de cent francs, soyez certain que le dixième de ce modeste patrimoine passera entre les mains des frères nécessiteux.

Comme je considérais la pieuse distribution, je vis passer, fendant la presse avec gravité, une dizaine de matrones se dirigeant vers l'intérieur de la maison. Leur costume quelque peu suranné me fit présumer que j'avais devant moi les doyennes du lieu. Elles étaient sans doute fort au courant des us et coutumes du pays les jours de solennité comme celui-ci. J'avais comme le pressentiment qu'elles allaient procéder à quelque antique cérémonie qui n'admettait pas la présence d'un homme. Je me glissai sur leurs pas dans une petite pièce attenante à la salle basse; puis je me blottis furtivement derrière la porte, en me masquant de mon mieux à l'aide d'un vieux paravent troué placé par hasard à ma portée. Grâce à ce rempart transparent, je pus tout voir sans être vu. Au milieu de la chambre était assise la fiancée, émue et pâle. Ses beaux cheveux noirs de jeune fille retombaient en boucles sur ses épaules, mais pour la dernière fois, hélas! Près d'elle et autour d'elle chuchotaient un grand nombre de femmes. A l'entrée des matrones, tout le monde se leva. Les matrones traversèrent la pièce avec autorité, s'approchèrent de la jeune fille et distribuèrent des paires de ciseaux. Aussitôt l'assemblée féminine, avec toute la ferveur que l'on met à accomplir un acte religieux, d'entourer la pauvre fiancée, qui se laissa faire avec une pieuse résignation, de s'emparer à qui mieux mieux de ses cheveux, de les faire tomber en partie sous le fer, de séparer en tresses ceux qui restaient, et de les refouler sans grâce ni merci sous un petit bonnet de satin noir qui devait les cacher à tout ja-

mais. Les cheveux étant d'ordinaire, chez les juifs surtout, un des plus beaux ornemens de la femme, elle doit, dès son entrée dans la vie conjugale, en faire le sacrifice à son mari, renoncer ainsi en sa faveur à toute coquetterie et s'ôter bénévolement tout moyen de plaire. En vérité, je ne sais trop si le but que se propose la loi est toujours atteint : le joli petit bonnet orné de rubans roses et bleus qu'on place sur le bonnet de satin noir, et le bandeau de velours destiné à remplacer les cheveux, font souvent ressortir d'une façon très piquante les traits de la jeune mariée. Il est vrai que ce bandeau de velours lui-même, et à plus forte raison le *tour* inventé depuis, sont déjà des infractions à la vieille tradition; celle-ci, ne souffrant pas même l'ombre d'un compromis, n'admettait, à la place des cheveux, qu'une simple dentelle tombant à cru sur le front. Eh bien! le dirai-je? cette coiffe, quelque sévère qu'elle soit, était encore à l'avantage de la jeune femme, et j'ai vu dans mon enfance quelques jeunes juives à qui cette dentelle, tombant sur un beau front blanc, donnait je ne sais quel air ravissant d'antique pudeur et de patriarcale chasteté.

Telle fut la cérémonie des *tresses*. Quand la fiancée redescendit dans la cour, le cortége se forma pour se rendre à la synagogue, où la bénédiction nuptiale allait être donnée. Six musiciens marchaient en tête. Venait ensuite la fiancée, voilée et revêtue de ses habits mortuaires, — ainsi le veut l'usage, — coiffée d'une espèce de turban à bandelettes d'or, et appuyée sur les bras de sa mère et de sa future belle-mère. A côté et derrière elle, dans l'ordre de leur parenté, de leur importance ou de leur intimité, s'avançaient les matrones de Wintzenheim et des villages voisins, toutes raides et toutes empesées dans leur toilette de grande cérémonie, sur laquelle éclataient force bijouteries et pierreries. La femme israélite a pour les bijoux une passion qui semble lui venir de l'Orient, et si de nos jours elle ne porte plus, comme du temps d'Isaïe, des sonnettes au cou et des bagues au nez, elle a des anneaux aux doigts et des chaînes sur les épaules. La plus pauvre des femmes juives de la campagne a son petit trésor de joyaux, auquel elle tient comme à la prunelle de ses yeux, et j'en sais plus d'une qui, pressée par le besoin, se priverait de nourriture une semaine tout entière plutôt que de se défaire de son petit écrin, soigneusement serré depuis la soirée des *sablonoth*.

Derrière le groupe féminin se tenait le fiancé, ayant à sa droite son père et Salomon son oncle, à sa gauche son beau-père, l'honnête *parnass* du village. Suivaient un grand nombre d'étrangers. Çà et là se mêlaient aux jeunes hommes quelques bons vieux aïeux d'un autre temps, avec le grand habit à la française, à larges bas-

ques, de couleur brique ou vert pomme, les culottes courtes en velours, les bas bleus de coton rayé, le grand gilet à fleurs, les souliers bouclés et le tricorne. C'étaient comme les derniers représentans de l'Alsace juive avant 89. A une heure précise, le cortége s'ébranla et traversa une longue haie de curieux appartenant à tous les cultes. On descendit le village au son des clarinettes jouant avec sentiment l'air consacré de la *houpé* (1), un air trivialement élégiaque, déchirant, qui pour la centième fois peut-être de ma vie m'attendrit jusqu'aux larmes.

Au milieu de la synagogue était dressée la *houpé*. Sous ce dais, le vénérable rabbin attendait les fiancés. Après la prière d'usage, il bénit une coupe remplie de vin et la leur présenta. Tous deux en goûtèrent. Le fiancé, ôtant ensuite de son doigt une grosse bague, la passa au doigt de la jeune épouse en prononçant ces paroles sacramentelles : « Sois-moi consacrée par cette bague selon la loi de Moïse et d'Israël. » Puis le rabbin récita une autre prière, et l'on sortit au milieu des félicitations des assistans. La partie grave et solennelle de la noce était terminée. Les visages, attendris, se rassérénèrent, et la musique, en nous ramenant, fit succéder à l'air mélancolique de la *houpé* une marche joyeuse et précipitée. Ce n'est pas cependant qu'on ne nous avertît de tempérer notre joie. En remontant le village, à peu de distance encore du temple, j'aperçus, comme guettant le cortége à son passage, un petit homme balançant une bouteille. Au moment où nous passâmes devant lui, la bouteille, pleine de vin, se brisa contre le mur et couvrit le pavé de ses débris. Le petit homme n'était autre que le *schamess* (bedeau), et cette bouteille brisée nous rappelait par une naïve allégorie la fragilité des choses d'ici-bas. Hélas! je devais avoir ce jour-là même une triste occasion de reconnaître combien le deuil est souvent près de la joie.

De retour dans la maison Marem, les jeunes mariés, qui étaient restés à jeun jusqu'à ce moment, déjeunèrent. Tous les invités étaient là. Dans un coin de la salle, une petite table, sur laquelle brûlaient six chandelles en plein jour, portait deux petits sacs dont les panses rebondies trahissaient la présence du numéraire. Deux personnes, qui ne doivent être ni parens ni alliés de la maison, décachetèrent chacune un de ces sacs, et additionnèrent le contenu à la lueur des chandelles. Au bout de quelques minutes, trente piles de cent francs, composant la dot, s'étalèrent aux yeux des spectateurs en belles pièces de cent sous, et l'honneur fut déclaré satisfait.

A l'extrémité opposée, devant une table carrée, était gravement assis, une plume à la main, un registre devant lui, le *hazan* ou

(1) Ou du *dais nuptial*. C'est sous ce dais (en hébreu *houpé*) que se donne la bénédiction.

chantre officiant du village. Il était en costume de cérémonie : calotte de velours noir, cravate blanche, d'énormes topazes fausses à son jabot et à chacun de ses petits doigts. Quiconque avait à faire un cadeau de noce au jeune ménage se dirigeait vers cette table; le *hazan* l'inscrivait en énonçant chaque fois, à haute et intelligible voix, l'objet donné et le nom du donateur. A chaque objet présenté, c'étaient des cris de surprise et d'admiration. Déjà j'avais entendu annoncer une lampe à sept becs en cuivre rouge, une fontaine à bassin avec double robinet, quatre douzaines d'assiettes en étain, une paire de chandeliers avec mouchettes, quarante aunes de toile, un rouet, un huilier, six paires de draps et un recueil complet de livres de prières pour toutes les fêtes (édition Soulzbach), quand la voix du chantre fut couverte par les sons d'une clarinette qui préludait : c'était le signal de la danse. Dans les villages de l'Alsace, le bal des noces a lieu le jour, et l'on festine le soir : on ne s'en amuse pas moins.

Bientôt arrivèrent garçons et filles d'honneur tout rayonnans de joie. Chacun se constituait le cavalier de deux dames. Quelques membres de la famille restèrent auprès du jeune malade, que cette journée avait fatigué; ils devaient nous rejoindre un peu plus tard. Les maîtres des cérémonies étaient le veilleur de l'endroit et son ami le garde champêtre, tenant chacun d'une main une pique enrubanée, de l'autre un broc de vin destiné à l'orchestre. Cet orchestre était composé d'un cor de chasse, de deux clarinettes, d'un serpent, de deux trombones et d'une grosse caisse. L'artiste qui jouait de ce dernier instrument, n'ayant pu se faire entendre jusque-là, s'était mis en mesure de prendre sa revanche; il labourait si bravement sa peau d'âne, qu'il fit trembler toutes les vitres. En Alsace, c'est une vérité reconnue que dans les fêtes villageoises où il n'y a point de grosse caisse il n'y a point de plaisir.

Pour se rendre au local destiné à la danse, il fallait se transporter presque au milieu des champs. Qu'on me permette de raconter les diverses transformations que ce local subissait selon l'occurrence. Au printemps, il servait de salle d'escrime. En été, à l'époque de la moisson, le propriétaire y entassait ses gerbes de blé; aussi y voyait-on pulluler les rats et les souris. En hiver, c'était la salle de spectacle. Tous les ans, vers les derniers jours de l'automne, quand la bise commençait à souffler, quand les brouillards du Hohlandsberg descendaient sur le village, et que les mésanges en détresse venaient donner dans les piéges en bardeau dressés sur la cime des arbres dépouillés, on était sûr de rencontrer sur la route de Colmar à Wintzenheim, entre le 15 et le 20 octobre, une longue voiture fermée, peinte en vert, et attelée de deux haridelles. Dans

cette voiture reposait paisiblement, enlacé dans un épais réseau de ficelles, tout un peuple de figurines de bois représentant des rois, des reines, des madones, des diables noirs comme l'enfer, des ermites à longue barbe, etc. L'arrivée de maître Rodolphe, directeur de la troupe de marionnettes, était pour Wintzenheim une véritable fête. Serrurier pendant la morte saison, c'est-à-dire en été, maître Rodolphe, quand venaient les pluies et le froid, quittait les arts mécaniques pour les arts libéraux. C'était un homme d'une belle prestance, qui avait toujours le mot pour rire. A deux heures précises, il fallait le voir, les jours de grande représentation, traverser le village en costume napoléonien, monté sur une rossinante et précédé d'une joyeuse troupe de gamins. Sa trompette assemblait une foule de curieux en bonnets de coton et en sabots. Maître Rodolphe leur débitait le programme détaillé du spectacle du jour. Les dimanches, où notre comédien devait charmer les loisirs d'un auditoire catholique, maître Rodolphe annonçait, du haut de sa placide monture, l'histoire mise en drame de cette pauvre Geneviève de Brabant, ou bien quelque épisode tiré de la vie des saints et des martyrs. Les vendredis soirs au contraire, ayant affaire à des spectateurs d'un autre culte, maître Rodolphe représentait l'aventure de Joseph si méchamment vendu par ses frères, ou l'héroïsme de Judith, ou la clémence du roi Assuérus. Pour que l'illusion fût complète et la couleur locale irréprochable, maître Rodolphe avait toujours soin d'annoncer que la belle Esther et son oncle Mardochée s'exprimeraient en hébreu. Cela signifiait qu'ils parleraient le patois judaïco-allemand usité en Alsace, et qui apparemment, selon maître Rodolphe, avait été autrefois la langue officielle des cours de Suze et de Babylone.

Comme on admirait la marche solennellement raide de ces pantins! Comme on écoutait les tirades ampoulées de ces personnages de bois, et leur voix tantôt grave, tantôt nazillarde, tantôt en fausset! Il arrivait surtout un moment où l'attention redoublait, où l'âme des spectateurs était tout entière dans leurs oreilles et dans leurs yeux: c'était celui où, précédé d'un formidable amas de juremens mêlés à quelque chanson grivoise, le corps penché en avant et presque plié en deux, les bras pendans, la tête malicieusement inclinée, clignant de l'œil, claquant des dents, le principal personnage de la pièce, le personnage comique, le héros obligé de la représentation, *Hanswurst* (1), faisait son entrée sur la scène. Semblable aux personnages des antiques atellanes, dont il paraît un descendant direct,

(1) Jean-Saucisse. Ce personnage était célèbre déjà dans l'ancien théâtre de Vienne. Voyez Lessing, *Dramaturgie de Hambourg*.

Hanswurst s'interrompait souvent pour apostropher vertement quelque mauvais plaisant du parterre, qui, usant d'une liberté admise d'ailleurs, avait osé le provoquer. Hanswurst, qui avait la langue déliée et qui connaissait son monde, répondait par des lazzi et des quolibets qui excitaient contre le malheureux agresseur les rires de l'auditoire. Quelquefois même, sans être provoqué, et, il faut bien le dire, pour le seul plaisir de faire le mal, dans le cours de ses dialogues avec les mannequins ses confrères, il se permettait des allusions passablement transparentes à tel ou tel événement du jour. Malheur à qui avait blessé en quelque façon maître Rodolphe pendant son séjour à Wintzenheim! Son inviolable Paillasse se chargeait de la vengeance. Il n'épargnait pas plus à l'occasion le monde catholique que le monde juif, le sacristain que le chantre de la synagogue, la nièce du curé que le fils du rabbin, les grands que les petits, le bourgeois que le manant. Vice régnant, ridicule en vogue, scandale du moment, il s'emparait de tout. Grossissant sa voix burlesquement enrouée, il nommait les personnes et les choses avec une licence aristophanesque, et commentait ses paroles par des gestes fort énergiques. Hanswurst faisait la joie des amateurs de commérages et la terreur des mauvaises consciences.

Toutes ces représentations se donnaient dans l'enceinte même où j'ai laissé la noce des Marem en train de danser. On n'avait eu que peu de chose à faire pour transformer la salle de spectacle en salle de bal. Les murs blancs étalaient, en guise de tentures, de vieilles toiles d'araignées. Quant à la ventilation, elle n'était que trop largement assurée par un courant d'air sifflant à travers quatre croisées privées de leurs vitres malgré la rigueur de la saison. Le long des murs, les jeunes juives se pressaient toutes joyeuses. Elles portaient des tabliers de taffetas changeant, des robes de couleur éclatante, très courtes, et laissant voir, le long des bas blancs, de larges rubans noirs moirés. Elles avaient pour chaussures ces souliers en veau, à forme de tête de brochet, qui sont, de temps immémorial, à la mode dans le pays. Les parens des jeunes mariés, les amis et les invités des deux familles, se rendirent bientôt à l'appel de l'orchestre. Puis on vit paraître les deux mariés. La jeune femme avait son costume d'après-midi de noce : une robe de soie très claire, un mantelet en dentelles, un bonnet chargé de rubans roses.

Cependant la grosse caisse résonne, les tuyaux des trombones vont et viennent, les clarinettes sifflent. Ici on ne danse ni polka, ni redowa, ni mazourka, mais la valse à trois temps, la plus belle de toutes les danses. Ici on s'amuse de si bon cœur, que l'idée d'un rafraîchissement quelconque ne vient pas même à l'esprit; on se contente le plus souvent d'ôter, les jeunes filles leurs fichus, les

jeunes gens leurs vestes. Après chaque valse, le tambour et le garde-champêtre parcourent la salle un large arrosoir à la main, et mouillent indifféremment parquet, spectateurs, danseurs et danseuses.

Après le bal, le festin des noces. Au haut du village, au fond d'une étroite ruelle, une très modeste habitation est occupée, depuis tantôt un demi-siècle, par maître Raphaël et sa digne compagne Léa : c'est le premier restaurant de l'endroit. Un repas de noces n'est convenable qu'autant qu'il a été préparé par Léa et servi par Raphaël, qui est le premier garçon de sa femme.

Ce soir-là, un flot inaccoutumé de lumière jaillissait à travers les petits carreaux ronds de la maisonnette. Elle était éclairée, non-seulement par les chandelles fixées aux murs, mais encore par toute une série de lampes à sept becs suspendues au-dessus d'une table longue et mince que recouvrait une nappe éclatante de blancheur, traversée de larges raies rouges. On faisait salon dans la salle à manger même, comme toujours; on n'attendait plus que la jeune mariée et sa famille, qu'attardait, nous dit-on, une crise alarmante survenue au pauvre enfant malade. A leur arrivée, les femmes se placèrent d'un côté, les hommes de l'autre; ainsi le veut l'usage.

On servit à l'ancienne manière, un plat après l'autre; mais quels plats! Le dîner dura longtemps, ai-je besoin de le dire? Il touchait à sa fin, quand on vit arriver un renfort de convives des deux sexes. Les rangs se serrèrent aussitôt, et pour occuper moins de place, les hommes ôtèrent leurs redingotes. En même temps ils remplacèrent leurs chapeaux, qu'ils avaient toujours gardés jusque-là, par leurs bonnets de coton. Dans nos villages, lorsqu'une invitation collective est faite à une famille, celle-ci se garde bien de l'accepter à la lettre; la discrétion l'oblige à n'envoyer qu'une seule, au plus deux personnes, au repas; les autres ne viennent que pour le dessert. En revanche, ceux qui invitent, se piquant à leur tour de courtoisie, commandent un dessert assez copieux et assez délicat pour dédommager les convives volontairement attardés. C'est dans la confection du dessert qu'éclatent surtout le talent, l'art et la féconde imagination de Léa. Que ne nous servit-elle pas ce soir-là! Admirons surtout les deux plats de rigueur : l'un de ces plats est un gâteau qui figure une anguille couchée dans une épaisse touffe de buis. A dire vrai, je n'ai jamais bien pu m'expliquer pourquoi, dans les repas servis par Léa, on voyait paraître, même *par l'art imité*, un mets si sévèrement exclu de la table juive par les lois mosaïques. Serait-ce que Léa voudrait, par une innocente illusion, consoler ses hôtes de la privation de ce mets défendu? L'autre plat, moins hétérodoxe, s'appelle *le nougat du fiancé*. Il était chargé de fleurs et orné de petites bougies tout allumées. Maître Raphaël avait la mission

spéciale de l'apporter triomphalement. En le tenant devant lui, à la hauteur de la tête, le bonhomme chantait un air tout particulier, et faisait des ronds de jambes, des entrechats grotesques. Il ne plaça sur la table le plat désiré qu'après maintes marches, contre-marches, circuits et détours exécutés avec une lenteur calculée.

Parmi nous se trouvaient quelques personnages qui sont comme les convives obligés de toute noce juive. C'étaient autant de types caractéristiques de la curieuse population au milieu de laquelle je me trouvais.

Cet homme qui fredonne en manière de prélude et tient à la main son couteau, prêt à battre la mesure, c'est le chantre ou le *hazan* que nous avons vu le matin même inscrire les dons faits aux jeunes mariés. Il va maintenant entonner, en guise de divertissement, les principaux morceaux de son répertoire liturgique; on le paie pour cela. Derrière lui se tiennent debout et couverts deux aides-chanteurs, ténor et basse. Ces trois personnages forment l'orchestre vocal de la synagogue, où la musique instrumentale est sévèrement interdite. Salarié par la communauté, le chantre est un fonctionnaire important dont la place est assez lucrative; aussi, avec les émolumens qui lui sont alloués, doit-il entretenir à ses frais ses deux accompagnateurs. Ceux-ci font ainsi leur stage chez les chantres des différentes communautés jusqu'au jour bienheureux où, après de longues épreuves et une vie nomade, ils parviennent eux-mêmes à la dignité de *hazan* Libres la semaine entière, les aides-chanteurs exercent plusieurs genres d'industrie. Pour grossir un peu leurs maigres honoraires, ils se chargent d'enseigner aux enfans, à un prix plus que modéré, les premiers élémens de l'écriture et de la lecture, ou bien ils font concurrence au barbier de l'endroit, et promènent les ciseaux renommés de Bouxviller sur les mentons de leurs coreligionnaires.

Les aides-chanteurs possèdent encore certains talens qui augmentent leurs revenus. Quelque richard de la localité vient-il, en reconnaissance d'un vœu exaucé ou d'un bonheur inattendu, à doter la synagogue d'un *Sephar* (Pentateuque) nouveau, les aides-chanteurs entreprennent la mise en scène de la cérémonie qui précède la translation du rouleau sacré dans le temple. A l'aide de cartons découpés qu'ils recouvrent de mousse et de fleurs, ils improvisent un mont Sinaï hérissé de rochers et de ravins, sur lequel reste exposé, pendant plusieurs jours, le Sephar, objet de vénération pour les fidèles. A l'approche de la fête des Tabernacles, ce sont eux qui se chargent de la construction, de la tenture et de l'ornementation de ces huttes en plein air où tout bon israélite doit demeurer avec sa famille huit jours durant en souvenir du séjour dans le désert. Pourtant, malgré ces différentes ressources, nos aides-chanteurs en sont constamment

réduits aux expédiens. En vrais artistes, ils dépensent plus qu'ils ne gagnent; le jeu, leur passion favorite, absorbe la plus grosse part de leurs profits. Quand leur bourse est à sec, leur revenu fixe absorbé, leur revenu éventuel engagé, ils prennent leur mal en patience et attendent les grandes fêtes de septembre, alors que le *hazan*, pour officier convenablement pendant près de quinze jours, ne peut guère plus se passer de ses aides-chanteurs qu'une voiture de ses roues, un moulin à vent de ses ailes, alors aussi que la communauté impatiente se promet merveille des offices qui vont suivre, et que l'orchestre vocal doit s'y préparer par des répétitions multipliées. C'est précisément cet instant que choisissent nos aides-chanteurs pour chercher une mauvaise querelle au chantre et pour le rançonner. Ils demandent soudain une augmentation d'honoraires considérable, sans quoi ils feront grève. Le pauvre chantre crie à la trahison, menace et flatte tour à tour. Les deux compères tiennent bon. Grande rumeur dans le village, cabale et brigues pour et contre. Le chef de la communauté s'en mêle, l'administration du temple s'émeut; des conférences ont lieu, des négociations sont entamées, des transactions proposées, repoussées et enfin adoptées. De là des scènes et des passions burlesquement sérieuses qui pourraient être le sujet d'un nouveau *Lutrin*.

Vis-à-vis le *hazan* et en face de moi était assis un jeune homme grave et sévère qui, seul de toute la société, avait gardé sa redingote et se permettait de rester tête nue. Seul il affectait de parler français; seul, au milieu de toute cette conversation confuse, bruyante et peu littéraire, il hasardait quelques observations sur les sciences et les lettres, me faisant remarquer que parmi les anciens déjà il y avait de grands génies, et que, chez les modernes, Voltaire lui paraissait un homme d'esprit. Le dialogue s'étant engagé entre nous deux, il trahit sa position sociale par une prodigieuse émission d'imparfaits du subjonctif. Le doute ne me fut plus permis : j'avais devant moi l'instituteur communal de l'école israélite de Wintzenheim. Le rôle que joue l'instituteur israélite dans les grandes communautés est important. Il est le mentor de bien des familles. Essentiellement sentencieux et érudit, il est estimé pour la profondeur de ses aphorismes et la variété de ses citations. Il est au courant des nouvelles, les colporte, les commente; c'est encore un moyen de plaire. Grâce à ses nombreuses relations, il entame avec succès les négociations matrimoniales.

Assez loin de l'instituteur et presque au bout de la table trônait carrément dans sa chaise un joyeux compère à cheveux rouges, à la physionomie malicieuse et fine : c'était Seligman, le boute-en-train de l'endroit. Déjà, après avoir tambouriné sur la table avec deux

fourchettes en guise de baguettes pour attirer l'attention, il avait contrefait à s'y méprendre tous les personnages excentriques du village et des environs; déjà, après s'être éclipsé quelques instans, il avait reparu, traîné dans un pétrin en guise de char et métamorphosé en Turc; puis, prenant le nom de chaque convive, quelque bizarre qu'il fût, il y avait trouvé un bout rimé avec un à-propos qui soulevait les applaudissemens et les rires.

Seligman était le bouffon amateur, amusant les convives gratis et pour le seul plaisir de les amuser. A un autre bout de la table se tenait un bouffon à gages, commandé par les amphitryons, et que pour toutes les solennités l'on fait venir de l'antique capitale de l'Alsace, sa résidence habituelle. Ce personnage n'était autre que le petit Léon, plus vulgairement appelé Loebsché le jongleur (1). Il faisait maints tours de passe-passe, fondait les pièces de cinq francs comme de la cire à la lueur des bougies et les rétablissait aussitôt; il faisait avec des mouchoirs et des cravates mille nœuds inextricables, et les déliait avec une facilité étonnante; il jouait avec des gobelets, escamotait des bagues et des chaînes de montre qu'on retrouvait dans les souliers ou les poches des voisins. Il représentait aussi des scènes grotesques où il se donnait à lui-même la réplique avec une intarissable faconde.

Un personnage moins gai, c'est le *schamess,* qu'on a déjà entrevu plus haut. Il est préposé à la police de la synagogue, et y remplit toute sorte de fonctions. Le jour d'une noce, il est chargé de certaines pratiques traditionnelles, entre autres de celle de casser la bouteille et d'inviter au repas. Il est de toutes les cérémonies tristes ou gaies. Le *schamess* est généralement craint et respecté, car il est censé entretenir commerce avec le ciel. La mort vient-elle visiter une famille, trois jours au moins à l'avance le *schamess* en est averti par des présages; trois jours à l'avance, lui seul a surpris dans le silence de la nuit les cris sinistres de la chouette, les hurlemens plaintifs des chiens, le craquement mystérieux des meubles; lui seul a entendu remuer les instrumens tumulaires déposés dans sa demeure. Le *schamess* est aussi l'homme aux visions étranges. Celui de Wintzenheim vous dira comment, quelques heures après la mort du vénérable rabbin Hirsch, il vit à la tombée du jour une flamme céleste planer sur le front chauve du pieux défunt et en même temps des caractères cabalistiques se dessiner sur les murs. Il est surtout une certaine époque de l'année où le bedeau voit et entend des choses qu'il n'est pas donné à tous de voir et d'entendre. C'est en automne, à l'approche des *jours terribles,* quand tout le monde fait

(1) En allemand, *Possenmacher.*

dans le temple, de grand matin ou plutôt bien avant dans la nuit, des prières et des actes de dévotion pour se préparer au grand *jour du jugement*, quand, pendant dix jours, les âmes pieuses font pénitence, que les morts, aussi bien que les vivans, sont censés s'inquiéter, s'agiter. Dans ces momens solennels, le *schamess* fait de lugubres rencontres, alors que, couvert de son manteau noir et son marteau de bois à la main, il parcourt durant près de deux semaines, à trois heures après minuit, le hameau silencieux, frappant aux portes des maisons juives pour appeler les fidèles à la prière. Il marche, et presque à chaque pas c'est une nouvelle apparition. Ici il est suivi d'une longue file de fantômes blancs, mânes infortunés d'hommes qui ont péri sans doute de mort violente, car ils tendent vers le *schamess* leurs mains décharnées, comme pour le conjurer de les ensevelir selon les rites usités dans Israël. Plus loin, il est assailli par une troupe d'oies blanches, pécheurs métamorphosés et en peine, qui tournoient à grand bruit autour de lui et jettent des cris lamentables. Elles accompagnent le *schamess* jusqu'à quelques pas de la synagogue; mais là, comme si elles étaient repoussées par la sainteté du lieu, leurs ailes s'alourdissent soudain, leurs gémissemens s'éteignent, et elles disparaissent sous terre pour reparaître à la même heure et au même endroit le lendemain et les jours suivans.

C'est le *schamess* qui recueille le dernier soupir des agonisans et leur ferme les yeux. C'est lui qui dans la maison mortuaire, seul au fond d'une chambre écartée, passe la nuit avec le trépassé, à la lueur vacillante d'une lampe funèbre. C'est lui encore qui, la veille du *kippour* (jour du jugement), quand la foule émue s'est écoulée de la synagogue, qui ne doit point rester vide cette nuit-là, y demeure jusqu'au matin. Assis sur l'estrade sacrée, une Bible à la main et revêtu de son linceul (1), il veille et prie sans s'effrayer des crépitations de la lampe perpétuelle suspendue devant l'arche sainte, ni des bruits insolites qui se font entendre vers minuit, quand les morts viennent à leur tour adresser leurs prières au Dieu d'Israël.

La fin du repas fut troublée par une triste nouvelle. A peine le rabbin avait-il achevé de réciter les sept bénédictions nuptiales, qu'on vint annoncer aux Marem que le jeune malade était à toute extrémité. Les parens sortirent aussitôt précipitamment, entraînant le plus grand nombre des convives.

(1) Le soir et tout le jour suivant, les fidèles qui sont mariés sont revêtus d'une tunique blanche qu'ils emporteront au tombeau.

IV.

Wintzenheim était rentré le lendemain dans son calme habituel. Les étrangers attirés par la noce étaient partis; la jeune mariée avait suivi sa nouvelle famille à Bolwiller. L'excellent et hospitalier père Salomon s'en était retourné de son côté avec les siens. Seul, je restai quelques jours à Wintzenheim, voulant étudier de plus près les mœurs de cette communauté et parcourir les environs. J'eus ainsi l'occasion d'assister à une dernière et triste solennité de cette vie israélite, dont presque toutes les curieuses cérémonies s'étaient en quelques jours succédé sous mes yeux.

Un soir, au retour d'une excursion dans la campagne, j'appris qu'un malheur trop prévu venait de frapper la famille Marem. Le fils du pauvre *parnass* venait de succomber. Il y a peut-être dans la douleur des juifs de la campagne quelque chose de plus vrai, de plus naïf encore que dans leur joie. En général, les israélites ressentent la perte d'un parent plus vivement que les autres hommes. On pourrait trouver à cela des raisons tout historiques. Pourchassés pendant des siècles, séparés du reste de la société par des barrières infranchissables, ils ont dû constamment chercher dans l'union et les joies de la famille une consolation et un refuge contre les injustices du dehors. De là cette affection si vive entre les membres d'une même famille, de là cette affliction si profonde quand ils perdent quelqu'un des leurs. N'avaient-ils pas vécu de sa vie, joui de ses joies, souffert de ses souffrances? Aussi meurent-ils en quelque sorte de sa mort. Ainsi s'expliquent les touchantes cérémonies des funérailles chez les juifs.

J'allai visiter les Marem. A peine étais-je entré dans la cour, que j'entendis des cris déchirans; c'étaient la mère et ses deux filles s'abandonnant à leur douleur. Je les trouvai blotties derrière le poêle, les cheveux et les vêtemens en désordre. Tantôt elles se jetaient dans les bras l'une de l'autre, tantôt, demeurant accroupies sur leurs chaises, elles balançaient leur corps d'une façon qui est particulière aux Orientaux dans l'affliction. Dès qu'elles m'aperçurent, elles s'élancèrent sur moi, m'entourant le cou de leurs bras et redoublant leurs sanglots. Toutes les fois qu'il entrait un ami ou quelqu'un de connaissance, elles avaient le même transport. Dans une pièce voisine, plusieurs rabbins, assis autour d'une table ronde, psalmodiaient des prières. Près d'eux se promenait machinalement le pauvre Marem. Il ne pleurait pas, mais il y avait dans son attitude et dans ses yeux plus de douleur que n'en peuvent exprimer des torrens de larmes. Une foule de voisins allaient et venaient dans cette

maison. Çà et là apparaissaient à travers les portes entrebâillées quelques figures de pauvres, attirés par le malheur, comme ils l'avaient été par les fêtes et la noce. Chez les israélites de la campagne, les pauvres trouvent toujours leur compte dans les mauvais jours comme dans les bons. En face, on voyait la chambre mortuaire. Quelques bonnes femmes y cousaient le linceul. Au pied de son lit, le défunt était étendu, selon l'usage, sur une planche. La journée se passa en efforts inutiles pour consoler cette famille désespérée. Rentré un instant dans ma chambre solitaire, où je m'étais laissé aller à un sommeil agité, je fus bientôt réveillé en sursaut par deux coups secs frappés sur les volets et répétés de distance en distance dans le village : c'était le *schamess* faisant sa tournée pour convoquer aux funérailles. Il était quatre heures du matin à peine. Une foule nombreuse, répondant à l'appel funèbre, se dirigea vers la demeure de Marem. On se réunit dans la cour. Les derniers arrivans se rapprochaient des autres sans les saluer, sans leur parler. On ne se salue pas, on ne se parle pas dans la maison d'un mort.

En ce moment, la famille Marem passait par une rude épreuve; je veux parler de la cérémonie de la *mehila* (1), qui précède de quelques momens le départ du convoi. Tous les parens entrèrent dans la chambre mortuaire. Devant eux marchait le *schamess*. Après avoir introduit le triste cortége, il le fit ranger en face de la planche sur laquelle gisait le mort, puis il invita la famille à faire son devoir. Alors ces malheureux se penchèrent l'un après l'autre vers la planche, et, soulevant le drap qui recouvrait le mort, prirent dans leurs mains ses pieds glacés; d'une voix étouffée par les larmes, ils balbutièrent la formule prescrite, et conjurèrent le défunt de leur pardonner dans l'éternité, si jamais ils l'avaient offensé sur cette terre. Puis on cloua provisoirement la bière, et le défunt, suivi de nous tous, fut porté au cimetière.

On n'entendait que le bruit de nos pas, interrompu tantôt par la voix solennelle du *schamess* demandant l'aumône pour les pauvres, tantôt par un clapottement d'eau jetée sur le pavé. Dans chaque maison juive placée sur notre chemin, on versait ainsi l'eau renfermée dans tous les vaisseaux de l'habitation, car cette eau était doublement profanée et par le passage d'un cadavre et par les gouttes de sang qu'y pouvait avoir laissé tomber, en essuyant la lame de son glaive libérateur, l'ange de la mort planant depuis la veille sur le village.

A l'entrée du cimetière s'élève une maisonnette dite *maison de purification*. On y déposa le mort pour procéder à sa dernière toi-

(1) Du pardon.

lette. Conformément aux rites sacrés, il fut lavé avec de l'eau tiède; on peigna ses cheveux, on lui coupa les ongles, on le revêtit ensuite de son linceul; on lui posa sur les épaules une sorte d'écharpe appelée *thalet*, dont les extrémités venaient s'entrelacer dans les doigts de manière à faire figurer à chaque main les trois lettres hébraïques, *sin, daled, yad,* exprimant le nom sacré de l'Éternel, dieu des vivans et des morts.

Cependant des aumônes abondantes étaient, au nom du *parnass*, distribuées aux pauvres assis çà et là sur les tombeaux, et le rabbin haranguait l'assemblée. Quand on eut fermé le cercueil et qu'on l'eut descendu dans la tombe, le *schamess* alla quérir le malheureux Marem. C'était à lui que revenait le triste privilége de jeter les premières pelletées de terre sur son enfant. On quitta l'enclos sacré. Les assistans regagnèrent le hameau, non sans avoir arraché le long du cimetière, où elles poussent en toute saison, des poignées d'herbes sauvages qu'ils jetèrent par-dessus leur tête en signe de désespoir.

Là ne s'arrêtent pas chez les israélites de la campagne les cérémonies funèbres ni les regrets donnés aux morts. On reconduisit chez lui le père brisé par la douleur. On fit en commun la prière du soir dans la maison mortuaire; immédiatement après, on y ouvrit le deuil. Les meubles furent déplacés, les glaces couvertes de crêpes. La mère et ses deux filles ôtèrent leurs souliers, puis s'assirent à terre, la tête voilée. Pour le moment, elles ne pleuraient plus, elles ne se lamentaient plus. Leurs pleurs étaient taris, leur voix presque éteinte. Le chef de la famille alla s'asseoir dans un coin de la chambre, sur un sac, cachant son visage dans ses mains. On ne le laissa pas longtemps savourer ainsi sa douleur; on vint la raviver encore. Le *schamess* s'avança lentement vers lui, le secoua légèrement par le bras et le fit lever; puis, tirant un couteau de sa poche et saisissant le revers du vêtement de Marem, il y pratiqua une coupure et le sépara en deux par une large et bruyante déchirure. Le malheureux père poussa un cri comme si en même temps on lui eût déchiré le cœur, et se laissa retomber sur le plancher. A cette vue, la mère et ses filles, vaincues par cet effort suprême, essaient de se lever, mais retombent anéanties. Scènes émouvantes et terribles! Ne reconnaît-on pas là le désespoir biblique? N'y a-t-il pas dans le cri de ces femmes voilées et se roulant à terre quelque chose de cette voix *de pleurs et de lamentations* qui fut entendue à Rama quand Rachel, ayant perdu ses fils, refusait d'être consolée « parce qu'ils n'étaient plus (1)? » Ce vieillard aux vêtemens déchirés, assis

(1) Jérémie, c. XXXI, v. 15.

sur un sac, c'est Job pleurant ses enfans et couché dans la poussière, c'est Jacob, un cilice sur les reins, sa tunique en lambeaux, menant le deuil de son fils de prédilection.

Aujourd'hui encore, comme autrefois, le grand deuil dure huit jours entiers. C'est pendant ces huit jours qu'on envoie à la famille du mort les *mets de l'affliction*, qui consistent en bouillon et en œufs durs. C'est pendant ces huit jours qu'hommes et femmes de la communauté viennent faire leurs visites de condoléance. On entre dans la chambre mortuaire sans frapper, sans saluer. On va chercher une chaise, on s'assied près de ceux qu'on vient ainsi consoler, on compose son visage sur leur visage, on soupire pour leur montrer qu'on partage leur chagrin; mais on ne leur dit rien, à moins qu'ils ne vous adressent la parole : alors on ne doit les entretenir que de l'objet de leur deuil. Pendant huit jours aussi, on continue à faire matin et soir la prière en commun dans la chambre mortuaire. Près du lit funèbre, une longue tache d'huile, indiquant la taille du mort, en rappelle sans cesse le souvenir. Une veilleuse jette ses sinistres reflets sur le fond noir de la pièce, dont les volets demeurent fermés, et sur les figures contristées des parens, assis à terre. Près de cette veilleuse est placée une grossière tasse de terre cuite remplie d'eau. C'est dans cette eau que, pendant toute la durée du deuil, l'âme du défunt vient deux fois par jour se purifier avant de remonter au ciel.

Quand je quittai cette contrée aux mœurs patriarcales et à la foi robuste, quand je dus retourner dans ce Paris, où, pour nous autres israélites alsaciens transplantés, la religion et les coutumes des ancêtres sont trop vite, hélas! réduites à l'état de souvenir, je me promis bien d'entreprendre au moins une fois par an un pèlerinage dans nos campagnes de l'Alsace juive, de retremper souvent mon âme dans cette vie simple, dernier vestige d'une civilisation qui s'efface, composée de touchantes habitudes, de poétiques traditions et de douce bonhomie. Ces fêtes du mariage, ces solennités des funérailles se succédant en quelques jours au sein d'une même famille avaient été pour moi comme une vision des anciens temps, vision tour à tour riante et sombre, mais qui me laissait le désir de contempler plus d'une fois encore une société non moins digne d'une attention sympathique dans ses heures de joie que dans ses heures d'affliction.

DANIEL STAUBEN.

SALON DE 1857

LA PEINTURE

M. Ingres, M. Eugène Delacroix, M. Decamps n'ont rien envoyé au salon de cette année. La renommée très légitime qu'ils ont acquise depuis longtemps est à l'épreuve de la discussion. C'est pourquoi nous devons croire que s'ils ne figurent pas à l'exposition, c'est qu'ils n'ont à nous montrer aucune œuvre nouvelle. L'accueil qu'ils ont reçu du public en 1855 a dû leur prouver que la valeur de leurs travaux est pleinement appréciée. Leur absence ne saurait être imputée à une bouderie. Toutefois je regrette qu'ils ne paraissent pas cette année, car ils représentent d'une manière très nette trois formes diverses de l'invention dans les arts du dessin, et parmi les peintres dont les ouvrages sont aujourd'hui soumis au contrôle de l'opinion, il n'y en pas un qui se recommande par un goût aussi sévère que l'auteur de l'*Apothéose d'Homère,* par une imagination aussi active que l'auteur de l'*Apollon Pythien*, ou qui modèle en pleine lumière, comme l'artiste laborieux à qui nous devons *le Supplice des crochets*. Les hommes de talent ne manquent pas; nous pouvons même, sans flatter notre pays, dire qu'ils sont nombreux. Ce qui fait défaut, c'est l'originalité. M. Ingres, qui procède de l'école romaine et qui invoque en toute occasion l'autorité de ses aïeux; M. Delacroix, qui demande conseil tantôt à l'école vénitienne, tantôt à l'école flamande, et qui ne dissimule pas ses prédilections; M. Decamps, qui nous est revenu d'Italie sans avoir rien changé à sa manière, et qui relève de Rembrandt, quoiqu'il n'essaie jamais de le copier, sont trois natures

énergiques, et n'ont jamais abandonné la voie qu'ils avaient choisie. Chose rare en ce temps-ci, ils sont animés d'une conviction sincère, et combattent résolûment pour l'honneur de la doctrine qu'ils ont embrassée; ils n'ont jamais fléchi devant les caprices de la mode, quand autour d'eux tous ou presque tous interrogeaient le goût de la foule avant de mettre la main à l'œuvre. Aussi, lorsqu'ils ont réuni en 1855 les toiles signées de leur nom, personne n'a pu méconnaître l'harmonieuse unité de leurs travaux. Les juges mêmes qui ne partageaient pas leurs prédilections ont été frappés de la fermeté de leur caractère.

M. Ingres veut aujourd'hui ce qu'il voulait dans la seconde année du consulat, quand il obtenait le grand prix de Rome : il s'est affermi par l'étude, par un long séjour en Italie, dans ses premières croyances; mais quand il achevait en 1827, à l'âge de quarante-sept ans, l'*Apothéose d'Homère,* il n'avait pas changé de route. Nous pouvons parler dans les mêmes termes de M. Eugène Delacroix. Depuis *Dante et Virgile,* exposés en 1822, lorsque l'auteur n'avait que vingt-six ans, jusqu'au salon de la Paix, à l'Hôtel-de-Ville, nous retrouvons toujours et partout la même richesse, la même variété de palette, la même splendeur et la même harmonie. Les reproches qu'on peut adresser à M. Delacroix ne portent pas sur l'unité de sa manière, mais sur la pureté linéaire de ses figures. Ces reproches méritent sans doute d'être pris en considération; cependant, nous devons le dire, lors même qu'il se trompe, lors même qu'il ne respecte pas la vérité des contours, il ne manque jamais d'intéresser. Il y a chez lui une telle abondance d'invention, un sentiment si pathétique, une telle habileté à saisir et à rendre le caractère des passions, qu'on oublie parfois ses méprises pour s'abandonner à l'émotion poétique. M. Delacroix ne contente pas ceux qui aiment, ceux qui cherchent, comme la beauté suprême, l'harmonie linéaire. Ne lui demandons pas ce qu'il n'a jamais cherché; ne méconnaissons pas la nature de son talent. Malgré tous ses défauts, il comptera parmi les peintres les plus inventifs de notre temps : il peut se contenter d'un pareil lot. Quant à M. Decamps, que les partisans exclusifs de l'école romaine s'obstinent à regarder comme un peintre de genre, il a prouvé plus d'une fois, en traitant des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'il pouvait aborder les problèmes les plus difficiles de son art. *Le Christ parmi les docteurs*, *Samson* et *Joseph* révèlent chez lui une finesse d'intelligence, une délicatesse de goût et en même temps une énergie de volonté que lui envieraient les plus habiles et les mieux doués. Parler de la dimension de ses œuvres pour les placer au second rang est un entêtement ridicule. La *Vision d'Ezéchiel,* qui se voit au palais Pitti, étonne par la gran-

deur de la conception, malgré l'exiguité des figures. Les tableaux de M. Decamps émeuvent plus puissamment que bien des toiles où les personnages sont plus grands que nature. L'absence de ces trois maîtres est donc à regretter.

Cependant il ne faut pas traiter avec dédain les hommes laborieux ou ingénieux dont les œuvres sont exposées cette année. Si nous n'avons pas à signaler de compositions d'un mérite éclatant, d'un caractère inattendu, d'une incontestable nouveauté, nous avons devant nous des œuvres capables de nous intéresser par le maniement du pinceau. Si l'invention n'y joue pas un rôle très important, en revanche nous avons à louer la dextérité des artistes.

Parmi les paysagistes qui n'ont rien envoyé, et dont le talent est depuis longtemps reconnu, nous devons nommer M. Troyon, M. Jules Dupré, M. Paul Huet, Mlle Rosa Bonheur. Je fais des vœux bien sincères pour que M. Troyon ne se laisse pas éblouir par l'éclat et le nombre de ses succès. La popularité de son nom est aujourd'hui si bien établie parmi les amateurs, que ses œuvres, à peine ébauchées, sont déjà disputées. Il est donc à souhaiter qu'il se défie de cet engouement, car s'il possède un talent très réel, il n'a pas encore touché le but, et il compte aujourd'hui parmi ses amis plus de courtisans que de francs parleurs. M. Jules Dupré est engagé dans une voie périlleuse. A force de poursuivre l'imitation, il est arrivé à ne jamais se contenter; il fait, défait et refait vingt fois ce qu'il a commencé. Les flatteurs ne lui ont pas manqué; mais il n'a puisé dans les éloges qu'une ambition plus haute et plus fière, et malheureusement ce qu'il cherche n'est pas du domaine de la peinture. Pour M. Troyon, qui n'est pas assez sévère pour lui-même, comme pour M. Dupré, qui n'a pas assez d'indulgence pour ses œuvres, le contrôle de la foule serait un contrôle salutaire. M. Paul Huet, par son *Inondation de Saint-Cloud,* s'est affermi dans la place qu'il avait conquise. Il possède le sentiment poétique, chose rare parmi les paysagistes, et s'il néglige trop souvent d'écrire sa pensée dans une langue précise, il n'est jamais vulgaire. Quant à Mlle Rosa Bonheur, tout en faisant la part de l'exagération dans les louanges qui lui ont été prodiguées, j'aime à reconnaître qu'elle apporte dans l'imitation de la nature une grande naïveté. Je ne l'admire pas comme l'admirent ses panégyristes, mais son talent m'étonne par sa virilité, et ses œuvres sont toujours intéressantes, parce qu'elles sont toujours simplement conçues et menées à fin sans défaillance.

J'ai nommé bien des absens, et pourtant l'exposition ne manque pas d'attrait. Je ne parle pas du nombre des ouvrages envoyés : la peinture seule dépasse deux mille sept cents. Il est évident que les artistes se méprennent ou feignent de se méprendre sur le but des

expositions. Ils se préoccupent du côté commercial de leur profession presque autant que de l'agrandissement de leur renommée. Ils envoient tout ce qu'ils ont dans leur atelier au lieu de faire un choix. Or, si nous tentions d'estimer le mérite de toutes les œuvres qui sont exposées dans le Palais de l'Industrie, nous aurions devant nous une tâche décourageante, et si nous arrivions à réaliser notre dessein, nous serions obligé de répéter vingt fois la même pensée, car si les œuvres sont nombreuses, les talens originaux ne se comptent pas par centaines. C'est pourquoi, docile aux conseils du bon sens, nous ferons un choix. Nous croyons très inutile de passer en revue tout ce qui est offert aux regards de la foule. La discussion, pour intéresser, doit être circonscrite dans des limites étroites. Si elle veut embrasser un grand nombre de points, elle fatigue sans instruire. Parler de tous les tableaux envoyés au salon de 1857 serait d'ailleurs nous associer à la pensée que nous blâmions tout à l'heure, pensée purement mercantile. Le salon n'est pas institué pour le placement, c'est-à-dire pour la vente des produits d'une industrie qui s'appellerait peinture, mais pour montrer où en sont les arts du dessin. L'envisager autrement, c'est ne pas comprendre ce qu'il signifie. Que les peintres vendent à des conditions avantageuses le fruit de leurs travaux, rien de mieux; qu'ils s'enrichissent par l'exercice de leur talent, c'est une chose que nous devons souhaiter. Cependant le salon n'est pas une exhibition commerciale, et nous verrions sans regret diminuer le nombre des ouvrages exposés. L'important n'est pas de montrer quelques milliers de tableaux, mais de nous présenter des compositions qui se recommandent tout à la fois par la nouveauté de la pensée, par la pureté de la forme. Ce que je dis aujourd'hui, d'autres l'ont déjà dit avant moi. Si je le répète, c'est que je vois la sympathie publique pour les arts du dessin s'attiédir à mesure que les expositions deviennent plus fréquentes. Les œuvres conçues à loisir, capables d'agir sur le goût public, sont d'autant plus rares, que le salon, dans la pensée des peintres, n'est pas une occasion d'agrandir ou de fonder sa renommée, mais une occasion d'entamer ou d'achever une bonne affaire. Il y a malheureusement une classe de spectateurs qui prend la curiosité pour un signe d'intelligence, et qui veut tout voir pour prouver qu'elle aime la peinture. La critique a souvent témoigné trop de complaisance pour ces curieux acharnés : elle s'occupe de compositions sans valeur, sans portée, pour satisfaire l'avidité des lecteurs qui tiennent à tout connaître, sinon directement, au moins par ouï-dire. Or, à notre avis, parler de tout équivaut à ne parler de rien. La discussion, en s'éparpillant, finit par s'amoindrir au point de ressembler à une nomenclature.

Je crois expédient de suivre une autre méthode. L'école française est aujourd'hui livrée à l'anarchie. Chacun travaille à sa guise; il n'y a pas de chef reconnu. J'entends dire que c'est un bien, qu'il n'y a pas de vrai génie sans indépendance. Qu'on me permette de présenter deux objections qui ne me paraissent pas dépourvues d'opportunité. N'est-il pas téméraire de supposer que tous les peintres sont des hommes de génie? Et lors même qu'ils posséderaient tous des facultés d'un ordre supérieur, n'y aurait-il pas profit pour eux à ne pas débuter par l'indépendance? Dans la pratique de l'art, comme dans bien d'autres professions, obéir mène à commander. Ceux qui prétendent ne relever de personne relèvent trop souvent d'un maître qu'ils n'osent nommer, et qui s'appelle l'orgueil. Ils ne veulent écouter qu'eux-mêmes, et leur prétention est de tout deviner. Fussent-ils doués des instincts les plus merveilleux, ils agiraient encore imprudemment en refusant de consulter ceux qui les ont devancés dans la carrière. Et comme le plus grand nombre ne possède que des facultés moyennes, les trois quarts au moins de ceux qui prennent l'amour de l'indépendance pour un signe de génie se condamnent à la médiocrité par leur entêtement. Dès qu'ils connaissent à peu près le maniement du pinceau, ils quittent l'atelier du maître qui vient de leur enseigner les premiers élémens. Ils s'isolent pour ne pas compromettre l'originalité de leur pensée : généreuse ambition qui mériterait une splendide récompense. Ils s'interrogent, ils répudient toute tradition comme un signe de servitude, ils fouillent dans leur mémoire, ils promènent leurs regards autour d'eux, et quand vient l'heure de se mettre à l'œuvre, ils s'étonnent de trouver dans leur pinceau un interprète indocile, car c'est leur pinceau qu'ils accusent, quand ils devraient s'en prendre à leur pensée. Ils ont dédaigné les guides qui s'offraient à eux, ils ont voulu se frayer une route nouvelle, et marchent à l'aventure. Ils reconnaissent trop tard les dangers de leur présomption. Ils n'osent plus retourner en arrière, et se consolent en se donnant pour des génies méconnus. Si l'école française avait un chef avoué de tous, dont l'autorité fût à l'abri de toute contestation, dont les conseils fussent écoutés avec déférence, les peintres doués de facultés moyennes arriveraient à produire des œuvres, sinon grandes, au moins satisfaisantes, tandis qu'en s'isolant, en voulant se frayer une route nouvelle, ils ne conçoivent le plus souvent que des œuvres obscures ou insignifiantes. C'était bien la peine de vanter l'indépendance. Si la discipline remplaçait l'anarchie, le salon n'offrirait pas aux regards de la foule quelques milliers de tableaux. L'émulation imposerait silence à l'amour du gain. On ne combattrait pas pour la richesse, mais pour la renommée. Que nous sommes loin

de compte! Parmi les peintres qui possèdent un talent réel, une imagination active, j'en pourrais citer plus d'un qui ne sait pas garder chez lui les ébauches qui plaisent à ses amis, et qui, dans l'espérance d'amorcer les amateurs, les envoie au salon. Quand on les blâme, quand on leur conseille de témoigner au public plus de respect, de ménager leur nom, ils prennent pour un signe de malveillance les paroles dictées par une sympathie sincère. Ils ignorent que la renommée, si difficile à conquérir, n'est pas moins difficile à défendre. Les plus habiles, les plus puissans, ont leurs jours de défaillance. S'ils veulent garder leur rang, ils doivent renoncer à montrer tout ce qui sort de leurs mains. Qu'ils s'entourent d'amis sévères au lieu de s'entourer de courtisans : leur nom, prononcé moins souvent, sera plus respecté.

Dans l'état présent des choses, notre devoir est de négliger, de traiter comme non avenues toutes les œuvres qui ne révèlent pas un effort sérieux. Il se trouvera, pour faire le recensement auquel nous renonçons, des hommes de bonne volonté. L'attente des peintres qui confondent l'art avec le métier ne sera pas trompée. Qu'ils ne se plaignent pas de notre silence! Le public saura bien, sans que nous parlions, le nombre et le nom de toutes leurs œuvres. Nous accueillerons toujours avec empressement les talens nouveaux : c'est un plaisir pour nous de louer un mérite ignoré; mais pour que les paroles se pressent sur nos lèvres, il faut que nous apercevions quelque chose de plus que l'habileté matérielle. Or c'est malheureusement ce genre d'habileté qui recommande la plupart des ouvrages devant lesquels s'arrêtent les spectateurs. Ils admirent de bonne foi ce que j'essaierais en vain d'admirer. Pour qu'un tableau m'intéresse, il faut que les personnages expriment un sentiment, une pensée. Une cuirasse qui reluit, un pourpoint aux couleurs éclatantes, ne suffisent pas pour enchaîner mon attention. C'est peut-être un défaut chez moi; mais je suis habitué depuis si longtemps à chercher dans la peinture le sentiment et la pensée, que je désespère de changer. Ceux qui aiment les étoffes bien faites, les bahuts bien enfumés, diront que je suis vraiment à plaindre, que mon dédain pour ce genre de mérite me condamne à ne goûter que des œuvres bien peu nombreuses. Je n'oserais dire qu'ils se trompent. Cependant les compensations ne manquent pas. Ils sont contens plus souvent que moi; mais, quand il m'arrive d'admirer, je suis dédommagé.

Je crains d'avoir fait un aveu imprudent. Je viens de confesser que l'admiration n'est pas chez moi une habitude. N'est-ce pas un motif suffisant pour qu'on me récuse? Je ne veux pas me laisser condamner sans me défendre. L'admiration est une de mes plus

grandes joies; mais il ne dépend pas de moi d'admirer en toute occasion. Je ne peux pas imposer silence à mes souvenirs. Quand on a employé vingt ans de sa vie à comparer les œuvres du présent aux œuvres du passé, quand on a suivi d'un œil attentif le développement des arts du dessin aux époques les plus glorieuses, les plus fécondes, on doit se résigner à compter parmi ceux qui ont le goût difficile. Le plaisir des yeux ne me suffit pas, et le plus grand nombre des spectateurs ne souhaite pas d'autre plaisir. Pourvu qu'ils aient devant eux des couleurs éclatantes, des figures ou même des portions de figures rendues avec adresse, la louange ne leur coûte rien. Ceux qui ont dépensé leur jeunesse dans l'étude des grands modèles auraient beau s'évertuer, ils n'arriveront jamais à se montrer assez complaisans. La franchise est pour eux une nécessité. Les artistes s'en plaignent, et cependant ils en profitent. La discussion ne leur plaît pas, et pourtant, s'ils parvenaient à réaliser leur vœu secret, à supprimer la discussion, ils ne tarderaient pas à la regretter. S'ils n'avaient aujourd'hui devant eux que des spectateurs émerveillés, dans un an, dans six mois peut-être, ils n'auraient plus que des spectateurs indifférens. Ce que je dis n'est pas un paradoxe, et ce qui le prouve surabondamment, c'est que les artistes les plus mécontens ne sont pas ceux que la discussion a blessés. Le silence leur est plus douloureux que le blâme. Ce qu'ils redoutent le plus, c'est qu'on ne parle pas de leurs ouvrages. Eh bien! puisqu'ils craignent qu'on se taise, qu'ils se résignent à toutes les chances de leur condition. Ils ne veulent pas du silence; espèrent-ils que tout le monde sera du même avis? S'ils conçoivent une telle espérance, leur désappointement ne pourrait nous affliger, car ils s'attribueraient un privilége qui n'appartient pas même au génie. Qui donc parmi les plus grands, dans le domaine de l'art, a jamais réuni l'unanimité des suffrages? Qu'ils interrogent le passé, ils sauront à quoi s'en tenir. Ils disent étourdiment que la discussion les décourage, et ils oublient que l'indifférence serait pour eux pire cent fois que le blâme le plus sévère. Ils parlent à leur insu contre leurs vrais intérêts.

Je veux bien admettre que le goût de la peinture se propage de jour en jour, et pourtant les paroles que je recueille autoriseraient une autre croyance. Quand on prête l'oreille aux propos qui se tiennent devant les tableaux anciens ou nouveaux, on entend des choses singulières. Le public n'est pas encore passionné pour la peinture, il ne lui accorderait pas une attention très vive, si des opinions contradictoires, exprimées dans une langue tantôt ingénieuse, tantôt grave, ne venaient éveiller sa sympathie et provoquer l'activité de son intelligence. Le jour où personne ne parlerait au public des arts

du dessin, je crois que le public ne s'en occuperait guère. Or, la discussion une fois admise comme une nécessité, ne vaut-il pas mieux qu'elle invoque les grands modèles comme des argumens? Je sais l'accusation qu'on jette à la face des écrivains assez imprudens pour parler du passé. On dit qu'ils ne comprennent rien au progrès. Leur siècle marche, et ils demeurent immobiles. C'est un reproche terrible, dont je ne suis pas épouvanté. Malgré mon admiration pour les grands modèles de l'antiquité, de la renaissance, je ne fais pas fi de mon temps, et le progrès n'est pas pour moi un mot vide de sens; mais je crois donner aux peintres, aux sculpteurs de nos jours un témoignage éclatant d'estime et de sympathie en comparant ce qu'ils font aux œuvres de leurs devanciers. S'ils désirent vraiment conquérir une solide renommée, ils ne doivent ni s'étonner, ni s'affliger de mes habitudes. Les argumens que j'invoque leur sont familiers. Le passé, que j'appelle en témoignage, n'est pas un danger, mais un honneur. Cette pensée, qui semble n'avoir pas besoin d'être justifiée par la démonstration, rencontre bien des contradicteurs. Admirer les œuvres de la Grèce, de l'Italie, ou dénigrer les œuvres de la France moderne est une seule et même chose. A peine est-il permis de citer les noms de Jean Goujon et de Pierre Puget. Pour contenter les peintres et les sculpteurs de nos jours, il faudrait nous en tenir à ce qu'ils font et ne pas regarder en arrière. C'est, à mon avis, une étrange manière de comprendre la dignité de leur travail. S'ils n'ont rien négligé pour l'accomplissement de leur dessein, s'ils ont fait appel à toutes leurs facultés, ils ne doivent reculer devant aucune comparaison. Dans le domaine de l'art comme ailleurs, on peut occuper le second rang sans se trouver humilié, et pour obtenir l'admiration, il faut toujours avoir devant les yeux les œuvres admirées par une longue suite de générations. Je me défie de ceux qui médisent de leurs devanciers, ou qui feignent de les redouter comme terme de comparaison. Quand on a l'ambition de surpasser ses devanciers, on doit commencer par leur rendre justice.

Ce qui rend la discussion difficile, c'est que les œuvres importantes font défaut. On rencontre sans peine des tableaux où se révèle une grande dextérité dans le maniement du pinceau, qu'on regarde avec plaisir; mais ces tableaux, que parfois on aimerait à posséder, ne signalent aucune tentative nouvelle. On y trouve une nature de talent qui ne peut exciter ni joie ni colère, à quelque doctrine que l'on appartienne. Or pourquoi les ouvrages importans font-ils défaut? est-ce que l'imagination n'est plus aujourd'hui dans notre pays aussi active, aussi féconde que dans l'intervalle compris entre 1830 et 1848? Je ne crois pas que l'esprit français ait perdu, comme on le dit, une partie de sa vigueur; mais la spéculation en-

vahit la peinture comme les autres professions. On commence à traiter la renommée comme une chimère, comme un enfantillage. Si le mal que je signale n'a pas encore atteint toutes les intelligences, il se propage de jour en jour, et quand on dit aux habiles : « Croyez-moi, dans votre intérêt produisez moins, produisez plus lentement, vous durerez plus longtemps, » ils accueillent par un sourire ce charitable avertissement. Ils ne tiennent guère à laisser un long souvenir, ils tiennent à voir les acheteurs se presser dans leur atelier, avant même que leur pensée ait revêtu une forme précise. Au milieu de telles préoccupations, comment les œuvres importantes pourraient-elles se multiplier? Faire vite est mis au-dessus de bien faire, et pour résister à l'entraînement, il faut posséder un caractère solidement trempé. Cependant depuis quelques années l'administration municipale a pris le sage parti d'encourager la peinture murale. Cette résolution n'a pas encore porté tous les fruits qu'on attendait : les compositions exécutées sur place demeurent souvent aussi insignifiantes que les tableaux destinés aux galeries; cependant il y a des exceptions que je n'ai pas besoin de rappeler, et qui sont présentes à toutes les mémoires. M. Hippolyte Flandrin doit à la peinture murale la meilleure partie de sa renommée. M. Sébastien Cornu, dans la décoration d'une chapelle à Saint-Séverin, a prouvé qu'il avait dignement profité des leçons de son illustre maître, et chacun sait aujourd'hui qu'il faut le compter parmi les meilleurs élèves de M. Ingres. Il est permis d'espérer que la peinture murale exercera sur l'école française une action salutaire; mais pour réformer le goût, il conviendrait d'apporter un peu plus de discernement dans le choix des sujets. Il y a telle donnée dont le pinceau le plus habile ne pourra jamais tirer parti. Quand l'épisode proposé à la peinture est ignoré du plus grand nombre des spectateurs, l'artiste qui doit le traiter ne se met pas à l'œuvre avec ardeur. A mesure qu'il avance dans sa besogne, il sent qu'il ne lui est pas donné de réveiller des souvenirs absens. Il a beau chercher à rendre claire l'action qu'il a entrepris d'exprimer, tous ses efforts viennent échouer contre l'obscurité des personnages. Si d'ailleurs la peinture murale n'a pas encore rendu les services qu'elle est appelée à rendre, c'est qu'elle n'est pas rétribuée comme elle devrait l'être. Quelques artistes privilégiés reçoivent un magnifique salaire; le plus grand nombre trouve à peine dans le travail d'une année l'équivalent de deux ou trois portraits. Aujourd'hui, pour décorer une chapelle, à moins de porter un nom retentissant, il faut faire preuve d'abnégation et se contenter d'une récompense plus que modeste. L'administration municipale, qui a bien fait de recourir à la peinture murale pour l'embellissement de nos églises,

ferait mieux encore en sacrifiant la quantité à la qualité. Elle paraît attacher trop d'importance à couvrir de couleur la nef et les bas-côtés. Souvent même elle ne prend pas la peine de savoir si le sujet qu'elle propose, je devrais dire qu'elle impose, convient à l'emplacement choisi. Je pourrais citer plus d'un peintre condamné à distribuer une demi-douzaine de figures sur un pan de muraille à peine assez large pour porter un personnage.

Je ne m'étonne donc pas que les œuvres importantes manquent au salon de cette année. Trop de causes se réunissent pour que l'invention ne languisse pas dans les arts du dessin. Personne aujourd'hui ne croit avoir le temps d'attendre. Ceux qui possèdent la célébrité jouissent paisiblement du fruit de leurs travaux; ceux qui ont rêvé un nom éclatant renoncent sans regret à leur ambition, et n'ont d'autre souci que le succès industriel. Les hommes assez courageux pour dépenser une année de leur vie dans l'achèvement d'une œuvre unique sont cités comme des caractères bizarres, et même parfois comme des esprits dont la santé n'est pas bien assurée. L'avenir, c'est demain. La gloire est un mot qui n'a plus cours. Que signifie la postérité? A quoi bon se tourmenter pour assurer la durée de son nom? Recruter parmi ses amis des langues bien affilées, attirer dans son atelier de nombreux chalands, n'est-ce pas là le parti le plus sage? Cette opinion est si bien accréditée, qu'il faut en tenir compte lorsqu'on entreprend d'estimer les ouvrages envoyés au salon de cette année. Les artistes qui visent au succès et ne songent pas à la renommée ne peuvent être jugés comme les rêveurs d'autrefois, qui voulaient une gloire laborieusement conquise.

La peinture militaire, comme on devait s'y attendre, tient une place considérable au salon de 1857. Nous avons dans la première salle trois épisodes de l'expédition de Crimée : la *Bataille de l'Alma*, la *Bataille de la Tchernaïa* et le *Débarquement des troupes*. La *Bataille de l'Alma* ne comptera certainement pas parmi les meilleurs ouvrages de M. Horace Vernet. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ce tableau des morceaux bien faits, ou du moins adroitement faits, des cavaliers solidement campés sur leur monture; mais il manque à cette œuvre quelque chose dont on ne parle plus guère, qui pourtant n'est pas sans importance, et s'appelle composition. Le regard ne sait où s'arrêter, car toutes les figures du premier plan offrent à peu près le même intérêt, et l'on peut affirmer sans raillerie que le tableau est encore à faire. Nous aurions mauvaise grâce à dire que nous sommes désappointé : les défauts que nous signalons dans la *Bataille de l'Alma* n'ont pour nous rien d'inattendu. La *Prise de la Smala*, le *Siége de Rome* ne valent pas mieux que l'œuvre nouvelle, et sont conçus dans le même système. M. Vernet paraît croire et

croit sans doute que la peinture militaire doit traduire fidèlement le rapport envoyé au ministre de la guerre par le général en chef. Or, s'il est très utile de connaître la relation officielle d'une bataille quand il s'agit de représenter cette bataille sur la toile, ce document, si précis qu'il soit, ne dispense pas le peintre d'intervenir par la pensée, par la volonté, dans la disposition des personnages. Il est bon de connaître le numéro des régimens qui ont donné, de savoir leur uniforme dans ses moindres détails; mais quand on a réuni tous ces renseignemens, le tableau n'est pas fait, et j'ajouterai même qu'on n'en possède pas encore les élémens. M. Vernet procède comme s'il tenait avant tout à contenter les officiers d'état-major. En un mot, il prend l'exactitude littérale pour le but suprême de la peinture militaire. J'ignore si les hommes du métier qui ont pris part à la bataille de l'Alma sont satisfaits de son tableau. Ce que je puis affirmer, c'est que le public le regarde avec une profonde indifférence, et je ne donne pas tort au public. M. Vernet fait si peu de frais pour nous intéresser, ménage son imagination avec tant d'avarice, avec tant de lésinerie, qu'il ne doit pas se plaindre de l'accueil fait à son œuvre : il récolte ce qu'il a semé. Si je relève sa méprise, ce n'est pas assurément dans l'espérance de le détromper. Il entend dire par trop de voix complaisantes qu'il est notre premier, notre seul peintre de batailles. Comment et pourquoi refuserait-il de le croire? Il pourrait discuter avec un capitaine d'habillement le nombre des boutons qui appartiennent à chaque uniforme, ce qui est un mérite précieux quand on veut transcrire sur la toile la relation officielle d'une action militaire. Ce mérite ne suffit pourtant pas pour faire de M. Vernet un grand peintre de batailles. Ses croquis ingénieux de la restauration ont obtenu un succès très légitime. Étourdi par les applaudissemens, il a pensé qu'il en savait assez pour tenter les plus hardies aventures. Le public lui a dit sur tous les tons : « Ne forcez pas votre talent, ne vous lancez pas dans les grandes compositions, qui ne sont pas votre fait; » M. Vernet n'a voulu rien entendre. Il avait depuis longtemps passé l'âge où l'on étudie, et se fourvoyait avec un courage digne d'un meilleur sort. La *Bataille de l'Alma,* traitée par le public plus sévèrement que la *Prise de la Smala,* ne révèle cependant aucun affaiblissement dans le talent de l'auteur. Chevaux et cavaliers sont rendus avec adresse; mais le public se lasse de voir toujours la même chose, et c'est là le secret de son indifférence.

Le *Débarquement des Troupes en Crimée* est, à mon avis, très supérieur à la *Bataille de l'Alma.* Si je m'en tenais à cette comparaison, M. Pils pourrait se plaindre à bon droit; ce serait en effet un éloge assez mince, puisque l'œuvre de M. Vernet est complétement

dépourvue de vie. Il y a dans le *Débarquement des troupes* un mouvement, une vérité, qui font de ce tableau un ouvrage très digne d'attention. Je dis très digne d'attention, et si j'allais plus loin, je dépasserais les limites de ma pensée, car M. Pils, qui a étudié avec soin toutes les parties de son sujet, qui n'a rien négligé pour rendre ce qu'il avait conçu, ne possède pas ce qui charme les yeux. Les couleurs qu'il choisit ne sont jamais étonnées de se trouver ensemble, mais leur réunion n'a rien d'attrayant. Je serais donc mal venu à prononcer le mot d'admiration en parlant du tableau de M. Pils. Les pensionnaires de Rome ne nous ont pas habitués à des œuvres d'un caractère aussi animé, et jusqu'à présent l'auteur, lauréat de notre école, n'avait rien produit qui permît d'espérer une composition pareille. Les figures sont dessinées de façon à contenter ceux qui connaissent la forme réelle. Quant au choix des tons, il laisse à désirer. L'uniforme, il est vrai, n'offre pas au pinceau des ressources très variées; mais on pardonnerait volontiers quelques tricheries, si l'auteur parvenait à séduire le regard en altérant quelques parties de l'uniforme pour lui donner plus d'ampleur, et ce parti une fois adopté, la lumière distribuée sur des étoffes moins raides charmerait le spectateur. Je me plais à penser que M. Pils, plus hardi, plus sûr de lui-même, ne reculera pas devant l'interprétation de ses modèles, si l'occasion lui est offerte de traiter un autre sujet militaire. La comparaison de son tableau avec celui de M. Vernet n'est pas indifférente, car elle prouve que l'habileté matérielle n'est pas la partie la plus importante de la peinture. Il est hors de doute que l'auteur de la *Bataille de l'Alma*, malgré son âge avancé, possède encore aujourd'hui une dextérité singulière. On peut dire, sans le flatter, qu'il fait tout ce qu'il veut. Son malheur est de vouloir bien rarement quelque chose d'élevé. S'il était capable d'inventer, il compterait certainement parmi les peintres éminens de notre école. Comme il a presque toujours mis l'œil et la main au-dessus de la pensée, l'opinion, équitable en cette occasion, le range parmi les praticiens. M. Pils ne possède pas l'adresse de M. Vernet, et sans doute ne la possédera jamais; mais il attribue à l'invention l'importance qui lui appartient, et quoique sa main ne soit pas toujours docile, il a su faire du *Débarquement des troupes en Crimée* un tableau animé. Il est dans le bon chemin; s'il continue de marcher vers le même but, c'est-à-dire s'il comprend de plus en plus la nécessité de ne pas s'en tenir à ce qu'il voit et d'ajouter la pensée au témoignage des yeux, il prendra certainement dans notre école un rang très honorable. Pour ma part, je suis heureux d'avoir à louer l'œuvre d'un pensionnaire de Rome, l'occasion se présente si rarement! Les études, les compositions qui nous viennent chaque année

de la villa Médicis offrent si peu de variété, si peu de nouveauté, qu'on les dirait faites depuis longtemps et par le même élève. M. Pils a pris à cœur de prouver qu'il est de son temps, et qu'il sait représenter les choses d'hier. J'ai plaisir à louer ce qu'il vient de faire; cependant je ne compte pas sur la peinture militaire pour l'agrandissement du style. Si l'on veut agrandir le style de notre école, il faudra bon gré mal gré revenir aux sujets qui commandent la peinture du nu. Une charge de cavalerie ne vaudra jamais pour le pinceau le torse d'un anachorète ou d'un gladiateur. La peinture militaire, émouvante par les souvenirs qu'elle réveille, n'est qu'un genre secondaire. Il serait sage de ne pas lui prodiguer les encouragemens.

La *Bataille de la Tchernaïa*, de M. Charpentier, intéresserait plus vivement, si l'auteur n'eût répandu sur toute sa composition un ton gris que j'ai peine à m'expliquer. Je veux bien que la fumée de la poudre cache au spectateur une partie de l'action; mais, quel que soit le nombre des bouches à feu qui parlent, il n'est pas nécessaire de donner aux figures la couleur de la cendre. Ce défaut est d'autant plus regrettable, que le tableau est bien conçu. C'est une bataille où l'on se bat, et plus d'une fois la peinture militaire nous a offert des luttes pacifiques, où le sang était ménagé avec une rare prudence. M. Charpentier a tenu à prouver qu'il comprend les conditions du genre : la preuve est faite, et nous savons désormais que l'auteur n'est dépourvu ni d'énergie ni d'imagination. Si l'occasion ne lui est pas donnée de voir de ses yeux une action militaire, qu'il interroge les hommes de guerre, et qu'il apprenne de leur bouche ce qui se voit, ce qui ne se voit pas sur le champ de bataille, et qu'avec le secours de leurs conseils, il compose un tableau d'un aspect plus varié. L'œuvre qu'il nous donne cette année est peut-être conforme à la réalité en ce qui touche la distribution des masses : je ne suis pas en mesure de décider cette question; mais ce mérite, fût-il avéré, ne suffirait pas. La *Bataille de la Tchernaïa* n'a pas pour seuls juges les hommes qui ont pris part à l'action. Il faut donc tenir compte de l'opinion des spectateurs étrangers au métier des armes. Or je crains que M. Charpentier n'ait pas attribué assez d'importance à la partie poétique de sa tâche. Sa composition n'a rien de vulgaire; il possède des facultés assez élevées pour émouvoir ceux qui ne peuvent contrôler la représentation d'une bataille par leurs souvenirs personnels : il est donc en mesure de produire une œuvre plus animée et surtout plus variée que l'œuvre dont nous parlons.

M. Yvon, qui avait déjà tenté la peinture militaire et traité un épisode de l'histoire nationale de Russie, a montré dans la *Prise de*

Malakof plus de bon vouloir que d'habileté. Il a le goût des grandes choses, mais les grandes choses ne lui vont pas. Il prend trop facilement la confusion pour le mouvement. Ce défaut était déjà sensible dans le tableau emprunté à l'histoire de Russie. Dans la *Prise de Malakof*, il se révèle encore plus clairement. Cependant, quand je dis que M. Yvon a montré plus de bon vouloir que d'habileté, je ne veux pas donner à entendre que son talent est à mes yeux sans valeur. Je me rappelle avec plaisir les dessins signés de son nom qui représentaient des souvenirs de voyage. Il y avait dans ces études un accent de vérité qui frappait tous les spectateurs attentifs. Le tort de M. Yvon, je le crains du moins, est d'entreprendre une tâche au-dessus de ses forces. Quand il a voulu aborder les figures de haut style, il n'a réussi qu'à imiter assez malheureusement les sculptures de Michel-Ange placées dans la chapelle des Médicis. Aujourd'hui, dans la peinture militaire, il ne se trouve pas moins dépaysé. Il y a dans sa composition plusieurs morceaux adroitement faits; mais l'ensemble manque de clarté, et c'est là pour tout le monde un grave défaut. Qu'on écrive sa pensée avec la plume ou avec le pinceau, il ne faut rien négliger pour se faire comprendre. Quelques bons morceaux ne suffisent pas pour former une bonne œuvre. M. Yvon se croit appelé à traiter les sujets épiques : je pense qu'il se trompe, tout en désirant me tromper, car les études dont je parlais tout à l'heure offraient un intérêt que je n'ai pas oublié. J'aurais souhaité que l'auteur comprît la mesure et la portée de son talent. Les louanges l'auront égaré comme tant d'autres. Il avait reproduit avec bonheur ce qu'il venait de voir : au lieu d'ordonner ses souvenirs et de composer des scènes familières avec les personnages qu'il connaissait, qu'il savait par cœur, il a voulu aborder les grandes entreprises. Le succès n'a pas répondu à ses espérances. Cependant il n'abandonne pas la voie où il est entré. Il s'attache à la peinture militaire comme s'il possédait des facultés spéciales, une aptitude déterminée pour les sujets de cette nature. Le parti le plus sage serait pour lui de revenir à son point de départ. S'il continue à disposer de grandes masses pour représenter des actions de l'ordre épique, je crains fort qu'il ne compromette la place honorable qu'il s'est acquise. Pour concevoir de grandes machines, il faut une puissance d'imagination que M. Yvon ne paraît pas posséder. En pareille occasion, l'adresse ne suffit pas. La conception ne relève pas de la connaissance des procédés techniques. Si l'on n'a pas en soi cette faculté mystérieuse qui invente sans qu'on puisse savoir comment, on n'arrive jamais à satisfaire les esprits élevés, à émouvoir la foule : ce don précieux me semble refusé à M. Yvon. Je souhaite que ses œuvres prochaines démentent mes paroles d'une manière éclatante.

M. Robert-Fleury est un homme d'un talent très fin, qui a fait ses preuves depuis longtemps. L'estime dont il jouit n'a pas attiédi son ardeur pour le travail. Il nous donne cette année un *Charles-Quint à Saint-Just*, dont le sujet est emprunté au livre de M. Mignet. Tous les personnages de cette composition sont bien conçus et d'un style élevé. Cependant cet ouvrage, qui se recommande par des mérites évidens, n'obtient pas le succès que l'auteur devait espérer. A quoi faut-il attribuer, je ne dis pas cet échec, mais ce mécompte? Les figures sont dessinées avec élégance, la pantomime est vraie, les physionomies expressives. Il semble que les spectateurs devraient se déclarer satisfaits, et cependant ils témoignent peu d'empressement pour l'œuvre de M. Robert-Fleury. Si l'on prend la peine d'étudier avec attention les diverses parties dont se compose ce tableau, le mécompte de l'auteur s'explique facilement. D'abord il a souvent traité des sujets d'un intérêt plus vif, et puis il y a dans cette toile une part trop large faite aux accessoires. Il est utile sans doute d'indiquer la mesure de la salle où sont placés les personnages, mais il ne faut pas écrire avec tant de soin tous les détails de l'ameublement, car ces détails ne manquent jamais de distraire l'attention, et l'importance des personnages se trouve amoindrie. Avec moins de travail, M. Robert-Fleury aurait certainement réuni un plus grand nombre de suffrages. S'il eût consenti à éteindre les détails de l'ameublement, à diminuer l'espace, les physionomies auraient attiré toute l'attention, et personne ne fût demeuré indifférent au mérite du tableau. Tel qu'il est, malgré l'élégance du dessin, malgré la finesse de l'expression, il ne produit pas l'effet qu'il devrait produire. Ce n'est pas la première fois que l'auteur cède à la tentation d'écrire les détails, ce n'est pas la première fois qu'il éprouve un mécompte. Je n'ose espérer qu'il se rende aux objections que je lui soumets : c'est chez lui une habitude prise depuis longtemps, et pourtant, si le champ de son tableau était réduit de moitié, la valeur des figures serait doublée. Ce que je dis d'ailleurs se rapporte à une théorie dont tous les peintres studieux ont reconnu la justesse, et que M. Robert-Fleury n'ignore certainement pas, à la théorie du sacrifice. Vouloir tout montrer, c'est ne rien montrer avec avantage. Traiter l'architecture et l'ameublement avec autant de soin que les personnages, c'est le plus sûr moyen de diminuer l'intérêt de l'action.

Les compositions lilliputiennes de M. Meissonnier obtiennent en 1857 le même succès que les années précédentes. L'auteur de ces tours de force, de ces ouvrages de patience, a-t-il gagné, a-t-il perdu? Il est demeuré ce qu'il était, habile, adroit, ingénieux. Il profite de l'engouement des spectateurs sans négliger la correction et la

pureté, qui entrent pour une bonne part dans sa renommée. Jusqu'à présent, M. Meissonnier ne s'est pas encore enfermé dans un espace plus étroit que la paume de la main : nous devons lui en savoir gré, car s'il lui plaisait de prendre pour mesure l'ongle du pouce, il arriverait certainement à faire des prodiges. Ses spectateurs se muniraient d'une loupe et regarderaient ses personnages comme on regarde un ciron. Il se montre généreux et n'abuse pas de ses avantages. Ce n'est pas d'ailleurs le seul rèmerciement que nous devions lui adresser. Cette année, son meilleur ouvrage dépasse les proportions lilliputiennes auxquelles nous sommes habitués. Les personnages du tableau que l'auteur appelle *la Confidence* ne sont pas plus petits que ceux de Miéris et de Metzu : les deux têtes sont des modèles de finesse; l'attitude est familière et convient au sujet. En un mot, c'est un ouvrage qui ne peut manquer de plaire à tous ceux qui aiment les flamands et les hollandais. Il y a pourtant dans la renommée de M. Meissonnier quelque chose de blessant pour les partisans de l'art élevé. L'auteur de *la Confidence* est un homme très heureusement doué, mais il ne justifie pas, par l'excellence de ses œuvres, le bruit qui se fait autour de lui. Il exécute avec beaucoup d'adresse de très petites figures qui expriment une très petite action, qui parfois même regardent un vieux livre ou les pièces d'un échiquier. La foule, émerveillée, bat des mains et le prendrait volontiers pour un sorcier. La récompense ne dépasse-t-elle pas la valeur de l'œuvre? Quand l'attention se porte avec tant d'acharnement vers les tours de force, la cause du goût n'est-elle pas compromise? Qu'on rende justice à M. Meissonnier, rien de mieux. Il ne faudrait pourtant pas donner à son mérite des proportions mythologiques, car on arriverait ainsi à décourager tous ceux qui n'ont pas encore essayé de peindre une fourmi. Ne confondons pas le talent avec l'invention, si nous voulons que l'invention prospère.

M. Gérôme s'est rendu à l'avis de ses meilleurs amis, à l'avis de tous ceux qui ont applaudi à ses débuts. Il a senti qu'il n'était pas appelé aux vastes compositions, ou que du moins il n'avait pas encore assez d'expérience pour s'aventurer dans les entreprises périlleuses. *Le Siècle d'Auguste*, malgré plusieurs morceaux habilement exécutés, était demeuré presque inaperçu; la *Sortie du bal masqué* obtiennent aujourd'hui un succès très légitime. C'est, à coup sûr, un des meilleurs ouvrages de l'auteur. Le sujet lugubre qu'il a choisi est traité avec une effrayante vérité. L'affaissement du blessé qui va rendre l'âme, l'empressement et la désolation des amis qui l'entourent et le soutiennent dans leurs bras, le meurtrier qui regarde sa victime d'un œil effaré, le témoin qui essaie de l'entraîner, tout

est rendu avec une évidence qui fait honneur à M. Gérôme. La neige durcie, qui laisse à peine voir l'empreinte des pas, ajoute encore à l'effet sinistre de cette composition. Quant au costume des personnages, qui a soulevé des objections assez nombreuses, je ne saurais le blâmer, car il explique le sujet. Si l'on attendait jusqu'au lendemain pour vider une querelle de bal masqué, il n'y aurait pas de sang versé, la raison imposerait silence à la vanité blessée, les conseils de l'amitié seraient écoutés; mais quand les deux adversaires sont encore échauffés par le vin, par la danse, par le bruit, chacun comprend qu'ils ne veuillent rien entendre, et jouent leur vie pour venger une injure qu'ils trouveraient indigne de leur colère après trois heures de sommeil. A mon avis, le costume de carnaval contribue puissamment à l'effet de la composition. M. Gérôme a voulu prouver par *la Sortie du bal masqué* que le genre expressif ne lui était pas interdit, et la preuve est complète. Désormais, quand il se contentera de dessiner avec précision le contour des figures et ne tentera rien au-delà, nous saurons que c'est paresse et non pas impuissance. Si nous partageons la joie de ses amis, si nous applaudissons au succès qu'il vient d'obtenir, nous voyons en même temps dans le tableau dont nous parlons un engagement qu'il sera bon de rappeler à l'auteur. Le talent qu'il vient de révéler nous rendra plus sévère dans l'avenir. J'aime à croire que M. Gérôme est en mesure de tenir ses promesses, et que ses prochaines compositions ne démentiront pas mes espérances. Instruit par les leçons de Paul Delaroche et de M. Gleyre, les moyens de rendre sa pensée ne lui manqueront jamais. Pourvu qu'il comprenne toujours, comme aujourd'hui, l'importance de l'expression, il aura devant lui une route sans épines et sans ronces.

L'engouement de la foule pour les compositions de M. Hamon est toujours aussi vif; mais ceux qui aiment son talent d'un amour éclairé déplorent à bon droit la négligence avec laquelle il continue d'exécuter ses figures. Il possède une faculté précieuse, il saisit et il rend avec un bonheur singulier la physionomie et l'attitude des enfans. C'est par cette faculté qu'il a réussi, qu'il a séduit toutes les jeunes mères et obtenu rapidement une popularité bruyante. Tout le monde s'est plu à l'encourager, et c'était justice. Chacun espérait que M. Hamon ne méconnaîtrait pas l'utilité de l'étude et voudrait modeler après avoir ébauché. Hélas! il n'a pas tenu compte des avertissemens qui lui étaient donnés sous la forme la plus bienveillante. Il ébauchait, il ébauche encore, et paraît décidé à ne pas faire autre chose. Dans son tableau de *Ricochet*, composé de deux personnages et d'une poupée, la petite fille est charmante, quoique les jambes ne soient pas d'un dessin très pur; mais la mère est

bouffie, son visage n'est pas modelé, le vêtement ne laisse pas deviner la forme du corps, les proportions ne sont pas respectées. Je ne parle pas du sujet, c'est un enfantillage qui échappe à la discussion. Je ne veux ni le blâmer, ni l'approuver. Ce qui m'occupe, c'est l'exécution, que les plus indulgens ne sauraient trouver suffisante. Cependant le peintre ferait bien de ne pas traiter toujours les mêmes données. Il serait temps d'abandonner Berquin. M. Hamon a débuté naïvement, il tombe maintenant dans l'afféterie, ses figures ont presque autant de mignardise que de grâce. J'ai accueilli ses premiers ouvrages avec sympathie; je lui donnerais encore les louanges que je lui ai données, s'il retrouvait la naïveté qu'il a perdue, s'il en était à ses débuts : malheureusement je ne puis oublier qu'il travaille pour le public depuis quelques années, et je trouve qu'il n'a pas mis le temps à profit. Il se conduit comme un enfant gâté et se moque des remontrances. Jusqu'à présent, la foule lui a donné raison, les applaudissemens ont étouffé les objections; mais que M. Hamon y prenne garde, les yeux de la foule pourraient bien finir par se dessiller. S'il ne se décide pas à traiter sérieusement des sujets qui ne ressemblent pas à ceux qu'ils a traités jusqu'ici, s'il ne modèle pas au lieu d'ébaucher, s'il méconnaît l'autorité des proportions, comme dans *Ricochet*, la popularité lui échappera, et peut-être fera-t-il plus tard de vains efforts pour la ressaisir; peut-être se rappellera-t-il avec amertume les conseils qu'il dédaigne aujourd'hui. L'engouement du public n'est pas éternel et ne résiste pas à l'épreuve de la satiété. Que M. Hamon se ravise et devienne studieux, c'est le vœu de tous ses amis.

Les compositions de M. Comte, qui plaisent aux gens du monde et ne sont pas dépourvues de mérite, obtiendraient les suffrages des hommes du métier, si l'auteur se décidait à traiter avec plus de soin la forme des figures. Il se préoccupe du ton des meubles, de la couleur des étoffes, et paraît oublier que le dessin des personnages est le point capital. Il les groupe d'une manière ingénieuse, et ses tableaux ne manquent pas d'harmonie; mais s'il veut prendre place parmi les peintres sérieux, il faut absolument qu'il se décide à changer ses habitudes. Un bahut, un buffet, une robe, un pourpoint, ne sont que des parties accessoires. C'est la tête, c'est le corps qu'il s'agit d'abord de rendre avec précision. M. Comte procède autrement, et je crois qu'il se trompe. *François Ier visitant Benvenuto Cellini dans son Atelier, Henri III visitant sa ménagerie de singes, Catherine de Médicis chez l'astrologue Ruggieri, Jeanne Grey devant le tribunal des évêques*, justifient pleinement les reproches que je lui adresse. Cependant le défaut que je viens de signaler se révèle surtout dans les deux premières compositions. Henri III et Fran-

çois Ier sont dessinés avec une négligence que j'ai peine à m'expliquer. Le succès devrait être pour l'auteur un puissant aiguillon. Réussir n'est pas une raison pour demeurer au point où l'on est parvenu, mais pour faire de nouveaux efforts et pousser plus avant ses études. Dans le tableau de *Catherine de Médicis chez Ruggieri*, il y a plus d'élégance et de correction. Dans celui de *Jeanne Grey*, l'expression des physionomies et l'attitude des personnages sont traitées avec soin. A l'exception de l'épisode emprunté à l'histoire d'Angleterre, toutes ces compositions appartiennent au genre anecdotique, et les amateurs sont habitués à ne pas se montrer exigeans pour les œuvres de cette nature. Pourvu que les costumes leur plaisent, que les couleurs soient bien assorties, ils ne songent guère à demander davantage. Je crains que l'auteur des tableaux qui m'occupent en ce moment ne soit abusé par l'indulgence des amateurs. Il connaît et il sait imiter avec adresse les ameublemens et les costumes de la renaissance, et les complimens qu'il reçoit lui ont peut-être persuadé qu'il n'a plus rien à apprendre... Je désire que ses amis lui affirment le contraire. Il possède certainement une part de talent qui n'est pas à dédaigner, mais il ignore encore ce qui donne aux œuvres du pinceau de la valeur et de l'intérêt : la forme vraie, la forme simple et sévère. Non-seulement il n'a pas encore atteint le but de la peinture, mais encore il n'a fait qu'un petit nombre de pas pour s'en approcher. Ses ouvrages les plus heureux ne sont guère que d'ingénieux essais. Il faut dans tous les genres, même dans le genre anecdotique, traiter les figures avec plus de soin que les meubles et les costumes.

Les peintures exécutées par M. Matout pour l'École de Médecine attirent l'attention de tous ceux qui aiment à voir une donnée franchement acceptée malgré les nombreuses difficultés qu'elle présente, traitée sans hésitation, sans gaucherie. *Desault démontrant à ses élèves l'application de son nouvel appareil pour la réduction des fractures de la cuisse* n'est pas à coup sûr un sujet attrayant; mais si l'on tient compte de la destination du tableau demandé à M. Matout, on ne s'étonne pas d'un pareil choix. Le peintre a compris qu'il ne devait pas tenter de corriger l'austérité de la scène qu'il avait à représenter. Il a placé le chirurgien au milieu de ses élèves, au lit du malade, et la fermeté de sa décision lui a porté bonheur. Tout l'intérêt d'un tel tableau est dans la fidélité. Il n'est pas permis de changer la nature des choses, d'atténuer ce qu'elles ont de pénible et d'affligeant pour plaire aux spectateurs. Les yeux qui regarderont cette toile sont habitués à la vue de la souffrance. M. Matout s'en est souvenu et n'a pas cherché à dissimuler la tristesse de la donnée; cependant, s'il lui était interdit d'atténuer ce qui pouvait blesser les

yeux des hommes étrangers à la science, il ne lui était pas défendu de traiter librement la physionomie des personnages, je dis librement tout en respectant le caractère de la donnée. Or les personnages représentés par M. Matout expriment très clairement ce qu'ils doivent exprimer. Maître, élèves, patient sont dans leur rôle. Autorité, attention, confiance, tout est rendu avec évidence. Je ne crois pas que l'interprétation dût se montrer plus hardie. L'invention proprement dite, dans l'acception la plus large du mot, n'était pas permise en pareille occasion. M. Matout n'a méconnu aucune des conditions qui lui étaient imposées, et nous pouvons, sans manquer à la vérité, dire que son travail se recommande par des qualités solides. Son *Ambroise Paré* avait attiré l'attention sur son nom; le tableau dont je viens de parler ne sera pas accueilli avec moins de bienveillance : ne rien négliger pour accomplir sa tâche jusqu'au bout, réunir tous les renseignemens qui peuvent donner aux personnages un accent de vérité, voilà ce qu'il fallait faire, et l'auteur n'y a pas manqué. Je souhaite qu'il ait à traiter bientôt un sujet d'une autre nature, qui intéresse un plus grand nombre de spectateurs. Nous saurons alors s'il est capable d'inventer, car jusqu'ici il n'a guère montré que l'intelligence de la réalité. C'est un mérite dont je ne fais pas fi, mais un peintre qui aime son art ne doit pas s'en tenir là. M. Matout est plein de zèle, de bonne volonté. Après avoir essayé ses forces dans la représentation des scènes empruntées à la clinique, j'espère qu'il se trouvera plus à l'aise dans l'histoire profane ou l'histoire sainte.

Nous retrouvons M. Courbet tel que nous le connaissons depuis ses *Baigneuses*, qui ont excité tant de scandale. Il exprime habilement ce qu'il veut, mais ce qu'il veut est toujours singulier, et blesse le goût des moins délicats. Ses *Demoiselles des bords de la Seine* semblent un défi porté à tous ceux qui ont blâmé le choix des sujets qu'il se plaît à traiter. Comment est placée la femme qu'il nous montre? Je ne me charge pas de le deviner. Il y a pourtant du talent dans cette figure étrange, un talent d'exécution que personne ne peut songer à contester; mais quel talent mal dépensé! Toutes les remontrances viennent échouer contre l'obstination de l'auteur : lui dire qu'il se trompe est parfaitement inutile. Je croyais d'abord qu'il avait choisi le scandale comme un moyen de succès, avec l'intention de prendre une autre voie dès que son nom serait connu. Maintenant je commence à changer d'avis, car son nom est connu, et il persévère. La réalité, qu'il imite avec adresse, est à ses yeux le dernier terme de l'art; il ne voit rien au delà, ses ouvrages nous donnent le droit de le penser. Sa *Biche forcée à la neige* ne manquerait pas d'intérêt, si la neige, au lieu de monter perpendiculaire-

ment vers le sommet du cadre, fuyait vers l'horizon. Il y a là une faute de perspective que rien ne saurait justifier.

Les *Chevaux français, gros percherons*, de M. Verlat, semblent appartenir à l'école de M. Courbet, car M. Courbet fait malheureusement école. M. Verlat se dit élève de l'académie d'Anvers. Il fait bien de le dire, on ne s'en douterait pas. Avoir puisé les premières notions de l'art dans une ville où Rubens a composé ses plus beaux ouvrages, et faire le portrait d'une charrette attelée de percherons, voilà ce que j'ai peine à comprendre. Encore si le portrait de cette charrette occupait un étroit espace; mais non, l'attelage est grand comme nature, et pour comble de malheur, le percheron placé en avant ne tire pas. Il y a dans ce tableau, ridicule par sa dimension, un talent d'imitation que je ne veux pas nier; mais, pour concevoir une telle œuvre, il faut n'avoir pas grand'chose dans la tête.

M. Gigoux est lui-même chef d'école, quoique ses disciples me soient inconnus. Je l'entends dire, et je consens à le croire. Sa *Veille d'Austerlitz* est pour ses élèves un triste enseignement. Les torches qui éclairent la toile ont tant d'importance, et les figures sont disposées d'une manière si théâtrale, que la composition tout entière ressemble à une scène de mélodrame. C'est une étrange manière d'interpréter l'histoire. Charlet et Raffet ont pourtant montré à M. Gigoux comment on traitait les sujets militaires.

La Razzia de M. Loubon est une heureuse tentative dans le genre des deux maîtres que je viens de nommer. Il y a dans cette toile un entrain, une ardeur qui plairont sans doute aux hommes de guerre, et en même temps un choix de couleurs qui prouve que l'auteur a fait de sérieuses études. Dans un ordre d'idées tout différent, M. Dubuisson a montré un talent d'une grande énergie: ses *Défricheurs* se recommandent à l'attention par l'élégance et la fermeté du dessin. Dire que je préfère cet attelage de bœufs aux *Percherons* de M. Verlat serait faire à M. Dubuisson un piètre compliment; je me contenterai de le citer comme un ouvrage bien conçu et d'une bonne exécution.

J'aime à penser que M. Dauzats, en nous envoyant sa *Mosquée de Cordoue*, a voulu justifier les éloges de don Federico de Madrazo et de don Eugenio de Ochoa. C'est une excellente intention, à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir. Pourquoi faut-il que le succès réponde à l'intention d'une manière si incomplète? Dans *la Mosquée de Cordoue* comme dans tous les ouvrages de l'auteur, l'architecture est traitée avec adresse; mais les figures sont très loin de valoir l'architecture. M. Dauzats compromet ses amis d'Espagne. La plume de don Eugenio nous a rendu exigeans, et nous avons le droit de demander quelque chose de mieux que *la Mosquée de Cordoue*.

Parmi les portraits, je ne peux guère louer qu'un très beau portrait de femme de M. Hippolyte Flandrin. Le portrait de l'impératrice par M. Winterhalter, quoique très supérieur au *Décaméron* de 1855, n'est pas dessiné avec assez d'élégance pour obtenir l'approbation des connaisseurs. M. Ricard continue d'imiter l'école vénitienne et oublie de modeler. MM. Horace Vernet et Larivière n'ont fait que des portraits d'un style assez mesquin et d'une couleur très peu satisfaisante. Le portrait équestre de l'empereur n'a pas même les qualités auxquelles M. Vernet nous a depuis longtemps habitués. Le cheval manque de vie, et les épaules sont modelées avec négligence. Les maréchaux Canrobert et Bosquet sont d'un ton cru qui rappelle les papiers peints. Le maréchal Baraguey-d'Hilliers, l'amiral Parseval-Deschênes n'ont pas mieux inspiré M. Larivière. Le portrait au pastel de Mme la comtesse de Castiglione prouve trop clairement que M. Giraud n'a pas étudié les pastels de Latour. S'il les eût étudiés, il n'aurait jamais songé à traiter la forme de son modèle d'une manière si sommaire. Le visage, sans être dessiné très purement, est au moins indiqué de façon à contenter ceux qui ne tiennent pas à la précision; quant au torse, quant aux membres, il n'en est pas question. La robe est vide et tombe comme un rideau.

Le paysage est aujourd'hui, j'ai regret à le dire, la partie la plus florissante de la peinture française. Bien des gens s'en réjouissent, les vrais amis de la peinture s'en affligent à bon droit. La prospérité du paysage ne serait pas un fait à déplorer, si la composition, dans ce genre d'ailleurs très digne d'intérêt, avait autant d'importance que l'exécution; mais, pour le croire, il faudrait fermer les yeux à l'évidence. L'école française compte aujourd'hui des artistes habiles dans l'imitation de la nature; ceux qui associent le paysage à l'expression d'une pensée sont malheureusement trop faciles à compter. Cependant la notion de l'idéal n'est pas encore complétement perdue. Pour le prouver, il me suffira de nommer M. Corot. Personne n'a oublié son *Joueur de flûte*, qui pouvait se comparer aux plus fraîches idylles de Théocrite. M. Corot est encore aujourd'hui le représentant le plus heureux du paysage poétique. Il possède toutes les qualités qu'il possédait il y a dix ans; mais si sa pensée a conservé toute sa grandeur, s'il est toujours aussi ingénieux dans l'invention, il exprime toujours ce qu'il a conçu avec la même gaucherie, la même maladresse. Il sait très bien ce qu'il veut, et ce qu'il veut est presque toujours digne de louange. L'heure venue de traduire sa volonté, sa main hésite; on dirait que sa vue se trouble et n'aperçoit plus qu'à travers un nuage le modèle qu'elle avait d'abord contemplé dans toute sa pureté. Si M. Corot savait présenter sous une forme précise les fruits de son imagination, il

occuperait aujourd'hui un rang très élevé dans l'école française. L'insuffisance, l'inhabileté de l'exécution l'oblige à se contenter du suffrage de quelques amis, de l'approbation éclairée d'un petit nombre de connaisseurs. Vraiment c'est grand dommage, car personne ne comprend le paysage d'une manière plus poétique. Il y a chez lui une finesse d'intelligence, une délicatesse de goût qui le placeraient parmi les peintres les plus éminens, s'il connaissait toutes les lois de la langue dont il se sert. Les plus bienveillans sont forcés d'avouer qu'il les ignore, ou du moins qu'il les connaît très imparfaitement. Terrains, troncs et feuillages, tout demeure à l'état d'ébauche dans les compositions de M. Corot. Il indique ce qu'il a conçu avec un bonheur singulier; il ne sait pas mettre sa pensée au net. Or les ébauches ne peuvent séduire que les gens du métier, capables de rêver le complément de ce qu'ils aperçoivent sous une forme confuse. Quant au public, les ébauches n'arrivent pas jusqu'à lui; elles le laissent indifférent, parce qu'il faut à son intelligence une langue claire et précise. Pour lui, tout ce qui est inachevé est comme non avenu. M. Corot n'a pas le droit de se plaindre. Il possède l'estime et la sympathie des hommes du métier; il n'est pas populaire et ne devait pas l'être. Il n'a pas travaillé pour la foule, et la foule connaît à peine son nom. Tout s'est passé comme on pouvait le prévoir.

M. Daubigny, doué d'une imagination moins puissante que M. Corot, réunit un plus grand nombre de suffrages, et nous ne devons pas nous en étonner, car il possède une main beaucoup plus habile. Si *le Printemps*, *une Futaie de Peupliers*, *un Soleil couché*, ne sont pas des merveilles d'invention, l'exécution de ces tableaux a de quoi plaire à ceux qui aiment à retrouver ce qu'ils ont vu sous une forme élégante et harmonieuse. La *Futaie de Peupliers* doit contenter pleinement les partisans de l'imitation littérale. Écorce et feuillage, tout est rendu avec fidélité. Cette toile, il est vrai, n'offre pas un bien vif intérêt, et ne dit pas grand'chose à l'intelligence du spectateur; mais si cette futaie, comme je le crois, est un simple portrait, celui qui possède l'original doit s'empresser d'acquérir la copie. Quand il aura fait une coupe fructueuse, il placera dans son salon ce précieux souvenir. Dans le *Soleil couché,* l'imagination intervient. L'expression poétique n'est pas négligée. Il y a dans ce tableau un sentiment qui ne manque pas de grandeur. Ce n'est pas encore le caractère épique; mais la manière dont les diverses parties sont disposées, les détails éteints, les détails mis en relief, concourent heureusement à l'effet général. Cependant on pourrait souhaiter plus de franchise dans la conception. Si ce n'est pas la réalité littérale, ce n'est pas encore la réalité assez librement in-

terprétée. Il y a dans les terrains des morceaux qui gagneraient à changer de forme. M. Daubigny, porté par la nature de ses facultés vers le paysage poétique, procède encore trop timidement. Dans son *Printemps* comme dans son *Soleil couché*, il se tient encore trop près des choses qu'il a vues. Il n'ose pas dire ce qu'il sent en pliant les choses au sentiment qu'il éprouve. Il entrevoit les régions élevées de l'art, il se met en route pour y entrer, et le courage lui manque pour les fouler d'un pied libre et vigoureux. Ses tentatives, quoique timides, méritent les encouragemens de tous ceux qui dédaignent l'imitation littérale. La voie qu'il a choisie n'est pas aujourd'hui très fréquentée. Si nous voulons qu'elle porte bientôt des empreintes de pas plus nombreuses, il ne faut rien négliger. M. Daubigny ne s'en tient pas au paysage prosaïque, au paysage qui réussit aujourd'hui; pour qu'il entraîne à sa suite ceux qui hésitent encore sur le choix du chemin, nous devons d'abord lui dire qu'il est dans le vrai, et lui dire d'une voix plus haute qu'il n'embrasse pas assez résolûment la cause de la vérité. Puisqu'il a raison, qu'il ne tâtonne plus, qu'il interprète librement ce qu'il voit, et ne se défie plus des facultés qu'il possède. Il a révélé cette année ce que ses premiers ouvrages permettaient de pressentir, un sentiment poétique dont le paysage ne peut se passer. Qu'il s'engage donc plus hardiment dans ce pays de la fantaisie, que le vulgaire n'a jamais entrevu, et que tous les artistes glorieux ont voulu visiter.

Les compositions de M. Français n'ont pas grand'chose à démêler avec l'invention, et cependant il serait injuste de les passer sous silence. Si elles relèvent de la réalité, elles sont traitées avec une élégance, une précision qui les désignent à l'attention de la foule. La plus importante de ces compositions, *une Journée d'hiver*, peut se comparer, pour la finesse des détails, aux paysages de l'école hollandaise. Les arbres dépouillés de leurs feuilles sont rendus avec une adresse merveilleuse; la neige n'est pas copiée avec moins de fidélité. Quant aux montagnes du fond, je consens à croire qu'elles sont imitées exactement : je ne mets pas en doute la sincérité de l'auteur; mais comme, au lieu de se détacher du ciel, elles paraissent faire un trou dans le ciel, l'exactitude de la représentation fût-elle cent fois démontrée, c'était le cas de tricher. Que l'aspect des choses donne parfois raison à M. Français, je ne le nie pas : le point capital est de se faire comprendre, et les montagnes de son tableau ne s'expliquent pas assez clairement. En face de la nature, lors même que l'apparence n'est pas d'accord avec la réalité, on est obligé d'accepter l'apparence; en face de l'imitation, on a le droit de se montrer plus exigeant et de demander que l'apparence laisse deviner la réalité. Or, dans le tableau de M. Français, l'apparence con-

tredit la réalité. Le ciel est plus rapproché de l'œil que les montagnes, tandis que les montagnes devraient être plus près de nous que le ciel. C'est une chose excellente que de bien voir, un talent précieux que de bien rendre ce qu'on a vu; mais en peinture il ne faut jamais séparer la vraisemblance de la vérité, et M. Français a méconnu l'autorité de cette maxime dans sa *Journée d'hiver*. Le *Souvenir de la vallée de Montmorency* est un tableau charmant. Les arbres sont d'une forme élégante, et je comprends que ce paysage-portrait excite l'admiration. On aimerait à s'asseoir sous les ombrages de cet heureux séjour. Le dirai-je pourtant? Parmi les ouvrages envoyés par M. Français, celui qui possède à mes yeux la plus grande valeur, le mérite le plus solide, c'est *le Ruisseau de Neuf-Pré, aux environs de Plombières*. Au premier aspect, la toile manque de profondeur; mais regardez bien, regardez pendant quelques minutes, la toile se creuse et l'espace s'agrandit : pierres, écume, troncs et feuillage, tout s'ordonne, et le regard contemple avec bonheur ce coin de bois, où le murmure de l'eau accompagne doucement les soupirs de la brise. Comme exécution, cette petite toile mérite des éloges sans réserve. Toutes les parties en sont traitées avec une adresse merveilleuse. M. Français connaît maintenant tous les secrets techniques de son métier. S'il possède la faculté d'inventer, s'il se décide à la développer par des études nouvelles et d'un ordre plus élevé, la popularité ne lui manquera pas. Il compte dès à présent parmi les imitateurs les plus habiles; quant au don poétique, il ne l'a pas encore révélé.

Je voudrais pouvoir dire que M. Théodore Rousseau agrandit sa manière, car il y a dans ses ouvrages un accent de vérité qui m'inspire une vive sympathie; mais je suis obligé d'avouer qu'il est cette année ce qu'il était il y a deux ans. Il copie très habilement ce qu'il voit, malheureusement il se borne à copier. Il réussit : ses tableaux n'attendent pas les acheteurs; chacun le sait, et comme on estime trop souvent le mérite d'après le succès, pour bien des gens M. Rousseau représente la perfection. Le bon sens veut qu'on sépare le succès du mérite : le mérite se discute; quant au succès, il suffit de le constater. M. Rousseau avait débuté par des ébauches parfois confuses, parfois éclatantes, qui n'étaient pas dépourvues de caractère poétique; seulement, en raison même de leur confusion, ces ébauches se prêtaient aux interprétations les plus diverses. Chacun y voyait ce qu'il voulait y voir, et la contradiction était difficile. A parler franchement, ce n'était pas de la peinture sérieuse. Maintenant la confusion a disparu. M. Rousseau écrit très nettement la forme des choses, mais il n'écrit que la forme des choses. Quant au sentiment que laissaient deviner ses premières ébauches, il ne paraît plus y attacher

grande importance. Il a quitté la rêverie pour l'imitation, et comme sur le marché l'imitation a plus de valeur que la rêverie, je crains fort qu'il ne continue pendant longtemps à faire ce qu'il fait aujourd'hui. Avec le talent qu'il possède maintenant et son ambition d'autrefois, il y aurait de quoi composer un peintre d'un ordre élevé.

M. Desjobert se préoccupe de l'imitation comme M. Français, comme M. Rousseau. Jusqu'à présent, il n'a pas essayé d'inventer. Il tient à prouver qu'il sait faire un morceau, et il le prouve. Je dois lui dire que son *Entrée de Forêt,* dont les diverses parties sont traitées avec habileté, gagnerait beaucoup, si la toile était réduite de moitié. Les proportions qu'il a choisies ne conviennent pas au sujet, si toutefois une entrée de forêt est vraiment un sujet. Les arbres sont élégans, les terrains solides et d'une bonne couleur; l'air circule dans le feuillage, l'espace s'étend devant le regard. Ces mérites sans doute ne sont pas à dédaigner; mais une entrée de forêt serait mieux placée dans un cadre plus étroit. Dans ce tableau, rien ne s'adresse à la pensée, tout s'adresse aux yeux, et je ne comprends pas l'utilité d'un si vaste champ pour une telle donnée. Une petite toile du même auteur, *le Pont rompu,* se recommande par la précision des détails. C'est un ouvrage qui révèle des habitudes studieuses, et dont les proportions sont d'accord avec le sujet. M. Desjobert paraît se contenter difficilement : c'est le plus sûr moyen de bien faire; mais quand il sera parvenu aux dernières limites de l'imitation, il ne sera encore que sur le seuil du paysage. Qu'il ne l'oublie pas, s'il veut que ses ouvrages intéressent les esprits élevés.

S'il fallait juger l'état présent de la peinture française d'après les ouvrages exposés cette année, on serait obligé de formuler des conclusions bien sévères, car si le talent ne manque pas, si les genres secondaires sont traités avec habileté, les compositions de grand style font absolument défaut. Pour demeurer dans l'équité, il faut se rappeler que MM. Ingres, Decamps et Delacroix n'ont rien envoyé. Leur absence a trop d'importance pour qu'on n'en tienne pas compte quand il s'agit d'exprimer une opinion sur l'état présent de notre école. Restreignant la portée de nos paroles dans la mesure que le bon sens commande, nous sommes obligé d'affirmer que le nombre des œuvres élevées diminue de jour en jour. En parcourant le salon de cette année, on aperçoit des morceaux bien faits, des scènes rendues avec adresse, quelquefois avec élégance; mais chercher l'expression d'une idée grande serait peine perdue. Non-seulement la pensée ne tient pas le premier rang, mais elle est à peu près oubliée. La peinture, pour ceux qui tiennent le pinceau

comme pour ceux qui regardent leurs œuvres, semble n'être qu'un passe-temps. Réveiller de grands souvenirs, élever les âmes par la représentation des actions héroïques, émouvoir par l'expression des passions, cela était bon pour les rêveurs, et la rêverie n'est pas à la mode. La peinture n'a guère d'autre souci que d'amuser, ou d'exciter la curiosité; elle ne s'attribue aucune mission morale, et paraît oublier qu'elle doit s'adresser à l'intelligence en même temps qu'aux yeux, ou plutôt qu'elle ne doit parler aux yeux que pour parler à l'intelligence. Elle veut se faire réelle et se fait puérile; elle sacrifie la pensée, le sentiment à la représentation des choses, et demeure sans action sur l'esprit de la foule. A Dieu ne plaise que je conseille à ceux qui tiennent le pinceau d'enfermer une leçon dans chacun de leurs ouvrages! ce n'est pas ainsi que je comprends le respect de la pensée dans les arts du dessin; mais sans procéder d'une manière dogmatique, ce qui serait insensé, la peinture peut choisir des sujets d'un ordre élevé, les traiter dans un style pur et sévère, habituer la foule à la contemplation de la beauté, l'affranchir pendant quelques instans des préoccupations mesquines, et prendre ainsi une part importante dans le gouvernement des intelligences. Qu'elle se complaise dans la représentation des actions héroïques, dans l'expression des sentimens généreux, et sans devenir dogmatique, elle agira sur les instincts de la génération nouvelle. L'amour du beau, l'amour du bien, ne sont pas si étrangers l'un à l'autre que l'ignorance s'est habituée à le penser. Que la peinture, qui est aujourd'hui puérile, redevienne sérieuse, néglige le joli et l'amusant pour s'attacher à la beauté : notre école se relèvera.

GUSTAVE PLANCHE.

LA LITTÉRATURE

ET

LA VIE MILITAIRE

Les Cousins d'Isis, — *Aventures du Temps passé*, — *Caractères et Récits du Temps*, — *Histoires sentimentales et militaires*, par M. Paul de Molènes.

Quand le XIXᵉ siècle aura terminé sa carrière, je ne sais quelle figure nous ferons devant la postérité avec nos alternatives si rapides de grandeur et de misère, d'enthousiasme et de découragement; mais à coup sûr ce ne sont pas les brillans épisodes qui manqueront à notre histoire. La vie littéraire est en cela toute semblable à la vie politique, là aussi les contrastes sont nombreux : à côté des signes de rajeunissement, il y a des signes de mort, et l'on ne sait vraiment quel jugement porter sur l'ensemble d'une telle époque, à moins de lui appliquer ce que Pascal dit de l'homme : « S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante. »

L'infatuation est certainement l'un des principaux symptômes de ce temps-ci; la pusillanimité n'est pas un trait moins caractéristique de notre physionomie morale. De là le double devoir imposé aux publicistes qui suivent avec une attention sympathique et inquiète les destinées de notre âge; ceux qui l'exaltent à tout propos et ceux qui le condamnent de parti pris sont également infidèles à leur mission. Pour moi, j'ai toujours pensé qu'en ces matières le désenchantement et l'indifférence n'étaient pas moins dangereux que l'adulation. Certes, quand le XIXᵉ siècle se complaît dans ses œuvres et lâche la bride à son orgueil, c'est un devoir impérieux de le con-

tredire, de lui rappeler ses fautes, de lui signaler tout ce qui lui manque, d'exercer enfin, comme le dit d'Aguesseau, les sévères fonctions de la censure publique; mais s'il doute de lui-même, s'il renonce à poursuivre son but, s'il répète, en manière d'excuse, que l'âge de l'industrie a commencé, que le matérialisme a tout envahi, et que les lettres ne peuvent plus être qu'un passe-temps frivole, alors nous nous rappelons tant d'heureux épisodes qui rachètent les misères de la littérature matérialiste, et nous en voulons à une époque si richement douée de ne pas s'estimer davantage.

En réalité, si quelque chose a manqué à notre siècle, ce n'est pas la recherche de l'idéal; ne serait-ce pas plutôt la notion claire, précise, de ce que représentent ces mots si souvent et si diversement employés? A de certaines époques, a-t-on dit, le point difficile n'est pas d'accomplir son devoir, mais de le connaître; nous pouvons nous appliquer cette parole. L'enthousiasme ne nous a pas toujours fait défaut; seulement, aux heures où il s'est produit (hélas! voilà longtemps déjà), il se laissait emporter au hasard, et nous n'avons pas su le diriger. Oui, le XIXe siècle a eu des générations ardentes, il a eu des éclairs d'inspiration et de poétiques élans; mais si on lui eût demandé en ce temps-là vers quel but il marchait, l'incohérence de ses réponses eût accusé peut-être le vague de sa pensée. C'est un grand mal que l'enthousiasme à faux, et l'une des plus fâcheuses conséquences de ce mal, c'est qu'on se décourage vite : des hauteurs ambitieuses où l'esprit s'efforçait d'atteindre, on retombe alors dans un matérialisme vulgaire. J'ai bien peur que ce ne soit là tout un chapitre de notre histoire. Qui ne se rappelle cette période du siècle, période confuse, indisciplinée, mais généreuse, où l'on vivait par l'esprit au lieu de courir après l'or? Chaque nouveau-venu apportait un système philosophique, une formule religieuse, ou tout au moins une révolution littéraire; on voulait réformer le monde, et il n'y avait pas de poète si timide qui ne célébrât, comme le chantre de Pollion, la venue des temps prédits par la sibylle : naïf délire, prétentions ridicules, moins ridicules pourtant que notre sagesse d'aujourd'hui! Il y eut alors des voix moqueuses qui firent une guerre de tous les jours à cet enthousiasme désordonné : assurément la raillerie était de mise, et le bon sens y trouva maintes fois son compte; mais ces médecins de l'intelligence réussirent si complétement, que leurs malades semblèrent à jamais guéris de la sainte folie de l'idéal. Il fallait corriger des travers inoffensifs, réprimer de juvéniles équipées : on tarit la source des pensées généreuses. Peut-être s'aperçoit-on enfin, un peu tard seulement, qu'il faut régler l'enthousiasme, non le redouter et le proscrire. Au lieu de recommander aux rêveurs le souci des intérêts matériels, que ne

leur conseillait-on simplement la vie active? Que ne leur disait-on d'employer utilement cette ardeur de l'esprit dépensée en prétentions vaines? L'idéalisme est une chose si belle qu'on doit le traiter avec respect, alors même qu'il s'égare.

Je sais bien qu'un enthousiasme vrai ne cède pas si facilement à la première attaque. Si l'enthousiasme n'est qu'une effervescence juvénile, une raillerie le met en fuite; s'il vient de l'âme, la raillerie le stimule, et la contradiction double ses forces. Je sais bien aussi que, pour le diriger efficacement, il faut quelque chose de plus que les réprimandes ou les encouragemens des moralistes. La pratique du devoir est ici le souverain maître, et, comme dit le poète antique, c'est à la vie de corriger la vie. Bossuet, dans un admirable sermon pour la prise de voile de Mme de La Vallière, raconte symboliquement les destinées d'une âme, qui, poursuivant l'idéal à sa façon, se laisse prendre à des lueurs décevantes, s'attache à des choses indignes d'elle, et s'en va ainsi d'égarement en égarement jusqu'à ce que le sacrifice la relève. Dans notre société affairée, les occasions de sacrifice peuvent se présenter à nous sous bien des formes. Tout devoir est un sacrifice, toute carrière virilement acceptée est un moyen de réparation morale. La carrière des armes, pour ne citer qu'un seul exemple, ne peut-elle offrir à des gens de cœur ce refuge, disons mieux, cette existence nouvelle que la solitude du cloître offrait à la pénitente de Bossuet? La vie militaire, pour qui sait la comprendre, est une sorte de spiritualisme en action. Il y a des biographies d'hommes de guerre qui ont le tendre et mystérieux attrait des biographies des saints. Pour le soldat comme pour le moine (je parle des âmes de choix, rares partout, au couvent non moins qu'à la caserne), la grande loi, la pensée constante, c'est le sacrifice, l'amour des privations et du péril, l'habitude de regarder la mort en face, l'exaltation de la vie morale, et quand l'homme qui nous donne ce spectacle a connu auparavant les maladies du siècle, l'enseignement qui résulte de ses transformations est d'autant plus sérieux. Certains officiers de l'empire, ceux-là surtout qui ont fait le moins de bruit, qui ont été braves sans fracas et dévoués sans ambition, les Fezensac, les Pelleport, ont laissé des mémoires où brille avec simplicité l'idéal du soldat; si ces hommes, avant de revêtir l'uniforme, avaient essayé d'un autre genre de vie, s'ils avaient eu à traverser l'agitation morale et les rêveries inquiètes de leur époque, si leur main avait tenu une plume avant de tenir une épée, combien le récit de leur vie active serait plus intéressant pour nous! Ce seraient là les leçons dont je parlais tout à l'heure; on verrait chez eux, par de vivans exemples, l'enthousiasme utile substitué à l'enthousiasme des songeurs.

L'écrivain dont les œuvres me suggèrent ces réflexions n'en est pas encore à écrire ses mémoires; il a exprimé ses pensées à mesure qu'elles sont nées dans son esprit, tantôt sous la forme de contes, de romans, tantôt en des récits de batailles ou d'excursions militaires. Ce n'est pas un de ces officiers qui ont vieilli à leur poste, comme un moine dans sa cellule, et qui, en contant ce qu'ils ont vu, retracent sans y penser la simple et héroïque image du dévouement; il est jeune, il aime les fanfares sonores et les occasions éclatantes. Ce qui nous intéresse particulièrement chez lui, c'est qu'il a pratiqué la vie littéraire avant de se vouer à l'existence du soldat. Il appartient tout ensemble à l'armée et aux lettres; mais s'il est entré dans l'armée, ce n'est qu'après avoir connu les enivremens de l'imagination, les troubles et les défaillances de l'esprit. On se souvient encore de ses débuts; il est un de ceux qui ont représenté le plus vivement peut-être la turbulence intellectuelle et morale d'une certaine période de ce siècle. Certes ce n'était pas l'enthousiasme qui lui manquait; malheureusement cet enthousiasme ne savait où se prendre. Bien qu'il parlât sans cesse de l'idéal, il était évident que ce mot n'avait pas pour lui une signification précise. On voyait bien qu'il était fier, inspiré, qu'il avait horreur de la lâcheté et des pensées mesquines; plus d'une fois cependant le démon de la jeunesse poussa son imagination à d'étranges audaces. Les choses les plus différentes l'attiraient tour à tour. Le bien et le mal, la vertu et le vice, semblaient avoir le même droit à son enthousiasme, pourvu que ce fussent des occasions de courage. Un vice intrépide, une vertu téméraire, c'était presque même chose à ses yeux. Il avait la passion de la témérité, en haine des lâches compromis, des capitulations honteuses qui composent trop souvent ce qu'on appelle la sagesse et la moralité du monde. C'était une âme ardente, inquiète, qui cherchait sa voie et ne l'avait pas trouvée. Or un jour ce vague enthousiasme s'est transformé en un enthousiasme viril; ce chevalier errant de l'idéal est devenu un soldat. Qu'a produit cette transformation? quel parti en a tiré l'écrivain? quelles ressources peut-il y puiser encore? Voilà ce que je voudrais savoir. Je disais tout à l'heure qu'à défaut d'unité, notre histoire contemporaine était pleine de brillans épisodes; les écrits de M. Paul de Molènes nous offrent, si je ne me trompe, un de ces curieux et instructifs épisodes de l'histoire morale de notre âge.

M. de Molènes, dans ses premiers ouvrages, semble nourri des sentimens et des idées qui agitaient la société aristocratique de la France à la fin du XVIIIe siècle. On dirait parfois un élève du duc de Fronsac, ou tout au moins du prince de Ligne, un gentilhomme brave, spirituel, élégamment libertin, mais un gentilhomme qui

a lu les lettres de Saint-Preux et *les Souffrances du jeune Werther.* Figurez-vous le singulier mélange que devait contenir la cervelle de ces désœuvrés. Nous sommes vers 1780; la régence et le règne de Louis XV ont laissé des traditions qui sont regardées encore comme la suprême loi du savoir-vivre; impiété, libertinage, sont parfaitement de mise, pourvu que tout cela soit revêtu des grâces de la fatuité. Rire de Dieu et de la société, se jouer de toutes les lois divines et humaines, rien de mieux, si on le fait cavalièrement et sans déclamation. Soyez impie, débauché, mais soyez spirituel, soyez-le surtout avec le ton et le style d'un grand seigneur. L'impertinence du langage sauve les légèretés de la conduite. Le grand point, c'est de vivre en joie. Courte et bonne, disait une fille du régent, et elle ne demandait rien de plus à cette existence que Dieu nous a confiée; il y a beaucoup de fils du régent à la fin du XVIII[e] siècle. Or voyez le singulier contraste : tandis que cette dépravation élégante est le ton d'une certaine aristocratie de cour, l'ardente éloquence de Jean-Jacques Rousseau vient d'émouvoir les âmes, les drames de Shakspeare se répandent, *Werther* est traduit en français dès 1776, et des critiques enthousiastes, trente ans avant M[me] de Staël, signalent déjà dans les lettres germaniques un spiritualisme qui fait honte à notre frivolité. Cet alliage de sentimens opposés est un des traits les plus curieux de cette période. M. de Molènes pensa que l'histoire littéraire n'avait pas assez tenu compte de ces symptômes, et il se donna la tâche de les mettre en relief. D'ailleurs ces détails appartenaient à l'histoire anecdotique beaucoup plus qu'à l'histoire générale; c'était le domaine des mémoires et du roman. Le jeune écrivain avait ressenti avec une vivacité singulière la double inspiration que je signalais tout à l'heure; en étudiant ces bizarreries de la société française à la veille de la révolution, en essayant de les retrouver et de les peindre, il obéissait à ses propres désirs. Le point de départ de M. de Molènes, c'est la période qui précède immédiatement 89, lorsque Voltaire vient de mourir, lorsque les âmes fatiguées du scepticisme s'en vont à l'école de Mesmer et de Cagliostro, lorsque, desséchées par les abstractions et par l'abus de l'esprit, les imaginations aspirent aux sources vierges que gardent encore les littératures étrangères, enfin lorsque les courtisans de Trianon vont devenir les émigrés de Londres et de Coblentz.

Nous verrons donc aux prises ces deux mondes si différens : d'un côté, la corruption insolente et fringante; de l'autre, une sorte de renaissance spiritualiste et poétique; ici des raffinés, des libertins, les *jolis seigneurs* dont parle le prince de Ligne, là des âmes pures et fières. Le contraste était heureusement choisi, et un poète moraliste y pouvait trouver de hautes inspirations. Était-ce une de ces

inspirations que cherchait l'écrivain? On n'ose vraiment le dire : quand il peignait en face l'un de l'autre un roué et une âme loyale, il hésitait entre ses deux héros; parfois même ses préférences secrètes éclataient tout à coup, et nous étions rejetés en plein XVIIIe siècle. Si la candeur du personnage poétique était représentée avec amour, cette belle image semblait destinée à mieux mettre en relief tout ce qu'il y avait de hardi et de triomphant dans la débauche aristocratique. C'était là évidemment son idéal, c'était la première inspiration de sa plume; il aimait la grâce et l'audace de l'impiété mondaine, il enviait ces titans à talons rouges qui bravaient le ciel et la terre en souriant. Ses deux premiers romans, *George et Cécile* et *Valpéri*, ne nous laissent aucun doute sur ce point. Qu'est-ce que *George et Cécile?* La scène est sous Louis XV; une jeune fille élevée en province est appelée à Paris par sa tante, riche coquette, grande dame équivoque, chez qui se réunissent les gentilshommes à la mode aussi bien que les chanteurs de l'Opéra, et là elle vit au milieu d'un monde de roués et de libertins. Rien de plus charmant, de plus frais, de plus gracieusement virginal que l'image de Cécile d'Égléný. Un jeune lord écossais, George d'Hamilcourt, voyageant à Paris, a vu la belle provinciale; pur et fier comme elle, il comprend toute la valeur de ce trésor; il l'aime, il sait se faire aimer; George va épouser Cécile. Or le roi de l'aristocratie, le chef des habitués de l'OEil-de-Bœuf, M. le chevalier de Rivolles, a parié qu'avant un an, il ferait de Cécile d'Égléný la plus habile des coquettes en renom, et du lord écossais le plus perfide des roués. M. de Rivolles gagne son pari; ruses, perfidies, guet-apens, tout lui est bon pour satisfaire cette fantaisie infernale. On voit le contraste : George et Cécile, c'est l'amour et la poésie; M. de Rivolles, c'est le génie du mal revêtu de toutes les séductions mondaines. Pour qui tient le jeune romancier? A coup sûr George d'Hamilcourt et Cécile d'Égléný ont excité les sympathies du peintre qui a si gracieusement tracé leur portrait. Un jour, par fantaisie, par curiosité, la tante de Cécile, Mme de Capries, qui a dans son château un théâtre de société, distribue à ses acteurs les rôles de l'*Hamlet* de Shakspeare arrangé par un des beaux-esprits de la troupe; Cécile est Ophélie, George est le prince de Danemark, et leur amour s'épanouit au milieu des enchantemens de l'imagination. Les premières heures de cet amour, la poésie de Shakspeare couvrant de ses ailes ces deux candides figures, la pureté de l'âme rehaussée par le sentiment de l'art, ce groupe charmant et fier au milieu des raffinemens de la perversité mondaine, tout ce tableau révèle chez l'auteur une délicatesse vraiment poétique. George et Cécile ne sont-ils pas les héros de M. de Molènes? Prenez garde : si ces deux figures sont dessinées avec amour, M. de Rivolles inspire

à son historien une admiration qui se trahit sans cesse. C'est un triste personnage à coup sûr : il souille à plaisir ces deux âmes, il ne recule ni devant le mensonge ni devant l'intrigue; mais quel esprit! quelle aisance! Comme il manie sa fine épée de gentilhomme! Avec quelle grâce il satisfait ses abominables caprices! avec quelle sérénité souriante il sait affronter et recevoir la mort! Le duel qui met fin aux exploits de M. de Rivolles semble être en vérité la scène importante du roman. « Mes amis, fit le chevalier, je meurs avec autant de sérénité que Bayard, quoique ma vie n'ait pas été la même que la sienne. Comme lui, j'ai vécu sans peur, et, pour ceux qui sont comme vous en état de me comprendre, sans reproche. » L'écrivain, on le sent trop ici, veut être rangé parmi les hommes qui sont en état de comprendre M. de Rivolles. Il comprend donc à la fois et les caprices de M. de Rivolles et le pur amour de George et de Cécile; il aime également les héros de l'OEil-de-Bœuf et les héros de Shakspeare; entre les cœurs blasés et les cœurs vierges, le jeune conteur est impartial.

Malgré la grâce de certains détails, cette impartialité n'était qu'une débauche d'esprit, et il y parut bien lorsque M. de Molènes, dans le second de ses romans, continua sa peinture du XVIIIe siècle. Je parle de *Valpéri,* création étrange où la poésie du mal s'accorde toutes les libertés. C'est le délire de l'impiété aristocratique. On dirait que l'auteur a voulu créer un type à la manière de Byron ou de Goethe, un *Faust*, un *Manfred;* mais au lieu d'un sombre rêveur d'Angleterre ou d'Allemagne, son héros est un gentilhomme de Versailles; au lieu d'un penseur qui souffre, c'est un écervelé qui s'amuse. Faust est tourmenté par le démon de la science, Manfred est en proie aux révoltes du doute : Valpéri est un don Juan contemporain de Voltaire et de Cagliostro. Qu'on se représente, s'il est possible, un mélange de Laclos et de Byron, *les Liaisons dangereuses* unies par instans à la poésie de *Childe-Harold;* on aura une idée assez juste de cette singulière tentative. Au milieu des peintures lascives et des insolences mondaines, on aperçoit tout à coup les traces de cette espèce de superstition particulière aux sociétés impies. L'idéal, qu'on a outragé dans ses plus pures images, — la religion et la poésie, — se venge de ses profanateurs en leur envoyant maintes apparitions ridicules. L'auteur de *Valpéri* croyait encore très sincèrement à cette fantasmagorie qui joua un si singulier rôle aux dernières années du XVIIIe siècle. Il nous le dit lui-même avec une franchise intrépide : « Il a existé au sein du XVIIIe siècle, dans la société française, une source d'inspirations émouvantes et fantasques, qui vaut bien pour la poésie les ondes même du Rhin; je veux parler de l'amour du merveilleux, de cette ardente curiosité des

choses ténébreuses et défendues qui commença avec les recherches hermétiques du régent, et finit avec les prestiges de Cagliostro, les découvertes de Mesmer et les prophéties de Cazotte. Je tâcherai de présenter au public ce contraste des préoccupations les plus légères, des plus futiles divertissemens du monde, avec ce fonds éternel de terreur qu'on cherche vainement à anéantir dans cette vie, avec ces superstitions d'une indestructible existence qui font tout à coup passer leur souffle funèbre dans les salons, sur des joues fardées et parsemées de mouches, tout comme elles les faisaient passer jadis sur les bruns visages des hommes de guerre et des hommes de religion dans la sombre enceinte des monastères et des châteaux-forts. » Ne voit-on pas dans ces premières inventions du conteur un sentiment confus de l'idéal? Il hésite entre le bien et le mal, il va de la poésie du cœur à la poésie des sens; il rêve avec les fées allemandes dans les prairies embaumées des bords du Rhin, et tout à coup je ne sais quelles fumées malsaines lui montent au cerveau et l'enivrent. Qu'importe? Alors même qu'il s'enthousiasme à tort et à travers, c'est pourtant de l'enthousiasme qu'il éprouve; quand il se fait le champion du chevalier de Rivolles et du marquis de Valpéri, c'est l'audace et la témérité qui le séduisent. Laissez-le se dégager des vaines fanfaronnades de la jeunesse : il y a là un cœur tout préparé déjà aux rudes labeurs de la vie, aux mystiques élans de la pensée. Un jour viendra où ce disciple de Laclos, devenu soldat de l'armée d'Afrique, ne lira plus sous la tente, pour se préparer à recevoir le feu des Kabyles, que les drames de Shakspeare ou l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Cet idéal, qui s'épurera peu à peu chez M. de Molènes, il l'a cherché longtemps au sein du XVIIIe siècle. Unir l'élégance française à l'enthousiasme germanique, c'était là son rêve d'artiste. Or le XVIIIe siècle, qui avait donné, selon lui, le modèle accompli de la grâce mondaine, avait vu naître aussi les plus ardentes et les plus mystiques créations de l'Allemagne; le siècle auquel appartiennent *le Mondain*, *Zadig*, les lettres de Voltaire, a produit aussi *Werther* et *Henri d'Ofterdingen*. M. de Molènes essaya d'associer ces contrastes, et il écrivit *le Chevalier de Tréfleur*. « L'idée m'a séduit, disait-il, de faire fouler par les talons rouges des habitués de Trianon l'herbe du Rhin, cette herbe d'une fraîcheur sacrée, où les fées ont laissé traîner leurs voiles, où le cerf que poursuit le chasseur noir a passé, où tout poète consumé comme Novalis d'un mystique amour pour la nature désirera appuyer ses lèvres. » *Le Chevalier de Tréfleur* est une poétique histoire, une brillante et ingénieuse fantaisie, imaginée avec art, écrite avec souplesse, et qui exprime bien tout ce qu'elle veut exprimer; le scepticisme, la fatuité des émigrés de

Coblentz y sont spirituellement associés aux hallucinations des romantiques allemands. Ce chevalier qui prête son corps à un disciple de Faust, ce corps qui sert d'enveloppe tour à tour à un gentilhomme de Versailles et à un candide enfant de la Germanie, c'est la personnification de l'auteur lui-même, alors qu'il poursuivait à sa manière l'alliance de l'Allemagne et de la France. Par malheur, à la fin du récit, le corps du chevalier tombe dans le Rhin et n'en sort plus. Est-ce là encore un symbole? J'ai bien peur en effet que le spirituel écrivain ne nous ait donné ici, sans le vouloir, la réfutation de ses propres rêveries. L'Allemagne n'est pas seulement le pays d'Hoffmann et des illuminés; l'union de l'Allemagne et de la France, si désirable à tous égards, ne pouvait être accomplie par le chevalier de Tréfleur, et ceux qui la tenteraient comme lui seraient sûrs de se noyer dans le Rhin. Le romantisme de Henri de Kleist et d'Hoffmann n'a été qu'une crise dans la poésie de nos voisins, une crise qui n'a pas été inutile au moment où elle s'est produite, qui est aujourd'hui encore curieuse à étudier, mais d'où l'esprit germanique est sorti depuis longtemps. Si vous voulez trouver l'inspiration allemande avec son charme le plus vrai, son originalité la plus féconde, ce n'est pas chez Hoffmann qu'il faut la chercher.

Après cette excursion aux bords du Rhin, M. de Molènes est revenu en France; il est revenu à son cher XVIIIe siècle, et, rencontrant sur le pavé de Paris un jeune gentilhomme possédé d'un immense désir d'aventures, aussitôt il s'est embarqué avec lui sur l'Océan pour chercher fortune au bout du monde. Remarquez cette inquiétude, ce besoin de mouvement, cette recherche incessante d'un idéal qui s'enfuit toujours; l'enthousiasme de M. de Molènes n'a pas encore trouvé son objet. Déjà cependant il commence à soupçonner que l'action lui vaut mieux que la rêverie. Tout à l'heure il poursuivait la poésie du mysticisme, voici maintenant la poésie de la mer. Briolan (c'est le nom de son héros) parcourt les mers lointaines sans savoir où il va. Ce n'est pas un de ces hardis flibustiers français qui, dès le XVIIe siècle, ont contribué à l'établissement de nos colonies; ce n'est pas le *corsaire* de Byron, révolté contre la société et le genre humain; c'est un rêveur qui a besoin de bruit et d'action pour tromper le tourment de son âme. Quel est le sens de ces pérégrinations inouies? Pourquoi ces duels, ces batailles, ces aventures amoureuses chez les sauvages, ces prouesses de chevalerie au milieu des Caraïbes? Briolan l'ignore lui-même, ou du moins les explications qu'il nous en donne n'expliquent absolument rien. Ce n'est pas pour se distraire d'un amour malheureux qu'il s'est jeté dans cette vie extravagante; non, il est amoureux de la mer, des vagues qui l'emportent, de la tempête qui secoue son navire, du danger qu'il brave sans

motif. M. de Molènes décrit ainsi un des compagnons de son héros : « Épris de l'infini et de l'inconnu, plus inquiet que les vents et les nuages, il détruisait à plaisir tous les tranquilles bonheurs dont l'entouraient d'aimables et sourians génies... Il était de ceux qu'entraîne en son abîme cette sirène qui habite des gouffres bien autrement profonds que les gouffres marins, l'idéal. » Ce portrait convient aussi bien à Briolan qu'aux aventuriers qui l'accompagnent; il convient, si j'ose le dire, à l'auteur lui-même dans cette première phase de son talent. Quel est cet idéal à la poursuite duquel il se sent entraîné? Rien de sérieux assurément, une écume qui blanchit à la cime d'une vague, un nuage qui fuit à l'horizon. Si le romancier avait donné plus de précision à sa peinture, il aurait pu créer un type original et vrai; Briolan aurait pu être l'image de certaines générations avides, ardentes, mais sans foi, sans croyances positives, incapables de comprendre la réalité du devoir, et consumant leur activité malsaine en de stériles aventures.

Que serait devenu le talent du jeune écrivain, si la révolution de février n'avait pas réveillé chez lui le sentiment de la réalité? Aurait-il réussi à trouver sa voie? aurait-il renoncé à ce XVIIIe siècle de fantaisie, qui ne pouvait fournir un sérieux aliment à sa pensée? Je crois que l'auteur de *Valpéri*, réduit à ses seules forces, aurait eu quelque peine à se transformer; je crois que la vie exclusivement littéraire lui eût été mauvaise, mais je crois aussi qu'il était mieux disposé que personne à suivre les plus rudes avertissemens du destin. Il l'a dit lui-même : « Je défie tous les René, tous les Werther, tous les Obermann de poursuivre leurs langoureuses amours avec les chimères derrière dix tambours qui battent la charge. J'ai pensé souvent qu'aux heures du combat il en était de certaines pensées qui gisent silencieuses au fond de notre cœur comme de ces braves dont parle le Cid, que le péril met soudain debout dans les ténèbres : *Nous nous levons alors*... Si les balles ont fait entrer la mort dans nombre de corps, dans combien d'âmes ont-elles fait entrer la vie! » M. de Molènes est une de ces âmes; il s'est levé à l'appel du péril, et les balles sifflant autour de lui ont mis en fuite les apparitions décevantes qui égaraient sa jeunesse. Il venait de terminer le récit des aventures de Briolan, lorsque la révolution de février lui mit une épée à la main. La transformation fut subite. Les enfans du peuple de Paris étaient organisés en gardes mobiles, et le suffrage universel ayant été naturellement accordé à une troupe issue de la révolution, ce fut à eux de choisir leurs officiers; l'auteur du *Chevalier de Tréfleur* se présenta aux élections et fut nommé lieutenant. Nous voilà loin de M. de Valpéri et du chevalier de Rivolles! Les épreuves par lesquelles va passer le lieutenant de la garde mobile

vaudront mieux pour lui que n'ont valu pour Briolan les émotions incohérentes de ses voyages d'outre-mer. Voici une mer aussi, voici de vraies tempêtes, des batailles dans les rues, des aventures où une société entière est engagée, toute une réalité terrible et féconde. M. de Molènes y prit goût; le tableau qu'il en a tracé ici même (1) est certainement l'une des œuvres les plus poétiques et les plus vigoureuses qui soient sorties de sa plume. En racontant les destinées de la garde mobile, M. de Molènes ne nous a pas seulement révélé toutes les vaillantes inspirations de son âme à une heure décisive; il a écrit une page de la révolution de février, une page ardente, à la fois enthousiaste et satirique, une page qui fera partie de cette histoire, comme *la Curée* de M. Auguste Barbier appartient à l'histoire de 1830.

Ramené ainsi à la réalité, M. de Molènes y puise de nouvelles forces. Les affaires et les dangers de l'heure présente lui font oublier sans peine son fantasque tableau du XVIIIe siècle. Deux luttes, très différentes l'une de l'autre, mais également empruntées au monde réel, vont inspirer la verve du conteur. C'est le moment où l'esprit révolutionnaire fait apparaître sur le théâtre de la vie publique des types prétentieux et grotesques; c'est aussi l'époque où, la garde mobile étant dissoute, les jeunes officiers de 1848 sont obligés de perdre leurs épaulettes, ou de les gagner une seconde fois. Cette condition n'effraya pas M. de Molènes; il sentait que la vie militaire était sa vocation véritable. Capitaine baptisé par le feu, il redevint bravement sous-officier, et continua dans l'armée d'Afrique le noviciat commencé sur les barricades de juin. Ne croyez pas cependant qu'il renonce à sa plume; la vie militaire est pour lui une des formes de l'art et de la poésie. L'action, loin de supprimer la rêverie, lui donnera une carrière et un but. Tout en se battant contre les Arabes, il prête l'oreille aux clameurs de Paris, et de cette même plume qui racontera la prise de Laghouat dans des pages où pétille la poudre, il trace maintes peintures satiriques de ce monde parisien qu'il a quitté. Tableaux de la vie militaire en Algérie, piquantes satires de la mêlée parisienne, tels sont les premiers produits de sa verve, une fois qu'il eut attaché à ses épaules le rouge bernous du spahi.

Ce brillant spahi de 1849 a-t-il toujours gardé la mesure dans ses attaques contre les avocats et les bourgeois? Ce n'est pas là précisément la vertu du spahi. Ses railleries sont des charges à fond, ardentes, impétueuses, le sabre lançant des éclairs et frappant d'estoc et de taille. Il y a dans ces *Caractères du Temps* bien des pages que l'auteur ne signerait plus aujourd'hui : *le Repentir de Figaro*,

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1849.

pour ne citer qu'une seule de ces satires altières, violait manifestement le bon goût et la justice. Une certaine licence soldatesque, unie à des prétentions de gentilhomme qui rappelaient trop les premiers héros du conteur, confondait à plaisir les émeutes grossières et les immortels principes de 89. Cependant, malgré les erreurs qu'il a pu y commettre, M. de Molènes aurait tort de regretter tout à fait cette campagne. Ce qui nous intéresse surtout dans ces tableaux, c'est le développement de son éducation morale. Le même esprit qui s'enthousiasmait naguère pour les scandaleuses prouesses de Valpéri et du chevalier de Rivolles rencontre dans la vie militaire toute une source d'aspirations religieuses; un cortége de mystiques visions l'accompagne sous la tente. Dans ses satires du désordre intellectuel et moral mis à nu par la révolution de février, dans *la Comédienne*, dans *Cornelia Tulipani*, ces sentimens se dégagent déjà, quoique sous une forme amère et à travers des tableaux trop crus. Ils brillent d'une lumière bien autrement vive dans ses récits des campagnes d'Afrique. Un des meilleurs tableaux qu'ait tracés M. de Molènes, c'est bien certainement, avec *la Garde mobile*, celui qu'il a intitulé *Voyages et Pensées militaires*. La vie du bivouac, les émotions de la bataille, la vue des morts et des mourans, tout cela est senti et décrit comme par un gentilhomme chrétien. Les pieuses pensées naissent et s'envolent mélodieusement au milieu des cris du combat et des inspirations guerrières. L'auteur trouve tout à coup des accens d'une douceur inattendue. On s'aperçoit bien qu'il n'écrit pas une phrase banale, quand il parle de l'influence si tendre, si suave, et pourtant si virile, exercée sur lui par l'*Imitation de Jésus-Christ;* il porte dans sa sabretache le merveilleux manuel de la vie ascétique, il l'a relu ce matin avant de marcher au feu. Un jour il rencontre un de ses camarades, l'épaule fracassée par une balle, et dont le visage exprime une merveilleuse douceur. « Dieu, s'écrie-t-il, nous permet quelquefois d'acheter par un peu de sang des instans d'une paix inconnue à ceux dont les veines ne se sont jamais ouvertes. Depuis que la croix s'est levée sur le monde, tout être qui souffre, s'il supporte avec résignation sa douleur, sent qu'il marche dans une voie bénie. Il éprouve dans toute son âme un apaisement subit, un bien-être secret et profond. Je crois qu'il reçoit la visite de celui qui n'a oublié aucune des angoisses de la chair. » Ces pensées religieuses, unies aux sentimens militaires, reviennent souvent dans les récits de M. de Molènes, et y produisent plus d'effet que ces polémiques où sifflent comme des balles des paroles méprisantes. La mort du général Bouscaren, dans ce récit de l'expédition de Laghouat, est vraiment un tableau de maître, et les deux inspirations que nous venons de signaler s'y combinent avec une harmonieuse grandeur.

J'ai dit que je préférais ces vivans et chevaleresques récits à l'ironie hautaine du polémiste. Il y a pourtant un tableau où la dispute politique et religieuse, tempérée par la confraternité militaire, se déploie avec une verve originale. Je parle de ce dialogue philosophique intitulé *les Soirées du Bordj*. On ne s'attend pas sans doute à trouver ici un dialogue dans le goût de Platon. Le Socrate qui dirige cette controverse ressemble fort à M. de Molènes : c'est un capitaine de zouaves dissertant sur les choses les plus graves avec le sans-façon du bivouac, et commentant l'Évangile la pipe à la bouche. Le capitaine Plenho, Breton, gentilhomme et catholique comme Chateaubriand, zouave déterminé comme tel de nos généraux d'Afrique, est un de ces types qui représentent avec fidélité l'idéal de M. de Molènes. C'est à la fois un rêveur et un homme d'action, un idéaliste inspiré et un esprit pratique. Très orthodoxe d'intention, il a bien ses hérésies particulières; il aime les vérités religieuses à la condition de les interpréter comme il lui plaît. Si son esprit est soumis, ses passions ne le sont guère, et tout en l'écoutant avec un vif plaisir, on ne peut s'empêcher de penser que c'est là un étrange prédicateur de morale. En un mot, il s'est accommodé à sa guise un christianisme poétique et militaire. Tel nous apparaît le capitaine Plenho, lorsque le soir, après dîner, sur la terrasse du *bordj*, sous la splendide clarté du ciel d'Afrique, il défend ses croyances religieuses contre les railleries démocratiques du docteur Lenoir. La scène est vive et vraie; c'est à la fois la confession de l'auteur et la peinture exacte de bien des consciences, non pas seulement sous la tente du soldat, mais dans toute la société du XIXe siècle. Quelques réserves qu'on ait à faire, et tout à l'heure je dirai quelles sont les miennes, il est difficile de ne pas être charmé tout d'abord par la franchise du tableau. Ce qui m'y frappe surtout, comme dans le récit de la mort du général Bouscaren, c'est l'alliance des pensées religieuses et de l'enthousiasme du soldat. On aime à voir un homme qui a fait ses preuves de courage trouver dans l'Évangile la source des inspirations guerrières. Nulle part assurément les grands dogmes du spiritualisme, la distinction de l'âme et du corps, la soumission de la matière à l'esprit, n'apparaissent plus visiblement, n'éclatent sous une forme plus dramatique et plus familière à la fois que dans la vie des bivouacs ou au milieu de la fusillade. Un jour, c'était la veille d'une bataille, Turenne éprouve un tressaillement involontaire au bruit subit d'un coup de canon, et aussitôt, gourmandant son corps comme le cavalier sa monture : « Tu trembles, carcasse! s'écrie-t-il; tu tremblerais bien plus, si tu savais où je te conduirai demain. » Voilà le corps et l'âme, voilà leurs différences et leurs rapports établis d'un mot avec plus de précision et de force que ne le firent jamais les philosophes. M. de Molènes aime beaucoup ces

braves paroles, comme dit Montaigne, ces *mots courageux*, comme les appelle Ronsard; or, s'il en rencontre de semblables dans l'Évangile, vous devinez quelle sera son émotion : telle phrase, jusqu'ici peut-être restée inaperçue, est précisément ce qui le convertira au christianisme, et il y trouvera des argumens dont les théologiens ne s'étaient jamais avisés. Il y a bien des choses dans les versets de saint Luc, et il s'en faut sans doute qu'on en ait extrait tout ce qu'ils renferment; l'originalité de M. de Molènes est d'y avoir vu, avant toute chose, le manuel du soldat. Il dirait volontiers, en modifiant le texte de Rousseau : « Les belliqueux accens de l'Évangile parlent à mon cœur. »

Est-ce à dire que cette verve et ce sans-façon militaire soient une suffisante excuse des hérésies du capitaine Plenho? Non assurément; si M. de Molènes a découvert dans l'Évangile certaines beautés cachées, il y a vu aussi des choses qui n'y sont pas. « Je crois qu'il peut être pardonné aux gens de guerre plus de choses qu'aux gens de plume ou de parole... Si mes idées sur le duel ou l'adultère sont coupables, j'espère que quelques os cassés me les feront pardonner; nos douleurs sont nos patenôtres. » Ainsi parle le capitaine dans *les Soirées du Bordj*, et en effet ce *René de corps-de-garde*, comme l'appelle l'auteur lui-même, a de singulières théories sur l'amour. Ce serait, je le sais, faire acte de pédantisme que de chicaner M. de Molènes sur sa théologie. Il est pourtant certaines théories qu'il est difficile de laisser passer, car le goût n'y est pas moins intéressé que la morale. Le capitaine a parfaitement raison de reprocher aux démocrates l'emploi qu'ils font des livres saints. L'interprétation démocratique de la vie et de la mort de Jésus, cette manière de s'emparer du Christ, d'en faire un révolté, un martyr de la raison, de prêcher l'orgueil au nom du Dieu des humbles, et la conquête des biens de la terre au nom de celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » tout cela révolte à bon droit le capitaine de zouaves; mais lui-même n'interprète-t-il pas au gré de ses passions l'enseignement du Dieu crucifié? Le capitaine Plenho a plus que de l'indulgence pour les faiblesses humaines : il a de la sympathie, et l'Évangile lui fournit toute une théorie sur ce point. La scène de la femme adultère, la scène de Madeleine essuyant avec sa chevelure les pieds du divin maître, prennent à ses yeux une signification inattendue. « Il me semble, s'écrie-t-il, que je saisis un symbole. Celui qui a été ici-bas l'image adorable de l'amour céleste a permis qu'il y eût à ses pieds une place pour l'amour né de l'humanité. » Oui, sans doute, une mansuétude inconnue aux habitans de la terre est un des divins caractères du Messie; l'Évangile a révélé au monde les trésors de la miséricorde céleste, il a fait du repentir la première des vertus, et il ne

faut pas oublier qu'en protégeant la femme adultère par une parole sublime, Jésus condamnait l'orgueil des pharisiens. Prenons garde cependant; si vous supprimez toutes ces nuances, si vous voyez là un symbole trop complaisant, ne ferez-vous pas comme ces démocrates que vous blâmez si fort? Le ton est différent, le résultat est le même; c'est toujours une confusion de mots et d'idées qui falsifie la divine parole. Jésus absout la femme adultère, c'est-à-dire la femme qu'il a sous les yeux, que les pharisiens lui amènent, dont il voit le cœur repentant; vous recueillez ces miséricordieuses paroles, et, les traduisant à votre guise, vous finissez par y trouver non plus seulement l'absolution du pécheur, mais la glorification du péché. Est-ce trop dire? Non, la pente est glissante en ces délicates matières; on commence par exprimer à propos de la femme adultère les raisons qui expliquent la décision du Sauveur, on finit par écrire ces mots: « La faute, quand elle est d'une certaine nature, emporte peut-être plus que la miséricorde du divin juge. »

Je n'insisterais pas sur la théologie du capitaine Plenho, si je n'y voyais un des écueils dont l'écrivain doit se défier. Animé des pensées les plus saines, des sentimens les plus énergiques dans ses tableaux de la garde mobile et de la prise de Laghouat, il est revenu bientôt aux inspirations mondaines, et il y est revenu parfois avec quelques-uns des travers que nous avons signalés dans sa première période.

Quand l'inspiration mondaine et la pensée guerrière se combinent avec mesure, comme dans cette gracieuse histoire intitulée *une Légende mondaine,* je m'empresse d'applaudir. Le capitaine Séléki, converti à la religion par une coquette à l'esprit fantasque et emportant sous le feu des Kabyles le souvenir de son ivresse d'un jour, est une figure intéressante. Pieux, austère, habitué à souffrir, il garde au fond de son cœur une image déchue et toujours adorée, il prie à son tour pour celle qui l'avait retiré du mal, et il n'aspire qu'à la retrouver au ciel. Le contraste est piquant et habilement rendu. Malheureusement M. de Molènes n'a pas toujours conservé si bien la mesure. On s'intéresse au capitaine Séléki; sans le talent du narrateur, s'intéresserait-on à ces brillans officiers, capitaines de zouaves et de spahis, qui ne semblent être allés en Afrique que pour donner à leurs amours un cadre original et splendide? Certes l'amour tient une grande place dans la vie humaine, la faculté d'aimer est un des plus précieux attributs de notre nature, et l'homme qui n'a pas vécu par le cœur, fût-il éminent par l'action et par l'intelligence, n'a eu qu'une existence incomplète. L'analyse de l'amour, l'étude des phases diverses de la passion, des circonstances où elle éclate, des caractères particuliers qu'elle revêt, du bien et du mal

qu'elle produit, tel est donc l'inévitable sujet des peintures du roman; mais est-ce bien cet amour, objet des analyses du moraliste, qui remplit les nouvelles dont nous parlons ici? M. de Molènes est-il un observateur? prend-il plaisir à étudier le jeu des passions humaines et à le reproduire sous une forme vivante? Il n'a rien publié jusqu'ici qui atteste chez lui ces dispositions de l'esprit. J'ai beau chercher, je ne vois qu'un seul type dans tous les tableaux qu'il a peints, un type vrai sans doute, mais plutôt glorifié qu'étudié, un type proposé comme modèle au lieu d'être examiné avec franchise. Ce personnage unique, vous le connaissez, c'est don Juan, capitaine de zouaves. Il a pris, sous le ciel d'Alger, des allures énergiques et fières; son teint est bronzé par le soleil, son âme s'est retrempée dans la solitude des *bordjs*. C'est un don Juan tout nouveau, que personne n'a vu, que Mozart n'a pas rêvé, dont ne s'est avisé ni Byron, ni Hoffmann, ni Alfred de Musset, un don Juan à demi réformé par l'ascétisme militaire, mais qui se révèle tout à coup en des explosions irrésistibles. Il n'y a place dans son cœur que pour un seul amour, un amour immense, mystérieux, profond comme l'Océan, brûlant comme le vent du Sahara; il l'affirme du moins, et nous voilà loin de la fameuse liste de Leporello. Prenez garde : la liste est plus longue que vous ne le croyez, car ce don Juan a changé de nom plus d'une fois. Il s'appelait hier Séléki, aujourd'hui c'est Sidi-Pontrailles, demain ce sera Robert d'Égleneul. Parlons sérieusement : le jeune et sympathique auteur des *Histoires sentimentales et militaires* n'est pas guéri, comme nous le pensions, des fantaisies de sa première manière. Il avait tenté autrefois l'impossible alliance de Valmont et de Werther; il dépense aujourd'hui les dons les plus poétiques de son talent pour associer de vive force lord Byron et Brantôme.

Ces erreurs que je dénonce à l'auteur lui-même (M. de Molènes est un esprit trop loyal pour ne pas apprécier ma franchise, et il a tenu autrefois la plume du critique avec autant d'indépendance que de verve), ces erreurs qui ont embarrassé souvent ses lecteurs les plus sympathiques, il les rachète par des détails charmans, des pensées délicates, l'horreur de toute lâcheté, des accens qui viennent du cœur, et une singulière poésie d'expressions. Brantôme a écrit un curieux livre intitulé *Rodomontades espagnoles;* l'historien des dames galantes et des grands capitaines emploie ce terme sans aucune ironie, et s'il met des Espagnols en scène, c'est que cette nation, dit-il, est « brave, bravache et valeureuse, et fort prompte d'esprit et de belles paroles proférées à l'improviste. » M. de Molènes est tout plein de ces rodomontades, de ces belles paroles proférées à l'improviste; il a de la vénération pour don Quichotte, et

quand il parle de l'idéal, on sent bien que ce n'est pas chez lui une vaine formule. Chevalerie mondaine, chevalerie militaire, chevalerie religieuse, tout cela est sincère dans son imagination comme dans sa vie; je voudrais seulement que des sentimens profanes ne vinssent pas altérer si souvent les mystiques effusions de son spiritualisme. Je n'en citerai qu'un exemple. M. de Molènes a prononcé de fières paroles à propos de la mort, il la défie comme un Celte, il lui sourit d'avance avec une curiosité ardente et une intrépidité mystique, il lui sourit au nom de l'Évangile comme au nom de l'honneur du drapeau, et je me suis rappelé, en le lisant, ces paroles de Fénelon qui pourraient servir d'épigraphe aux ***Voyages et Pensées militaires*** : « Quand on est chrétien, il n'est pas permis d'être lâche. L'âme du christianisme, si on peut parler ainsi, c'est le mépris de cette vie et l'amour de l'autre. » Ces mots disent tout ce qu'il faut dire sur ce grand sujet de la mort, et ils le disent avec une précision admirable. Mépriser cette vie, rien de mieux, mais il faut craindre d'en faire fi par jactance, d'estimer trop bas cette existence d'un jour, condition et fondement d'une existence immortelle. Si on agit ainsi pour obéir à la mélancolie surannée de René ou de Werther, si on s'inspire, pour mépriser ce don divin, non pas d'une pensée chrétienne ou spiritualiste, mais du souvenir des gentilshommes blasés ou des esprits violens; enfin si on écrit cette phrase : « Le détachement de la vie est la première condition de la vie spirituelle et de la vie élégante, c'est par là que les bandits touchent aux raffinés et aux saints, » il y a là une confusion de sentimens qui excite une invincible défiance. Ces raffinés, ces saints, ces bandits, associés d'une façon si étrange, nous avertissent que l'auteur a mal lu l'***Imitation***, puisqu'il n'y a vu, comme dans ***Werther*** et ***René***, qu'un manuel de poésie.

C'est la faute de M. de Molènes si on est toujours amené à lui parler théologie, et si, pour juger ***les Solitudes de Sidi-Pontrailles***, ***un Portrait de souvenir***, ***les Souffrances d'un Houzard***, on est tenté de demander conseil à Bossuet et à Fénelon, à Pascal et à Bourdaloue. Je n'insisterai pas davantage : j'aime mieux indiquer tout ce qu'il y a de qualités charmantes à côté de ces erreurs. Un rare mérite de M. de Molènes, c'est que, le premier, il a frayé la route à une sorte de littérature algérienne. L'Algérie a déjà un caractère propre; M. de Molènes a saisi ce caractère en artiste et en poète. Artiste, il a peint les couleurs du paysage africain; poète, il a compris la beauté de ce ciel profond et lumineux sous lequel l'orateur romain, comme il le remarque avec esprit, a placé le songe de Scipion. Ses tableaux du désert, tracés en quelques lignes, éblouissent les yeux. Les ravins de l'Atlas, les pentes du Jurjura, les fraîches vallées tout à coup

aperçues au milieu des courses guerrières, les aspects de la mer et du ciel, les cactus, les aloës, les palmiers, tout cela est décrit au passage avec une richesse de tons qui rappelle Decamps ou Marilhat. Il a écrit sur Alger une page qui peint admirablement ce splendide bazar, ce merveilleux mélange de costumes, ce mouvement, cette vie bizarre, ces petites rues,... sont-ce des rues? ces corridors sombres et tortueux, tout ce merveilleux fouillis qui nous montre, à quelques heures de Marseille, ce que Henri Heine appelle gaiement le bric-à-brac romantique du moyen-âge. Quand je vis Alger pour la première fois, je me crus transporté dans le monde même du romancier. A Blidah, à Médéah, sur les pentes du petit Atlas, au bord de ce torrent de la Chiffa où nos soldats ont tracé une route héroïque, partout je retrouvais les lieux et les personnages qu'il a décrits. Si M. de Molènes écrivait plus souvent des pages telles que ses *Voyages et pensées militaires*, le Jurjura pourrait lui appartenir un jour, comme le Caucase appartient à Michel Lermontof.

Pourquoi l'auteur de ces pages si vivantes, au lieu de peindre toujours le même officier obsédé de tentations mondaines, n'a-t-il pas étudié plus profondément cette France d'Afrique, dont il n'a guère décrit que les aspects extérieurs? L'Algérie est une mine précieuse pour un homme qui l'a si bien pratiquée en poète et en soldat. C'est l'action qu'il faut peindre et tous les bienfaits de l'action; c'est la lutte, le sacrifice, l'héroïsme caché, qu'il faut opposer à l'effémination de la société civile, à l'amoindrissement des caractères. Je ne rappellerai pas à M. de Molènes les intéressantes études que M. de Vigny a intitulées *Servitude et Grandeur militaires;* sans sortir du cadre qu'il aime, il peut trouver des histoires, je ne dis pas plus dramatiques, mais plus conformes au tour de son esprit, plus appropriées aux instincts nouveaux de la société actuelle. M. Prosper Mérimée ici même, dans sa jolie comédie *Don Quichotte ou les Deux Héritages*, a spirituellement confronté deux générations très différentes, d'un côté un hardi don Quichotte, un colonel de zouaves vieilli au milieu de la guerre, c'est-à-dire toujours jeune de cœur et d'imagination; de l'autre, son neveu, un jeune homme, un Parisien énervé par le luxe et par l'amour du gain, un triste vieillard de vingt-cinq ans. C'était là un sujet qui revenait de droit à M. de Molènes; pourquoi se l'est-il laissé prendre? Je désirerais au moins que ce fût là pour lui une indication féconde. M. de Molènes, chaque fois que l'occasion se présente, parle de la vie militaire en termes enthousiastes qui rappellent les meilleures pages du prince de Ligne; malheureusement l'auteur tourne trop souvent court et s'arrête au seuil de son sujet. Cette vie militaire, qui lui a inspiré d'émouvantes peintures, semble n'être qu'un accessoire dans ses récits; il a fait

un cadre de ce qui devait être le tableau. Que de choses dans cette France africaine pour un observateur et un moraliste! M. de Molènes renouvellera ses études; au lieu de se livrer trop complaisamment à des effusions personnelles qui se ressentent un peu de ses indulgentes théories sur l'amour, il s'attaquera enfin aux grands sujets, aux sujets qui lui appartiennent, et qu'il n'a fait qu'indiquer.

Je veux terminer en exprimant cet espoir. On a vu que M. de Molènes, depuis le jour où il écrivait *Valpéri*, a accompli bien des progrès. Certes l'enthousiasme ne lui a jamais fait défaut; « l'enthousiasme est toujours sacré pour moi, s'écrie-t-il quelque part. C'est ce que le langage poétique appelle *inspiration* et ce que le langage religieux appelle *l'esprit*. — Or tout péché et tout blasphème sera remis aux hommes, dit l'Évangile, mais le blasphème contre *l'esprit* ne sera pas remis. » M. de Molènes n'a jamais blasphémé *l'esprit*, il a toujours obéi, sous maintes formes différentes, à la généreuse folie de l'idéal. Est-il beaucoup d'écrivains qui aient mérité un tel éloge? Cet enthousiasme appliqué d'abord à des choses qui n'en étaient pas dignes, on l'a vu s'épurer peu à peu; il s'est transformé surtout le jour où l'auteur de *Briolan* a été, comme il dit, ordonné soldat. Il faut bien l'avouer cependant, la transformation n'est pas encore décisive et complète; que M. de Molènes perfectionne son œuvre, qu'il renonce une fois pour toutes à ce mélange adultère des idées spiritualistes et des dissipations voluptueuses. On voudrait sentir un peu moins chez le soldat régénéré l'esprit de ces gentilshommes blasés qui avaient séduit sa jeunesse. Devenez, lui dirai-je, le moraliste et le peintre de la vie militaire. Si vous conduisez Valpéri et Briolan sous la tente des spahis, qu'ils y disparaissent complètement, transfigurés par le baptême du feu! En face des générations matérialistes qui s'élèvent, peignez l'enthousiasme du devoir, la beauté de l'idéalisme en action. Ouvrez-vous à vous-même une carrière toute nouvelle, dont votre œuvre ne semble avoir été jusqu'ici que la préparation. La vie de soldat est une école de grandeur morale; inspirez-vous de cette pensée que vous avez vivement mise en relief. — Ces conseils ne surprendront pas M. de Molènes, il se les donne à lui-même en maintes rencontres avec une spirituelle franchise. L'autre jour encore, dans la plus récente de ses histoires de guerre et d'amour, une femme, dès le début du récit, lui tenait à peu près le même langage. « Parlez-moi, disait cette personne, qui semble apprécier exactement l'écrivain à qui elle s'adressait ainsi, parlez-moi des choses éternelles! »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

MISS BRONTË

SA VIE ET SES ŒUVRES

II.

LA VIE LITTÉRAIRE ET LA MORT DE MISS BRONTË.

I. *The Life of Charlotte Brontë*, by Mrs Gaskell, 2 vol., London, Smith, Elder and Co, 1857.
II. *The Professor, a tale*, by Currer Bell, 2 vol. in-8o, London, Smith, Elder and Co, 1857.

I.

L'éducation de Charlotte s'était faite dans la solitude et le chagrin; ses œuvres furent enfantées dans la douleur (1). Représentons-nous bien la vie de Charlotte pendant les quelques années qui précédèrent l'apparition de *Jane Eyre*. La santé d'Anne et d'Émilie est altérée; à des intervalles inégaux, mais de plus en plus rapprochés, apparaissent la terrible toux et la migraine, signes des maladies de langueur. La vue de M. Brontë s'est entièrement obscurcie. Dans l'intervalle de ses accès, Branwell mène la plus triste conduite; il lasse la pitié et l'amour de ses sœurs. Pour satisfaire ses impérieuses habitudes, il est devenu rusé comme un sauvage et comme un mangeur d'opium. De temps à autre il trouve de l'argent on ne sait où; alors s'aggravent à la fois sa maladie et les tourmens de ses sœurs; puis, quand tout est fini et qu'il est forcé de s'arrêter, ses nerfs se calment, et sa santé se rétablit sous l'empire de ces privations salutaires. Pendant quatre années consécutives, son nom revient dans

(1) Voyez la livraison du 1er juillet.

les lettres de Charlotte, et toujours accompagné de circonstances douloureuses. La bonne, la compatissante Charlotte finit elle-même par être fatiguée de ce spectacle navrant; elle n'a plus le courage d'aimer ce frère autrefois adoré, elle n'a plus la force même d'avoir pitié; son cœur est las.

« Nous avons eu de tristes embarras avec Branwell. Il ne pensait à rien qu'à noyer son désespoir et à oublier ses tourmens. Personne dans cette maison ne peut avoir de repos. Enfin nous avons été obligés de le faire partir pour une semaine, sous la garde de quelqu'un qui le surveillera. Il m'a écrit ce matin, et sa lettre exprime quelques sentimens de repentir... Mais je n'ose espérer la paix tant qu'il restera à la maison. Nous devons tous, je le crains, nous préparer à une saison de douleurs et d'inquiétudes. Lorsque je vous laissai la dernière fois, j'avais un vif pressentiment que le chagrin allait me rendre une nouvelle visite. »

« Août 1845. Les choses vont à la maison comme d'habitude; elles ne vont pas bien relativement à Branwell, quoique sa santé et par conséquent son caractère se soient un peu améliorés depuis un jour ou deux, grâce à une *abstention forcée*. »

« 17 août 1845. J'ai tardé à vous écrire, parce que je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous communiquer. J'ai peu d'espoir en Branwell. Je crains quelquefois qu'il ne soit plus bon à grand'chose. Le dernier coup qu'ont reçu ses sentimens et ses espérances l'a complétement stupéfié. Il n'y a que le manque absolu d'argent qui soit un frein pour lui. On doit à la vérité espérer jusqu'à la fin. C'est ce que j'essaie de faire, mais l'espérance dans la situation présente me semble parfois une pure duperie. »

« 4 novembre 1845. J'espérais pouvoir vous prier de venir nous voir à Haworth; mais Branwell est encore à la maison, et tant qu'il y sera, vous ne pouvez venir. Plus je le vois, et plus je me confirme dans cette résolution. Je voudrais pouvoir dire un mot en sa faveur, mais je ne puis. Je suis forcée de retenir ma langue. »

« 31 décembre 1845. Vous dites justement, en parlant de ***, qu'il n'y a pas de souffrances pareilles à celles qui sont engendrées par le désordre. Hélas! j'ai sous les yeux la preuve quotidienne de cette observation; mais il semble dur en vérité que ceux qui n'ont pas péché soient obligés de souffrir autant. »

« 3 mars 1846. J'entrai dans la chambre de Branwell pour lui parler, une heure environ après mon retour : ce fut peine perdue. J'aurais pu m'épargner cet embarras : il ne fit pas attention à moi, et ne me répondit pas; il était stupéfié. Mes craintes n'étaient pas vaines. J'apprends que pendant mon absence il s'est procuré un souverain sous prétexte de payer une dette; il est sorti immédiatement, a fait changer le souverain à la première taverne, et en a fait l'emploi que vous pouvez supposer. *** a conclu son rapport en disant que c'était un être *désespéré*, ce qui n'est que trop vrai. Dans son état présent, il est presque impossible de rester dans la même chambre que lui. Ce que l'avenir nous réserve, je ne le sais pas. »

« 31 mars 1846. Papa continue d'aller assez bien, sauf les fréquens cha-

grins que lui cause la misérable conduite de Branwell. Ici il n'y a de changement qu'en pis... »

« 19 décembre 1846..... J'espère que vous n'êtes pas complétement gelée; le froid est ici terrible. Je ne me rappelle pas un tel hiver; il est digne du pôle. L'Angleterre, dirait-on, a glissé dans la zone arctique; le ciel semble couvert de glace, la terre est gelée, le vent est pénétrant comme une lame à double tranchant. Nous avons eu, en conséquence de cette température, des rhumes et des toux terribles. La pauvre Anne a souffert cruellement de son asthme; maintenant elle va beaucoup mieux. Il y a eu deux nuits la semaine dernière où sa toux et sa difficulté de respirer faisaient peine à voir et à entendre, et où elle a dû beaucoup souffrir; elle supporte cela comme elle supporte toutes les afflictions, sans se plaindre, en se contentant de soupirer de temps à autre, lorsque la douleur est trop vive. Elle a un héroïsme de résignation extraordinaire; je l'admire, mais je ne saurais l'imiter. Vous dites que je dois avoir des masses de choses à vous raconter..... Que voulez-vous que je vous raconte; il ne se passe rien ici, rien qui soit d'une nature agréable à raconter. Un petit incident est venu la semaine dernière nous rappeler à la vie; mais s'il ne vous donne pas plus de plaisir qu'il ne nous en a donné, vous n'aurez pas à me remercier de vous en avoir fait part. Cet incident était tout simplement l'arrivée d'un officier du shérif qui était venu rendre une visite à B... pour l'inviter à payer ses dettes, ou à faire un tour à York. Nécessairement il a fallu payer ses dettes. Il n'est pas agréable de perdre ainsi de l'argent de temps à autre; mais à quoi servirait-il d'insister sur ce sujet? Cela ne le rendra pas meilleur. »

« 1er mars 1847..... Branwell s'est très mal conduit tous ces temps-ci. L'extravagance de sa conduite et les insinuations mystérieuses qu'il lâche par momens (car il ne parle jamais nettement) me font supposer que bientôt nous entendrons parler de nouvelles dettes contractées par lui. »

« 11 janvier 1848..... Nous n'avons pas été fort à notre aise à la maison depuis quelque temps. Par un moyen ou par un autre, Branwell s'est procuré de l'argent, et nous a rendu la vie très dure. Papa est harassé jour et nuit, et nous, nous n'avons pas de repos; Branwell est toujours malade, deux ou trois fois il a eu des accès. Quelle sera la fin de tout cela? Dieu le sait! Mais quelle vie n'a pas quelque triste revers de médaille, une malédiction secrète, un squelette voilé derrière un rideau? Il faut faire du mieux qu'on peut et endurer ce que Dieu nous envoie. »

Pendant quatre longues années, les yeux de Charlotte durent contempler ce douloureux spectacle, qui ne fut point perdu pour elle. Imaginez l'horrible instruction que ces trois jeunes filles durent tirer de cette aventure malheureuse, de cette maladie prolongée, châtiment du péché, des actions perverses du coupable cherchant dans la continuation du mal l'oubli d'un mal plus ancien, des paroles imprudentes prononcées dans la fièvre des accès ou dans le paroxysme de la colère! Cet événement fut autre chose encore qu'une grande douleur, ce fut pour Charlotte comme un jour brusquement ouvert sur la vie humaine. Elle put saisir sur un sujet vivant les

secrets des passions coupables, et ces mille détails de perversité et de corruption qui sont de telles anomalies pour une nature humaine saine et morale, qu'ils ne peuvent être devinés et doivent avoir été vus pour être décrits. L'aventure de Branwell et le séjour à Bruxelles sont les deux événemens qui semblent avoir le plus vivement agi sur l'esprit de Charlotte. De cette forte impression laissée sur elle par le spectacle du désordre et complétée par la réflexion et l'analyse sont sorties certaines peintures singulièrement dramatiques, qu'on ne croirait pas l'œuvre d'une jeune femme solitaire, dont la vie s'est écoulée dans le cercle le plus étroit. Quand on connaît l'existence de Charlotte, on demeure étonné de la vigueur avec laquelle ont été saisis et rendus non-seulement les frénésies et les transports de la passion, mais les sentimens pervers, les caractères dangereux, la logique sophistique du vice. Ajoutez aussi çà et là des détails qui arrêtent, font tressaillir de surprise et vous font demander : Où donc a-t-elle appris tout cela? Charlotte était une de ces personnes qui justifient cette observation, que dans la science difficile du cœur humain le meilleur maître est la solitude, et qu'il n'est pas nécessaire, pour bien observer la vie d'être, lancé dans le tourbillon. Charlotte et ses sœurs n'ont jamais vu le monde qu'à la dérobée, pour ainsi dire par des lucarnes soudainement ouvertes, par des trous de serrure, par des fentes de murailles. D'autant plus saisissant a été le spectacle, d'autant plus dramatique l'impression reçue.

Charlotte n'avait pas seulement à penser à Branwell. M. Brontë, nous l'avons dit, était devenu presque aveugle. Lui si ardent en politique, si curieux de nouvelles, ne pouvait plus lire ses journaux; il fallait le conduire et l'installer dans sa chaire. D'un autre côté, Tabby, qui avait alors quatre-vingts ans, était devenue un embarras par sa persistance à vouloir continuer un service que ses forces ne lui permettaient plus, et que d'ailleurs on ne réclamait pas. On lui adjoignit une nouvelle servante; mais Tabby empêchait tout empiètement sur ses attributions. Il en résultait de nouvelles fatigues pour miss Brontë, qui avait à recommencer secrètement l'ouvrage de la vieille servante. C'est au milieu de ces douloureuses et prosaïques occupations que Charlotte méditait et composait *Jane Eyre*.

Nous avons vu ce qu'était Charlotte dans sa jeunesse, à l'âge de dix-neuf ans, inquiète, troublée, pleine d'appréhensions et de visions, luttant contre sa nature et cherchant dans la religion un appui contre les attaques d'un invisible ennemi. Nous avons reconnu dans ses lettres l'accent de ses futures héroïnes. Telle qu'elle était alors cependant, elle était bien plutôt faite pour servir de sujet à un romancier ou à un poète que pour être elle-même un romancier. Le sujet est intéressant et fait pour piquer l'ambition d'un artiste, s'il s'en

rencontre par hasard sur son passage; mais si c'est elle-même qui doit être son propre romancier, il faut qu'elle se dédouble, qu'elle devienne extérieure à elle pour ainsi dire. Charlotte pourra-t-elle être son propre romancier? La vie lui a enseigné bien des choses. Elle n'a plus de visions ni de craintes chimériques; toutes ces ombres ont fui devant les réalités du malheur. Elle ne vit plus autant en elle-même, la fatalité l'a forcée à s'occuper beaucoup des autres. A cet âge de trente ans, elle est devenue une femme finement sensée, délicatement pratique, assez froide pour maîtriser ses émotions, assez lasse pour ne plus en désirer de nouvelles. Elle est dans la meilleure situation pour reproduire les impressions autrefois ressenties, car sa vie est close; elle a parcouru le cercle d'expériences morales qu'elle devait parcourir. Laissons-la se peindre elle-même encore une fois. Nous verrons le chemin qui a été parcouru en dix années. Il n'échappera, en tout cas, à personne que, si autrefois Charlotte sentait plus qu'elle ne pensait, elle pense et observe maintenant beaucoup plus qu'elle ne sent. Tout artiste véritable est double : il est composé d'une nature sensible à l'excès, et d'une nature froide et judicieuse, — d'un frénétique et d'un critique. Le critique est apparu chez Charlotte Brontë.

« 2 avril 1845..... Cependant ces dangers matériels, une fois passés, laissent dans l'esprit la satisfaction d'avoir lutté avec la difficulté et de l'avoir surmontée. La force, le courage et l'expérience sont leurs inévitables résultats; c'est pourquoi je doute que les souffrances purement morales aient aucune bonne conséquence, si ce n'est peut-être de nous rendre, par comparaison, moins sensibles aux souffrances physiques... Il y a dix ans, j'aurais beaucoup ri de la méprise que vous avez faite en prenant votre docteur célibataire pour un homme marié. Je vous aurais certainement jugée beaucoup trop scrupuleuse, et je me serais étonnée que vous eussiez pu regretter d'avoir été polie envers un homme de bonne compagnie, par la seule raison qu'il est *unique* au lieu d'être *double*. Maintenant toutefois je sais que vos scrupules sont fondés sur le sens commun. J'ai appris que si les femmes désirent échapper à l'imputation odieuse de poursuivre un mari, leurs actions et leurs regards doivent être froids, sans expression, morts comme le marbre et l'argile, car toutes les apparences de sentiment, de joie, de chagrin, d'amitié, d'antipathie, d'admiration, de dégoût, seront également interprétées par le monde dans le même sens, et regardées comme autant d'avances pour pêcher un mari. Peu importe, il est vrai! Les honnêtes femmes ont leur propre conscience pour les soutenir après tout : par conséquent ne craignez pas trop de vous montrer telle que vous êtes, bonne et affectionnée; ne réprimez pas trop durement des sentimens excellens en eux-mêmes, parce que vous craignez que quelque fat ne s'imagine que si vous leur donnez libre cours, c'est dans l'intention de le fasciner. Ne vous condamnez pas à vivre à demi, dans la crainte que si vous montrez trop d'animation, quelque *impertinence* en pantalon ne se mette en tête que vous seriez bien aise de dévouer

votre vie à son inanité. Cependant une conduite froide, décente, mesurée, est un trésor capital pour une femme, et vous possédez ce trésor. »

« A miss Wooler, 30 janvier 1846... Vous me demandez (à propos de Branwell) si je ne pense pas que les hommes sont des êtres étranges? — Très étranges certainement. J'ai souvent pensé et je pense encore que la manière dont on les élève est bizarre; ils ne sont pas suffisamment garantis contre les tentations. Les filles sont protégées comme si elles étaient quelque chose de tout à fait fragile et de tout à fait niais, et les garçons au contraire sont lâchés dans le monde comme si, de tous les êtres qui existent, ils étaient les plus sages et les moins capables de s'égarer... J'éprouve toujours une vive satisfaction à apprendre que vous vous trouvez heureuse, parce que cela prouve que, même dans ce monde, il y a une justice distributive. Vous avez travaillé durement, vous vous êtes privée de tout plaisir, presque de toute distraction dans votre jeunesse et dans le printemps de votre vie; aujourd'hui vous êtes libre, et vous avez encore devant vous, je l'espère, bien des années de vigueur et de santé, pendant lesquelles vous pourrez jouir de la liberté. En outre j'ai un autre motif, et très égoïste celui-là, pour être ravie de votre bonheur : il me semble que même une *femme seule* peut être heureuse aussi bien que des femmes adorées et des mères orgueilleuses. Aujourd'hui je médite beaucoup sur l'existence des femmes non mariées et qui ne seront jamais mariées, et je suis arrivée à considérer qu'il n'y a pas de caractère dans le monde plus respectable que celui d'une femme non mariée qui fait son voyage dans la vie tranquillement, avec persévérance, sans l'appui d'un mari ou d'un frère, et qui, ayant atteint l'âge de quarante-cinq ans ou plus, garde à son service un esprit bien réglé, une disposition à jouir des simples plaisirs, assez de force pour supporter les peines inévitables, assez de sympathie pour compatir aux souffrances des autres, et de bonne volonté pour soulager les besoins dans la mesure de sa fortune. »

« 10 juillet 1846..... Je vois que vous êtes engagée dans un dilemme d'une nature particulière et difficile; deux routes sont devant vous. Vous souhaitez en conscience choisir la bonne, quand bien même elle serait la plus escarpée et la plus rude; mais vous ne savez pas quelle est la bonne. Vous ne pouvez décider si le devoir et la religion vous commandent d'aller seule et sans amis dans le monde, de gagner votre vie par le travail de gouvernante, ou bien s'ils vous ordonnent de continuer à rester près de votre vieille mère, de négliger pour le présent toute perspective d'indépendance personnelle, et de supporter des ennuis journaliers, quelquefois même des privations. Je conçois qu'il vous soit presque impossible de décider cette question; aussi je la déciderai pour vous. La bonne voie est celle qui nécessite le plus grand sacrifice d'intérêt personnel, qui implique la plus grande somme de bien fait aux autres, et cette route, nettement suivie, vous conduira, je le crois, avec le temps, à la prospérité et au bonheur, quoique d'abord elle semble vous en éloigner. Votre mère est vieille et infirme; les personnes vieilles et infirmes ont peu de ressources pour être heureuses, beaucoup moins encore que ne peuvent le concevoir ceux qui sont relativement jeunes et en bonne santé; les priver d'une de ces ressources est cruel. Si votre mère est plus heureuse lorsque vous êtes avec elle, restez avec

elle. Si votre départ devait la rendre malheureuse, restez avec elle. Vous ne tirerez probablement pas grand profit de vivre à ***, vous ne conquerrez pour cette action ni grandes louanges, ni grandes admirations; cependant votre conscience vous approuvera peut-être : si elle vous approuve, restez avec votre mère. Je vous recommande de faire ce que j'essaie de faire moi-même. »

« 26 août 1846. — Le récit que vous me faites des intrigues amoureuses de *** m'a fort amusée et m'a aussi attristée quelque peu. Je crois que la nature comptait sur lui pour autre chose, et le réservait à mieux qu'à perdre son temps à rendre malheureuses de pauvres filles inoccupées..... Les filles malheureusement sont obligées de prendre garde à lui et à ceux qui lui ressemblent, parce qu'en même temps que leur esprit est généralement inactif, leurs sensations sont neuves et fraîches, tandis que lui, qui a eu sa part de plaisirs, peut avec impunité se faire un passe-temps des tourmens des autres. La partie n'est pas égale. Je voudrais pouvoir faire entrer dans les âmes des persécutées un peu de la force tranquille de l'orgueil, un peu du sentiment si fortifiant de leur supériorité (car elles sont supérieures à lui parce qu'elles sont plus pures), un peu de la ferme résolution à supporter le présent et à attendre l'avenir. Si toute la population féminine qu'il obsède était armée de ces sentimens, il ne resterait à *** qu'à battre en retraite. »

. . . .

« J'ai été fort divertie de ce qu'elle m'a dit touchant un de ses désirs. Lorsqu'elle se mariera, elle souhaite que son mari ait une volonté à lui, dût-il être un tyran. Dites-lui que dans le cas où elle formerait encore ce désir, elle le modifie quelque peu. Si son mari a une forte volonté, il faut aussi qu'il ait un vigoureux bon sens, un cœur tendre et une notion exacte de la justice. Un homme avec un *faible cerveau* et une *forte volonté* est tout simplement une brute intraitable; vous n'avez aucune prise sur lui, vous ne pouvez jamais le faire marcher droit. Un tyran, dans quelque circonstance que ce soit, est toujours un fléau. »

A coup sûr, il y a une grande différence entre ces lettres et celles d'autrefois. Charlotte est devenue maîtresse d'elle-même. Quoique écrites sous le coup du malheur, ces lettres sont calmes, fines et même quelquefois enjouées. Elles ne portent plus la moindre trace de terreurs chimériques et de vaines imaginations. Bon sens, esprit pratique, connaissance analytique des faits, vif sentiment du devoir, voilà ce qui les distingue.

Elle est maintenant préparée pour la littérature; il ne faut plus qu'une circonstance favorable qui l'invite à donner la mesure de ses forces. Charlotte nous a raconté elle-même comment cette circonstance se présenta. Un jour elle découvrit par hasard un manuscrit de poèmes écrit de la main d'Émilie; la lecture de ces poèmes, qu'elle trouva supérieurs à la plupart des publications contemporaines, lui mit en tête qu'ils méritaient d'être imprimés. Après avoir hésité quelque peu à confesser à Émilie sa découverte (car Émilie

ne confiait jamais, même à ses sœurs, rien de ses sentimens et de ses actions, et ne permettait pas qu'on approchât d'elle de trop près), Charlotte provoqua la confiance de sa sœur en lui montrant à son tour quelques poèmes écrits par elle... Anne vint ensuite, encouragée par l'exemple de Charlotte, et soumit ses productions poétiques à l'examen de ses sœurs. Elles firent un choix de leurs poésies, en formèrent un petit volume, et décidèrent qu'il serait publié sous les pseudonymes d'Ellis, Currer et Acton Bell. Charlotte, en quête d'un éditeur, s'adressa à un libraire de Londres qui consentit à publier le volume, dont les sœurs se chargèrent d'ailleurs de faire les frais. Il n'y a rien de bien digne de remarque dans ces premières démarches littéraires, si ce n'est le soin extrême que les trois sœurs prennent à cacher leur véritable nom, même à leur éditeur. Ce n'était pas seulement leur timidité ordinaire qui les poussait à prendre ces allures mystérieuses, un sentiment d'orgueil y était aussi pour quelque chose. « Nous avions, dit Charlotte, le vague sentiment que les femmes auteurs sont vues avec prévention; nous avions remarqué que les critiques emploient souvent la personnalité envers elles comme moyen de châtiment, et la flatterie comme moyen de récompense. » Le volume parut vers la fin de mai 1846. La bourse des trois sœurs était peu garnie, il y eut peu d'annonces, et cette première publication passa presque inaperçue.

Les trois sœurs ne se découragèrent pas : elles avaient publié ensemble leurs poèmes, elles eurent l'idée de publier ensemble un *trio* de nouvelles dont chacune serait l'œuvre de l'une d'entre elles. Dans cette pensée, Émilie composa *Wuthering Heights*, Anne *Agnès Gray*, et Charlotte *le Professeur;* mais cette fois il fut difficile de trouver un éditeur, et les trois sœurs furent obligées de se résoudre à publier leurs œuvres séparément. Après de longs retards et de nombreux voyages de Londres à Haworth et de Haworth à Londres, les manuscrits d'Émilie et d'Anne finirent par trouver un éditeur dont les demoiselles Brontë ne semblent pas avoir eu beaucoup à se louer; quant au manuscrit de Charlotte, il n'eut même pas la mauvaise chance des manuscrits d'Anne et d'Émilie : il fut refusé partout à l'unanimité. Charlotte, nullement découragée par ces refus réitérés, en affronta un dernier, et envoya son manuscrit à la maison Smith, Elder, de Londres. Le livre fut refusé, mais avec courtoisie. L'éditeur, avec discernement et bon goût, indiquait les parties faibles du livre et les raisons qui l'empêchaient de le publier. Ce refus courtois, qui donna lieu à un échange de lettres, laissait la porte ouverte à l'avenir. Moins d'un mois après, Charlotte envoyait à la maison Smith le manuscrit de *Jane Eyre*.

« Vous avez tort de croire qu'il est absolument nécessaire qu'une

héroïne de roman soit belle pour être intéressante. Je vous prouverai que vous avez tort; je vous montrerai une héroïne aussi petite et aussi laide que moi qui sera aussi intéressante qu'aucune des vôtres. » Le succès de *Jane Eyre* prouva que Charlotte avait raison, Ce succès commença, on le peut dire, avant même que le roman fût complet et que le personnage fût sorti entièrement du cerveau de Charlotte, car elle-même trouva son personnage tellement intéressant qu'elle ne put lâcher son œuvre qu'après l'avoir menée à bonne fin. Cette conception, qui a quelque chose de réellement contagieux, avait déjà un admirateur le lendemain de son arrivée à Londres. L'éditeur le donna à lire à un employé de sa maison. « Celui-ci fut tellement frappé du caractère de ce roman, dit Mme Gaskell, et exprima son impression en termes tellement vifs, que M. Smith semble d'abord s'être beaucoup diverti de cette admiration. — Vous me paraissez si fort enchanté, dit-il en riant, que je ne sais si je dois vous croire... Mais lorsqu'un second lecteur, sous la forme d'un Écossais à intelligence lucide et peu prompt à l'enthousiasme, après avoir emporté le manuscrit chez lui dans la soirée, déclara qu'il s'était senti tellement intéressé qu'il avait passé la moitié de la nuit à l'achever, la curiosité de M. Smith fut suffisamment éveillée pour l'engager à juger par lui-même. Si grandes qu'eussent été les louanges données au manuscrit, il jugea qu'elles n'avaient pas été démesurées. » Le livre en conséquence fut imprimé; il avait été envoyé à la fin d'août, il fut publié au mois d'octobre. Le succès fut immense, les louanges vinrent de tous les côtés du monde des lettres, et malgré l'embarras que ressentent certains critiques à louer l'œuvre d'un inconnu, les *revues* et les journaux s'accordèrent à reconnaître les grandes qualités de *Jane Eyre*. Dans toute l'Angleterre, dit Mme Gaskell, on se perdait en conjectures sur l'auteur de ce livre extraordinaire. On inclinait généralement à penser cependant que, d'après les descriptions de paysage et les peintures de caractère, il devait appartenir aux comtés du nord. A l'exception d'Anne et d'Émilie, le presbytère d'Haworth n'était pas mieux renseigné que les cercles de Londres. M. Brontë ignorait l'existence de *Jane Eyre*, non moins que l'existence de Currer Bell. Cependant, lorsque le succès du roman fut confirmé, Charlotte résolut d'en faire part à son père, qui semble, d'après la conversation rapportée par Mme Gaskell, avoir été ravi, sans être fort étonné. « Papa, j'ai écrit un livre. — Vraiment, ma chérie? — Oui, et je désire que vous le lisiez... Mais il n'est pas manuscrit; j'ai craint que cela ne fût une trop forte épreuve pour vos yeux : il est imprimé. — Chérie, vous n'avez donc pas pensé à la dépense que cela occasionnerait? C'est bien certainement de l'argent perdu, car comment pouvez-vous espérer de vendre un livre?

Personne ne vous connaît, vous ou votre nom! — Mais, papa, je ne pense pas que ce soit une perte, et vous ne le penserez pas davantage, si vous voulez me permettre de vous lire une ou deux critiques de mon livre, et vous informer de quelques détails à ce sujet. » M. Brontë lut *Jane Eyre*, et exprima sa satisfaction le soir même par ces paroles, où le plaisir éprouvé se cache sous la réserve naturelle d'un père habitué depuis longues années à ne pas flatter ses enfans : « Eh bien! mesdemoiselles, savez-vous que Charlotte a écrit un livre, et qu'il est infiniment supérieur à ce qu'on pourrait supposer? »

Cependant les œuvres d'Émilie et d'Anne avaient été publiées, et le public, qui ne savait à quoi s'en tenir sur le pseudonyme de Currer Bell, attribua à l'auteur de *Jane Eyre* les romans d'Acton et d'Ellis Bell. Il résulta de cette méprise d'assez curieux incidens. Une maison américaine annonça comme devant paraître prochainement un roman d'Acton Bell, auteur de *Jane Eyre* et de *Wuthering Heights*. Une autre maison américaine, qui avait obtenu par un traité avec MM. Smith, Elder, de publier le prochain roman de Currer Bell, se plaignit aux éditeurs de miss Brontë, qui eux-mêmes étaient ignorans de l'existence distincte des trois sœurs et du nom véritable de l'auteur de *Jane Eyre*. On écrivit à M. Currer Bell, à Haworth, pour le prier d'éclaircir ce mystère. Anne et Charlotte, pressées de démentir cette accusation de semi-déloyauté, partirent immédiatement pour Londres. Il était impossible de conserver plus longtemps l'incognito avec leurs éditeurs. Lorsque Charlotte mit dans la main de M. Smith la lettre qu'il avait envoyée à Haworth, celui-ci refusa d'abord de croire qu'il eût devant les yeux l'auteur de *Jane Eyre*. Les explications nécessaires furent données à l'éditeur; mais les deux sœurs persistèrent à ne vouloir être connues de personne que de lui seul et de sa famille. Cependant M. Smith fit tous ses efforts pour leur faire passer le plus agréablement possible le temps de leur séjour à Londres, qu'elles n'avaient jamais vu. Tout leur sembla nouveau : l'opéra, où de beaux *gentlemen* lorgnèrent avec une certaine fatuité méprisante leurs figures peu brillantes et leurs modestes vêtemens, sans se douter qu'ils avaient en ce moment sous les yeux l'écrivain dont toute l'Angleterre cherchait le nom; la verdure et le feuillage de Kensington-Garden; la prononciation des hommes du sud, qui les surprit par sa douceur et la variété de ses intonations. Lorsqu'elle entra à l'opéra, Charlotte, éblouie par les lumières et les décorations de la salle, serra involontairement le bras de son cavalier, et s'excusa en disant : « Vous savez, je ne suis pas accoutumée à ces sortes de choses. » Leur timidité et leur peu d'habitude du monde les tenaient à l'écart, même au milieu de la société; presque tous

ceux qui virent dans cette visite à Londres les miss Brown (c'était le pseudonyme qu'elles avaient adopté) les prirent pour de petites campagnardes timides, réservées et n'ayant pas grand'chose à dire.

A leur retour à Haworth, elles trouvèrent un spectacle fort différent de celui qu'elles venaient de contempler. « Branwell est toujours le même, écrit Charlotte, sa constitution semble complétement ruinée. Papa et quelquefois nous toutes, nous passons de tristes nuits. » Charlotte écrivait ces lignes le 25 juillet 1848; moins de deux mois après, Branwell avait cessé d'exister. Depuis longtemps, Charlotte portait le deuil de son idole dans son cœur et était préparée à l'instant suprême; lorsqu'il arriva cependant, les vieilles affections se réveillèrent, et elle fut presque étonnée de se trouver moins forte qu'elle ne l'avait cru. « Il est dans les mains de Dieu maintenant, et le Tout-Puissant est aussi le tout miséricordieux. La pensée qu'il repose enfin, qu'il repose bien, après sa courte existence pleine d'erreurs, de souffrance et de fièvre, remplit et calme mon esprit. La séparation dernière, le spectacle de son pâle cadavre me firent éprouver des souffrances plus amères que je ne l'aurais supposé. Tous ses vices ne sont rien maintenant, nous ne nous rappelons que ses malheurs. » Les approches de la mort semblèrent transformer l'âme de Branwell; il y eut chez lui un retour d'affection naturelle pour ses parens, si souvent négligés pour des habitudes d'intempérance, et depuis si longtemps oubliés pour des souvenirs coupables. Lui qui avait eu si peu de volonté et de courage, il professait la théorie qu'aussi longtemps qu'il restait en nous une étincelle de vie, la volonté devait être maîtresse. Fidèle à sa théorie, il voulut mourir et mourut debout. « Il est mort, écrit l'implacable mistress Gaskell; *elle* vit encore dans May-Fair! Les Euménides, je suppose, moururent le jour où l'on entendit le cri : « Le grand Pan est mort! » Leur perte est regrettable. Je crois que nous aurions pu beaucoup mieux nous passer du grand Pan que de ces sœurs terribles, qui par leurs coups de fouet pouvaient rappeler à la vie les consciences mortes. »

Branwell n'était pas encore refroidi dans sa tombe, qu'Émilie sentit les atteintes de la mort. « La toux d'Émilie est très obstinée. Elle est très maigre et très pâle. Sa nature silencieuse me donne de grands tourmens. Il est inutile de la questionner, vous n'obtenez jamais de réponse. Il est encore plus inutile de lui recommander des remèdes, ils ne sont jamais acceptés. Je ne puis non plus fermer les yeux sur la santé délicate et la faiblesse de constitution d'Anne. » Émilie resta sauvage, indépendante et fière jusqu'à la fin. Ses souffrances étaient cruelles, mais elle souffrait tout sans desserrer les dents, sans réclamer aucun témoignage de sympathie. Elle refusa

obstinément, jusqu'à la dernière agonie, les visites des médecins. « Aucun médecin empoisonneur n'approchera de moi! » Les derniers jours de sa vie furent marqués par deux incidens qui peignent vivement la délicate bonté de Charlotte et la force d'âme d'Émilie. Charlotte parcourut toutes les bruyères, alors flétries, pour chercher quelques-unes de ces fleurs sauvages qui avaient été si chères à sa sœur. Cette dernière les regarda avec une indifférence qui indiquait mieux qu'aucun symptôme l'approche de la mort; mais si l'âme avait oublié ses anciennes joies et les objets qui les avaient causées, elle n'avait rien perdu de son énergie. Le matin du jour où elle devait mourir, Émilie se leva, s'habilla elle-même, prit un ouvrage de couture et s'appliqua à travailler en présence des deux servantes et des deux sœurs, qui restèrent muettes en face d'elle, sans oser faire de remontrances. Dans l'après-midi, elle était morte. On peut dire qu'Émilie, comme Branwell, mourut debout.

Charlotte annonça à une de ses amies la mort d'Émilie dans une lettre datée du 21 décembre 1848. « Émilie ne souffrira plus dans ce monde : elle est morte après une courte et terrible agonie. Elle est morte mardi. Le jour où je vous ai écrit, j'avais l'espoir que nous pourrions la conserver encore plusieurs semaines; quelques heures après, elle était entrée dans l'éternité..... Maintenant nous sommes calmes. Pourquoi ne le serions-nous pas?... Nous sentons qu'elle goûte enfin le repos. Il n'est plus nécessaire de craindre pour elle le froid et le vent : Émilie ne les sent plus... Je tourne à présent mes yeux du côté d'Anne, et je voudrais la voir forte et bien portante : elle n'est ni l'un ni l'autre. » Le 10 janvier 1849, elle écrit : « Anne a eu hier une nuit passable, quoiqu'elle n'ait pas dormi beaucoup... J'essaie d'espérer; mais le ciel est plein de nuages, de tempêtes et de vents. » Le tour d'Anne était venu. Le mal trouva en elle une victime résignée et patiente : il n'eut donc pas besoin d'abréger la lutte et d'emporter le triomphe d'assaut, comme avec Branwell et Émilie. Sûr de sa proie, il s'installa en elle et la dévora lentement et tout à son aise. La consomption dura longtemps. Une longue série de jours tristes et gris commença alors pour Charlotte. « Les jours passent en procession lente et sombre; les nuits sont la pierre de touche de mon courage; des réveils subits me tirent d'un sommeil agité. La certitude, sans cesse ravivée, que l'une est dans le tombeau, que l'autre est couchée dans son lit de malade, tout cela m'accable... Toutefois ce n'est pas le moment de regretter, de craindre ou de pleurer. » Les mois s'écoulent, et la même note monotone et sinistre revient toujours. Charlotte s'affaisse elle-même sous le poids de cette angoisse, lentement accrue avec chaque jour qui s'écoule. « La pensée de ce qui peut arriver devient plus familière à mon esprit, mais cette pensée est une hôtesse triste et ter-

rible... Vous ne vous trompez pas en supposant que je suis quelque peu affaiblie. La force, je l'espère, me sera donnée en proportion des souffrances que je dois supporter; mais l'angoisse de ma situation est telle que l'habitude elle-même ne peut rien pour la diminuer. La solitude et l'isolement sont des circonstances oppressives; cependant je ne désire la visite d'aucun ami : je ne voudrais faire partager à personne, pas même à vous, la tristesse de cette maison : cela me causerait des tourmens insupportables... La force d'âme est bonne, mais il faut qu'elle-même soit ébranlée, afin que nous sachions combien nous sommes faibles. » Cependant Charlotte avait pour relever son courage une ressource qui lui avait manqué avec Émilie : Anne ne se refusait à aucun témoignage de sympathie, et les deux sœurs se consolaient mutuellement en pleurant ensemble. Anne voyait venir la mort avec calme et résignation, ou, pour mieux dire, avec la pieuse indifférence d'une personne qui a placé son espoir à l'abri des tempêtes de la vie et des terreurs de la mort. C'est le sentiment qui respire dans les derniers vers qu'elle ait écrits quelques mois avant sa fin :

« J'espérais que ma tâche me serait répartie dans la compagnie des braves et des forts, que j'aurais à travailler au milieu de la foule affairée à un but pur et grand.

« Mais Dieu m'a assigné une autre destinée, et il a décidé sagement. Ainsi parlai-je, le cœur saignant, lorsque la première fois la douleur s'abattit sur moi.

« O toi, mon Dieu! tu nous as enlevé notre bonheur et le trésor de nos espérances; tu nous as ordonné de pleurer pendant la nuit et de gémir pendant le jour.

« Ces journées de lassitude ne seront pas perdues, ni ces journées de souffrance, ni ces nuits ténébreuses, battues des tempêtes de la douleur, si je puis retourner vers toi.

« Car j'ai appris ainsi à supporter avec une humble patience tous les coups de ta main; j'ai appris à tirer le courage de la souffrance, l'espérance et la sainteté du malheur.

« C'est pourquoi laisse-moi te servir de tout mon cœur, quelle que soit ma destinée écrite, soit qu'il me faille partir déjà, soit qu'il me faille attendre encore.

« Si tu consentais à me rappeler à la vie, je serais encore plus humble, plus sage, plus fortifiée pour la lutte, plus prompte à m'incliner vers toi.

« Si la mort se tenait à ma porte, je serais encore fidèle à mon vœu; mais quelle que soit ma destinée, Seigneur, laisse-moi te servir maintenant. »

Au retour du printemps, Anne désira faire un voyage à Scarborough, ville bien connue des malades anglais; les deux sœurs partirent en compagnie d'une dame, ancienne amie de Charlotte et sa correspondante habituelle. Le 24 mai 1849 fut le jour du départ, le 28 la date de la mort trop prévue. Anne fut jusqu'à la fin la douce

et aimable fille qu'elle avait été pendant sa vie; sa mort a un autre caractère que celle d'Émilie, mais elle n'est pas moins remarquable: elle frappe par le calme et l'absence de toute émotion bruyante.

« A sept heures du matin, elle se leva et s'habilla presque entièrement elle-même, ainsi qu'elle en avait manifesté le désir. Sa sœur lui cédait toujours sur ces points-là, pensant qu'il était d'une véritable affection de ne pas insister sur l'état de faiblesse physique, lorsque la malade ne s'en plaignait pas. A onze heures, elle se plaignit d'éprouver un changement; elle pensait, dit-elle, qu'elle n'avait pas longtemps à vivre. Aurait-elle le temps d'arriver à la maison, si on partait immédiatement? On envoya chercher un médecin. Elle lui parla avec une parfaite tranquillité; elle le pressa de lui dire combien de temps il croyait qu'elle eût à vivre; il ne devait pas craindre de dire la vérité, car elle ne craignait pas de mourir. Le docteur déclara malgré lui que la mort était proche. Elle le remercia de lui avoir dit la vérité..... Elle joignit les mains et implora avec dévotion les bénédictions d'en haut, d'abord pour sa sœur, puis pour son amie, à qui elle dit: « Soyez une sœur à ma place. Accordez à Charlotte autant que vous le pourrez la faveur de votre société. » Puis elle les remercia l'une et l'autre pour leur tendresse et leur affection.

« Peu de temps après, les convulsions de l'agonie, qui s'approchait, commencèrent, elle fut portée sur un sopha, et comme on lui demandait si elle se sentait mieux, elle regarda avec reconnaissance celle qui la questionnait, et dit : « Ce n'est pas vous qui pouvez me donner la paix; mais j'espère la goûter bientôt par la grâce de notre Rédempteur. » Quelques instans après, voyant que sa sœur pouvait à peine contenir sa douleur, elle dit: « Prenez courage, Charlotte, prenez courage. » Sa foi ne l'abandonna pas, et son œil ne s'obscurcit pas jusqu'à deux heures de l'après-midi, où elle passa, sans un soupir, de ce monde dans l'éternité. C'est dans cette tranquillité religieuse que s'écoulèrent ses dernières heures. Il n'y eut besoin d'avoir recours à aucune assistance, il n'y eut aucun moment de terreur. Le docteur vint et sortit plusieurs fois. L'hôtesse savait que la mort était proche, et cependant la maison fut si peu troublée par la présence de la mourante et l'expansion du chagrin des personnes affligées de sa perte, qu'on annonça le dîner, par la porte entr'ouverte, au moment où Charlotte fermait les yeux de sa sœur. »

Tant de douleurs doivent avoir brisé l'âme de Charlotte. L'avenir n'est pas non plus souriant pour elle. Combien le presbytère est maintenant morne, silencieux et froid! Il n'est plus habité que par des ombres. La solitude triomphe complètement grâce à la mort, et cependant la maladie refuse de s'éloigner d'Haworth. M. Brontë, qui était guéri de son ophthalmie, souffrait alors d'une bronchite. Charlotte elle-même était déjà souffrante. N'importe, elle lutte encore, et espère triompher de la destinée. Lisez cette admirable lettre écrite un mois après la mort de sa dernière sœur :

« 14 juillet 1849. Je n'aimerais pas beaucoup à vous parler de moi. Je fe-

rais mieux de sortir de moi-même et de vous parler de quelque chose de plus gai. Mon rhume, quelque part que je l'aie attrapé, à Euston ou ailleurs, n'est pas encore passé. Il a commencé dans la tête, puis il est descendu au cou, puis à la poitrine, accompagné d'une toux légère qui revient encore par momens. Ma douleur entre les épaules m'a également fort effrayée. N'en parlez pas, car je confesse que je suis trop disposée à être inquiète. Cette inquiétude est un horrible fantôme. Je n'ose confesser à papa rien de ce que je souffre. Son anxiété me tourmente singulièrement.

« Ma vie est celle que j'attendais. Quelquefois, lorsque je me réveille le matin, et que je me dis que la solitude, le souvenir et l'ennui devront être mes seuls compagnons pendant toute la journée, qu'à la nuit ils m'accompagneront lorsque je me coucherai, qu'ils me tiendront longtemps éveillée, et que le lendemain je me réveillerai encore dans leur compagnie, quelquefois, Nell, mon cœur se gonfle et est près de se briser. Pourtant je ne suis pas encore brisée, non, non, pas encore; je ne suis pas encore privée d'élasticité, ni d'espérance, ni de puissance d'action. J'ai encore quelque force pour soutenir le combat de la vie. Je sais que j'ai, en compensation de mes peines, plus d'un soulagement et plus d'une bénédiction, et j'en suis reconnaissante. Oui, je puis marcher encore en avant; mais je prie Dieu, et j'espère que jamais ni vous ni aucun de ceux que j'aime ne sera placé dans ma situation. Rester là assise dans une chambre solitaire, écoutant le tic-tac monotone de l'horloge dans cette maison silencieuse; avoir présente sous l'œil de l'esprit l'année qui vient de s'écouler, avec ses secousses, ses souffrances, ses pertes, oh! c'est une trop forte épreuve!

« Je vous écris librement, parce que je sais que vous m'écouterez avec modération, que vous ne vous alarmerez pas, et que vous ne me jugerez pas plus mal que je ne suis. »

Charlotte ne triomphait pas toujours. Sa nature nerveuse avait été dès l'enfance sujette à ces impressions de terreur qu'elle a si merveilleusement décrites dans *Jane Eyre* et dans *Villette;* les visions et les hallucinations redoublèrent. Elle souhaita avec passion, raconte Mme Gaskell, de voir les âmes de ses sœurs. C'est ainsi que se passaient ses nuits. Le jour, elle était garde-malade, tantôt de son père, tantôt de la vieille servante. Une fois elle se trouva seule dans cette triste maison, en face de trois malades; son courage l'abandonna. « J'ai été comme anéantie pendant dix minutes, je me suis assise, et j'ai pleuré comme une folle. Tabby ne pouvait ni se tenir debout ni marcher. Papa avait déclaré que Marthe (une jeune servante) était en grand danger; j'étais moi-même exténuée par un violent mal de tête. Ce jour-là, je ne savais quoi faire, ni de quel côté me tourner. » Heureusement son imagination lui offrait encore des ressources pour lutter contre la destinée, et c'est dans ces circonstances que *Shirley*, commencé avant la mort de Branwell, fut enfin terminé. Le premier chapitre qu'elle écrivit après cet intervalle de plus d'une année porte pour titre : *la Vallée de l'Ombre de la Mort;* il est plein des douloureuses impressions de ce terrible voyage.

II.

Cependant les années qui suivirent furent relativement des années de bonheur; elle put jouir de la renommée, non pas de cette renommée anonyme qui avait suivi le succès de *Jane Eyre*, mais d'une renommée directe et réelle. Ce ne fut plus *Currer Bell*, mais miss Brontë qui devint célèbre : Charlotte fit tous ses efforts pour s'opposer au retentissement de son nom véritable; néanmoins, pour tout dire, elle n'y fut pas insensible. Lors de la publication de *Shirley*, elle avait encore désiré garder l'anonyme; mais cette fois le mystère ne fut plus possible : les gens du Yorkshire se reconnurent dans les portraits tracés par miss Brontë. On connaissait la famille Yorke, famille de dissidens radicaux, dans laquelle Charlotte avait eu deux de ses meilleures amies; le ministre Helstone ressemblait au ministre Roberson, dont on se souvenait encore; mistress Pryor était également connue; les vicaires des environs eux-mêmes retrouvèrent leurs traits dans le miroir de *Shirley*. Tous les élémens du roman avaient été pris dans la vie réelle, et se rapportaient spécialement à la vie des habitans d'Haworth et des environs. Un ancien habitant d'Haworth, qui s'était établi à Liverpool, fut frappé de tous ces détails, et, après avoir cherché quel pouvait être l'auteur du livre, arrêta sa pensée sur miss Brontë. Fier de cette conjecture, il la consigna dans les colonnes d'un journal de Liverpool. Le voile anonyme fut enfin déchiré tout à fait dans un voyage que Charlotte fit à Londres peu de temps après. Lorsqu'on sut dans Haworth que Currer Bell n'était autre que Charlotte, il y eut une grande explosion d'enthousiasme. Quoi! l'auteur de *Shirley*, qui avait si bien décrit les mœurs des *Yorkshiremen*, était la fille du *clergyman* d'Haworth! Ce fut un double sujet d'orgueil pour ces braves gens de se voir si habilement représentés et de posséder parmi eux le peintre qui avait tracé leurs portraits. « La femme de John pensait que la tête de son mari déménageait en lui entendant pousser tout seul de grands éclats de rire et trépigner sur le plancher. Il a voulu lire tout haut à papa la scène des vicaires. Marthe est arrivée hier tout essoufflée — J'ai appris tant de nouvelles, dit-elle. — Et lesquelles? — Si vous le permettez, madame, c'est que vous avez écrit deux livres, les deux plus beaux qu'on ait jamais vus! Mon père a entendu dire cela à Halifax, et il l'a entendu dire chez M. T..., et chez M. G..., et chez M. M..., et ils doivent tenir un *meeting* à *l'institut mécanique* et s'arranger pour les faire venir. » Les volumes arrivent, tout le monde veut les avoir, on les tire au sort. Une amende d'un shilling pour chaque jour de retard est imposée à celui qui les gardera plus de deux jours. Des étrangers viennent pour voir Charlotte « *d'au-delà*

Bromley, » et le sacristain se fait des rentes en la désignant aux curieux.

Les témoignages de satisfaction de tous ces braves gens qui l'avaient connue dès l'enfance touchèrent singulièrement Charlotte, et furent pour elle une consolation dans ses ennuis. Elle trouva d'autres soulagemens dans la bienveillance de personnes d'un rang plus élevé. Tous ceux qui savaient la vie monotone qu'elle menait s'efforçaient de lui procurer quelques distractions. Ce n'était pas toujours facile. Charlotte était singulièrement timide, et il fallait beaucoup de tact pour vaincre cette timidité. On l'invite à venir à Londres; elle ira, mais en déclarant d'avance qu'elle ne verra pas beaucoup de monde. Charlotte accepte difficilement, et il faut beaucoup insister pour lui procurer le plus petit plaisir. Au nombre des personnes qui ont eu pour elle le plus de bienveillance se trouvent ses éditeurs. Ce fait peut paraître naturel en Angleterre, mais il est tellement éloigné de nos mœurs, que nous le signalons comme une de ces nombreuses excentricités qui ont pour unique patrie la Grande-Bretagne. MM. Smith sont donc pleins de prévenances qui leur font honneur. Sachant combien Haworth est loin d'être une localité littéraire, ils envoient à miss Brontë les livres nouveaux et les journaux hebdomadaires. Charlotte en accuse réception avec reconnaissance, mais aussi fort qu'on l'en presse, elle refuse toujours de les garder en sa possession. Les livres une fois lus sont ponctuellement renvoyés. Il fallait beaucoup de tact, de bienveillance et de bonté naturelle pour être utile à Charlotte, et il faut dire à la louange de l'Angleterre que parmi les personnes avec lesquelles Charlotte eut des relations, aucune ne manqua de ces qualités. Citons les noms d'un honnête baronet et de sa femme, sir James et lady Kay Shuttleworth. Les deux époux, qui possédaient une maison dans les environs, vinrent rendre une visite à M. Brontë et à sa fille; avant de prendre congé, ils pressèrent Charlotte de venir les voir à une de leurs résidences dans l'est du Lancashire. Charlotte consentit, à la sollicitation de son père, qui, inquiet pour le sort de son dernier enfant, ne manquait jamais de l'engager à prendre les distractions qui se présentaient, car, malgré son grand âge, sa bronchite et ses malheurs, M. Brontë semble avoir été dépourvu complétement de l'égoïsme qui est propre aux vieillards. Toutefois Charlotte ne jouissait qu'à demi des plaisirs qui s'offraient à elle. Lors de son dernier voyage à Londres, il lui avait semblé d'abord que les dames de la maison Smith la regardaient avec un mélange de respect et d'alarme. A son retour du Lancashire, elle s'exprime ainsi : « Après tout, maintenant que la visite est passée, je ne regrette pas de l'avoir faite. Le pire de tout, c'est que je vois s'avancer sur ma tête la menace d'une invitation à Londres. Ce qui serait un grand plaisir pour d'autres personnes est pour moi un

sujet de terreur. J'apprécie hautement les avantages que je pourrais gagner dans une société capable de me fournir un moyen d'observations étendues, mais je frémis à la pensée des détresses morales et des fatigues physiques dont je devrais payer ce privilége. » Lorsque le malheur réel cesse d'accabler Charlotte, il y a toujours quelque fantôme qui vient s'interposer entre elle et le bonheur, quelque vaine terreur qui la rend muette, quelque invisible harpie qui souille son plaisir.

Charlotte portait cette sensibilité maladive dans toutes les relations de la vie. L'incident le plus simple, le malentendu le plus facilement explicable, suffisent pour exciter ses nerfs affaiblis. Elle forge des chimères et invente des suppositions; des craintes inexplicables et qui tiennent de la monomanie l'arrêtent court et lui font rebrousser chemin. Mistress Gaskell cite de nombreux exemples de cette affection maladive que les Anglais appellent *nervousness*, et pour laquelle nous n'avons pas d'expression convenable. Un soir, dans une maison où elle avait été invitée, deux sœurs chantèrent au piano plusieurs chansons écossaises dont le sentiment émut vivement miss Brontë. Sous le coup de l'émotion, sa timidité disparut : elle traversa le salon et demanda à entendre encore ces chansons. Les deux sœurs crurent lui faire plaisir en la priant de venir les voir le lendemain : alors elles lui en chanteraient autant qu'elle voudrait. Miss Brontë promit toute joyeuse, et le lendemain elle se mit en route avec Mme Gaskell pour aller au rendez-vous; mais lorsqu'elle fut arrivée devant la maison, son courage l'abandonna. Après avoir longtemps essayé de dissiper ces inexplicables terreurs, Mme Gaskell fut obligée d'entrer et d'excuser de son mieux l'absence de miss Brontë. Lorsque *Villette* parut, les éditeurs envoyèrent à Haworth l'argent stipulé entre eux et l'auteur, sans songer à accompagner cet envoi d'une lettre. Charlotte fit immédiatement toute sorte de suppositions : elle avait probablement blessé ses éditeurs; peut-être n'avaient-ils pas été contens de sa dernière œuvre. Bref, le lendemain, elle allait se mettre en route pour éclaircir ce mystère, enfanté par son imagination, lorsque arriva la lettre en retard. Si par hasard ses terreurs avaient le plus léger fondement, c'était bien pis : elle exagérait cet atome de réalité; une insinuation devenait une accusation, un mot léger ou irréfléchi prenait des proportions énormes. Une des choses qui la tourmentèrent le plus pendant son séjour en Belgique était la conjecture de certains habitans d'Haworth, que le futur mari de Charlotte se trouvait sur le continent. Dans un salon de Londres, un écrivain lui ayant dit, sans y trop réfléchir : « Vous savez, miss Brontë, vous et moi nous avons publié de mauvais livres, » Charlotte, qui avait été fort étonnée de l'accusation d'immoralité qu'on avait portée sur ses romans, retourna en tous sens cette parole, et enfin, accablée

d'anxiété, finit par demander à Mme Smith si elle pensait qu'il y eût dans *Jane Eyre* quelque chose d'immoral.

Une telle personne devait être sensible à la critique, et en effet elle l'était à l'excès. Les louanges ne lui déplaisaient pas, surtout quand elles venaient d'un homme remarquable, de M. Thackeray, par exemple, pour lequel elle avait une admiration très grande. Elle note soigneusement dans ses lettres les critiques favorables, et fait collection des journaux qui ont parlé d'elle en bien ou en mal. Parmi les écrivains dont les louanges semblaient l'avoir le plus vivement flattée, nous aimons à trouver le nom de notre ami et collaborateur Eugène Forcade. — Son article sur *Shirley* est, dit-elle, le meilleur qu'elle ait lu sur ce sujet, celui où les intentions de l'auteur ont été le mieux analysées (1). — Mais les critiques malveillantes ou même trop réservées laissent en elle une grande impression d'amertume. Après la publication de *Jane Eyre*, le *Quarterly Review* en parla d'une façon non-seulement malveillante, mais injuste et méchante. Dans cet article, que ses éditeurs lui avaient caché, et dont elle exigea impérieusement l'envoi, l'écrivain jugeait à propos de chercher à deviner qui pouvait être Currer Bell. Il croyait pouvoir avancer que c'était une femme, et « une femme qui, pour des raisons suffisantes, était privée par disgrâce depuis longtemps de la société de son sexe. » Cette conjecture malhonnête et gratuite, qui est flétrie par Mme Gaskell dans les termes qu'elle mérite, ne fit pas sur Charlotte, par suite de circonstances particulières (c'était l'époque de la mort de Branwell et d'Émilie), toute l'impression qu'elle aurait faite sur elle à un autre moment. Cependant elle s'en vengea, et on retrouve littéralement reproduites les injures du *Quarterly* dans la bouche d'un des personnages de *Shirley*. Plus tard, lorsque les premières tristesses causées par la mort de ses sœurs furent passées, et qu'elle eut le temps de réfléchir, elle ressentit profondément l'insulte, et attribua à cet article toutes les fausses opinions qui ont eu cours un instant sur ses écrits. « Marguerite Hall a appelé *Jane Eyre* un mauvais livre, sur l'autorité du *Quarterly*. Cette expression, sortant de sa bouche, me blessa profondément, je le confesse. Marguerite n'aurait pas appelé *Jane Eyre* un mauvais livre, si on ne lui avait pas appris à l'appeler ainsi. » Mais la scène où cette sensibilité chatouilleuse se montre le mieux se passe dans le salon de M. Smith, un matin, à la lecture d'un article du *Times* sur *Shirley*.

« Une sévère critique de *Shirley* fut publiée dans le *Times* précisément un des jours qui avaient été choisis pour une excursion aux environs de Londres. Elle savait que son livre serait bientôt critiqué dans ce journal, et elle soupçonna qu'il y avait une raison particulière dans le soin que ses hôtes

(1) Voyez cet article dans la *Revue* du 15 novembre 1849.

mettaient à le lui cacher ce matin-là. Elle leur dit alors qu'elle croyait comprendre pourquoi on essayait de lui cacher le journal. Mistress Smith reconnut immédiatement que ses conjectures étaient fondées, et dit qu'elle avait désiré que la lecture de cet article fût différée jusqu'à la fin de cette journée, consacrée d'avance au plaisir. Elle persista tranquillement à demander qu'on lui laissât voir le journal. Mistress Smith prit son ouvrage, et fit tous ses efforts pour ne pas observer sa contenance, que l'autre, de son côté, essayait de cacher entre les larges feuilles du journal; mais elle ne put s'empêcher d'apercevoir les grosses larmes qui coulaient le long de la face et tombaient sur le sein. La première remarque que fit miss Brontë fut d'exprimer la crainte qu'une critique si sévère n'arrêtât la vente du livre et ne fît tort à ses éditeurs. Dans l'après-midi, M. Thackeray vint en visite. — Elle soupçonna, dit-elle, qu'il était venu pour voir comment elle supportait l'attaque dirigée contre *Shirley*, mais elle avait repris son équilibre : elle conversa tranquillement avec lui; ce n'est que par sa réponse à la demande directe qu'il lui adressa qu'il apprit qu'elle avait lu l'article du *Times*. »

Ses amis, même les mieux intentionnés, n'étaient pas toujours à l'abri de cette susceptibilité nerveuse exagérée. Le plus maltraité de tous fut M. Lewes, dont on s'accorde à reconnaître cependant la bienveillance et l'impartialité. Personne n'était mieux disposé en faveur de miss Brontë que M. Lewes. Lorsque *Jane Eyre* parut, il voulut rendre compte de ce livre dans le *Fraser's Magazine*, et écrivit en même temps à M. Currer Bell pour lui exprimer toute l'admiration qu'il lui avait inspirée. A ces hommages se mêlaient sans doute certains conseils sur la direction que l'auteur devrait à l'avenir donner à son talent. Peut-être quelques-uns de ces conseils (M. Lewes était alors un inconnu pour miss Brontë) déplurent-ils à Charlotte. Elle répondit avec une politesse acerbe et en se défendant vaillamment. M. Lewes lui avait annoncé qu'il serait sévère. « Eh bien! j'essaierai de faire mon profit de cette sévérité, » répond miss Brontë; puis elle ajoute avec une certaine amertume craintive qui trahit, sinon la frayeur, au moins le mécontentement : « Et si quelque passage de votre critique me pique trop au vif, me cause une peine véritable, je le rejetterai pour le moment jusqu'au temps où je me sentirai assez forte pour recevoir votre censure sans souffrance. » Cette fois cependant mis Brontë en fut quitte pour la peur. A l'apparition de *Shirley*, nouvelle correspondance. M. Lewes annonce l'intention de se charger de l'article pour la *Revue d'Édimbourg*. Miss Brontë répond en lui traçant le plan de son prochain article : elle désire qu'on ne la croie pas une femme; elle ne veut pas qu'on tienne compte de son sexe; elle veut être traitée comme un écrivain. Quelque temps après, l'article paraît, et avec ce titre : *Littérature féminine, égalité intellectuelle des sexes*. Miss Brontë saisit immédiatement sa plume, et écrit ce billet concis et énergique :

« *A G. H. Lewes, esq.*

« Je puis être en garde contre mes ennemis, mais Dieu me protége contre mes amis!

« CURRER BELL. »

Ce billet fut suivi bientôt d'une lettre dans laquelle miss Brontë expliquait les motifs de sa colère. Ces motifs, c'est que M. Lewes n'avait pas observé ses recommandations, et avait pris son sexe en considération. La lettre se terminait par ces paroles d'une cordialité quelque peu âpre : « Toutefois je vous serre la main ; vous avez d'excellentes qualités, vous pouvez être généreux, je suis encore en colère, et je pense que j'ai bien le droit de l'être ; mais ma colère est plutôt celle qu'on ressent pour les plaisanteries un peu trop fortes que celle qu'inspirent les plaisanteries décidément mauvaises. Je suis, monsieur, avec un certain respect et encore plus de chagrin, votre, etc. »

Miss Martineau fit l'expérience contraire. M. Lewes fut maltraité pour n'avoir pas déféré au désir de Charlotte, et miss Martineau pour y avoir trop déféré. Fatiguée d'entendre toujours dire que *Jane Eyre* contenait des passages que la plume d'une femme ne devait pas écrire, miss Brontë demanda à miss Martineau si elle pensait que décidément *Jane Eyre* contînt quelque chose d'inconvenant. Sur la réponse négative de miss Martineau, Charlotte pria cette dernière de lui signaler dans *Villette*, qui était en voie de publication, tout ce qu'elle jugerait inconvenant. Miss Martineau le promit, et tint sa promesse dans un article du *Daily News*. Charlotte se fâcha et regarda ses observations comme des injures. Ce n'étaient là que des nuages sans doute, et ils passaient aisément sans se résoudre en orages; pourtant ils laissaient un souvenir dans l'âme de Charlotte. La première fois qu'elle vit M. Lewes à Londres, elle lui dit au moment de se retirer et après une longue conversation : « Nous sommes amis maintenant, n'est-il pas vrai? — Ne l'avons-nous pas toujours été? répondit alors M. Lewes. — Mais non, pas toujours, » repartit Charlotte d'un ton qui ne permettait pas de douter que sa mémoire était forte et fidèle.

Miss Brontë traverse sans s'y mêler le monde littéraire anglais de nos jours. On peut dire qu'elle a plus de sympathie pour les personnes que pour les opinions qu'elles professent. Elle ne partage aucune de leurs idées. Elle peut vivre en bonne intelligence avec l'athée miss Martineau et la tolérante mistress Gaskell, mais elle est strictement protestante et vivement intolérante. Une chose très remarquable et qui fait honneur à son bon sens, c'est la manière mesurée, modérée, sensée dont elle laisse approcher d'elle toutes ces opinions, qu'en fin de compte elle repousse. Jamais elle n'a un mot

de mauvaise humeur. Elle lit le ***Leader,*** et elle n'est pas étonnée des doctrines qu'il soutient; bien plus, elle trouve quelque chose à louer dans ce journal, dont les opinions sont si différentes de celles qu'elle professait. « Il me semble que c'est un journal fait sur un plan tout nouveau, » dit-elle; très nouveau en effet, mais dans un autre sens. Du reste, elle ne met jamais en avant ses croyances, et ne se crée jamais d'adversaires dans les personnes avec lesquelles elle entre en relation. Elle parle et agit en tout comme une personne qui a des opinions faites, que la polémique ne modifiera pas. Il est singulier que cette femme, dont les livres ont soulevé tant d'accusations de socialisme et de démocratie, soit précisément le moins socialiste et le moins démocrate de tous les écrivains anglais contemporains. Elle était encore *tory* comme autrefois, mais à mesure qu'elle vieillissait, la politique ne lui inspirait plus le même intérêt. De nouvelles opinions, de nouvelles idées s'étaient produites, qui n'étaient plus celles de son enfance. Le vieux torysme anglican, dans lequel elle avait été élevée, n'est plus, et les nouveaux tories ne l'intéressent pas beaucoup. « Je m'amuse beaucoup de l'intérêt que vous prenez à la politique, écrit-elle en mars 1852. Tous les ministères et toutes les oppositions me semblent se valoir. Disraeli était factieux comme chef de l'opposition; lord John Russell s'apprête à être factieux maintenant qu'il marche dans les souliers de Disraeli. La charité chrétienne et l'esprit chrétien de lord Derby valent bien trois demi-pence. » L'école de Manchester lui inspire une certaine répulsion. « Dieu garde l'Angleterre, écrit-elle quelque part, de devenir jamais une nation boutiquière! » Deux fois pourtant elle semble se réveiller; la mort du duc de Wellington, son héros d'enfance, remue tout ce qui reste d'enthousiasme politique en elle. Lorsque la guerre de Crimée éclate, le petit presbytère d'Haworth s'anime un peu. M. Brontë prend intérêt aux événemens comme aux beaux jours d'autrefois, et Charlotte sympathise avec les opinions de son père. « Le tsar, la guerre, l'alliance entre la France et l'Angleterre, dans toutes ces choses il se jette cœur et âme; elles semblent le ramener à ses jours de jeunesse, et renouveler l'émotion des dernières grandes luttes européennes. Je n'ai pas besoin de vous dire que les sympathies de mon père et les miennes sont du côté de la justice et de l'Europe contre la tyrannie et la Russie. » Charlotte se flatte un peu, ses sympathies sont surtout du côté de l'Angleterre; quant à l'Europe, elle est loin de l'aimer, et en tout cas elle choisit parmi les nations du continent, elle a des préférences. Nous avons vu ce qu'elle pensait des Belges et du continent en général. A notre endroit, elle partage toutes les vieilles haines de l'Angleterre. Lorsque éclate la révolution de février, cette haine parle un langage significatif. « Je prie ardemment Dieu que l'Angleterre soit préservée de l'anarchie

et des frénésies qui désolent le continent et qui menacent l'Irlande. Je n'ai aucune sympathie pour les Français et les Irlandais; pour les Allemands et les Italiens, le cas est différent, leur cause diffère de celle des peuples précédens comme l'amour de la liberté diffère de l'amour de la licence. » Ainsi elle est exclusivement Anglaise; elle n'a aucune des idées du jour, et si elle ne les heurte pas de front, si même elle a l'air de les accepter par momens, c'est par réserve naturelle, timidité et frayeur de la polémique.

Quelquefois cependant, lorsque les choses vont trop loin, elle éclate et dévoile sa véritable pensée. Passe encore pour la politique ou la pure philosophie, mais sur la question des croyances elle n'entend pas raillerie. Elle n'a pas de tolérance morale, et refuse absolument de sortir un seul instant du terrain du protestantisme. Elle est injuste jusqu'à l'amertume et jusqu'à la haine pour le catholicisme et tout ce qui touche au catholicisme. Mistress Gaskell, dont l'esprit est plus compréhensif, avait exprimé certains sentimens favorables aux catholiques; Charlotte lui écrit : « Est-ce la connaissance de la famille de M. *** qui a influencé vos sentimens relativement aux catholiques? J'avoue que ce commencement de métamorphose de votre part me fait beaucoup de peine. Il y a d'excellentes et de vertueuses personnes, je n'en doute pas, parmi les *romanistes;* mais ce n'est pas le système qui devrait exciter les sympathies d'une personne telle que vous. » Miss Kavanagh, dans son livre intitulé *les Femmes de la Chrétienté,* place la charité catholique au-dessus de la charité protestante; à ce sujet, Charlotte fait cette observation, contestable peut-être, mais vigoureuse et propre à faire réfléchir : « Miss Kavanagh oublie ou ignore que le protestantisme est une religion plus calme, moins extérieure que le *romanisme*, et que de même qu'il n'habille pas ses prêtres d'étoffes voyantes, il ne donne pas ses femmes vertueuses pour des saintes, ne canonise pas leur nom, et ne proclame pas à tue-tête leurs bonnes actions. Peut-être dans les archives de l'homme ne trouverait-on pas leurs aumônes enregistrées, mais le ciel a ses archives aussi bien que la terre. » Quant aux doctrines d'athéisme qu'elle rencontre pour la première fois sur sa route, elle les regarde avec terreur comme on regarde un monstre inconnu. Voici son impression sur le triste et célèbre livre de miss Martineau et de M. Atkinson.

« 11 février 1851. — Mon cher monsieur, — avez-vous lu déjà le nouveau livre de miss Martineau et de M. Atkinson, intitulé *Lettres sur la Nature et le Développement de l'Homme?* Si vous ne l'avez pas lu, il vaut la peine de vous occuper un instant.

« Je ne vous parlerai pas beaucoup de l'impression que ce livre a faite sur moi. C'est la première exposition d'athéisme et de matérialisme avoués que j'aie jamais lue, la première déclaration sans équivoque de non-croyance à

l'existence de Dieu et d'une vie future que j'aie jamais entendue. Pour juger de pareilles expositions et déclarations de principes, on voudrait se dépouiller de l'horreur instinctive qu'elles éveillent, afin de les considérer avec un esprit impartial et une humeur recueillie. Cela m'est, je l'avoue, très difficile. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que nous sommes invités à nous réjouir de ce néant sans espoir, à recevoir cette amère spoliation comme un grand bienfait, à bénir cette inexprimable désolation comme un état d'enviable liberté. Qui *pourrait* faire cela s'il le voulait? Qui, le *voulût-il,* le pourrait?

« Sincèrement, pour ma part, je désire trouver et connaître la vérité; mais si c'est là la vérité, oh! elle a bien raison de se couvrir d'un voile et de se protéger de mystères. Si c'est là la vérité, l'homme ou la femme qui la contemple n'ont qu'à maudire le jour de leur naissance. J'ai dit toutefois que je n'appuierai pas sur ce que je pense; j'aimerais mieux savoir ce que d'autres pensent, surtout les personnes dont les sentimens ne sont pas susceptibles d'influencer le jugement, etc. »

Miss Brontë se sépare donc en tous sens du mouvement littéraire contemporain. Il y a mieux, elle se sépare de tous ses confrères dans la manière dont elle envisage la mission de la littérature. Presque tous les écrivains anglais contemporains voudraient faire servir la littérature à un but utile, politique, social. Leurs romans et leurs poèmes ont des tendances, ils sont radicaux ou tories. Ils poursuivent une réforme, cherchent à redresser un préjugé, à flétrir un abus. Rien de pareil chez miss Brontë. Charlotte est un artiste, rien qu'un artiste. Elle cherche à peindre des caractères et à mettre en lutte des passions; lorsqu'elle a réussi, elle croit avoir accompli sa tâche. Il n'y a aucune *préméditation* dans ses romans, rien qui trahisse une préoccupation politique ou sociale quelconque. Après la publication de *Ruth,* elle écrit à Mme Gaskell pour la féliciter de son succès. « *Villette* ne pouvait faire aucun mal à *Ruth,* lui écrit-elle, car ce dernier livre a une portée sociale que mon roman n'a pas. » Mais c'est dans son jugement sur *la Cabane de l'Oncle Tom* que nous trouvons la pensée véritable de l'auteur et sa véritable profession de foi esthétique. « Vous verrez que *Villette* ne touche à aucune matière d'intérêt public. Il m'est impossible d'écrire des livres sur les sujets du jour; il est inutile que j'essaie. Je ne puis pas davantage écrire un livre pour la seule morale. Je ne puis pas non plus prendre un thème philanthropique, quoique j'honore la philanthropie. Je me voile volontairement et sincèrement la face devant un sujet aussi énorme que celui qui a été traité dans l'ouvrage de mistress Beecher Stowe. Pour bien traiter ces grandes questions, il faut les avoir étudiées longtemps et d'une manière pratique; il faut en connaître intimement tous les aspects, en avoir senti naïvement les mauvaises influences; on ne doit pas les prendre pour objets de spéculation commerciale. » Miss Brontë est un artiste avant tout; comment donc lui a-t-on attribué des tendances anti-sociales et des projets d'at-

taque contre le mariage? Cependant cette assertion paraîtra fondée, si on examine ses livres superficiellement. Les tendances qu'on lui a reprochées sont loin de sa pensée; mais les situations dans lesquelles elle place ses personnages invitent immédiatement l'esprit à réfléchir sur certains grands thèmes sociaux, le mariage, la condition des femmes. Charlotte choisit les situations les plus dramatiques pour faire ressortir avec violence le jeu des caractères. Tout artiste en fait autant, car il sait que la nature ne se révèle complétement que dans les situations exceptionnelles, qui par cela même peuvent être appelées immorales, parce qu'elles dérangent la vie de tous les jours et l'ordre des habitudes. Je prie beaucoup de grands moralistes critiques de prendre en considération cet axiome paradoxal, que toute circonstance exceptionnelle est presque nécessairement immorale, et que la poésie, le roman et le drame ne vivent cependant que de circonstances exceptionnelles. C'est ainsi que Charlotte, guidée par son instinct, s'est trouvée attaquer, sans le savoir ni le vouloir, certaines institutions sociales et certains préjugés anglais; mais à ceux qui l'accusaient de tendances immorales elle avait le droit de répondre : Ce n'est pas moi qui suis immorale, c'est la nature; la voilà telle qu'elle se révélera infailliblement, certains caractères et certaines situations étant données. Si vos coutumes, fussent-elles vieilles de cinq mille ans, se trouvent en désaccord avec la nature, que puis-je y faire? Je n'ai même pas besoin de cette raison suprême, car les situations dramatiques par excellence ne naissent-elles pas précisément de ce désaccord entre la nature et les lois inflexibles, impérieuses et salutaires, qui régissent les sociétés humaines?

Il ne faudrait cependant pas vouloir pousser trop loin la justification. Charlotte pensait librement sur la société. Ses écrits en sont la preuve; mais elle ne pensait pas en vertu d'une théorie, elle pensait en vertu de son bon sens naturel. Elle pensait, comme nous le pensons tous, que les règles générales et universelles qui sont appliquées aux sociétés souffrent de très nombreuses exceptions, qu'il est pharisaïque d'appliquer la même loi à tous les actes qualifiés d'un même nom, que les actes humains sont susceptibles de nuances infinies, et que le bien ou le mal en beaucoup de cas consiste principalement dans la nuance. Voilà ce que Charlotte pensait relativement à la grande société humaine. Relativement à la société anglaise, elle pensait que décidément le respect des apparences était un préjugé et souvent une impiété, que le respect de l'argent et des titres, poussé trop loin, est puéril et sauvage, qu'on ne doit pas juger des hommes d'après leur condition, mais d'après leur âme, et qu'enfin pour connaître un homme, il ne faut prendre ni ses paroles, ni même ses actions, mais chercher à savoir ce qu'il est intrinsèquement. — J'ai connu, aurait-elle pu dire, un homme passionné que

beaucoup de gens auraient estimé corrompu, et qui a failli être criminel : eh bien! c'était l'âme la plus loyale et la plus noble que j'aie rencontrée. J'ai vu une petite gouvernante, laide, humble, méprisée, vulgaire d'apparence, qui était pleine de belle flamme et d'énergique vertu. Les hommes vertueux ne m'abusent pas : Saint-John Rivers était fidèle à son devoir, ardent au martyre; eh bien! c'était une âme de despote et d'ambitieux. Le rang ne m'éblouit pas davantage; Lucy Snowe, l'institutrice, avait l'âme d'une grande dame, et je vous assure que miss Ginevra Fanshawe avait des instincts de courtisane. Ce n'est pas non plus ma faute, si vos commerçans et vos manufacturiers, dont je respecte les grandes qualités pratiques et même l'énergie égoïste, sont durs envers leurs inférieurs, et manquent d'esprit patriotique. Enfin, quoique fille et femme de *clergyman*, quoique anglicane orthodoxe, tous les ministres ne me plaisent pas également; il y en a de fort insupportables, et qui ont de telles habitudes de cuistres, qu'on les mettrait volontiers à la porte de chez soi en leur cassant sur les épaules tous les balais de sa maison. Si penser tout cela s'appelle attaquer les institutions sociales, il faut que votre société soit bien faible, ou que vous soyez bien chatouilleux.

La vie de Charlotte pendant les quatre dernières années se composa d'une maigre série de petits bonheurs; les grands n'étaient pas faits pour elle, et fussent-ils venus, elle n'aurait plus eu assez de force pour les goûter. Charlotte fait de petits voyages en Écosse, à Londres, auprès des lacs du Westmoreland, bien courts, il est vrai, et bien rapides : jamais plus de quinze jours. De temps à autre, elle a la bonne fortune de se rencontrer face à face pendant une heure ou deux avec quelques-uns des hommes les plus illustres ou les plus nobles de l'Angleterre. Auprès des lacs du Westmoreland, dans la société de sir James Kay Shuttleworth, elle remarque deux *gentlemen*, l'un grand, majestueux, cheveux et favoris noirs, l'autre d'une apparence un peu moins avenante, timide et un peu bizarre. Ces deux *gentlemen* se trouvent être lord John Manners et M. Smythe, le fils de lord Strangford. Un jour à Londres, à la sortie d'une des *lectures* de M. Thackeray, elle est accostée par un personnage singulier qui sollicite l'honneur de se présenter lui-même en sa qualité d'*Yorkshireman*. « Je me retournai, et je vis devant moi une figure étrange, médiocrement belle, qui m'embarrassa quelques instans. — Vous êtes lord Carlisle, lui dis-je. Il fit un signe de tête affirmatif et sourit. Il parla quelques minutes gentiment et avec beaucoup de courtoisie. Puis vint un autre personnage, s'autorisant de ce même titre d'habitant du Yorkshire. — Celui-ci était M. Monckton-Milnes. » M. Thackeray joue de mauvais tours à sa timidité : lorsqu'elle assiste à ses cours, il la désigne à tous ses amis et connaissances. Les têtes se retournent, les lorgnettes se braquent sur elle. Où fuir, où

se cacher, grands dieux! Heureusement M. Thackeray commence sa lecture, et l'attention de Charlotte est trop vivement excitée pour penser aux lorgnettes curieuses qui l'épient, car toutes les paroles qui tombent de la bouche ou de la plume de Thackeray, Charlotte les recueille avec avidité. L'auteur de *la Foire aux Vanités* est sa grande admiration littéraire. La première fois qu'elle le voit, elle reste muette, et ne trouve pas un mot à dire. Peu à peu cependant elle s'enhardit, et elle pousse même l'audace jusqu'à lui dénoncer les défauts de ses écrits; « mais il se défendit comme un Turc, comme un grand païen, c'est-à-dire que les raisons qu'il donna pour excuses de ses défauts étaient pires que ses défauts même. » Elle ne s'abuse pas d'ailleurs sur son idole, et elle attribue assez justement les défauts des écrits de Thackeray à la paresse et à l'indolence; néanmoins il est de tous les écrivains actuels celui qu'elle préfère, et dans les pages où elle lui dédie la seconde édition de *Jane Eyre*, elle le met tout net au-dessus de Fielding. Cette admiration n'a rien de surprenant; M. Thackeray et miss Brontë sont deux esprits de la même famille, et ont bien des traits de ressemblance. Tous deux sont artistes avant tout, tous deux promènent sur le monde un regard triste et désenchanté, tous deux sont âpres et amers. Seulement l'amertume chez Thackeray tourne à la satire; chez miss Brontë, elle tourne au pathétique et au dramatique. Thackeray prend son parti d'être désenchanté de toutes choses; miss Brontë résiste et refuse de céder aux tentations du *spleen* et aux insinuations perverses que lui suggère son expérience. Quoi qu'il en soit de ces différences, ils sont les deux peintres les plus remarquables de la vie humaine dans l'Angleterre contemporaine, les deux observateurs les plus désintéressés de la société.

Haworth, pendant ce temps, se dépeuple de plus en plus. La vieille servante Tabby meurt quelques mois seulement avant la dernière des enfans qu'elle avait élevés. Le chien *Keeper*, qui restait comme un souvenir d'Émilie, meurt aussi. « Le pauvre *Keeper* est mort lundi matin, écrit Charlotte; nous avons enterré le fidèle animal dans le jardin. *Flossy* (un petit chien frisé qui tenait compagnie à *Keeper*) en est stupide; il le regrette. Il y avait quelque chose de triste à se séparer de ce chien; cependant je suis heureuse qu'il soit mort naturellement. Les gens des environs insinuaient qu'il était prudent de s'en débarrasser, ce que ni moi ni papa nous n'aimions à penser. » *Flossy*, le chien frisé, meurt bientôt après; privé de la compagnie de *Keeper*, il ressent, comme tout le monde à Haworth, les ennuis de la solitude. Le presbytère n'a pas de bonheur.

Le bonheur domestique, la paix et la satisfaction du cœur, Charlotte crut un instant les avoir saisis; mais à peine s'était-elle appro-

chée de ces biens nouveaux pour elle, qu'ils avaient fui. Le vicaire qui assistait M. Brontë dans ses fonctions ecclésiastiques, M. Arthur Nicholls, aimait Charlotte depuis longtemps en secret. Ce n'était pas la renommée littéraire de la femme qui l'attirait; mais il avait observé Charlotte depuis de longues années, il avait été le spectateur de ces luttes avec son devoir d'où elle sortait toujours victorieuse, il connaissait les trésors d'énergie et de tendresse sensée que contenait son cœur. Il se décida, non sans difficulté, à ouvrir son âme. La scène est curieuse et tout à fait anglaise. Charlotte, depuis quelque temps, avait soupçonné qu'elle était l'objet d'une attention particulière de la part de M. Nicholls. Un soir, après l'heure du thé, elle entend frapper doucement à la porte de l'appartement où elle se trouvait. « La pensée de ce qui allait arriver me traversa le cerveau comme un éclair. Il entra et se tint debout devant moi. Ce que furent ses paroles, vous pouvez l'imaginer; ce qu'était sa contenance vous serait plus difficile. Pour moi, je ne l'oublierai pas. Il me fit sentir pour la première fois ce qu'il en coûte à un homme de déclarer son affection, lorsqu'il doute de la réponse qui lui sera faite. Le spectacle d'un homme ordinairement immobile comme une statue, tremblant, ému comme il était, me donna un singulier tressaillement. Je ne pus que le prier de me laisser, en lui promettant une réponse le lendemain. Je lui demandai s'il avait parlé à papa. Il me répondit qu'il n'osait pas. Je crois que je l'ai à moitié conduit, à moitié poussé hors de la porte. » Charlotte alla immédiatement faire part à son père de sa conversation avec M. Nicholls. M. Brontë pensait, à l'endroit du mariage, à peu près comme le ministre Helstone de *Shirley*. Il ne comprenait pas pourquoi on se mariait, et faisait tous ses efforts pour dégoûter les personnes de sa connaissance de cette erreur fort naturelle; « mais cette fois, dit Mme Gaskell, il fit plus que désapprouver, il ne pouvait pas supporter l'idée de cet attachement de M. Nicholls pour sa fille. » Charlotte, pour éviter d'agiter trop violemment les nerfs de son père, qui relevait alors de maladie, prit en patience cette boutade, et promit que M. Nicholls recevrait le lendemain un refus formel. M. Nicholls résigna donc sa charge au presbytère d'Haworth. Cependant, la colère de M. Brontë s'étant en quelque sorte dissipée à force de tempêtes furieuses et même, paraît-il, d'invectives contre son présomptueux vicaire, il fut amené à considérer les choses sous une lumière plus douce, et s'habitua peu à peu à cette idée excentrique du mariage. Il finit par consentir, et M. Nicholls reprit ses fonctions à Haworth. Aussitôt que le mariage fut décidé, M. Brontë n'eut pas de tranquillité qu'il ne fût accompli; il s'occupa avec un extrême intérêt de tous les préparatifs et arrangemens préliminaires. Le

29 juin 1854, jour du mariage, arrive; nouvelle scène. M. Brontë déclare que les fiancés peuvent aller à l'église; quant à lui, il ne sortira pas. Comment cependant remplacer M. Brontë dans la cérémonie religieuse? Le mariage se passait en famille; il n'y avait là que deux amies de Charlotte et le *clergyman* qui devait officier. Alors on alla chercher la *rubrique* de l'église, et on vit que le ministre devait recevoir la fiancée des mains de son père ou d'un ami. Le sexe de l'ami n'était pas spécifié, et l'une des deux dames se chargea de présenter miss Brontë. Si la formule avait été plus explicite, le mariage ne se faisait pas, et le caprice de M. Brontë remportait la victoire.

Miss Brontë vécut à peine neuf mois après son mariage. Pendant quelque temps, le bonheur et l'affection semblèrent avoir transformé sa santé; elle se félicita d'être délivrée des maux de tête qui l'avaient fait souffrir autrefois. Le plus léger incident devait détruire ces trompeuses apparences. Le 29 novembre 1854, elle écrit : « Arthur est venu me chercher pour une promenade. Nous sommes partis sans avoir l'intention d'aller bien loin; lorsque nous avons eu fait un demi-mille sur les bruyères, Arthur a suggéré l'idée de la chute d'eau; ce devait être un beau spectacle, a-t-il dit, après la fonte des neiges. J'avais souvent désiré voir la cascade dans sa splendeur d'hiver; nous allâmes donc. Il faisait beau temps. Un torrent superbe courait à toute bride à travers les rochers. Il commença à pleuvoir pendant que nous regardions, et nous revînmes à la maison sous une pluie battante. Toutefois cette promenade m'a fait un grand plaisir, et je ne voudrais pour rien au monde n'avoir pas vu ce spectacle. » Cette promenade hâta l'heure suprême; le 31 mars 1855, elle mourut à peine âgée de trente-neuf ans. Tout le village de Haworth assista à ses funérailles, que signalèrent quelques incidens touchans que nous laisserons raconter à mistress Gaskell.

« Parmi ces humbles amis qui pleuraient si passionnément la morte, se trouvait une jeune fille du village, qui avait été séduite quelque temps auparavant, mais qui avait trouvé une noble sœur dans Charlotte. Elle lui avait donné secours et conseil; elle l'avait relevée par ses paroles fortifiantes, avait pourvu à ses besoins dans les jours d'épreuve. Amer, amer fut le chagrin de cette pauvre jeune femme lorsqu'elle apprit que sa noble amie était en danger de mort, et profonde jusqu'à ce jour a été sa douleur. Une jeune fille aveugle, qui demeurait à environ quatre milles d'Haworth, aimait si tendrement mistress Nicholls, qu'elle supplia par des larmes qu'on la conduisît jusqu'à Haworth, afin qu'elle pût entendre les mots solennels : « Terre, retourne à la terre, cendre à la cendre, poussière à la poussière, avec la sûre et certaine espérance de la résurrection dans la vie éternelle par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ. »

III.

Quand on connaît la vie de Charlotte Brontë, on comprend la nature de son talent et la raison d'être de ses livres étranges. Sa vie est la substance même de ses romans; trois fois elle a résumé ce qu'elle avait imaginé, vu ou senti. Dans *Jane Eyre*, elle a peint sa vie d'imagination; dans *Villette*, sa vie morale réelle; dans *Shirley*, sortant un peu d'elle-même, bien peu à la vérité, et se mettant pour ainsi dire à la fenêtre de son âme, elle a peint le petit coin du Yorkshire qu'elle habitait, et le peu qu'elle avait vu de la société humaine.

Chacun de ses livres a donc un caractère bien marqué. Dans le premier, *Jane Eyre*, l'auteur a mis toute sa vie imaginative, et rien que sa vie imaginative. De là l'attrait extraordinaire et la fascination invincible de cette œuvre étrange. On a reproché à *Jane Eyre* d'être un livre immoral, et quoiqu'on n'ait jamais pu donner une bonne raison, cette accusation n'est pas entièrement fausse : l'auteur n'a touché qu'une des cordes de l'âme humaine, la plus puissante il est vrai, et il l'a fait résonner isolément à l'exclusion de toutes les autres. Dans *Jane Eyre*, l'imagination seule parle, et quand l'imagination domine seule, on peut être sûr qu'elle se laissera aller à des ardeurs singulières et difficiles à interpréter. Si les rêveries des plus purs des hommes se laissaient apercevoir, nous leur trouverions la plupart du temps un aspect équivoque. Or *Jane Eyre* est une rêverie passionnée, un parfait château en Espagne. Dans ce livre, l'âme passionnée de Charlotte Brontë, en se séparant de la réalité et en oubliant les vicissitudes de la vie vulgaire, rêve et imagine tout haut devant nous la vie qu'elle aurait pu avoir et les personnages qu'elle aurait désiré rencontrer; elle nous dit comment elle aurait voulu aimer et qui elle aurait été capable d'aimer, et quels trésors d'éloquence elle aurait toujours eus en réserve pour le préféré de son cœur. Comme un visionnaire en extase ou un somnambule indiscret, cette âme parle, pense et raconte tout haut, ne croyant être entendue que d'elle-même, ses plus intimes secrets. Elle combine des événemens possibles, et fait le roman de sa vie; elle se regarde au miroir de l'imagination, et gémit en voyant si peu d'attraits à son enveloppe charnelle. — La beauté qui m'est propre, se dit-elle, ne peut éclater sur ces traits grossiers; elle est enfermée dans cette lourde enveloppe comme le papillon dans la chrysalide. Oh! que ne puis-je me montrer telle que je suis, avec ma noble énergie et ma capacité d'aimer! Cependant, mon âme, tu regardes, malgré ces obstacles vulgaires, à travers les soupiraux des yeux; tu te glisses dans le flot des paroles qui sortent de ces pâles

lèvres, tu agites les muscles de cette face sans attraits; oui, un observateur exercé pourra te reconnaître telle que tu es, curieuse, enthousiaste, sympathique, et pourquoi désespérerais-tu de rencontrer ce sagace observateur? Oui, il est possible de le rencontrer; mais dans quelles conditions? Qui sera-t-il et quel pourrait bien être son caractère? Cherchons un peu et imaginons : incontestablement ce ne sera pas un mondain ordinaire, un de ces hommes qui s'arrêtent aux surfaces; jamais non plus tu ne te révéleras à ces hommes que fascine l'éclat de la beauté charnelle. Les beaux amoureux te seront à jamais interdits, et ce n'est point eux que tu désires, car, grâce à la laideur de ton enveloppe, tu as compris par expérience l'égoïsme propre à la beauté, qui cherche avant tout ce qui lui est semblable. La beauté recherche la beauté; il ne sera donc pas beau. Il ne peut pas être affairé non plus, car il faut du temps pour te reconnaître; tu as si peu d'attractions extérieures! Il devra donc avoir du loisir, et il faut aussi qu'il ait de l'expérience. Il me semble maintenant que je le vois; c'est cet homme singulier, au visage irrégulier et puissant, qui court au galop de son cheval vers la porte de ce vieux château, tout pareil à un centaure qui marche vers son antre. Il a toutes les qualités requises pour te reconnaître et t'aimer. Oh! l'aimable monstre! Comme il est fatigué de la beauté vulgaire! comme il est las des perfidies féminines et de la plate avidité des hommes! Il a longtemps parcouru le monde, il a acquis à ses dépens beaucoup d'expérience, il a dépensé son âme en maint endroit, sans parvenir cependant à l'épuiser. Il faut qu'il en soit ainsi. Où serait le bénéfice de l'expérience, si elle ne pouvait s'acheter que par la sécheresse de l'âme? Non, non, son âme, comme un fécond soleil, a jeté au hasard ses flammes sans se tarir. Un tel homme te reconnaîtra peut-être, si tu te places sur son passage. Oui, à toutes les beautés de la terre, Édouard Rochester préférera l'ardeur de tes accens; aux plus rians mensonges, il préférera ton humble sincérité, car cet homme, qui n'a plus d'illusions, est dominé encore par l'impérieux besoin d'aimer. Tu es un lieu de repos convenable, ma pauvre âme, pour un noble esprit fatigué et aspirant aux fraîcheurs de la tendresse! Je vois bien encore une autre nature d'homme qui te reconnaîtra et qui ne se laissera pas abuser par les apparences. Ce jeune *clergyman* austère et despotique, inquiet et ardent, ce Saint-John Rivers, saura bien reconnaître tes grandes qualités, ta capacité de souffrir, ton énergie, ton humilité; oui, mais il est à craindre qu'il ne veuille pas apercevoir ta fierté. Prends garde, éloigne-toi de lui; un pas encore, et tu pourrais tomber en son pouvoir, car tu es dévouée autant qu'ardente, et tu es austère autant que passionnée. Sa volonté intraitable te fascine, et tu vas succomber malgré

toi. Puis ce n'est pas toi qu'il aimera, mais le bien que tu pourras faire, le devoir que tu accompliras, le but qu'il te tracera : il insiste trop sur ta malheureuse condition; il te privera du bonheur, qu'il t'avertit de ne pas rechercher. Tout bonheur t'est-il donc interdit, et Saint-John Rivers a-t-il raison? Je te vois, déjà résignée, courir au martyre avec lui. Au secours, Édouard Rochester!

Jane Eyre se rapporte donc à la vie imaginative de Charlotte, et à la vie imaginative seule. Voilà le roman; la réalité y correspond-elle? La réalité, Charlotte Brontë la peint dans son roman de *Villette*. Lucy Snowe est bien toujours Jane Eyre, et cependant elle forme avec elle un parfait contraste. Jane Eyre, c'est la Charlotte idéale et politique; Lucy Snowe est la Charlotte prosaïque et vivante; elles sont sœurs, mais il y a entre elles toute la distance qui sépare la réalité de la chimère. Le grand Goethe, qui savait que l'homme ne vit pas seulement de la vie réelle, et que les souvenirs même les plus exacts sont transformés par l'imagination et par la perspective des années, donna à ses mémoires ce titre profond : *Poésie et vérité*. Les deux romans de Charlotte pourraient être considérés comme une autobiographie et porter le même titre; en tête de *Jane Eyre*, on lirait *Vie chimérique;* en tête de *Villette : Vie réelle* de Charlotte Brontë. Cette fois Charlotte ne fait aucun écart d'imagination. Lucy Snowe n'a pas et ne peut avoir de roman. Elle est laide, pauvre, abandonnée. N'espérez pas pour elle d'Édouard Rochester, ni même de Saint-John Rivers. Cependant elle est femme, et dédaignée ou non, elle a un cœur et souffrira. Oui, mais elle souffrira en silence, sans mot dire. Les confidences lui sont interdites; par respect pour elle-même et par crainte du ridicule, elle doit enfermer en elle ses tourmens. Quel est donc le confident qui, en recevant les confessions de l'institutrice et en regardant sa figure, ne la trouverait pas insensée et monomane? Renoncez à ces illusions, lui dirait-il, le bonheur et l'amour ne sont pas faits pour vous; la destinée vous a condamnée à la solitude et à l'abandon; résignez-vous et ne souffrez plus.

Mais Lucy, la silencieuse Lucy, ne se résigne pas plus que Jane Eyre; seulement elle n'a pas comme elle la force de lutter. Elle cède, mais par lassitude. Encore une fois cependant Lucy est femme, et par conséquent la nature sera plus forte que la raison. C'est en vain que la raison lui crie : N'aime pas John Bretton Graham; tu crois avoir le droit de l'aimer parce qu'il est bon et affable pour toi, parce qu'il a surpris et compris ta belle âme. Quelle erreur! Graham ne sera jamais pour toi qu'un ami. Graham, ne le vois-tu pas? n'est pas fait pour toi; il ne te conviendrait pas plus que les beaux atours et les riches diamans. Graham est une proie marquée pour la belle coquette Ginevra; il est l'époux désigné par la nature de l'aimable

Pauline Home de Bassompierre. Pour toi, veux-tu savoir quel est ton lot? Regarde du côté de ce petit homme laid, vif et ardent, M. Paul Emmanuel le professeur, le cousin de Mme Beck l'institutrice, le petit despote à l'aiguillon de guêpe. C'est là l'époux, assez romanesque après tout, que la nature t'a destiné. Il te convient, car il a une âme; il te convient, car il est passionné; il te convient, car il a deviné que toi aussi tu avais une âme passionnée; il te convient enfin, car il est comme toi dénué de toute grâce extérieure, de toute fascination, de toute beauté. Sache donc avouer la réalité; les chimères sont mortelles à l'âme. C'est dans *Villette* en effet que Charlotte a avoué pleinement la réalité. *Villette* est un livre remarquable et qui fait éprouver le sentiment tout contraire à celui de *Jane Eyre*. Dans *Jane Eyre*, l'imagination triomphe, et il résulte malgré tout de la lecture de ce livre une impression finale de bonheur et de joie. On sort de la lecture de *Villette* lassé et abattu comme son héroïne, on en rapporte une impression triste, âpre et fiévreuse, et l'on a envie de s'écrier : *Oh! for a little attractiveness;* oh! par pitié pour Lucy Snowe, accordez-lui, cruel poète, quelques-uns des dons si brillans qui relevaient la piquante, la rebelle, l'éloquente sorcière Jane Eyre. La souffrance, ne le voyez-vous pas, est trop forte, si forte que l'héroïne ne la ressent plus; mais à cette prière (prière qui, pour le dire en passant, lui fut faite par ses éditeurs) l'impitoyable Charlotte résiste absolument.

Dans *Shirley*, miss Brontë est sortie entièrement d'elle-même. Cette fois ce n'est plus son roman qu'elle a composé : c'est un roman. Cependant ce roman se rapporte encore à sa vie; c'est là qu'elle a réuni tout ce qu'elle avait vu de la société du Yorkshire, tout ce qu'elle savait des mœurs du peuple au milieu duquel elle avait passé sa vie. Tous les personnages sont tirés de la vie réelle, et dans ce roman miss Brontë n'a fait en quelque sorte que relier ses souvenirs. Tout un petit monde singulièrement excentrique s'agite dans ce livre : ce sont des ébauches de fortes natures, des diminutifs de grands caractères, de microscopiques originaux. On croirait voir une succession de tableaux de genre à la Téniers et à la Van Ostade. J'insiste sur ce caractère microscopique des personnages de *Shirley;* il semble qu'on les voie s'agiter par le petit bout d'une lorgnette, et que leurs paroles, avant d'arriver à votre oreille, aient passé par un porte-voix. Oui, aucun de ces personnages, pas même miss Shirley Keeldar, n'est de grandeur naturelle. C'est la plus grande preuve de judicieux bon sens artistique que miss Brontë ait donné peut-être dans sa vie. Certaines scènes et certaines classes de la société veulent être peintes dans ce système du tableau de genre, et les scènes, les personnages de *Shirley* rentrent tous dans cette

catégorie. Avec les personnages déclassés, les aventuriers, les hommes d'un caractère rebelle et exceptionnel, les très grands caractères, vous n'avez pas besoin de prendre ces précautions. Les personnages de *Jane Eyre* peuvent être peints en pied, avec leur entière stature et dans toute leur ampleur, car leur nature est tellement forte qu'on n'a pas à craindre de la dépasser. Les très grands caractères et les très grandes passions ont cet avantage pour l'artiste, qu'on ne peut pas leur assigner de limite précise et qu'on ne peut dire où ils finissent. Les caractères moyens ne donnent pas à l'artiste la même liberté. Si les personnages de *Shirley* sont peints en demi-grandeur, c'est qu'ils sont eux-mêmes des diminutifs; ils appartiennent aux classes moyennes. Dans ce milieu, leurs facultés naturelles se sont, non pas étiolées, mais contractées et racornies; leurs caractères ont tous quelque chose de tordu, *crooked*. Leur nature a été arrêtée par les circonstances de leur condition moyenne dans son développement; ils ont des bizarreries plutôt que de l'originalité, des callosités plutôt que de la dureté véritable, des ridicules et des travers plutôt que des vices. Cependant le vent des passions humaines les agite comme le reste des hommes; oui, mais ils sont plus près de terre et mieux protégés contre les tempêtes que les chênes et les sapins, préférés du tonnerre. Les personnages de *Shirley* ne sont ni des chênes ni des sapins, ce sont des arbrisseaux sauvages, et miss Brontë a compris avec raison que des arbrisseaux, si intéressans qu'ils fussent, ne pouvaient pas avoir les proportions d'un chêne.

Comme le roman de *Shirley* est le plus impersonnel des romans de miss Brontë, il est aussi le plus joyeux. C'est une joie encore fort triste, il est vrai; il nous semble, en le lisant, voir une de ces âpres bruyères qu'aimait tant Émilie, et qu'aime tant Shirley Keeldar (le type même d'Émilie), éclairée par un doux soleil de mai. Les sentimens de ces personnages âpres, durs, armés de piquans comme les bruyères, s'ouvrent tout semblables à ces mêmes bruyères au printemps. Les ronces elles-mêmes fleurissent; il en est ainsi de ces durs bourgeois du Yorkshire. Le ton général du livre fait donc un parfait contraste avec celui des deux autres romans, où, de la première à la dernière page, l'esprit est obligé de se tendre avec une énergie excessive pour suivre les violentes passions exprimées par l'auteur. De cette tension extrême résulte même une monotonie et une lenteur d'impressions qui brise l'attention du lecteur et empêche l'imagination de prendre son vol. Il ne nous est jamais permis de voyager au-delà de la pensée de l'auteur; nous sommes toujours ramenés vers un point fixe dont nous ne pouvons détacher nos yeux, et qui nous trouble comme une hallucination. *Shirley* est en

partie exempt de ce défaut; il y a plus d'air et de lumière, les personnages sont plus nombreux, et l'attention est ainsi mieux partagée. Toutefois, malgré ce mérite particulier, *Shirley* est loin d'avoir l'importance des deux autres romans. Il ne contient que la vie impersonnelle de Charlotte; les deux autres racontent sa vie réelle et ses secrets intimes. Comme conception et pensée, *Shirley* est un livre inférieur aux deux autres, mais il les surpasse tous deux peut-être par l'abondance, la variété et la beauté des détails. Il y a là des pages d'une éloquence amère, des dessins à la plume d'une précision vraiment admirable. Citons particulièrement les portraits des deux vieilles filles miss Mann et miss Aynslie dans le chapitre intitulé : *Old Maids*. Les cinq ou six pages où l'auteur raconte la visite de Caroline Helstone aux deux vieilles filles, et les réflexions par lesquelles il résume les impressions de la jeune femme ont pu être égalées dans la littérature anglaise; mais, à mon avis, ellles n'ont pas été dépassées. Cela contracte le cœur, le serre douloureusement comme dans un étau glacé, et le pénètre comme le tranchant du froid acier. Ce chapitre est beau comme une pensée de La Rochefoucauld, comme une page amère de Fielding.

Mais de ces trois livres, le plus incontestablement beau est celui qui relève de la seule imagination de l'auteur, c'est *Jane Eyre*. Malgré le succès immense de ce livre, j'ose dire qu'il n'est pas estimé à sa véritable valeur. Peu m'importent certains détails trop évidemment artificiels, certaines inventions mélodramatiques, certaines combinaisons trop romanesques. Les histoires sentimentales dont Cervantes et Lesage parsèment leurs chefs-d'œuvre ne sont pas non plus de bien belles inventions; il y a dans certaines comédies de Molière, du raisonnable Molière, notamment dans *l'Avare*, certaines péripéties et certains dénoûmens qui dépassent en invraisemblance romanesque les pires invraisemblances que l'on ait reprochées à l'auteur de *Jane Eyre*. Toute fiction véritable, et *Jane Eyre* est une fiction, traîne après elle un bagage d'aventures inutiles, de péripéties absurdes, qui sont la défroque, la vieille garde-robe, les scories de l'imagination de l'écrivain. Ces invraisemblances sont d'ailleurs, à mon sens, beaucoup mieux motivées qu'on ne veut bien l'accorder. Ainsi l'incendie du château et la cécité de M. Rochester ont très bien leur raison d'être. Maintenant les effets mélodramatiques abondent, dit-on. Cela est vrai, mais sont-ils puissans, et dénotent-ils une imagination vigoureuse et sensée? Supposez le mystère de la folle et ses visites nocturnes employées comme moyen dramatique par le premier écrivain venu; *Jane Eyre* touchera par un côté aux romans d'Anne Radcliffe. Et qui oserait dire qu'il en est ainsi? Qui oserait dire qu'il n'a pas ressenti le frisson de

Jane Eyre lorsqu'elle entend pour la première fois l'éclat de rire sinistre et mystérieux retentir sous les voûtes du château de Thornfield? Qui n'a pas prêté comme elle une oreille inquiète, lorsque, dressée sur son lit, elle entend une main inconnue frôler la porte de sa chambre? Dans une lettre à M. Lewes, qui lui avait reproché de trop employer les moyens mélodramatiques, miss Brontë répondait avec raison, selon nous, que l'imagination avait ses droits aussi bien que l'expérience. Ne disons donc pas trop de mal des moyens violens; les maîtres les ont employés sans scrupule; ils savaient qu'ils étaient propres à créer des situations dramatiques et à montrer dans tout leur jeu les passions humaines. On peut donc employer ces moyens : tout consiste dans la manière de s'en servir; or l'un des grands côtés du talent de miss Brontë, c'est précisément l'art de s'en servir.

Elle excelle à exprimer naturellement les sentimens nés des terreurs de l'esprit, les superstitions de la solitude, les hallucinations du désespoir; elle met à rendre ces émotions nerveuses et irrésistibles un art infini. Lentement, graduellement, nous voyons se former la vision et grandir la terreur; à chaque ligne nouvelle, le cœur bat plus vite, le pouls est plus fiévreux. Aussi, quand la crise finale arrive, nous ne songeons pas à nous en étonner, car nous sommes déjà familiarisés avec les terreurs du personnage. Lorsque, dans l'épisode de la chambre rouge, la petite Jane Eyre voit un fantôme, nous ne trouvons pas son effroi exagéré, et nous ne doutons pas un instant de la réalité de l'apparition. L'âme est montée à un tel diapason, elle a subi une tension si formidable, qu'elle a besoin, pour ainsi dire, de s'oublier dans le vertige. Un évanouissement lui est salutaire; sans cela, elle éclaterait dans la mort, ou se précipiterait dans l'abîme de la folie. Il y a dans *Villette* un admirable chapitre intitulé *les grandes Vacances*. Harassée par les visions de la fièvre et les démons de la solitude, Lucy Snowe sort un soir de ce pensionnat désert, hanté seulement des cauchemars qui troublent ses nuits et du hideux *spleen* qui la suit comme une ombre acharnée tout le long du jour. Elle va sans savoir où, poussée par un mouvement involontaire : elle entre dans une église baignée des ombres du crépuscule, et aperçoit un prêtre assis dans un confessionnal; elle se dirige vers le confessionnal, et s'agenouille, — elle, protestante et vigoureuse hérétique... Ce qui nous étonne, c'est qu'elle ait le courage de répondre au premier mot du prêtre : Mon père, je suis protestante... Après les émotions diverses que nous avons parcourues avec elle, nous la verrions sans étonnement aller se jeter dans un couvent de carmélites, ou solliciter la sympathie du premier passant venu. Et ce ne sont pas seulement les effets puissans et dramati-

ques que miss Brontë excelle à reproduire. Toutes les impressions nerveuses, violentes ou délicates, sont de son domaine : les caprices fugitifs d'un tempérament original, les sourires étranges, les magnétismes du regard, l'agitation passionnée des muscles, les frissons subits, messagers d'un bonheur d'une minute ou d'une tristesse passagère... *Jane Eyre* est plein de ces impressions fines et délicates; mais le chef-d'œuvre de l'auteur en ce genre, ce sont les cinquante premières pages de *Villette,* où est décrite l'enfance de Pauline-Marie. Ces pages sont étranges comme certains regards de malade, douloureuses comme les sons de l'harmonica.

Miss Brontë est extrêmement éloquente, et on lui a fait presque un défaut de ce mérite. On lui a reproché la longueur des conversations de Jane Eyre et de Rochester. Ces conversations sont interminables : eh bien! j'avoue que je n'en voudrais pas retrancher une syllabe. Au moins voilà des duos d'amour qui ont une originalité, des conversations sentimentales qui sont autre chose que des lieux communs. Voilà des amoureux qui sont riches de leur propre fonds, et qui n'ont pas pillé les livres; ils inventent spontanément l'expression qui convient à leurs sentimens, et leur voix sait trouver subitement, pour accompagner les orages de leur cœur, des paroles retentissantes comme le bruit des grandes cascades. Les conversations de *Jane Eyre* sont de véritables tempêtes. Les éclats de rire, les colères, les expressions bruyantes d'une joie insensée, les plaintes amères d'un bonheur retardé, saillies du cœur, boutades de l'imagination, chauds éclairs de la passion qui, se multipliant au milieu de cette atmosphère étouffante, font redouter à chaque instant le coup de foudre décisif, tout cela éclate à la fois et roule comme une avalanche sur l'esprit bouleversé du lecteur. Plus on relit ces singulières conversations, et moins on s'étonne que *Jane Eyre* ait tant effarouché les pruderies anglaises; elles sont étouffantes comme une chaude journée d'été, enivrantes comme les exhalaisons de la nature; elles gagnent l'esprit comme une contagion. Elles ont encore une originalité étrange qui les sépare de toutes les conversations amoureuses que j'aie lues, c'est-à-dire un mélange de l'irrésistible éloquence de la nature et des séductions artificielles de la passion inventive et rusée. Rochester, tout emporté qu'il soit, est en même temps fort astucieux. Jane, toute réservée qu'elle soit, est singulièrement provocante. Les deux amoureux connaissent toutes les manœuvres et toute l'escrime du duel dangereux dans lequel ils sont engagés. Que Rochester soit passé maître dans l'art de simuler la colère ou de placer à point une tirade passionnée, cela se comprend sans peine; mais Jane? En vérité, elle devine bien des choses. Cette petite sorcière aux yeux curieux, à l'esprit alerte, au cœur ambi-

tieux, elle sait comment un mot prononcé à propos et avec une certaine inflexion de voix apaise les bouillonnemens des plus furieuses tempêtes; elle sait comment la main d'une femme se pose sur le front d'un amant pour guérir les blessures faites à l'orgueil. Oh! les deux fantastiques amoureux! Jamais homme savant en astuce et protégé par l'amère expérience a-t-il été plus naïf, plus jeune, plus ouvert à la confiance? Jamais femme ignorante et naïve a-t-elle été plus instinctivement rusée, et a-t-elle marché d'un pied plus sûr et d'un œil plus vigilant à travers les routes dangereuses?

Mais le grand mérite de *Jane Eyre* ne consiste pas dans de puissans effets de terreur, ni même dans l'éloquence et l'originalité des passions; il consiste dans la conception des trois personnages. Ce sont trois créations extraordinaires, trois personnages inventés, *trouvés,* qui n'ont pas leurs précédens en littérature. Aucun héros de roman ancien ou moderne ne leur ressemble; ils ont une physionomie qui leur est propre, vigoureusement excentrique, et dont les traits restent ineffaçablement gravés dans le souvenir. Ils sont sortis tout armés du cerveau du romancier, ils sont nés des relations de l'auteur avec la nature, ils n'ont, de près ou de loin, aucune parenté littéraire. La première fois qu'on les voit, ils frappent par leur singularité extérieure. De bizarres et d'amusans héros! se dit-on en fermant le livre. Cependant on n'est pas satisfait : ces personnages vous tourmentent comme une énigme, ils inquiètent l'imagination, et on se dit qu'ils doivent avoir un sens mystérieux qui échappe. A la seconde lecture, on pénètre mieux le secret de cette impression; la bizarrerie des personnages commence à disparaître, et on aperçoit leur grandeur réelle. Jane Eyre, Rochester, Saint-John Rivers sont trois personnages pris dans la *plus grande nature humaine;* ils appartiennent aux plus intéressantes familles de la large et complexe humanité. Ce ne sont pas de pâles ombres, ne se distinguant les unes des autres que par des nuances imperceptibles; ce sont trois types tranchés. Édouard Rochester est tout simplement de la grande race orageuse, équivoque, puissante, sympathique des Mirabeau. Il en a tous les troubles et tous les désordres. Sa noble énergie est explosive comme les volcans, ses violentes passions domptent toute résistance autour de lui et provoquent l'épouvante comme une éruption de lave; mais la main d'un enfant le dirige, et les paroles d'une femme le laissent docile et soumis. Il est de la nature qui a été symbolisée par les Samson et les Hercule, et il a traversé les expériences de ses symboliques ancêtres : les Dalilas et les Omphales ont découvert le secret de sa force, les Philistins l'ont poursuivi de leur haine, et la société lui a attaché au flanc par le mariage la tunique de Dé-

janire. Ainsi torturé, trahi, exploité, il cherche les solitudes les plus profondes pour exhaler ses rugissemens, et laisse couler ses larmes tout à fait à la manière des héros antiques lorsqu'ils sont trahis, ou à la manière des bêtes fauves lorsque, se sentant blessées, elles cherchent pour mourir le fourré le plus épais. Du naufrage de la vie il lui reste deux épaves, une folle, sa femme, en qui se personnifie toute la tyrannie sociale qui pèse sur lui, et la fille d'une danseuse française, enfant du diable et de l'amour vénal. Cependant Rochester ne se soumet pas; il regarde la destinée d'un œil flamboyant de colère et se promet de prendre sa revanche. Il est rusé et astucieux. La tyrannie sociale ne sait pas encore quels tours il tient en réserve pour se débarrasser d'elle, et lorsqu'il sera découvert, il ne se déconcertera pas, il plaidera sa cause d'une voix tonnante et assurée. Quel révolutionnaire eût fait ce noble Édouard Rochester! Lorsqu'il est surpris en flagrant délit de bigamie, son éloquence est telle qu'on est tenté de lui donner raison, et qu'on croirait entendre un Mirabeau se défendant contre une charge de trahison. Singulier et puissant mélange de force et de douceur, d'astuce et de loyauté, immoral, fidèle, équivoque, ce monstre complexe attire invinciblement le cœur, car le secret de cette nature contradictoire et divisée contre elle-même, c'est le besoin d'aimer et d'être aimé. Dans Jane, il rencontre un caractère capable de l'aimer. Supérieure à sa triste enveloppe charnelle, supérieure à son humiliante situation, supérieure aux coups du sort, Jane est une de ces femmes qui sont égales à toutes les conditions de la vie. Elle n'aime que la force, l'énergie et la liberté. En face de ce monstre redoutable, elle se sent tranquille et en sûreté. Dès le premier instant, elle l'aime et le regarde sans crainte; dès le premier instant, elle est sûre de lui. L'abîme où il a failli l'entraîner, la trahison involontaire dont elle a failli être victime, ne lui arrachent ni une plainte ni un reproche. M. Rochester, fût-il criminel, ne sortirait plus de son souvenir, car avec lui, coupable ou non, sa vie a commencé et s'est achevée tout entière. Pour se faire aimer, elle n'a qu'une âme, et une âme qu'il faut avoir le courage d'aller chercher sous une laide enveloppe et dans une condition de gouvernante. Une fois cette âme a été surprise, mais le sera-t-elle de nouveau? D'autres reconnaîtront ses grandes qualités morales, sa dignité, sa fierté; mais sa grande *qualité féminine,* sa capacité d'aimer, qui donc s'en souciera? Et c'est là ce que Rochester chérissait en elle, c'est pourquoi elle l'aimait. Le trait le plus admirable de ce caractère, c'est qu'on sent que dans la poitrine de ce petit sphynx excentrique est renfermé un des plus grands secrets féminins. Jane considère ses qualités morales comme se rapportant ex-

clusivement à elle; ce n'est point pour ces qualités qu'elle veut être aimée, mais pour la tendresse qu'elle peut donner.

Mais le plus extraordinaire des trois personnages, à mon avis, c'est Saint-John Rivers. Si Édouard Rochester appartient à la race des Mirabeau, Saint-John Rivers appartient à la race des Calvin et des Knox, des hommes austères, durs, sans tendresse, sans dévouement pour les créatures charnelles. Il n'a que des ardeurs d'esprit. Les larmes viennent aux yeux, lorsqu'on le voit promener son regard triste et sec sur la belle jeune fille dont il dédaigne l'amour. Cœur tranquille et âme inquiète, il ne rêve que martyre, but idéal à poursuivre, salut éternel à conquérir. Il est ambitieux de la vérité morale, comme un conquérant est ambitieux de royaumes et d'empires. Ce jeune homme fait frémir, et à juste titre, car il est de la race implacable par excellence, celle des hommes violens et froids, qui, n'ayant que des passions d'esprit, échappent à la nature et ne lui donnent sur eux aucune prise. Il ne réclame de vous ni affection, ni dévouement pour sa personne, mais il exige impérieusement votre soumission aux idées qu'il a conçues et au but qu'il s'est tracé. Obéissez-lui, Jane, ou soyez damnée! Dans une autre situation, il dirait : Obéissez ou mourez. L'énergique Jane, si paisible et si sûre d'elle-même au milieu des emportemens de Rochester, se détourne avec effroi de ce calme despote, dont tous les gestes sont mesurés, dont la parole est si tranquille. Elle sent que cet homme si vertueux, qui croit n'aimer que la vérité, n'aime dans la vérité que lui-même. « Jane, lui a-t-il dit un jour, que serais-je sans la loi du Christ? Un ambitieux violent et mondain. »

Tels sont ces trois personnages, pris, je le répète, dans la plus grande nature humaine. Nous sommes tellement déshabitués de ces caractères, qu'ils nous font presque au premier abord l'effet de revenans d'un monde évanoui; mais ils appartiennent à la famille des âmes originales vraiment dignes d'être représentées, qui ont tenté et qui tenteront éternellement l'ambition des artistes et des poètes dignes de ce nom : ils personnifient quelques-uns des grands côtés de la vie humaine; le fanatisme, la liberté, le défi jeté au monde et à la destinée. Ajoutez que ces personnages de *Jane Eyre* sont anglais, exclusivement anglais, et qu'il faut un certain temps pour percer leur dure enveloppe et reconnaître en eux les élémens communs à notre espèce.

J'ai dit que miss Brontë pensait librement sur la société; il serait plus juste peut-être de dire qu'elle pense librement sur la nature humaine. Sa croyance au bien ne l'abuse pas; elle a l'œil ferme et perce les apparences. Elle semble convaincue que les traces du péché originel ne sont effacées chez aucun de nous. Tous ses person-

nages, même les plus vertueux et les plus élevés, ont une certaine perversité. Et d'abord ils en ont tous une qui leur est commune, ils aspirent violemment au bonheur, sous une forme ou sous une autre, et ils ne se résignent pas à le voir échapper. Ils se soumettent par lassitude plutôt que par un motif moral. Ils supportent la douleur plutôt en stoïciens qu'en chrétiens. Ils sont humbles plutôt par mépris du monde et par fierté d'âme que par charité et par amour. Puis à cette perversité qui leur est commune, ils en joignent de particulières qu'ils doivent à l'originalité de leur tempérament ou à la pression des circonstances; ils sont despotiques, astucieux, orgueilleux, sauvages. Et cependant, — et c'est là le triomphe de miss Brontë, — tous sont parfaitement acceptables, dignes d'intérêt ou de respect. Ainsi nous surprenons en eux la tache primitive infligée à l'âme humaine et commune à toutes les races, puis nous surprenons les défauts propres à une civilisation morale particulière. Dans la perversité qui leur est commune, nous ne reconnaissons qu'un vice humain; mais dans les perversités qui leur sont particulières, nous reconnaissons des vices exclusivement anglais et protestans.

Jane Eyre n'est pas seulement le plus beau roman de miss Brontë, c'est peut-être le plus beau roman contemporain. Dans aucun autre roman moderne, on ne rencontre trois caractères aussi dignes d'attention et qui s'emparent aussi puissamment de l'imagination que ceux de cette petite gouvernante, de cet aristocrate dévoyé et de ce despotique *clergyman*. Le livre restera, et nos successeurs ne s'apercevront pas plus de ses invraisemblances romanesques que nous ne nous apercevons aujourd'hui des grossièretés de Fielding et des longs sermons de Richardson. Nous constatons ces défauts, et cela fait, nous déposons *Tom Jones* et *Clarisse* parmi les chefs-d'œuvre de l'imagination.

Je voudrais dire un mot du talent des sœurs de miss Brontë, et en vérité je n'ose. Ces deux remarquables personnes, dont les productions n'ont pas été estimées à leur juste valeur, et ont été comme ensevelies sous le succès de Charlotte, mériteraient une mention plus longue que celle que nous pouvons leur accorder. Cependant un mot est nécessaire pour compléter ce que nous avons à dire du talent de miss Brontë. Celui de ses sœurs est absolument de la même famille. Le livre d'Anne, *Agnès Grey*, est une lecture navrante et pénible. Dans ce livre, elle a consigné l'éternel thème de la famille, les douleurs de la dépendance, car Agnès Grey est une gouvernante comme Jane Eyre. C'est un roman foncièrement réaliste; aucun des angles de la réalité n'a été adouci, aucun détail blessant et grossier n'a été omis. On sent dans l'auteur une personne

d'une sensibilité trop nerveuse et trop affaiblie pour entreprendre même l'ombre d'une lutte. Une lumière crépusculaire et terne éclaire ces pages, remplies du récit de petits malheurs soufferts sans murmurer, de petits bonheurs acceptés avec une reconnaissance douce qui sait à peine sourire. La résignation est l'âme de ce petit livre. Tout autre est le caractère du roman d'Émilie Brontë, *Wuthering Heights*. D'un bout à l'autre, la terreur domine, et nous assistons à une succession de scènes toutes éclairées par un reflet pareil à celui de la houille qui brûle, et dont quelques-unes ont l'intensité d'horreur du *Majorat* d'Hoffmann. La sombre imagination d'Émilie fait défiler devant nous, avec un calme parfait et sans se troubler un instant, des personnages et des scènes d'autant plus effroyables que la terreur qu'ils inspirent est surtout morale. Ils ne vous menacent pas d'apparitions, d'événemens merveilleux, mais de passions féroces et d'instincts criminels. Au premier aspect, on les aborde sans crainte : ils ont l'apparence de braves paysans, un peu rudes et grossiers; mais bientôt leurs yeux hagards comme ceux des fous, ou cruels comme ceux des tigres, ou railleurs comme ceux d'une sorcière jetant un sort dont elle connaît l'efficacité certaine, se fixent sur vous, vous fascinent et vous troublent. L'effet poétique produit est d'autant plus grand que l'auteur n'apparaît jamais derrière ses personnages. Émilie raconte sobrement, brièvement; l'énergique fermeté de l'écrivain indique une âme familière avec les émotions terribles, et qui se joue de la peur. Son imagination s'est allumée sur certains souvenirs et certaines chroniques de famille de la localité, et elle a couvé ces souvenirs avec une ardeur frénétique jusqu'au moment où elle en a fait éclore l'essaim des passions criminelles qu'ils contenaient en germe. J'ai parlé du talent qu'avait Charlotte pour surprendre la perversité cachée de l'âme; mais enfin les perversités qu'elle décrit sont avouables, car ce sont celles que nous portons tous en nous. Émilie va beaucoup plus loin : elle devine les secrets des passions criminelles, elle regarde d'un œil avide le jeu des instincts coupables. La donnée du roman est étrange, et elle a été traitée sans hypocrisie, sans pruderie, sans fausse réticence. Ses personnages sont criminels; elle le sait, elle le dit, et semble nous défier de ne pas les aimer. *Wuthering Heights* est l'histoire d'une passion irrésistible et perverse. Catherine Earnshaw, fille d'un riche propriétaire campagnard, s'est éprise d'amour pour Heathcliff, un petit *gipsy* que son père a trouvé errant dans les rues de Manchester, a recueilli par charité, et fait élever parmi ses enfans. Catherine est une fille volontaire, énergique, pleine d'instincts sauvages et poétiques, une fleur de bruyères armée de piquans. Il serait prudent de ne pas respirer de trop près les parfums de cette

fleur; ils sont dangereux. La loi des attractions mystérieuses a été merveilleusement observée par Émilie. On comprend très bien comment Catherine peut préférer Heathcliff, — ce personnage brutal, farouche, porté à toutes les énergies criminelles, qui à l'occasion ne s'inquiétera pas d'un meurtre, qui ne reculera jamais devant la vengeance, — au bon, dévoué et charmant Edgar Linton. Hélas! Edgar Linton n'a pas l'âme assez forte pour Catherine, et elle a pour son mari en conséquence une certaine pitié; en lui, elle n'a rien aimé que la richesse et la beauté. Mais Heathcliff! avec lui, elle ne fait qu'un pour ainsi dire; ils forment à eux deux un monstre hybride, à deux sexes et à deux âmes; il est l'âme mâle du monstre, elle en est l'âme femelle. En lui, Catherine reconnaît ses énergies non comprimées par la réserve imposée à son sexe; en lui, elle contemple écloses comme de poétiques fleurs empoisonnées toutes ses perversités secrètes. C'est une belle et terrible scène que celle où elle avoue le secret de son amour pour Heathcliff. « Il est *tellement moi*, dit-elle, il est plus moi que moi-même; il est la foudre dont je ne suis que l'éclair.» C'est encore une scène frappante que celle où, Edgar Linton appelant ses valets pour mettre Heathcliff à la porte, Catherine met tranquillement les clés dans sa poche, et regarde son mari avec un calme mépris. Catherine ne veut pas être sauvée, la pensée ne lui en vient pas une fois à l'esprit, et la terrible passion se développe irrésistible, furieuse à travers les plus effroyables péripéties.

Maintenant notre tâche est terminée; nous quittons à regret cette singulière et originale famille. Toutes ces imaginations sans repos, capables d'enfanter ces singulières histoires, sont éteintes pour toujours. La mort est femme, elle a des caprices; elle n'est pas brutale, comme on le dit : elle est délicate et sait choisir. Admirablement servie par les anges malfaisans de la maladie, de l'habitude, du désordre, par les génies dangereux des passions fiévreuses et des énervantes rêveries, elle va faisant sa moisson parmi les cœurs les plus aimans et les plus grandes imaginations. Malheur à ceux qui, comme les membres de la famille Brontë, ouvrent trop imprudemment leur porte à ces génies de la rêverie et du sentiment. J'ai longtemps retenu le lecteur dans ce petit coin de terre et dans ce presbytère désolé; mais j'ai rencontré sur mon chemin une famille qui, possédant le plus bel attribut de la nature, la passion, avait su la soumettre au plus bel attribut de l'âme, la conscience, et j'ai voulu lui donner le plaisir de ce spectacle émouvant, salutaire et fortifiant.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet 1857.

La politique, même dans les heures de calme et de stagnation, a parfois de ces mouvemens soudains qui ressemblent à un frémissement rapide et électrique, à une étincelle jaillissant d'un feu concentré. Comment se fait-il que, dans un court intervalle et justement lorsque les élections venaient de s'accomplir en France, quand le regard distrait de l'Europe n'avait plus qu'à suivre quelques questions diplomatiques toujours incertaines, comment se fait-il que des soulèvemens ont éclaté tout à la fois en Espagne et en Italie, tandis qu'à Paris même des complots étaient surpris et déjoués par quelques arrestations? La coïncidence est-elle ici simplement fortuite? Y avait-il au contraire un lien entre ces mouvemens, entre ces faits qui ont surgi simultanément dans plusieurs pays? Qui pourrait sonder le mystère des conspirations occultes? Toujours est-il que les insurrections italiennes du moins apparaissent comme une œuvre préparée, méditée et combinée de façon à embrasser dans ses replis les divers points de la péninsule. Les gouvernemens étaient prévenus, ils attendaient le dernier mot de ce travail de conjuration. Le mouvement a éclaté à Gênes, à Livourne, en même temps qu'une expédition d'un caractère nouveau était dirigée contre le royaume de Naples. Partout les tentatives ont échoué, et une fois de plus dans ces tristes événemens on a pu surprendre la main du pontife de la révolution italienne, de M. Mazzini, excitant sans scrupule, sans profit, sans gloire, des conflits inutiles qui, jusqu'ici, n'ont conduit qu'à de périodiques effusions de sang pour un fanatisme implacable encore plus que pour le bien du pays.

Ces insurrections italiennes, l'un des épisodes les plus récens de la politique contemporaine, forment un drame à plusieurs actes, comme on voit; elles ont eu plusieurs théâtres, si elles ont eu le même dénoûment après avoir employé les mêmes moyens. Le mouvement de Gênes a été le premier, le moins grave de tous, et celui qui a été le plus promptement comprimé;

il a eu à peine le temps de se manifester. La ville de Gênes avait été choisie pour plusieurs causes sans doute : d'abord parce que les réfugiés de tous les pays pouvaient trouver, à l'abri du régime piémontais, plus de liberté pour réunir leurs ressources et pour concerter leur action, ensuite parce que les insurgés comptaient, selon toute apparence, rencontrer plus facilement un auxiliaire dans l'esprit génois, froissé peut-être de la loi qui transporte l'arsenal maritime à la Spezzia. Le calcul a peu réussi : les Génois n'ont été nullement tentés de prêter main-forte à l'insurrection, et la liberté qui règne en Piémont n'a point empêché le gouvernement d'agir avec une énergique décision. Le ministère, au surplus, était informé par le gouvernement français de ce qui se préparait, et, s'il doutait encore de la réalisation de ces projets révolutionnaires, il se tenait prêt, de telle sorte que le jour où la sédition s'est montrée, elle a été vaincue et dispersée avant d'engager le combat. Des arrestations immédiates ont été opérées, des perquisitions ont été faites, des dépôts d'armes et de munitions ont été saisis, et l'armée est restée maîtresse de la ville. Les insurgés n'ont eu qu'un succès : ils ont occupé par surprise, pendant une nuit, un petit fort ou un corps de garde qui domine Gênes, et qui n'était défendu que par quelques soldats; leur unique exploit a été de tuer un malheureux sous-officier qui a fait quelque résistance. Ils attendaient un signal qui devait venir de l'intérieur de la ville; le signal n'est pas venu, parce que tout était déjà fini, et il n'est plus resté qu'un complot avorté, qui a été livré à la justice, dont les recherches éclaireront sans doute d'un nouveau jour cette étrange échauffourée. A Livourne, la lutte qui éclatait presque au même instant a été plus vive et plus sanglante, si elle n'a pas été beaucoup plus longue. Livourne d'ailleurs était considérée comme une des villes italiennes les mieux disposées pour une entreprise révolutionnaire, en raison du rôle qu'elle a joué précédemment et à cause de sa population facile à agiter. Si l'insurrection triomphait ici, ne fût-ce qu'un moment, le feu pouvait gagner la Toscane tout entière, Florence, Pise. Ce succès n'eût point été certainement durable, il n'eût fait qu'appeler les Autrichiens. Les soldats toscans ont montré qu'ils suffisaient pour la défense intérieure du pays. La lutte, qui a commencé par l'attaque d'un des principaux postes militaires, n'a duré réellement qu'un soir; elle a été néanmoins assez vive pour qu'il y ait eu un certain nombre de morts, et sous ce rapport l'insurrection de Livourne a eu des proportions plus sérieuses que celle de Gênes.

Mais de tous ces mouvemens organisés pour éclater sur divers points à la fois, le plus curieux et le plus grave en même temps est celui qui a choisi pour théâtre le royaume de Naples. Ce n'est pas dans l'intérieur du pays que l'insurrection a éclaté; elle est venue du dehors, et elle a pris la forme d'une sorte d'invasion préparée et exécutée d'une façon assez bizarre. Un paquebot à vapeur faisant le service habituel entre Gênes et Tunis s'est trouvé un jour chargé de réfugiés et d'armes dont la destination apparente était la régence africaine. Une fois en mer, les réfugiés ont mis la main sur le capitaine du *Cagliari*, ils ont pris la direction du navire, et ils ont cinglé vers les côtes de Naples. Ils ont commencé par descendre dans la petite île de Ponza, qui fait face au golfe de Gaëte, et où sont placés des condamnés; puis,

après avoir délivré ces condamnés et avoir grossi leur troupe de ceux qui ont voulu les suivre, ils sont allés débarquer à Sapri, d'où ils pouvaient gagner les montagnes de la Calabre. Là commençait l'expédition sérieuse; elle avait pour chef un exilé napolitain, le colonel Pisacane. Pour avoir quelque chance, il aurait fallu tout au moins que cette tentative prît le roi de Naples à l'improviste; mais déjà le navire qui avait porté les insurgés était saisi, les troupes royales étaient mises en mouvement de toutes parts, tandis que d'un autre côté les populations ne répondaient nullement à l'appel de l'insurrection. Ce n'était plus dès-lors qu'une lutte inégale, où les insurgés ont été vaincus après plusieurs engagemens. La plupart sont morts, le reste a été pris, et parmi les prisonniers se trouve, dit-on, le chef de l'insurrection lui-même. Il est facile de prévoir le châtiment réservé à ceux qui survivent. Ainsi finissent encore une fois ces tentatives de soulèvement; elles se terminent comme toujours par du sang versé, et elles ne peuvent avoir pour résultat qu'une aggravation nouvelle de la situation de l'Italie. C'est là ce qu'oublient éternellement ceux qui croient qu'on peut transformer un pays par des coups de main organisés dans les foyers des conspirations secrètes.

Ces insurrections, comme les précédentes, sont évidemment l'œuvre d'un parti toujours prêt à mettre ses passions et son fanatisme de secte au-dessus des intérêts réels, vivans, palpables de l'Italie. Elles procèdent d'une même pensée : à Gênes aussi bien qu'à Livourne et à Naples, c'est la pensée purement révolutionnaire. M. Mazzini n'a point paru, et cependant on voit sa main partout. Il agit dans l'ombre comme un conspirateur du moyen âge, donnant des drapeaux, distribuant des mots d'ordre, et envoyant, au jour voulu, des malheureux se faire fusiller pour la république et pour l'unité italienne. Et comment procèdent ces insurrections? On l'a vu à Gênes et à Livourne, elles ont commencé par l'assassinat de quelques soldats isolés. Ainsi se sont traduits les appels à la fraternité adressés aux soldats toscans. A Gênes, des listes de proscription avaient été dressées, dit-on. C'est un effort permanent, intense, pour faire irruption dans la société réelle, et si M. Mazzini ne réussit pas à pénétrer dans la société, il parvient du moins à l'ébranler par ses rêves, par ses tentatives, nouées avec un art de la conjuration qui n'a peut-être pas été égalé. Qu'on n'oublie pas en effet que si les derniers mouvemens ont avorté, ils n'étaient pas moins fortement organisés, et ils supposent même des ressources matérielles assez considérables. Or, là où la pensée révolutionnaire apparaît ainsi armée, le véritable esprit de progrès, l'esprit de réforme et de sage innovation recule, et chaque tentative violente amène des déceptions nouvelles pour l'Italie. Il y a aujourd'hui surtout au-delà des Alpes un pays que sa destinée appelle à exercer une grande influence par la double action d'un libéralisme intelligent et d'une politique prudemment nationale. Cette influence heureuse, le Piémont ne peut évidemment l'exercer que par la paix, en montrant aux autres états italiens que la liberté est sans péril, qu'elle est la meilleure sauvegarde contre la révolution. Tel est le rôle efficace et salutaire de ce royaume, qui est au pied des Alpes. Ce pays lui-même n'est pas épargné; c'est à Gênes que l'insurrection va établir son centre d'opérations, et les efforts de M. Mazzini et de ses séides ne tendraient qu'à rendre suspecte cette liberté qui règne à Turin, à dimi-

nuer le prestige du Piémont. Sans doute le Piémont est un état libéral, il défend autant qu'il le peut les vrais intérêts de l'Italie et ses justes aspirations, il ne dissimule pas que sa politique tend à l'affranchissement de la péninsule; mais le Piémont ne se fait pas le soldat de la république et de l'unité italienne, et c'est là son irrémissible tort aux yeux de M. Mazzini. Quant au roi de Naples et aux chefs des autres états de la péninsule, à qui l'Europe demande un plus doux système de gouvernement, les révolutionnaires italiens sont toujours prêts, on ne peut le nier, à leur fournir des argumens qu'ils peuvent opposer aux conseils désintéressés et prévoyans de l'Angleterre et de la France. Ces argumens ne sont que spécieux sans nul doute, mais ils existent, et c'est ainsi que l'intervention des passions et des fanatismes révolutionnaires se laisse voir dans toutes les espérances trompées de l'Italie.

Pour le moment donc, en dehors de ces événemens italiens, qui sont déjà de l'histoire, que reste-t-il dans les affaires de l'Europe? La question des principautés, bien que s'agitant sur un théâtre lointain, est la plus sérieuse, non-seulement par les intérêts qui s'y rattachent, mais encore par les luttes intimes, incessantes qu'elle suscite dans la diplomatie. Ces élections qui ont lieu sur le Danube offrent depuis quelque temps en vérité un curieux spectacle. On y voit des populations qui demandent à pouvoir émettre librement leurs vœux, des gouvernemens locaux persistant à paralyser toute manifestation sincère des opinions, et des agens européens mettant tout leur zèle et tous leurs efforts à maintenir l'autorité d'une transaction solennelle que d'autres puissances s'obstinent à méconnaître ou à interpréter arbitrairement. L'exécution du firman d'élections et les excès de pouvoir commis dans les principautés provoquaient il y a plus d'un mois, comme on sait, la réunion d'une conférence à Constantinople. Cette conférence décidait que les caïmacans seraient rappelés à une application loyale des traités, que la commission européenne rassemblée à Bucharest trancherait toutes les difficultés relatives aux élections, et que les résolutions des commissaires réunis seraient transmises, quoique par voie confidentielle, au caïmacan moldave, qui s'obstinait malgré tout dans le plus étrange système de violences. Les ordres étaient délibérés et rédigés pour être transmis par la Porte dans les principautés. On pensera peut-être que ce devait être là un acte sérieux, d'autant plus que la conférence de Constantinople et la commission européenne de Bucharest ne sont en définitive qu'une émanation du congrès de Paris. Qu'est-il arrivé cependant? Il faut bien choisir entre deux hypothèses : ou la Porte, en transmettant les ordres préparés par la conférence, a secrètement envoyé en même temps des ordres contraires en Moldavie, ou le caïmacan moldave, M. Vogoridès, s'est cru assez fort pour se mettre au-dessus des instructions qu'il recevait. En réalité, il a suivi son chemin; il a redoublé de violences, et, sans attendre les décisions de la commission de Bucharest, il a publié les listes électorales qui doivent servir à la nomination des membres du divan. Ces listes, il était facile de prévoir d'avance ce qu'elles seraient; elles ont provoqué une protestation universelle. A la faveur de la confusion née de toutes ces questions de l'âge, de l'indigenat, de l'indivision des propriétés, des charges hypothécaires, M. Vogoridès a tranché

en maître. Il a supprimé des colléges électoraux entiers, il a transporté d'une ville à l'autre le droit de nommer certains députés, il a systématiquement évincé les professions libérales; il s'est arbitrairement attribué le droit de conférer des rangs militaires et des titres de boyarie pour créer des électeurs. En un mot, interprétant le firman comme il a convenu à ses passions, il a fait un corps électoral où il a mis les créatures dévouées à sa politique, et d'où il a exclu tous ceux qui étaient soupçonnés d'être partisans de l'union. Il s'est trouvé que les exclus formaient la masse de la population. Que sortira-t-il de là? Il n'est point impossible que la commission européenne des principautés refuse d'ouvrir tout rapport avec un divan élu sous de tels auspices; dans ses réunions particulières, elle a déjà pris, dit-on, la résolution de s'abstenir de toute communication, si le système suivi en Moldavie n'était rectifié.

Mais il en est résulté un autre incident. Lorsque les représentans de l'Europe à Constantinople ont pu reconnaître que l'intervention de la conférence réunie à la fin de mai était absolument sans effet, ils ont dû prendre une autre attitude, et les ministres de France, de Russie, de Prusse et de Piémont ont remis entre les mains du ministre des affaires étrangères du sultan une note identique, faisant peser désormais sur la Porte la responsabilité de tout ce qui surviendrait. Ils ont déclaré au gouvernement turc que jusqu'ici ils s'étaient plu à rejeter sur des agens secondaires les excès qui ont été commis, en pensant que la Porte elle-même sentirait la nécessité de suivre une politique plus conforme aux traités, mais que dès ce moment leur espoir était déçu, et qu'une situation nouvelle commençait. La Turquie s'est évidemment engagée dans la route la plus périlleuse; elle invoque bien vainement sa qualité de suzeraine qui la constituerait l'arbitre principal de tout ce qui se fait sur le Danube : elle méconnaît en cela la situation que les événemens lui ont faite, et elle oublie notamment la façon dont le congrès de Paris, dans la séance du 8 avril 1856, envisageait l'exécution de l'article du traité relatif aux principautés. Lord Clarendon ne proposait rien moins que de substituer aux hospodars qui existaient alors des pouvoirs offrant plus de garanties, et de prendre des mesures en commun pour assurer la liberté des élections dans les provinces du Danube. Ce ne fut que par un sentiment d'égards qu'on décida de s'en remettre à la Sublime-Porte pour adopter les dispositions les plus propres à remplir les intentions du congrès, « en combinant la libre expression des vœux des divans avec le maintien de l'ordre. » La situation actuelle et les droits de la Turquie sont là tout entiers, et ils ne dépassent pas ces limites. Or que pourra dire la Porte, lorsque dans le congrès qui se réunira de nouveau, il sera constaté que soit par ses ordres, soit sous sa tolérance, les plus étranges abus se sont commis, lorsqu'on pourra lui démontrer que récemment encore le commissaire ottoman, Saffet-Effendi, agissant en qualité de président de la commission de Bucharest, altérait le sens d'une communication qu'il était chargé de transmettre au caïmacan moldave? Le traité de Paris aura-t-il été exécuté, et les intentions du congrès auront-elles été remplies? Qu'importe? dira-t-on; le résultat sera acquis, l'union aura été vaincue, et les protestations actuelles de quelques puissances seront dépourvues de sanction. C'est encore ici une question

D'abord ces quelques puissances forment la majorité, et Rechid-Pacha se fait une grave illusion, s'il pense que les gouvernemens qui ont cru devoir protester récemment ne tiendront pas compte à la Turquie de la conduite qu'elle aura suivie. L'union pourra avoir contre elle l'opinion du divan moldave tel qu'il va être composé, mais il n'en résulte pas que dans l'organisation nouvelle qui sera donnée aux principautés, le cabinet turc doive trouver un agrandissement de prérogatives. Bien au contraire, les puissances seront conduites à limiter le plus possible ces prérogatives et à mesurer leur sympathie pour la suzeraineté ottomane au degré du concours qu'elles auront rencontré à Constantinople. Que l'Autriche combatte l'union par tous les moyens, cela se conçoit; l'Autriche est mue par un intérêt évident. Elle a dans ses provinces des populations sur qui la formation d'un état roumain pourrait exercer une fascination irrésistible. Il n'en est pas de même pour la Turquie; Rechid-Pacha n'est ici que l'instrument de l'Autriche et de lord Stratford de Redcliffe, qui ne combat peut-être l'union que parce qu'il ne l'a pas proposée le premier. Quoi qu'il en soit, c'est là qu'en est aujourd'hui la question, et le dernier incident de cette étrange affaire, l'un des plus graves, est la protestation des quatre puissances contre le système arrêté de falsification par lequel on se prépare à produire en Moldavie une opinion factice à la place de l'opinion vraie, que l'Europe voulait connaître avant de se prononcer définitivement sur la reconstitution des principautés.

La politique en France a pris dans ces derniers temps une animation qu'on peut bien appeler inaccoutumée. Cette animation d'un moment venait des élections; les élections sont terminées aujourd'hui, et les derniers signes de cette courte agitation ont déjà disparu. Les élections viennent de se compléter en effet par un nouveau scrutin qui a eu lieu à Paris et dans quelques départemens. A Paris, ce sont les candidats de l'opposition qui ont définitivement triomphé, et l'un d'eux est le général Cavaignac. Dans les départemens, dans la Somme, dans la Mayenne, le choix des électeurs s'est prononcé pour des candidats, sinon absolument opposans, du moins indépendans et non officiels. A Angers, le candidat du gouvernement ne l'a pas emporté sans effort et sans être serré de près par son concurrent. Il s'ensuit que dans ce second scrutin c'est l'opposition qui a la majorité, et ce résultat n'a pas laissé d'éveiller une certaine impression. Cela change-t-il cependant le caractère général des dernières élections? Serait-il possible d'en dégager quelques lumières nouvelles? Malgré tout, ce vote ne diffère pas essentiellement du précédent, il a le même caractère, si ce n'est qu'il montre mieux peut-être dans un cadre plus restreint ce qu'il y a parfois de mystérieux et d'imprévu dans le suffrage universel. M. le ministre de l'intérieur résumait, il y a peu de jours, le résultat des quatre ou cinq grands scrutins qui ont eu lieu depuis 1848, et il montrait, comme pour répondre au dernier vote, que l'opposition, au total, est toujours allée en diminuant numériquement. Les combinaisons numériques ne sont pas toujours sans doute des combinaisons politiques, et on peut au moins conclure des dernières élections que le suffrage universel est un élément difficile à manier. Tandis que cette petite crise électorale vient de finir en France, l'expédition de la Kabylie se poursuit en Afrique au milieu de combats nouveaux et de travaux de toute

sorte, accomplis par nos soldats. Toutes les tribus kabyles sont successivement domptées. Bientôt toutes les parties de ce pays presque inaccessible auront été visitées et soumises, et l'œuvre de la politique sera de compléter alors la pacification imposée par les armes.

Conquêtes ou entreprises, mouvement d'expansion universelle ou révolutions économiques, notre siècle est à l'œuvre : il cherche, il s'agite comme devant le sphynx redoutable, il flotte entre le rêve des grandes choses qu'il poursuit et le sentiment croissant d'un malaise indicible qui l'aiguillonne, qui gagne et qui s'étend. C'est là, si l'on y songe bien, un des contrastes les plus curieux qui puissent s'offrir à l'esprit. D'un côté, il n'est pas de combinaison, si vaste qu'elle soit, qui puisse effrayer l'imagination; il n'est pas de force qui ne se plie docilement à tous les usages. On perce les isthmes, on relie les continens. L'activité matérielle se multiplie, et notre temps, dit-on, marche dans la prospérité. Notre temps échappe un moment à ce beau rêve, et il se retrouve tout aussitôt, en tournant les yeux d'un autre côté, en présence des problèmes les plus élémentaires de la vie, qui ne se sont jamais offerts peut-être sous un aspect plus saisissant. Il s'agit de la nourriture du jour, du vêtement, du logement; il s'agit pour les hommes de vivre strictement, rien de plus, rien de moins : c'est-à-dire qu'à travers ce phénomène de l'activité et de la prospérité publiques dont on parle, on voit apparaître cet autre phénomène de la misère des uns, de la gène des autres, du malaise de tous, au milieu des conditions anormales d'un temps où il y a une sorte de lutte permanente entre les apparences et la réalité. De là, au courant de cette vie active et troublée, toute une littérature singulière qui s'inspire de ces préoccupations et de ces malaises d'un ordre matériel. Une littérature, c'est beaucoup dire peut-être; il y a du moins une véritable ébullition d'esprits à la recherche de moyens merveilleux pour assurer aux hommes de meilleures conditions d'existence, surtout pour les loger, car la construction est décidément un des goûts de notre temps, le plus intense après celui de la démolition.

Les spécifiques se multiplient donc sous forme de brochures, et ils ne visent à rien moins, en vérité, qu'à réformer le monde sous prétexte de logemens. Quand le monde sera logé comme il doit l'être en ce siècle, tous les problèmes seront résolus, il n'en faut plus douter. C'est ce qu'on appelle la réforme architectonique. Il n'y a pas bien longtemps, si l'on s'en souvient, un réformateur pressé de sauver le monde se demandait pourquoi il y aurait des propriétaires à Paris, et il tranchait la question en quelques pages par la suppression de tous les propriétaires et par la création d'une gigantesque édilité dont les concierges seraient les fonctionnaires. Or voici une autre solution qui ne sera pas vraisemblablement moins efficace. Il s'agit tout simplement de la *suppression des loyers par l'élévation de tous les locataires au droit de propriété*. Comment cela arrivera-t-il? direz-vous. Il suffit d'élever d'immenses constructions qui se seraient peut-être appelées autrefois des phalanstères, et qui s'appelleront aujourd'hui des *palais de famille*, où chacun trouvera un logement suivant ses ressources et deviendra propriétaire de son habitation après avoir payé un certain nombre d'annuités. Toute la question est là; un élément nouveau de sociabilité est créé;

par une vie commune à quelques égards, certaines jouissances de luxe sont accessibles à tous, chacun devient propriétaire, et le *palais de famille* est le symbole du progrès. L'arrêt en forme est prononcé contre ces vieilles maisons où on vivait seul, retiré, et qui étaient par le fait « les symboles de l'ignorance, de l'égoïsme ou de la barbarie des siècles écoulés, » après quoi l'auteur demeure persuadé que cette idée si simple et si grandiose, qui eût semblé une utopie il y a vingt ans et un danger il y a dix ans, est désormais sous le patronage de l'opinion publique.

Le *palais de famille*, qui est ici le dernier mot du progrès, a cependant à craindre une sérieuse rivalité, c'est celle des *cités de chemins de fer*, invention du même genre d'un autre écrivain préoccupé des souffrances économiques actuelles. Il n'est point vraiment facile de saisir l'idée de l'auteur; pourtant, en cherchant bien, on pourrait sans doute arriver à une conclusion, c'est que jusqu'ici les chemins de fer ont été faits pour relier les villes et les centres importans de population, tandis que désormais le système habitable doit se renouveler pour s'adapter aux chemins de fer eux-mêmes. Quelle est en effet la conséquence de cette activité, de cette rapidité des communications contemporaines? L'homme se mobilise en quelque sorte, comme la propriété, comme tout le reste; dès-lors le vieux système tombe, les villes et les villages disparaissent comme n'étant plus en harmonie avec la vie nouvelle. Il ne s'agit plus que d'élever aux abords des gares d'immenses cités ouvertes aux populations errantes de voyageurs comme aux populations sédentaires. Le monde se composera, en un mot, d'une multitude d'hôtelleries gigantesques reliées entre elles par les chemins de fer. Une notable partie des frais de la vie individuelle est supprimée : d'où il suit manifestement que les *cités de chemins de fer* sont le remède infaillible pour soulager les classes qui souffrent de l'état présent de transition, qui ne peuvent qu'à grand'peine se loger, se vêtir et se nourrir.

On n'est point à remarquer sans doute que si toutes ces recettes merveilleuses, tous ces systèmes surprenans sont la chimère d'esprits assez peu préparés à donner des consultations sociales, ils constatent un mal intime et profond néanmoins, et de plus ils indiquent de singulières tendances, un singulier travail moral. C'est à qui écrira l'épitaphe de tout ce qui a existé, des vieilles institutions, des vieilles mœurs, et même des vieilles maisons, sans compter les vieilles vertus. Toutes les combinaisons partent de cette hypothèse, que des sociétés anciennes il ne reste plus rien, et que nous entrons dans un monde où tout doit se renouveler. Or quelle est l'unique loi de ce monde où il semble parfois qu'un vent mauvais nous pousse, et où l'âme humaine plus fière se refuse à entrer? C'est le bien-être, la vie facile, l'argent, enfin qui résume tout. *L'Argent!* c'est aussi le titre d'un opuscule bizarre écrit par *un homme de lettres devenu homme de bourse*. L'auteur se joue-t-il ironiquement dans son sujet? écrit-il sérieusement? Si l'ironie est involontaire, elle n'est que plus curieuse. Toujours est-il que ce petit livre est un hymne à la fortune, chanté dans le temple de la richesse moderne, la Bourse. C'est l'argent qui est le vrai but de la vie. La pauvreté n'est qu'une triste pleureuse qui énerve et assombrit le monde, et que les poètes ont le tort d'honorer. L'argent est le grand créateur, c'est lui qui donne l'indé-

pendance et toutes les vertus. Enrichissez-vous! c'est le premier précepte du décalogue de la religion nouvelle dont les financiers sont les pontifes. Le monde aura alors tout ce qu'il désire, et par surcroît sans doute les cités de chemins de fer et les palais de famille!

L'Espagne est-elle entrée décidément dans une régulière et sérieuse voie de réorganisation constitutionnelle? N'a-t-elle échappé à une crise violente de deux années que pour voir renaître dans d'autres conditions un état toujours incertain, toujours flottant, pour cheminer encore entre les réveils possibles d'une anarchie temporairement comprimée et les entraînemens d'une réaction à laquelle il est difficile d'assigner des limites? C'est là le problème qui s'agite aujourd'hui au-delà des Pyrénées; il est dans les faits, dans les discussions, dans les chambres, hors du parlement, un peu partout. L'état de la Péninsule a cela de singulier, que même après le rétablissement d'un ordre de choses légal rien ne semble définitif. D'où vient cette singularité? Le trait le plus caractéristique de la politique espagnole en ce moment est moins peut-être dans cette prise d'armes révolutionnaire qui vient d'agiter l'Andalousie que dans la situation du ministère, placé au milieu d'un courant auquel il résiste souvent, auquel il est parfois aussi contraint de céder pour le retenir et le dominer, et qui peut conduire le pays on ne sait où. La session législative qui a commencé il y a deux mois, et qui est aujourd'hui provisoirement ajournée, ne laisse aucun doute sur le caractère difficile et complexe de cette situation. Lorsque le cabinet décrétait la convocation des cortès au mois de janvier de cette année, il laissait pressentir l'intention de proposer diverses mesures tendant à modifier quelques points de la constitution, notamment en ce qui concerne l'organisation de la première chambre. Cette pensée a été de nouveau exprimée dans le discours royal à l'ouverture de la session, et elle s'est bientôt formulée dans un projet de réforme qui a été récemment l'objet d'une longue discussion dans le sénat. D'après le nouveau système, la dignité de sénateur procéderait de la nomination royale, et dans ce cas elle serait viagère, ou bien elle serait inhérente à certaines situations, comme celles des capitaines-généraux de l'armée et de la flotte, des archevêques, du patriarche des Indes, des grands d'Espagne par droit propre, jouissant d'un revenu de 200,000 réaux en biens fonds, et ces derniers, par exception, auraient la faculté de transmettre leur dignité en établissant des majorats en faveur de leurs successeurs.

Le point saillant de la réforme, on le voit, est l'introduction de l'élément héréditaire dans le sénat. Il faut remarquer du reste que la disposition, telle qu'elle est formulée, ne peut avoir aujourd'hui qu'un effet très limité; elle ne peut profiter qu'à dix ou douze grands d'Espagne, ce qui réduit singulièrement l'importance de cet élément héréditaire. Par lui-même, ce projet n'a donc rien d'exorbitant et qui porte atteinte aux conditions essentielles du régime constitutionnel; seulement la discussion a rendu plus sensible ce fait qui domine l'existence politique de l'Espagne : c'est que cette mesure, aux yeux de certains hommes, dont M. Santiago Tejada s'est fait l'organe dans le sénat, n'est encore qu'une insuffisante concession aux idées de restauration monarchique; c'est que dans le sein même du parti conservateur

il y a un travail latent, continu, pour pousser plus loin la réforme, pour l'étendre à toute l'organisation du pays et restreindre les prérogatives parlementaires en réduisant les chambres à une sorte de rôle consultatif. Le ministère ne méconnaît point sans doute le danger d'une telle politique, et il la combat en se maintenant sur un terrain plus libéral. Qu'on n'oublie pas cependant que c'est avec l'appui de ces fractions qu'il gouverne. L'armée ministérielle se compose d'hommes qui ne veulent pas se séparer ostensiblement du cabinet, qui le soutiennent au contraire, mais qui pèsent sur lui, qui l'obligent à compter avec des intérêts divers, et le pressent de gouverner dans un certain sens. Voilà le danger tel qu'il apparaît, ce nous semble, dans les dernières discussions des chambres espagnoles. La lutte n'est plus aujourd'hui entre les idées conservatrices, représentées par un parti compacte, et les opinions révolutionnaires ou progressistes; elle est entre l'ancien parti modéré, dont le général Narvaez est encore le représentant le plus éminent, et le parti qui s'appelle monarchique et religieux. Dans le congrès, le ministère a eu également à combattre des propositions qui tendaient à faire une part exclusive au clergé dans l'instruction publique, et qui ne pouvaient servir ni l'intérêt de l'état ni l'intérêt religieux.

Le ministère espagnol, disons-nous, résiste à ces tendances, qui embarrassent sa politique plus qu'elles ne la servent; parfois aussi il se laisse emporter plus qu'il ne le voudrait sans doute. Il a cédé évidemment à un de ces entraînemens de réaction en se faisant autoriser, il y a peu de jours, par les chambres à mettre à exécution une nouvelle loi sur la presse avant même qu'elle ait pu être discutée. La fin de la session approchait, les députés opposés à la loi menaçaient de prolonger la discussion en multipliant les amendemens. On a eu recours à une mesure sommaire. Ce n'est pas cependant que le gouvernement fût désarmé. Dans le régime actuel, outre toutes les autres conditions et pénalités, chaque journal doit envoyer un numéro deux heures avant la publication à un fonctionnaire spécial appelé *fiscal* de la presse, et le fiscal peut donner au journal le choix entre la suppression volontaire des articles jugés dangereux et un procès. Cela ne paraît point avoir suffi. Mais par elle-même quelle est cette loi nouvelle? Elle prouve malheureusement que le vent qui souffle un peu partout en Europe souffle aussi en Espagne. Le visa du fiscal est maintenu, cela va sans dire; les garanties d'un autre genre sont multipliées. Chaque article d'abord devra être signé, première condition de responsabilité empruntée à la France. En outre, chaque journal doit avoir un directeur, dont le nom sera soumis à l'autorité, et un éditeur. Cet éditeur doit être âgé de vingt-cinq ans, avoir un an de domicile, payer 2,000 réaux de contribution directe, — ce qui est deux fois plus que pour être député, — et prouver qu'il remplit cette dernière condition depuis trois ans; il doit de plus déposer un cautionnement de 300,000 réaux à Madrid, de 200,000 réaux en province, et même, si le dépôt est en titres de la dette, il devra être complété dans le cas où la rente baisserait, ce qui fait qu'à mesure que le crédit public diminuera, le cautionnement des journaux augmentera. D'ailleurs le gouvernement civil de la province reste maître d'accepter ou de refuser l'éditeur. Il serait inutile d'entrer dans le détail des délits, qui sont à la fois innombrables et d'une élasticité indéfinie. C'est un réseau à travers lequel

l'écrivain le plus modéré ne peut certainement passer sans commettre en toute innocence vingt délits par jour.

Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut dire que cette loi soit libérale. Elle a été vivement et même éloquemment combattue dans le congrès, notamment par un polémiste ingénieux, quoique un peu excentrique, M. Ramon Campoamor, et surtout par un jeune écrivain, M. Lopez Ayala, député tout nouveau, qui du premier coup s'est placé au rang des principaux orateurs politiques. Le discours de M. Ayala a été un événement à Madrid. En définitive, l'autorisation de mettre la loi en vigueur dès ce moment n'a pas moins été votée par une majorité considérable. Le résultat officiel est acquis sans doute. Probablement quelques journaux, et même des journaux modérés, mourront du coup. Moralement et politiquement, le cabinet en sera-t-il plus fort? On en peut douter. Qu'on remarque d'abord que cette loi a eu pour effet de réveiller dans le monde politique une irritation qui s'était apaisée sous les paroles conciliatrices prononcées par le président du conseil au début de la session; puis, chose non moins remarquable, quand est venu le moment du vote, les chefs des principales fractions du congrès, M. Llorente, le comte de San-Luis, M. Bravo Murillo lui-même, se sont abstenus comme pour laisser au gouvernement seul l'impopularité visible de la mesure. Le promoteur de la loi, le ministre de l'intérieur, M. Nocedal, a insisté, dit-on, dans le conseil pour réclamer cette autorisation des chambres avant leur ajournement; il a obtenu ce qu'il désirait, et, pour tout dire, un ennemi déclaré du cabinet n'aurait pu demander mieux.

C'est dans ces conditions que survient l'échauffourée révolutionnaire de l'Andalousie. Autant qu'on en puisse juger, ce n'est ni plus ni moins qu'une levée de boucliers républicaine et socialiste. Des bandes se sont montrées à Despeñaperros et à la Carolina; des excès ont été commis à Utrera, à Arahal. Des insurgés sortis de Séville se sont jetés dans la campagne. C'est là un autre aspect des affaires actuelles de l'Espagne. Quant à cette tentative en elle-même, la répression ne peut manquer d'être terrible. Le président du conseil a pu déjà annoncer aux cortès, avant la fin de la session, que les troupes avaient attaqué de tous côtés les insurgés, et les avaient dispersés. Ceux qui ne sont pas morts seront jugés militairement, il n'y a point d'amnistie à attendre. De tels excès sont faits certainement pour rallier toutes les opinions sensées autour du cabinet. C'est ce qui est effectivement arrivé dans les chambres, où les généraux vicalvaristes ont déclaré, dès le premier instant, qu'ils s'abstiendraient de toute opposition, et où le gouvernement est certain de rencontrer un appui universel contre toute manifestation révolutionnaire. A ce point de vue, l'insurrection de l'Andalousie serait une force plutôt qu'une cause de faiblesse pour le gouvernement actuel; mais après comme avant, et sauf cette circonstance passagère d'une insurrection à dompter pour le moment, la question politique est là, le ministère ne reste pas moins dans la situation difficile qu'il s'est faite au milieu de toutes les opinions. Le cabinet espagnol ne peut s'y méprendre: en cherchant à désarmer ou à neutraliser les conservateurs absolutistes, comme il l'a essayé par la réforme du sénat ou par la loi sur la presse, il ne satisfait pas des passions de réaction qui vont bien plus loin, qui le trouvent encore

trop libéral; or, en étant trop libéral pour les absolutistes, il froisse les vrais constitutionnels, il s'aliène la presse, il sème autour de lui l'incertitude, de sorte que, s'il n'y songeait, il finirait par se trouver isolé, sans point d'appui, au milieu de difficultés inextricables, dans l'incohérence de ces mêmes opinions modérées qu'il s'était proposé de rallier.

Le parti conservateur espagnol, en remontant au pouvoir, s'est vu cependant en position de donner le plus sérieux, le plus salutaire exemple. La constitution de 1845 avait été fort menacée avant 1854, on n'en peut plus disconvenir; elle a été violemment supprimée par la révolution. Ramené aux affaires par le mouvement des choses, qu'avait simplement à faire le parti conservateur? Il était dans l'heureuse obligation de montrer ce qu'il y a de force dans la légalité, et c'est à l'abri de cette légalité, hardiment rétablie, vigoureusement maintenue dans son intégrité, que pouvait s'accomplir la conciliation de toutes les opinions modérées. C'était là certainement et c'est encore la politique du général Narvaez; c'est celle qu'il a professée dès le début de la session, et c'est ce qui a contribué un instant à faire au cabinet une position plus forte. Pourquoi s'est-il élevé des doutes cependant? Parce qu'il y a eu évidemment des déviations, parce qu'il n'est point certain que le ministère ne subisse des pressions dangereuses, parce qu'enfin on a vu en dernier lieu, dans la loi sur la presse, une concession à un esprit de réaction outrée qui cherche à se frayer une issue de tous côtés, sans oser encore avouer ses dernières prétentions. Et par le fait à quoi sert cette loi sur la presse? Déjà il a paru, dit-on, à Madrid quelques feuilles d'un journal clandestin semblable à celui qui paraissait avant la révolution de 1854, sous le titre de *Murcielago* (*la Chauve-Souris*). Voilà le résultat de ces législations excessives. Le général Narvaez ne peut ignorer que le jour où la réaction se croirait assez maîtresse du terrain, il ne serait plus ministre. Tout lui fait donc une nécessité, même son intérêt propre, de se rattacher plus que jamais à une politique conservatrice, mais en même temps libérale et constitutionnelle. C'est l'intérêt du général Narvaez et c'est aussi l'intérêt de la reine Isabelle, dont la couronne est toujours menacée par de singuliers projets de régence absolutiste. Toute autre politique n'est que le commencement d'aventures nouvelles.

S'il est une question grave pour un pays, c'est assurément celle de l'instruction publique, et c'est cette question, depuis si longtemps agitée en Hollande, qui vient enfin de reparaître dans le parlement de La Haye. Depuis quelques jours en effet, la seconde chambre des états-généraux est à discuter la loi sur l'enseignement primaire, et la discussion est assez avancée pour qu'on puisse voir le chemin qu'ont fait les idées de transaction entre les partis. On n'en peut plus douter, ce n'est point dans un sens extrême que cette délicate question sera résolue; l'esprit de conciliation a fait de singuliers progrès, et il en est résulté tout d'abord que les débats parlementaires ont gardé un caractère de calme presque inattendu. On sait que le gouvernement propose de maintenir dans l'enseignement l'élément chrétien non dogmatique, et qu'il réclame la faculté d'ériger des écoles séparées. La grande difficulté est de savoir dans quelle mesure l'élément chrétien doit être introduit dans l'instruction primaire. Le parti libéral inclinerait à supprimer

ce mot, ou à lui donner le sens le plus restreint possible; le parti ultra-protestant veut qu'il soit entendu dans le sens le plus large et le plus marqué, et il demande en définitive l'établissement des écoles séparées. Des amendemens ont été présentés pour donner satisfaction à ces opinions diverses. Le gouvernement, quant à lui, s'est placé entre tous les partis, et s'il maintient le mot de « vertus chrétiennes, » qu'il a inscrit dans la loi, il s'est en même temps efforcé de rassurer toutes les consciences, toutes les opinions, en expliquant comment ce qu'il entendait par ces mots n'avait rien d'incompatible avec toutes les religions et tous les cultes. Ce qu'il veut, c'est l'élément chrétien sans l'esprit de prosélytisme et l'esprit de secte. Par ses explications, le ministère a réussi à convaincre la majorité, et la solution qu'il proposait vient d'être adoptée. Tout dépend aujourd'hui de l'exécution de la loi. La politique intérieure de la Hollande se trouvera ainsi débarrassée d'une difficulté des plus épineuses, qui pèse sur elle depuis quelques années déjà.

Une autre question qui préoccupe les Hollandais au moins autant que celle de l'enseignement, parce qu'elle touche aux conditions mêmes de la prospérité publique, c'est la question coloniale. Sous l'influence du système en vigueur à Java et partiellement à Sumatra, celui de la culture pour le compte du gouvernement, on a vu les forces productives de ces riches possessions prendre un développement rapide, qui explique l'état florissant des finances, du commerce et de l'industrie de la métropole. Sur ces questions coloniales, il y a cependant des opinions sinon opposées, du moins très divergentes. Le parti jusqu'ici le plus fort tend à conserver et à consolider le système actuel en le perfectionnant, en supprimant les excès ou les abus qui pourraient en découler. Un autre parti au contraire, plus hardi d'opinions, plus désireux d'innovations, réclame une organisation nouvelle des possessions de l'Inde : il demande qu'on remplace la corvée par le travail libre, qu'on fortifie l'élément européen au moyen d'un système de colonisation par l'émigration volontaire, qu'on transporte aux Indes les indigens, les condamnés. Ces idées, qui semblent si simples, sont-elles d'une réalisation toujours facile? Il s'est élevé plus d'une objection. On a dit que le travail de la terre serait impossible pour l'Européen sous la zone torride, que le prestige de la race supérieure s'affaiblirait par le mélange des prolétaires européens avec les indigènes, que les dépenses pour le transport et l'établissement des colons seraient entièrement perdues; on objecte en un mot des difficultés physiques, politiques et financières. Cette lutte d'opinions ne s'est point bornée d'ailleurs à une simple controverse : des projets positifs se sont produits et ont été l'objet d'une pétition adressée au roi. Alors le gouvernement, pour éclairer cette question, s'est décidé à nommer une commission qui va être chargée d'approfondir tous ces problèmes de la vie coloniale. Dans cette commission figurent des membres des états-généraux, un conseiller d'état, un professeur de médecine, d'anciens employés ou officiers supérieurs du service colonial, et le président est M. Rochussen, ancien gouverneur-général des possessions néerlandaises dans l'Inde. C'est donc une œuvre sérieuse que va faire cette commission, et ses travaux n'intéresseront pas seulement la Hollande, ils intéresseront tous les pays qui cherchent comme un supplément à leur propre grandeur dans des colonies prospères et florissantes.

CH. DE MAZADE.

CORRESPONDANCE.

Nous recevons de M. Paul de Musset la lettre suivante, qu'il nous prie de publier :

A MONSIEUR DE LAMARTINE.

Angers, le 9 juillet 1857.

Monsieur,

Il m'est impossible de garder le silence sur l'impression douloureuse que je viens de recevoir en lisant le dix-huitième entretien de votre *Cours familier de Littérature*. Vous savez avec quelle joie et quel empressement je me suis rendu à votre appel, lorsque vous m'avez annoncé votre dessein d'entretenir vos lecteurs des ouvrages d'Alfred de Musset, et que vous m'avez demandé quelques renseignemens. — Le sujet est digne de vous! me suis-je écrié. — En effet, l'éloge d'un grand poète par un grand poète, c'eût été un rare et beau spectacle.

Je ne viens pas me plaindre à vous, monsieur, d'avoir été déçu dans mes espérances. Je respecte les droits de la critique, et je me garderai bien de répondre à des appréciations littéraires par d'autres appréciations. Il appartient au public, non à moi, de décider si vous donnez bien à Alfred de Musset le rang qui lui convient en le plaçant au niveau de Saint-Évremond, et si ce que vous appelez la poésie des sens ne serait pas plutôt celle du cœur; mais lorsqu'on touche au caractère d'un homme, la moindre erreur peut devenir une injustice, et vous êtes trop juste pour ne pas souhaiter de vous maintenir rigoureusement dans le vrai. Permettez-moi donc, monsieur, de vous signaler deux ou trois passages de votre dix-huitième entretien littéraire, où le caractère d'Alfred de Musset est présenté sous un jour faux et douteux.

Vous dites, à la page 467, qu'après avoir été trompé en amour, le jeune poète tomba *dans la dérision de l'amour*, et je lis la phrase suivante : « Ses œuvres, *à dater de ce jour*, prouvent assez qu'une foi quelconque, soit religieuse, soit philosophique, soit même politique, lui manqua... Musset fait plus que de badiner avec les grands sentimens; il les raille, soit que ces grands sentimens s'appellent amour, soit qu'ils s'appellent religion, soit qu'ils s'appellent patriotisme. » — Et à l'appui de cette assertion, vous citez quelques vers adressés à un ami dans la dédicace de *la Coupe et les Lèvres*. Il y a là, monsieur, un double anachronisme. Le jeune poète n'a plus raillé l'amour ni les grands sentimens quand il a commencé à aimer et à souffrir. C'est au contraire *à dater de ce jour* qu'une révolution complète et bien sensible pour le lecteur s'est opérée dans ses idées, son caractère et son génie. Les derniers passages de son œuvre où l'on remarque encore un reste de scepticisme sont de 1833. C'est dans l'année suivante que le poète reçut au cœur une blessure profonde, et c'est alors qu'il publia *Rolla, les Nuits, l'Espoir en Dieu*, et les vers immortels qui vous sont adressés (1). Il suffit, pour s'en assurer, de regarder les dates inscrites au frontispice de chaque volume et à la fin des principales pièces de vers.

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1836.

Je ne vous suivrai pas, monsieur, dans le procès que vous faites avec tant d'éloquence à la jeunesse d'aujourd'hui, mais je nie formellement qu'Alfred de Musset soit le poète de cette jeunesse-là. Il a vécu sans ambition, il est mort sans fortune. *Enrichis-toi* ne fut jamais sa devise, et il n'a jamais ni vu ni touché un seul de ces papiers salis par l'agiotage, où tant de gens ont souillé leurs mains. Ce que vous flétrissez, il le déplorait comme vous. La jeunesse qui l'a aimé et adopté, c'est la jeunesse enthousiaste, amoureuse de la poésie, ardente à la guerre littéraire, qui s'en allait combattre au parterre des théâtres, et qui se querellait pour un drame ou un sonnet. Cette génération a passé quarante ans aujourd'hui, elle a femme et enfans; mais elle aime et lit encore son poète favori.

Quant au reproche que vous adressez à Alfred de Musset de n'avoir point eu d'opinion politique, vous le fondez sur une citation inexacte. Le poète n'a pas dit :

Qui, moi? noir ou blanc? Ma foi non!

il a dit :

Être rouge ce soir, blanc demain, ma foi non!

ce qui est bien différent. Cela signifie qu'il n'a point voulu déserter la poésie pour la politique; mais ses sentimens patriotiques se sont manifestés en plus d'une occasion, notamment dans sa réponse au *Rhin allemand* de Becker. Alfred de Musset n'est resté indifférent à aucun des grands événemens qui ont agité son pays, et précisément parce qu'il ne voulait point se mêler de politique, il jugeait les choses avec une sûreté de coup d'œil et une droiture d'esprit auxquelles le désintéressement donnait encore plus d'autorité.

Il me reste à vous remercier, monsieur, du mot bienveillant que vous m'adressez dans une des pages de votre livre. Combien j'en serais heureux et fier, si j'eusse rencontré ce mot partout ailleurs que dans cet entretien, où le caractère de mon frère ne me semble pas traité comme il méritait de l'être! J'ajouterai, pour terminer, un trait de ce caractère qui ne vous déplaira pas. Alfred de Musset a toujours aimé passionnément le génie et le talent dans les autres. C'était sa foi et son culte. S'il s'est tu pour la politique, il a chanté successivement la Malibran, Pauline Garcia, Victor Hugo, Mlle Rachel, Mme Ristori, et vous-même, monsieur. Il a toujours professé pour vous une grande admiration, une sympathie vive et sincère, et lorsqu'il vous avait serré la main au palais de l'Institut, il revenait à la maison le cœur content.

Il vous aimait, monsieur, parce que la chose du monde qui le touchait le plus, c'était le génie. Si vous étiez mort avant lui, il vous aurait pleuré, comme il a pleuré la Malibran. L'envie lui fut toujours étrangère, et c'est à cette élévation de sentimens, à cette chaleur et à cette noblesse de cœur, qu'il a dû de n'avoir pas un ennemi de son vivant, et de laisser aujourd'hui non-seulement des admirateurs fidèles, mais même des dévots.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

PAUL DE MUSSET.

V. DE MARS.

